

Fleur Hana

NEW ROMANCE®

ET SI L'AMOUR
ÉTAIT SUFFISANT ?



follow
Tome 3
DERNIÈRE
CHANCE *me*

Hugo Roman

Ce livre numérique ne comporte pas de dispositif de cryptage limitant son utilisation. Il est simplement identifié par un tatouage permettant d'assurer sa traçabilité.

Informations personnelles

-
- N.° de commande:
-

Fleur Hana

follow
Tome 3
DERNIÈRE
CHANCE *me*

Hugo ↔ Roman

© Fleur Hana, 2017
Première édition : Hugo et compagnie, 2017
34-36 rue La Pérouse
75116 Paris

www.hugoetcie.fr

Ouvrage dirigé par Sylvie Gand
Collection dirigée par Hugues de Saint Vincent
Couverture : Laetitia Kalafat

ISBN :

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#) .

S O M M A I R E

Titre

Copyright

Playlist

Avant

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Remerciements

Playlist

Ella Fitzgerald, Louis Armstrong – *Dream a Little Dream of me*

Justin Timberlake – *Can't Stop the Feeling!*

Guns n' Roses – *November Rain*

Arctic Monkeys – *I Bet you Look Good on the Dancefloor*

Macy Gray – *I Try*

Julien Doré – *Kiss me Forever*

System of a Down – *Suite-Pee*

Dusty Springfield – *Son of a Preacher Man*

Elmer Food Beat – *Je vais encore dormi tout seul ce soir*

Queen – *Crazy Little Thing Called Love*

Barry White – *My First, My One, My Everything*

Elvis Presley – *Blue Suede Shoes*

Rage Against the Machine – *Killing in the Name of*

Justin Timberlake – *Can't Stop the Feeling!*

Journey – *Any Way you Want it*

Journey – *Don't Stop Believin'*

King of Leon – *Walls*

Lisa Gerrard – *Now we Are Free*

Maroon Five – *This Love*

Queen, David Bowie – *Under Pressure*

Queen – *You're My Best Friend*

Tori Amos – *Spark*

The Offspring – *Pretty Fly (For a White Guy)*

Portishead – *Roads*

U2 – *One*

Elvis Presley – *Love Me Tender*

Avant

J'entre dans la salle à manger et retire mes lunettes de soleil. Je n'ai pas le temps de leur servir mon excuse qu'Anthony me tombe dessus :

– C'est sympa de nous faire l'honneur de ta présence, Sof.

– J'étais avec Anaïs.

– Voici Audrey, nous avons commencé l'entretien sans toi, m'informe Ange. Audrey, je te présente Sofiane, le troisième infirmier du cabinet. Le moins ponctuel.

Je remarque la fameuse Audrey qui se tient bien droite sur sa chaise. Je m'assois à table en face d'elle, sans la quitter des yeux. Ses cheveux sont sagement attachés sur sa nuque, en un chignon dont pas une mèche ne dépasse. Elle observe Ange de ses grands yeux noisette sérieux, trop sérieux pour un visage doux comme le sien. Sa peau pâle contraste avec ses cils noirs et ses lèvres roses. Elle m'adresse un sourire franc. J'y réponds et continue de la fixer pendant qu'Anthony reprend :

– La distance ne te posera pas de problème ?

Elle reporte son attention sur mon collègue.

– J'envisage de trouver un appartement, ici. Je ne ferai les aller-retour qu'au début, le temps de la transition.

– Il nous reste une chambre, si tu te sens de vivre avec trois mecs, l'informe Ange.

Je me tourne vers lui et tente de lui déceler un intérêt particulier pour cette nana. Pas de drames sentimentaux à la maison, c'est tout ce

que je demande. Je les entends discuter de cette possibilité et jauge les attitudes d'Ange et d'Anthony. Mais il me semble qu'ils n'ont pas l'air d'avoir d'arrière-pensées qui pourraient conduire à une situation bien lourde.

Nous avons déjà évoqué l'éventualité que le quatrième associé du cabinet soit *une* associée. Et nous sommes tous tombés d'accord sur le fait qu'elle pourrait vivre avec nous si elle le souhaite. Ce n'est donc pas une surprise. Mais on n'est jamais trop prudent.

– Tu as des questions, Sofiane ?

– Ouaip. Tu aimes les jeux vidéo ?

Elle me regarde en clignant des yeux, légèrement déstabilisée, avant de se ressaisir :

– Pas spécialement. Mais je n'ai rien contre, non plus.

– Les soirées DVD ?

– Je...

– Sof, des questions en rapport avec le poste, intervient Anthony en soupirant.

– Si elle doit vivre avec nous, c'est bien qu'elle sache où elle met les pieds, non ?

– Si on lui explique où elle met les pieds, on ne la reverra plus jamais, ajoute Ange en croisant les bras d'un air défaitiste.

– On n'est pas encore désespérés à ce point...

– Si, on l'est, me répond Anthony en faisant un signe vers l'intéressée.

– Ah ben comme ça, elle va direct nous demander des conditions de travail de princesse ! Bien joué, Anthony...

Je me focalise à nouveau sur Audrey. Elle nous observe tour à tour, sans se départir de son sourire, et finit par déclarer :

– Je vous aime bien.

Un silence suit son affirmation. Comment peut-elle *bien* nous aimer ? Ange ressemble à un Viking croisé avec un surfeur. Anthony pourrait être mannequin pour l'une de ces marques où il faut avoir l'air

mystérieux et adorable à la fois. Et moi... Eh bien moi, je suis couvert de tatouages et j'ai le crâne rasé. Elle, elle ressemble à une jeune fille de bonne famille qui se serait égarée sur le chemin de la pension familiale où elle donne des cours aux deux têtes blondes des propriétaires. Elle a même une de ces chemises à petit col élégant qu'elle doit sûrement repasser méticuleusement. Je ne repasse jamais mes vêtements, c'est une perte de temps. Je tire un peu dessus à la sortie du sèche-linge, et le tour est joué. Elle repasse aussi ses chaussettes, à tous les coups. Si je lui demande de me les montrer, elle risque de mal le prendre, non ? Je me penche légèrement en arrière pour tenter de voir sous la table si je les aperçois. J'entends Anthony lui détailler le secteur géographique qui la concernerait pour les tournées, lui expliquer les conditions financières, les frais divers et tous ces détails pratiques liés au boulot. Et je me ramasse en arrière dans un fracas étouffé par l'impact de l'arrière de mon crâne sur le sol, qui fait vibrer mes tympans.

Je cligne des yeux, Audrey est déjà penchée au-dessus de moi, l'air inquiet. C'est bien la seule, vu que mes associés sont en train de se marrer.

– Tu t'es tapé la tête, non ? Ça va ?

Elle s'accroupit à côté de mon visage et passe délicatement la main sous ma nuque.

– Hé, je t'embauche, je lui lance sans essayer de me relever.

– Quoi ?

– Peut-être même que je vais te demander de m'épouser. Tu m'épouserais ?

Elle se redresse en me relâchant. Nouveau coup. Nouvelles vibrations.

– Il plaisante ? demande-t-elle aux deux abrutis qui sont à présent en fou rire.

– Je ne plaisante pas ! J'ai besoin d'un allié ! Tu vois bien que je ne peux compter sur personne ! je proteste en roulant sur le côté pour me

relever sans embarquer la chaise avec moi. Si tu deviens ma femme, tu ne pourras pas témoigner contre moi le jour où les flics trouveront leurs corps enterrés au fond du jardin ! C'est juste une question de logique ! j'insiste en m'asseyant à même le sol.

– Pour le mariage, je vous laisse gérer ça, finit par répondre Anthony. Pour le poste, on le suit. Et la colocation aussi.

– Ma première proposition, et la fille pense que je plaisante ?

Personne ne me prête plus attention. Elle est repartie à table et ils parlent papiers et démarches administratives. Je suis incompris. Le monde n'est pas prêt pour moi.

Et je crois que je suis amoureux.

Cinq ans plus tard

– Monsieur Dalmasso, attendez !

Madame Boulon me court après et je me retourne, la main sur la poignée de la portière, prêt à répondre à l'une de ses questions absurdes. Je suis presque sûr qu'elle en a après mon cul, *presque* . Non, parce que je l'ai vue le reluquer et elle a toujours des excuses invraisemblables pour m'obliger à lui tourner le dos ou se placer derrière moi.

– Vous ne m'avez pas dit à quelle heure vous passerez, demain !

– Ce sera Anthony et il viendra vous voir vers onze heures, comme tous les samedis.

– Ah... Monsieur Renard... Vous savez s'il voit toujours cette jeune femme pas très chaleureuse ?

– Oui, Madame Boulon, il est toujours avec Margaux. Il faut que je vous laisse, j'ai encore deux patients à visiter, ce soir.

– Bien entendu, bien entendu, mon petit Sofiane. Conduisez prudemment !

Elle rentre chez elle, l'air un peu penaud. J'ai vingt-six ans, elle doit en avoir quarante de plus que moi, facilement, et un mari qui l'attend à l'intérieur. Sans déconner...

Je termine ma tournée sans avoir à repousser de mamie entreprenante, ce ne sont que des soins routiniers que je pourrais faire les yeux fermés, et je me gare devant chez nous. La voiture de Lise est là, à ma place, bien sûr. Et celle d'Anthony crépite toujours sous le capot quand je passe juste à côté. Ce qui veut dire qu'il est là, ce soir, donc Margaux aussi, et tout le monde squatte pour le repas.

– Ah ! Sof ! On t'attendait ! m'accueille Lise, un peu trop enthousiaste.

– Ben tiens, c'est quand même fou que vous soyez toujours dans le coin les soirs où je cuisine !

– C'est papa, il a dit que tu vas faire tes fameuses escalopes panées avec ta fameuse purée de patates et de carottes, alors Lise elle a dit on y va, y'a rien dans le frigo et moi j'ai dit cool, Sofiane c'est mieux ce qu'il fait que les salades de papa.

Je tends mon poing et Emma, la fille d'Ange, tape dedans, tout sourires. Moins une dent.

– Ne flippe pas, je lui dis en m'agenouillant à son niveau, mais je crois qu'une de tes dents s'est fait la malle.

Elle extirpe un mouchoir de sa poche, toute fière, et le tend, ouvert, sous mon nez. Je recule d'un coup et tombe sur les fesses.

– Heu...

– T'as peur de ma dent ? Même Margaux elle l'a regardée et elle a dit que c'est une belle dent.

– Non, mais, vraiment...

Je me relève et m'éloigne. Je hais les dents. Je veux dire, une dent hors de sa mâchoire, déjà, par principe, je trouve ça louche. Mais avec du sang dessus...

– Pour un infirmier, tu crains, me lance Anthony en arrivant au salon, Margaux sur ses talons.

Il se dirige tout droit sur son juke-box, cadeau de sa chère et tendre. Comme l'appareil est bien trop encombrant pour sa chambre, ils l'ont

installé au salon. C'est pas plus mal, tout le monde en profite et j'aime bien le côté *vintage* que ça donne aux lieux.

– Besoin d'aide pour le repas ? me propose Margaux.

La voisine est de plus en plus à l'aise chez nous. Elle porte toujours ses tenues très classes et je la vois rarement sans ses talons, look qui met inévitablement de la distance entre elle et les autres, mais elle n'est pas aussi froide qu'elle l'était à son arrivée dans le quartier. Je me méfie encore un peu d'elle, même si je n'en parle pas à Anthony. Il est tellement amoureux que ça dégouline par tous ses pores. Je reste simplement sur mes gardes. Ils ne sont ensemble que depuis quelques mois et il en a bavé à cause d'elle. Je vois bien qu'elle tente de faire son *mea culpa* quotidiennement, mais elle n'a pas encore réussi à me rallier à sa cause. Espérons que, cette fois, elle soit sûre de son coup.

– Yep. Tu peux gérer les légumes, si tu veux.

– Pas de viande pour moi ! lance Audrey qui se faufile derrière moi pour aller s'asseoir sur le canapé.

Elle sort de la douche et est déjà en pyjama.

– Oh ! C'est nouveau ? lui demande Lise, à côté de qui elle s'est installée.

– Oui, touche, c'est tout doux ! Je suis passée devant la vitrine Undiz et je n'ai pas résisté.

Et c'est le signe pour moi de m'esquiver à la cuisine. Quand ça commence à parler pyjamas, en même temps, je dirais que c'est le signe pour tout le monde de s'esquiver. J'entends Anthony qui met un 45 tours, je reconnais *Dream a Little Dream of Me*, ce qui veut dire qu'Ange et Lise vont danser et Emma leur tourner autour en sautillant. Une soirée normale, en fait...



– Ça va durer combien de temps encore, cette lubie de ne plus manger de viande ? je demande à Audrey qui se ressert de la purée.

– C'est définitif.

– Alors déjà que tu ne manges pas grand-chose, si en plus tu supprimes la viande, tu penses aux carences que tu vas avoir ?

– Je fais des prises de sang et je compense.

– Avec quoi ? Vu que tu ne veux plus manger d'œufs non plus...

– Des lentilles, par exemple.

J'attends qu'elle complète, mais visiblement, elle n'en a pas l'intention.

– Et ?

– Je n'ai pas à me justifier auprès de toi.

– Étant donné que je cuisine quatre soirs par semaine et que je dois m'adapter à ton régime, je pense que si, au contraire.

– Et si, pour une fois, vous décidiez de ne pas vous adresser la parole ? suggère Anthony.

– Moi j'aime bien quand ils se prennent la tête, réplique Lise.

– On ne se prend pas la tête. On discute, précise Audrey.

– J'aime bien quand vous discutez, si vous voulez appeler ça comme ça.

– Tu as perdu ton droit de vote dans cette maison le jour où ton mec a déménagé, je lui fais remarquer en jetant un regard à Audrey.

Elle ne me prête plus aucune attention et fait un petit puits dans sa purée où elle verse un peu d'huile d'olive. Bio, bien sûr. Quand je dis qu'elle ne mange pas assez, il suffit de la regarder pour s'en apercevoir. Elle est mince, on a l'impression qu'elle pourrait se briser sous un courant d'air. Et maintenant, elle a décidé d'être vegan après avoir vu un reportage à la télé. C'est tout à son honneur, hein... mais bon, l'homme est intrinsèquement omnivore. Donc, quelque part, c'est contre nature, non ? Ouais... Pour moi, un repas sans viande, ce n'est pas un bon repas.

– J'ai choisi les banquettes, elles seront livrées à temps pour l'inauguration ! nous annonce Margaux en sautillant un peu sur sa chaise.

Elle ouvre son *diner* dans le coin. Rien d'étonnant quand on voit son look volé aux années cinquante. C'était un peu prévisible.

– Roses, murmure Anthony.

– Oh, roses ! s'extasie Emma.

Elle a jeté son dévolu sur Margaux dès l'instant où elle l'a vue. Le coup de la belle robe, elle n'a pas résisté. Anthony non plus, d'ailleurs.

– Je les voulais rouges, ajoute-t-il avant d'attraper sa bière.

– Oui, mais c'est *mon* restaurant.

Je les laisse argumenter et vais me chercher un pot de *Ben & Jerry's* avant de me caler sur le canapé et d'allumer ma NES. Je me tape le repas, à eux de gérer la vaisselle et le rangement.

– Je peux en avoir ?

– Va te chercher une cuillère, je réponds à Emma en insérant *Duck Hunt* dans la console.

Je sais qu'elle aime tuer les canards avec le pistolet sur la petite télévision cathodique. Elle revient moins d'une minute après et on démarre la partie, le pot entre nous.

– Tu ne devrais pas l'inciter à jouer à ce genre de jeu.

Je ne m'interromps pas et en dégomme un sous les cris de joie d'Emma.

– Sofiane ?

Ouaip. Elle ne va pas me lâcher.

– Quoi ?

Audrey se place entre l'écran et moi, ne me laissant plus le choix. Je la regarde en soupirant.

– Vous tuez des animaux.

– Ce sont des pixels, en fait.

– Ne joue pas sur les mots. Je suis sûre qu'Ange serait de mon avis.

– Ange nous a déjà vus jouer plusieurs fois et n'a rien dit.

– Oui, mais je suis convaincue que ce n'est pas approprié pour une enfant.

– Y'a même pas de sang.

– Comme sur ma dent ! chantonne Emma à qui je jette un regard noir.

– Tu veux que je sois d'accord avec Audrey et ne plus jamais jouer à tuer les canards ?

Elle secoue frénétiquement la tête et serre les lèvres pour signifier qu'elle ne la ramènera plus.

– Audrey, bouge, t'es au milieu.

– Je persiste à dire que...

Je me lève et la décale en la tenant par les épaules. Elle essaie de résister, mais, comme je le disais, elle est tellement mince que je pourrais la virer du salon d'une pichenette.

– Sofiane...

– Emma, à toi !

Je lui tends le pistolet et elle hésite, son regard passant d'Audrey, qui a croisé les bras sous sa poitrine, à moi. Je lui souris pour l'encourager, mais cette petite est trop proche d'Audrey pour oser la contrarier. Ce doit être cet instinct maternel qu'Audrey ne peut assouvir sur aucun autre enfant que celle d'Ange qui les lie d'une manière particulière. Je ne peux pas faire le poids. C'est déloyal. Puis c'est Audrey...

– On pourrait mettre les disques, me propose la gamine.

– C'est moins drôle avec les disques.

– Tu veux dire que vous avez le choix ? intervient Audrey.

Je me lève et pose le pot de glace sur la table basse, puis vais m'enfermer dans ma chambre. Quelle chieuse, quand elle s'y met ! Je pousse le verrou qu'Ange a installé quand c'était encore sa chambre et qu'il voulait s'envoyer tranquillement en l'air avec Lise. Bien pratique pour qu'on me foute la paix. Je sors ma tablette graphique et m'installe devant mon ordi.



J'ai mon casque sur les oreilles et la manette dans les mains. Le moment que je préfère dans la journée, c'est quand ils sont couchés et que j'ai le salon pour moi tout seul. Je ne sais pas à quelle heure j'irai dormir, mais je ne travaille pas ce week-end, alors j'en profite. Du mouvement à l'entrée du salon attire mon attention. Je mets pause et Audrey se tient là, dans son pyjama a priori extraordinaire et hors de prix, une couverture à la main. Elle se traîne jusqu'au canapé en bâillant et s'assoit à côté de moi. Elle nous couvre tous les deux avec son plaid et pose la tête sur mon épaule. Je ne réagis pas à son contact. Elle fait ça quand elle n'arrive pas à dormir. Ça arrive souvent. Je suis rodé.

– Tu joues à quoi ?

– Je ne tue aucun canard, si ça peut te rassurer.

– Reconnais que ce n'est pas très éthique.

– C'est un jeu. Ne me dis pas que tu fais partie de ces gens qui pensent que les jeux vidéo créent des psychopathes en puissance ?

– Non, je n'irais pas jusque-là. Mais la violence, sous toutes ses formes...

– Je n'écoute plus.

– Alors, tu joues à quoi ?

– *Zelda* .

– Tu fais quoi, là ?

– Je dois distribuer le courrier dans les boîtes.

– On dirait que tu n'y arrives pas très bien...

– Insomnie ? je lui demande pour détourner l'attention de mon *epic fail* à cette mission pourtant la plus facile de tout le jeu.

– Ça s'envoie en l'air dans toutes les chambres, soupire-t-elle en resserrant la couverture.

– Pas dans la mienne.

– Pas dans la mienne non plus...

– Je ne comprends pas pourquoi Anthony et Margaux viennent dormir ici alors qu'ils n'ont que la rue à traverser pour être tranquilles

chez elle, je lance en reprenant le jeu.

– Je crois que Morgan lui a demandé de lui laisser la maison.

– Si elle doit le faire chaque fois qu’il ramène une nana, elle a plus intérêt à emménager ici.

– Comment tu sais ça ? me demande-t-elle.

Elle se cale contre le dossier et m’attire en arrière.

– Tu fous quoi ? je lui demande en résistant.

– Je ne vois plus l’écran...

Je la rejoins, même si je suis moins à l’aise, et lui réponds :

– Je sais ça, parce que je sais tout.

– Tu l’as espionné ?

– Je n’espionne pas, je me tiens au courant de ce qui se passe dans le quartier.

– Tu l’as espionné.

– Ouais.

– Tu veux que j’essaie ? Parce que tu n’es pas très doué, me propose-t-elle en tendant la main.

Je ricane et lui donne la manette. Je retire mon casque et le débranche, baisse le volume et reviens à côté d’elle. Elle reprend sa place contre moi et arrange bien le couvre-lit autour de nous. Elle se redresse un peu et commence à jouer. Je lui explique les boutons, mais elle comprend très vite et me fout la honte en distribuant le courrier au moins trois fois plus vite que je ne l’ai jamais fait.

– Ah ! jubile-t-elle en me rendant la manette une fois sa mission accomplie.

– Chance de la débutante.

– Tu es jaloux, avoue.

– Pas du tout.

– Ton sourcil frétille. Tu es agacé.

Elle tapote ledit sourcil de son index, son visage beaucoup trop près du mien.

Audrey est du genre tactile, très tactile, avec les gens de son quotidien comme nous. Pour elle, le contact physique est normal. Pas pour moi. Je viens d'une famille unie, heureuse, mais où on ne se fait pas de câlins, ni bisous, ni rien de tout ça. Mais on s'est tous habitués à ça, ici. Elle se prend un peu pour la maman du cabinet d'infirmiers que nous formons tous les quatre avec Ange et Anthony. Alors je me suis habitué.

– Mon sourcil ne frétille pas, je dis en repoussant sa main.

– J'ai faim...

– Bien sûr que tu as faim. Tu n'as rien mangé. Il reste des escalopes, si tu veux.

– Je ne mange pas de viande.

Elle se lève et revient quelques instants plus tard avec un paquet de gâteaux apéritif dans les mains.

– Audrey, c'est au bacon.

– Je n'aime pas ceux au fromage.

– Je sais, mais ça, c'est au bacon.

– Oui, et je les aime.

– Audrey. Du bacon.

– Mince !

Elle recrache la petite bouchée dans sa main et me regarde, les yeux écarquillés, pendant que je me marre sur son compte.

– Ne le dis à personne !

– Oh, si, je vais le dire !

– Sof...

– Tu ne peux pas me demander de me taire ! Je ne pourrai pas ! Tu sais bien qu'il ne faut jamais me confier de secrets !

– C'est parce que tu es un gamin incapable de tenir sa langue !

Elle repart à la cuisine, j'entends l'eau couler dans l'évier, elle doit se laver les mains et la bouche. Elle revient et récupère sa couverture en tapant du pied.

– Je dirai à tout le monde que je t'ai battu à la console ! tente-t-elle.

– Tu ne m’as pas battu à la console, tu as fait un mini-jeu et tu l’as réussi.

– Là où toi tu ne t’en sortais pas.

– C’est ta version.

– C’est aussi ta version pour le bacon !

– C’est trop gros pour que j’aie pu l’inventer. Ils me croiront et ils se marreront.

Je continue le jeu en l’ignorant, même si je sais qu’elle est toujours là. Elle a perdu et elle est en train de réfléchir à comment tourner la situation à son avantage.

– Sofiane...

Elle passe en mode supplications. Je souris sans quitter l’écran des yeux. Je la sens se rasseoir à côté de moi.

– Je croyais que tu faisais la tronche ?

– J’attends encore un peu. Le mur entre ma chambre et celle d’Ange est trop fin.

– C’était ma chambre avant et tu ne te plaignais pas.

– Tu n’as jamais ramené de fille à la maison. Je n’ai donc jamais eu à me plaindre.

– Ou alors, je l’ai fait et tu n’as rien entendu.

– Si c’est le cas, ce n’est pas très flatteur pour toi.

– Ne sois pas mesquine, ça ne te va pas.

– Tu as raison. Désolée.

Cette fois, je me marre. C’est facile de la manipuler. Elle est tellement gentille avec tout le monde qu’il ne faut pas trop d’inventivité pour la piéger. J’avoue, je ne m’en lasse pas.

– Je cuisinerai ce que tu veux pendant deux semaines, propose-t-elle.

– Tu es désespérée à ce point ?

Je pose la manette et lui accorde enfin l’attention qu’elle demande. Elle me regarde avec ses grands yeux humides.

– Tu ne vas pas aller jusqu'à pleurer pour me faire changer d'avis, quand même ?

– Ils ne me laisseront jamais tranquille avec ça et tu le sais. C'est important pour moi de ne plus manger de viande. S'il te plaît.

Je la considère un moment en silence. Elle pense sûrement que je suis en train de réfléchir à sa proposition. Non. J'en profite juste pour l'observer. C'est rare de la voir sans son brushing parfait, son maquillage léger mais pour lequel je sais qu'elle passe un temps fou à la salle de bain, le matin. Elle ne porte pas ses lentilles et ses lunettes de vue à monture noire lui donnent un air sévère que contraste sa coiffure brouillonne, preuve qu'elle a tourné un moment dans son lit. Ses lèvres pleines tentent un sourire. Je repense à la raison de sa présence au salon. C'est trop facile, trop tentant...

Je lui tends la main pour sceller notre accord, elle la saisit, et je lui réponds :

– Et sinon, puisque ça s'envoie en l'air dans toutes les chambres, je propose qu'on se mette au diapason.

– Quoi ?

Ses yeux grands ouverts me fixent comme si elle attendait que je lui dise que je plaisante. Je pourrais, ce serait plus facile. C'est ce que je ferais en temps normal. Mais qu'est-ce que j'ai à perdre ? Elle va se moquer de moi, comme toujours, penser que je raconte n'importe quoi, comme toujours... et j'aurai tenté. Parce que ça fait trop longtemps que je ne fais absolument rien, et je ne suis pas ce type passif qui attend que ça lui tombe tout cuit dans le bec. Je ne suis plus lui, en tout cas, visiblement.

– Je dis que...

– Non, j'ai entendu ce que tu as dit. Mais, tu n'es pas sérieux ?

Je me tourne complètement vers elle sans lâcher sa main qu'elle n'a pas pensé à retirer de la mienne. Elle doit être sous le choc. Est-ce que je m'amuse ? Oui. Est-ce que je vais le montrer ? Non. Le but n'est pas de me griller et de totalement la braquer.

– Tu m'as vu ? Tu t'es vue ? Pourquoi ne serais-je pas sérieux ?

Elle recule en rompant tout contact entre nous. Je le sens mal.

– C'est parce que je suis plus jeune que toi ? je lui demande sans me démonter.

– De... Attends, Sofiane, si c'est une blague, c'est le bon moment pour me le dire, parce que tu commences à me faire peur.

– Pas très encourageant, comme réponse.

– Non, mais... Toi... et moi ?

– Yep. Je suis sûr que ça peut le faire.

– Mais tu ne t'intéresses même pas aux filles !

– Faux. Et de toute façon, là, je parle d'apaiser la tension sexuelle qui règne dans cette maison depuis que tout le monde est en couple sauf nous. Pas de se marier.

– On discutait de... je ne sais plus quoi, et tu me balances ça comme... Je...

Sous le choc. C'est ce que je craignais.

– C'est non, alors ?

Elle continue de me fixer sans réagir. J'ai cassé Audrey. Les gars ne vont pas être contents.

– Pas grave.

Je reprends la manette et reporte mon attention sur l'écran. Je sens qu'elle reste où elle est, figée sur le canapé. La bouche légèrement entrouverte. Je ne suis qu'à moitié concentré dans le jeu. Je pourrais lui dire que, bien sûr, c'était une blague. Ou lui avouer que je ne sais pas ce qui m'a pris, que j'ai dû avoir une absence, un moment de flottement. Mais je ne suis pas du genre à me planquer derrière des excuses. J'assume avoir envie d'elle. Elle est belle, délicate, je m'entends bien avec elle et nous vivons ensemble. Ce serait pratique. Et sûrement très bon, aussi, bien sûr. Tout ce que fait Audrey est parfait. Pas forcément uniquement de mon point de vue. Mais d'un point de vue strictement objectif : tout ce qu'elle entreprend est réussi. C'est comme ça. Elle met tellement d'attention dans chacun de ses projets que le résultat ne peut être qu'optimal. C'est comme ça, c'est Audrey. Et je sais donc qu'elle et moi au lit, ce serait démentiel. Sa perfection et... *moi* . Mais je vais éviter de lui présenter les choses sous cet angle. Je sens qu'elle panique déjà.

– Tu n'as pas le droit de me balancer un truc comme ça et de retourner à ta console comme si de rien n'était... finit-elle par murmurer.

Je hausse les épaules et lui souris sans vraiment lui faire face. J'ai peur qu'à un moment elle voit plus. Plus qu'une proposition de plan sexe. *Plus* pourrait avoir des conséquences désastreuses, vu sa réaction pour *moins* .

– Sofiane, cesse de faire l'enfant et regarde-moi.

Je le fais. Je ne suis pas contrariant. Enfin si, je le suis, mais quand on n'a pas de public, c'est nettement moins amusant.

– Tu es sérieux ?

– Tu m'as déjà posé cette question. Tu radotes.

– Je ne comprends pas bien ce que tu me proposes.

– Ah. J'aurais dû être plus clair. Désolé. Reprenons. Je ne sais pas toi, mais les entendre tout le temps s'éclater, forcément, ça me donne des idées. Et franchement, je n'ai pas le temps ni l'envie de m'encombrer d'une nana. Alors je me dis que tu es là. Je suis là. On est libres. Tu es libre, n'est-ce pas ?

– Heu... oui...

– Voilà. C'était juste une idée. Ne va pas te provoquer un anévrisme en suranalysant ma proposition.

– Mais, enfin, on est amis !

– Justement, ça m'évite d'avoir à t'offrir un dîner et tout ça avant de...

Elle se lève tellement vite que je saisis le signal et la boucle. En fait, j'aurais dû me taire beaucoup plus tôt. Mais j'ai toujours été un peu à la traîne par rapport au commun des mortels.

– Tu m'insultes, Sofiane.

Je me lève aussi pour me placer face à elle, ce qui m'amène une tête plus haut qu'elle, et je préfère être dans cette posture.

– Tu trouves ma proposition tellement absurde que tu n'envisages pas une seconde que je puisse être sérieux. Tu es choquée à l'idée d'avoir des rapports sexuels avec moi. S'il te plaît, Audrey. Si quelqu'un insulte l'autre ici, c'est toi. Pas moi.

– Pardon, je ne voulais pas, je... désolée. Non, ce n'est pas ça, c'est...

Et comme d'habitude, elle ne supporte pas l'idée d'avoir été désagréable, alors elle présente immédiatement ses excuses.

– OK. Sans rancune, alors.

– C'est juste que...

– C'est bon, tu vas te faire mal à trop réfléchir, je te l'ai dit. C'était une idée comme ça. Je vais rester en mode manuel.

– Trop de détails, Sofiane... grimace-t-elle.

– Je t'en prie, même moi je sais que tu te...

– Stop. Je vais me coucher. C'est trop bizarre. Bonne nuit.

– Bonne nuit, Audrey. Mais si tu changes d'avis, tu sais où me trouver.



– Tu déconnes. Tu n'as pas fait ça ?

Je savais qu'en parler à Anthony était une erreur. Mais il fallait que je raconte notre discussion de cette nuit avec Audrey à quelqu'un. Car ce n'est pas une rumeur quand on dit que je suis incapable de garder un secret. Ma sœur me traite sans arrêt de commère. Ça va, j'assume ce rôle. Et du coup, la première personne que j'ai croisée aujourd'hui, c'est Anthony. Il est sept heures du matin, je ne me suis pas encore couché, et il est sur le point de partir faire la tournée du week-end.

– Ben si, je te l'ai dit.

– Tu avais bu combien de Red Bull avant ?

– Aucun, j'ai démarré une heure après qu'elle est partie se coucher, promis.

– Tu n'as donc aucune excuse.

– Toi et Margaux. Ange et Lise. Les voilà, mes excuses. D'ailleurs, si Audrey vous entendait... Emma aussi, j' imagine.

– Une guerre nucléaire pourrait avoir lieu dans sa chambre, tu sais très bien que si Emma est endormie, elle ne l'entendrait pas. Ce n'est

pas le propos, en plus, arrête de changer de sujet. Et pourquoi tu me tombes dessus alors que je dois aller bosser ? On n'a pas le temps d'en parler maintenant !

– Y'a pas grand-chose à dire. Elle a refusé.

– Bien entendu qu'elle a refusé ! C'était vraiment, mais *vraiment* une idée à la con. Et on parle de toi, là, Sof, donc on atteint des stades abyssaux dans la connerie.

– Je ne trouve pas.

– Il ne trouve pas...

Il se pince l'arête du nez et ferme les yeux en secouant la tête d'un air désespéré. Parfois, j'ai l'impression de voir mon père. Mais il ne fait plus ça depuis un bail, il a compris que ça ne servait à rien.

– Rappelle-moi ton âge.

– Vingt-cinq, bientôt vingt-six, si on veut être précis.

– Non, tu n'as même plus l'excuse de la jeunesse.

– Tu connaissais déjà mon âge, cette discussion n'a aucun sens.

– Je voulais juste m'assurer que tu avais passé la puberté.

– C'était une proposition responsable et sensée.

– Non.

– Si.

– Elle ne va pas oser te regarder, aujourd'hui, tu le sais ?

– Elle n'est jamais là, le samedi. Et de toute façon, je vais dormir.

– Tu me désespères.

– Mais non...

Je tapote son épaule et me rends dans ma chambre. Sans prendre la peine de me déshabiller, je me jette sur mon lit et m'endors en quelques secondes, comme toujours.



– Sofiane, tu dors ?

Je ne réponds pas. Avec un peu de bol, on va me laisser roupiller tranquille.

– Sof...

Je grogne. Je suis à plat ventre sur ma couette. Ah, voilà pourquoi je me les gèle... Je n'ai pas pris le temps de me couvrir, ce matin. Quelqu'un s'assoit à côté de moi. Et ce quelqu'un est forcément un des habitants de cette maison, ou ancien habitant, ou squatteur, et doit donc savoir que, tant que je ne suis pas réveillé et que je ne vais pas vers les autres, c'est qu'il est trop tôt pour me parler. Déduction : ce quelqu'un a des envies de suicide assisté.

– J'ai parlé avec Anthony. Raconte !

Lise. Qui d'autre ?

– Dehors.

– Attends, ne me laisse pas comme ça, donne-moi quelques miettes !

– Cruella. Dehors.

– Oh, ça faisait longtemps, ce petit nom !

– C'est un signe. Celui de te barrer.

– J'empêcherai Emma de venir te réveiller, demain !

– Vous ne rentrez jamais chez vous ?

– Mais tu cuisines encore, ce soir !

Trop tard, je suis réveillé. Je me place sur le dos, lentement, et fixe le plafond quelques secondes avant de tourner la tête vers l'intruse. Lise, qu'Ange a baptisée Queen quand ils avaient quatorze ans à cause de sa passion pour ce groupe, et que j'ai baptisée Cruella pour avoir fait pleurer Emma, est encore en pyjama. Ce qui n'est pas étonnant, elle passe parfois tout le week-end dans le même pyjama, ses cheveux auburn en vrac et pas un brin de maquillage sur le visage.

– Quoi ?

– Tu as proposé à Audrey d'être... ta *sex friend* ?

– Il est quelle heure ?

– Dix heures du matin.

– Et tu es courant parce qu'elle t'en a parlé ?

Ça m'étonne, elle est plutôt du style à essayer d'étouffer ce type d'information qu'à le colporter.

– Non, Anthony m’a envoyé un SMS.

– Bien sûr. Tu veux savoir quoi ?

– Tout !

Je m’assois à côté d’elle et la pousse pour me caler contre la tête de lit.

– J’ai dit « si on couchait ensemble ? », elle m’a dit « non », j’ai dit « OK ». Voilà, tu sais tout.

– Tu n’es pas fun.

– Je sais, j’irai me flageller avec un fil de scoubidou pour expier.

– Pas de détails ?

– Tu n’écoutes vraiment rien, hein ? Elle a dit non : il ne peut donc pas y avoir de détails.

– Nul.

– Ouaip.

– Mais je pensais que tu ne t’intéressais pas aux filles !

– C’est quoi, cette légende urbaine ? Audrey m’a sorti ça, hier soir !

– Ben, on ne t’a jamais vu avec une fille.

– Tu vois l’oxygène ?

– C’est une question piège, je le sens, marmonne-t-elle avant de répondre : non.

– Mais tu sais que ça existe ?

– Oui. Je vois où tu veux en venir. Dis donc, même privé de sommeil, tu arrives à raisonner. Tu m’impressionnes.

– Je sais. Je fais cet effet aux gens.

– Dans ce cas, tu es assez alerte pour venir m’aider à planifier la liste des morceaux qu’on va passer au mariage ! Parce que je vais me marier ! hurle-t-elle en sautillant sur le lit.

Ça faisait longtemps. Le mariage aura lieu dans deux mois. J’aimerais que ce soit déjà passé, car si Lise a une tendance hystérique de nature, depuis qu’elle planifie ce jour et que je me suis fait avoir en étant tiré au sort pour être le témoin d’Ange en plus de son frangin, elle est insupportable. Elle part parfois dans les ultrasons et quand

Emma est dans le coin et l'accompagne, c'est un coup à y perdre des pourcentages d'audition.

– Si je viens maintenant t'aider à faire cette liste, je peux te garantir qu'on va se retrouver avec des titres bien sanglants.

– Oh, fais pas ton bougon ! J'ai préparé du café !

– Et ton fiancé ?

– Avec sa fille.

– Audrey ?

– Partie.

– Margaux ?

– Au local en train de bosser sur ses fournisseurs.

– Madame Boulon ?

– Je ne suis pas désespérée à ce point !

– J'arrive. Mais je te préviens, j'ai dormi moins de trois heures.

Elle se lève en dansant, et en chantant...

– Je ne sais pas ce que tu chantes, mais je mets mon veto pour la liste ! je lui crie au moment où elle sort de ma chambre.

Elle revient en trombe et se plante dans l'embrasure de la porte, les mains sur les hanches, pas du tout impressionnante. Car si Audrey est mince, Lise est aussi toute petite. Donc : pas impressionnante.

– C'est le dernier tube de Justin Timberlake ! Avec les trolls !

– Le gamin qui...

– Non, tu confonds avec Justin Bieber.

– Ah. Promets-moi que si vous avez un fils un jour avec Ange, tu ne l'appelleras pas Justin.

– Promis. Les gens le prononceraient à la française et il se ferait appeler Bridou. Aucun parent digne de ce nom ne...

Elle se fige sans terminer sa phrase quand elle voit que je me marre et brandit un index accusateur vers moi :

– Non ! Non ! Non ! Je n'aurai pas d'enfant ! Efface cette conversation de ton disque dur !

– OK. Si tu me laisses finir ma nuit !

– Deal !

Elle ferme derrière elle et je me rallonge en souriant. Cette nana a la phobie des enfants, la seule qu'elle tolère c'est la fille d'Ange et c'est uniquement parce qu'elle n'a pas le choix. Je suis fier de moi. Et j'ai hâte de raconter ça aux autres.



– Salut, Audrey, bonne journée ?

Elle se retourne vers moi d'un coup et ouvre la bouche. La referme. Répète le geste deux ou trois fois avant de secouer la tête. J'ai comme un sentiment de déjà vu...

– Oui, Sofiane, très bonne journée, et toi ? je réponds à sa place, avant de continuer : j'ai bien dormi, je te remercie de t'en enquérir, et Lise ne m'a presque pas harcelé avec les préparatifs du mariage.

Je la contourne pour atteindre le frigo et en sors les restes d'hier. Il va falloir que je complète, vu tous les pique-assiette qu'on a à la maison en ce moment. Je pourrais ne pas m'appliquer et leur filer n'importe quoi à manger, mais j'aime cuisiner. Et si on veut s'alimenter correctement, on ne peut compter que sur moi, étant donné la nouvelle passion d'Audrey pour tout ce qui est vegan. Quant à Anthony, il ne cuisine pas, jamais. Il a essayé une fois, tout au début de la colocation. Et rien que d'y penser, j'ai des aigreurs d'estomac. Ange a déménagé. Officiellement. En réalité, je serais bien d'avis de le remettre sur la liste des corvées ménagères, car il passe tout son temps libre ici avec sa nana et sa progéniture. Alors non seulement il s'en tire bien parce qu'il n'en fout plus une, mais en plus il ajoute une bouche et demie à nourrir. À un moment, il faut être logique, hein. Cuisiner pour trois ou pour six et demi, ce n'est pas tout à fait la même chose. Margaux à la rigueur, étant donné qu'elle m'aide souvent, je ne râle pas. Mais c'est bien la seule qui sert à quelque chose quand je me mets aux fourneaux.

– Je vais faire une quiche en plus, je ne vois que ça.

– Est-ce que je peux...

– Oui, Audrey, je t'en fais une sans œuf et sans lardons. Sans rien, en fait. Facile, du coup. Je déroule la pâte et voilà.

– Non, enfin si, merci, mais je voudrais qu'on parle.

Je commence à rassembler tout ce dont j'ai besoin sur le plan de travail et je la sens qui me suit dans mes déplacements. Ça va vite m'agacer. Je m'arrête d'un coup et elle me rentre dedans.

– Audrey, soit tu m'aides, soit tu sors.

– Est-ce qu'on ne devrait pas avoir une discussion sur ce qui s'est passé cette nuit ?

– Dans mon souvenir, justement, il ne s'est rien passé.

Je me retourne et croise les bras. Elle laisse traîner ses yeux sur mes biceps. Non pas que je sois particulièrement musclé, je suis maigrichon si on me compare à Ange, par exemple. Oui, tout le monde est maigrichon à côté de lui, en fait. Mais je suis plus sculpté qu'Anthony, et les tatouages ça fait toujours son petit effet. Sauf que sur Audrey, jamais. Je veux dire... je ne l'ai *jamais* vue me regarder comme ça. Je hausse un sourcil au moment où ses yeux remontent sur les miens. Elle rougit. Prise en flagrant délit.

– Tu as changé d'avis, tu as du mal à me résister ? Je comprends, ne t'en fais pas. Ma proposition tient toujours.

)

– D'un point de vue purement pratique, reconnais que ce serait un bon plan.

Ça fait une semaine qu'elle revient me voir pour me demander si je suis vraiment sérieux. Chaque fois, elle ne me lâche pas tant que je n'ai pas avancé un nouvel argument. Mais elle prend plaisir à les démonter un par un. Je ne comprends pas. Elle n'est pas intéressée, très bien, tant pis, pas la peine d'en parler tous les jours, non plus.

– D'un point de vue purement éthique, reconnais que ce serait une catastrophe, réplique-t-elle en sortant la cuillère d'infusion de sa tasse.

Je suis au café, un petit dernier avant d'aller me jeter sur mon lit, juste histoire de ne pas m'endormir sur la table en lui parlant. Ça ferait mauvais genre et ça ne jouerait pas en ma faveur.

Elle a tressé ses longs cheveux bruns et ils retombent sagement sur son épaule. Elle porte l'un de ses chemisiers très bon chic bon genre, avec un petit col arrondi. Son jean moulant épouse parfaitement ses jambes, mais je devine la galère que ça doit être à le retirer. On dirait presque qu'il a été cousu sur elle.

Elle sait que je plaisante. Ils savent que je plaisante. Le souci étant que je ne plaisante pas, en réalité. Je vis par procuration.

– Tout le monde se fout de nous, tu as remarqué ?

– Tout le monde se fout toujours de tout le monde, dans cette maison. Je ne vois pas en quoi c'est différent d'avant.

– Ça me met mal à l'aise.

– D'accord, mais pourquoi tu veux qu'on en parle, alors ? Moi ça va, je le vis bien. C'est toi qui y perds, Audrey. Je veux dire, sincèrement... Regarde-moi.

– Quoi ?

– Tu sais que tu me trouves sexy.

– Je...

– Non, mais ne sois pas embarrassée. C'est une réaction normale. C'est sain.

– Sof, tu es tellement arrogant que je ne sais pas quoi te répondre.

– Tu pourrais me dire « toi et moi, ta chambre, maintenant ».

– Sofiane...

– Ou *ta* chambre, hein, je ne suis pas difficile.

– Sof.

– J'arrête. Promis.

– Ne fais pas des promesses que tu ne pourras pas tenir.

– Avoue que tu nous as visualisés, et je te laisse tranquille.

Silence. Mais le rose qui colore ses joues est un bon indicateur. De toute façon, je connaissais la réponse. Je voulais juste la voir gênée.

– Chaque jour, depuis ma proposition, tu veux discuter du pourquoi du comment. Donc tu as forcément eu des idées pas tout à fait orthodoxes, hein...

Elle ne sait tellement pas mentir... Moi, si on me tend la perche comme ça, aussi...

– Allez, une petite confession entre toi et moi, et on reprend la vie comme avant.

Elle porte son mug à ses lèvres et je les observe s'entrouvrir. Quand elle me surprend en train de la fixer, je passe distraitement la langue au coin de ma bouche. Mes yeux remontent vers les siens. Elle s'étouffe avec sa gorgée et renverse son infusion sur son chemisier.

– Mince !

– Audrey, ce que tu peux être maladroite, quand même...

Elle me montre son majeur.

– Et grossière ! Tsss...

– Je vais me changer. J'espère que tu seras allé te coucher, à mon retour.

– Attends, tu n'as pas répondu à ma question !

– Va te faire voir, Sofiane !

Je la suis en riant et elle me claque la porte de sa chambre au nez.

– Besoin d'aide ? je lui propose en m'y appuyant.

Elle rouvre aussitôt et je me ramasse à ses pieds.

– Oui ! Voilà, tu es content ? Maintenant, tiens ta promesse et laisse-moi !

Elle va s'enfermer à la salle de bain avec des vêtements propres et je m'assois sur le sol en levant un poing victorieux :

– Je le savais !

Je n'ai pas le triomphe modeste. C'est une de mes nombreuses qualités.

– Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Anthony titube jusqu'à moi et, au lieu de m'aider à me relever, s'installe à côté, dans le couloir, contre le mur.

– Il est trop tôt pour tout le boucan que tu fais, Sof. Va te coucher.

– Je savais qu'elle l'avait envisagé !

– Qui ? Quoi ? Je ne capte rien à ce que tu dis.

– Audrey. Elle nous a imaginés...

Je hausse plusieurs fois les sourcils et me prends une tape derrière la tête. Audrey sort à ce moment de la salle de bain.

– Bien sûr, il faut que tu te vantes, hein ! Tu es insupportable, voilà pourquoi toi et moi, même si tu étais le dernier homme fécond sur cette planète, ça ne se ferait jamais !

Elle disparaît et j'entends la porte d'entrée. Le silence qui suit me donne envie d'aller me coucher. Je tourne la tête, étonné qu'Anthony ne soit pas en train de me sermonner, mais il s'est rendormi, assis.

– Hé !

Je le pousse, il tombe sur le côté avant de se redresser d'un coup.

– Je crois que cette nana m’adore !

– Ta gueule, sérieux, il n’est même pas sept heures ! Fous-lui la paix, laisse-moi dormir et va te coucher !

Il retourne dans sa chambre et je reste où je suis, trop épuisé pour faire autre chose que me traîner péniblement jusqu’au lit d’Audrey. Ce n’est pas la première fois que je squatte la chambre d’un de mes colocataires. Elle ne m’en voudra pas. Je suis même sûr qu’elle adorera se coucher dans les draps que j’ai occupés.



– Tu t’y prends mal, si tu veux mon avis.

– C’est marrant, mais je ne me souviens pas te l’avoir demandé.

Ma petite sœur mange un macaron et me sourit, du chocolat plein les dents. Vingt-quatre ans et toujours aucune classe. Je crois qu’on peut dire que c’est sans espoir.

– Audrey te résiste parce qu’elle a peur que ça finisse mal. C’est logique.

– Et ?

– Et donc, il faudrait que vous établissiez... un contrat ! jubile- t-elle en couinant, ce qui attire l’attention des autres clients.

– Un contrat ? je répète, dubitatif.

– Tu sais, comme dans ce livre.

Je la regarde en silence.

– Mais si, tu en as forcément entendu parler.

Mutisme total.

– Maman l’a lu !

– On va reprendre les bases, Ana, parce que tu sembles avoir une fausse idée de qui je suis.

Je lui tends la main, elle la saisit sans comprendre et je déclare :

– Sofiane. Ton frère. Enchanté.

– T’es con.

– Tu es sérieuse avec ton contrat ? C'est stupide. Je n'ai pas besoin qu'une nana signe un contrat pour coucher avec moi.

– Hé, gigolo, en voilà une idée !

– Mange tes macarons et tais-toi. Ça rendra service à l'humanité.

Une fois par mois, je retrouve Anaïs dans son salon de thé préféré en fonction de ses horaires. On s'improvise un goûter dans ce lieu très BCBG. Alors c'est sûr, je dénote un peu. Mais j'aime faire plaisir à ma petite sœur. Elle fait sa troisième année en gérontologie, elle a suivi ma voie. Et dans le public, on est payé au lance-pierre et des cacahuètes. Alors ce petit luxe mensuel, je le lui offre, ce n'est pas grand-chose pour moi et elle en profite pour me raconter ce qui se passe dans sa vie. Ou pour me donner des conseils non sollicités, visiblement.

– Je pense qu'elle ne te connaît pas, de toute façon.

– On vit ensemble depuis des années. Bien sûr qu'elle me connaît.

– Mais non, *moi* je te connais. Les autres, non.

Cette certitude qu'elle a de savoir qui je suis me fait du bien. Parce qu'elle a raison, mais je ne l'admettrais pas.

– Lydia a demandé de tes nouvelles, la semaine dernière, d'ailleurs.

– Lydia demande toujours de mes nouvelles.

– Je pense qu'elle espère avoir encore une chance.

Je frémis à cette idée. Elle était infirmière en chef à l'hôpital où j'ai fait mes trois ans de pédiatrie, c'est comme ça que j'ai connu Ange et Anthony. À une époque, on sortait ensemble, elle et moi. Enfin, on *couchait* ensemble. On se rendait mutuellement service dans un milieu où les horaires sont anarchiques et où il est difficile de concilier vie privée et professionnelle. Elle est restée à l'hôpital, je suis parti dans le privé... Mais elle a reconnu le nom quand ma sœur a débarqué, car elle-même avait pris la tête du service gériatrique entre-temps. Donc, oui, elle essaie régulièrement de voir si elle et moi... Mais non. Définitivement non.

– Elle non plus ne te connaît pas, de toute façon.

– Tu ne manges pas, ça ?

Elle me tend son macaron au caramel beurre salé. Je le gobe en une bouchée.

– Ça se déguste ! Barbare !

À mon tour de lui sourire avec des miettes plein les dents. Je suis étonné qu'on ne se soit pas encore fait virer de cet établissement. Je fais part de mon observation à Ana qui me répond, comme si c'était une évidence :

– Tu ressembles à un voyou, avec ton crâne rasé et tes tatouages de partout... Tu as vu la tronche du boss, ici ? Il doit croire que tu fais partie d'un gang de motards.

– Je n'aime pas les motos.

– Oui, mais lui ne le sait pas.

– Je n'ai pas un seul piercing. C'est les piercings qui font mauvais genre.

– Les tatouages aussi. Tu en as sur les doigts.

– Et ?

– Et c'est un signe, ça. Ça veut dire que tu n'avais plus de place ailleurs et que...

– Je t'ai déjà dit « mange et tais-toi », aujourd'hui ?

– Au moins quatre fois.

– Considère que ça fait cinq.

Elle hausse les épaules et se concentre sur son chocolat chaud hors de prix. Ma frangine a les mêmes yeux bleu-vert que moi. Ses cheveux noirs les font d'autant plus ressortir. Ses cils n'ont pas besoin de maquillage tant ils sont longs et épais. Même quand elle avait quatre ans, les gens demandaient à ma mère si elle maquillait sa fille. Les gens sont parfois abrutis. Anaïs a conscience de son charme et en joue dès qu'elle en a l'occasion. J'ai peur qu'un jour ça lui revienne dans la face, mais elle apprendra peut-être que, dans la vie, il ne suffit pas de battre des cils, justement, pour obtenir tout ce qu'on veut. Surtout pas avec moi.

– Et ce type dont tu m'avais parlé ? je tente de changer de sujet.

– C’est un con.

– OK.

– Discutons plutôt d’Audrey et toi.

– Arrête, tu sais bien que c’est une blague entre elle et moi. Je t’ai raconté ça parce que c’est drôle, pas pour que tu te mettes en tête de jouer les entremetteuses.

– Pas à moi, Sof...

– Pas à toi quoi ?

Elle sait que je sais qu’elle sait. Mais d’un accord tacite lié à la loyauté fraternelle qui nous unit, aucun de nous ne verbalise ce qu’elle sait que je sais qu’elle sait.

– Allez, pense à mon idée de contrat, au moins !

– Non.

– Sof, s’il te plaît ?

– Je ne sais même pas pourquoi je t’en ai parlé. Tu es ma petite sœur, tu es pure et vierge et innocente et je refuse de parler sexe avec toi. Même pour plaisanter.

– Tu n’as que deux ans de plus que moi.

– Ce qui fait donc de moi l’aîné. Et me donne les pleins pouvoirs.

Elle soupire et reprend :

– Je dis juste que si elle te connaissait...

– Anaïs.

– Oh. Le prénom complet ! Je t’agace ?

– Si peu.

– J’ai adoré ton dernier dessin. Tu vas le faire où ? L’avant-bras ?

Elle a enfin compris qu’il était temps de se taire. On est un peu lourds dans la famille, sur ce point. Difficile de lui en vouloir quand on partage tellement de traits de caractère...



– Quoi ?

– Quoi, quoi ?

Je me tourne vers Audrey.

– Ça fait dix minutes que tu es assise à côté de moi, que je sens que tu m’ observes, et comme tu ne dis rien, je t’ invite à t’ exprimer.

– Je n’ ai rien à dire.

– OK.

Je reprends ma partie, et elle, son observation. Je ne sais pas si elle s’ imagine être discrète, mais c’ est loupé. Depuis qu’ Anthony est parti chez Margaux un peu plus tôt dans la soirée et que nous avons la maison pour nous deux, elle se comporte bizarrement. D’ abord, elle n’ a pas croisé mon regard une seule fois. Ensuite, elle a sursauté quand je l’ ai frôlée en allant ranger le beurre. Un moment plus tard, lorsque je lui ai proposé de mater un film, elle a bégayé une excuse que je n’ ai toujours pas identifiée tellement c’ était confus. Et maintenant, elle reste prostrée sur le canapé, à ma gauche, le visage légèrement orienté vers moi, sans décrocher un mot. Alors que je suis encore en train de me vautrer à l’ épreuve du courrier dans *Zelda* (je suis têtu, je veux y arriver) et qu’ elle devrait au moins se vanter de son score de la semaine passée.

– Tu n’ étais pas là quand je suis rentrée, finit-elle par lâcher comme si elle avait hésité avant de me dire ça.

– Nope. Je n’ étais pas là.

– Normalement, tu dors après une nuit blanche.

– J’ ai eu quelque chose à faire qui n’ était pas prévu.

– D’ accord.

Nouveau silence. Je ne comprends pas pourquoi je n’ arrive pas à égaler sa performance. Je joue à ce jeu plusieurs heures par jour. Je devrais être en mesure de faire au moins aussi bien qu’ elle. Ça m’ agace !

– Tu vois quelqu’ un, c’ est ça ?

– Hein ?

Et mince, je me suis encore planté de boîte. À vouloir aller trop vite, c’ est ce qui se passe. Distribuer le courrier, sérieux, ils ne pouvaient pas

avoir une autre idée de mini-mission ?

– Est-ce que tu vois quelqu'un en ce moment ?

– De quoi tu parles, Audrey ? Sois plus précise.

– Une fille. Est-ce que tu as une petite amie ?

Je m'étouffe avec ma salive et perds complètement le fil du jeu, auquel j'échoue lamentablement de toute façon. Elle me tape dans le dos et je m'écroule contre le dossier en reprenant ma respiration.

– Tu veux un verre d'eau ?

– Tu veux aussi que je me noie ? C'était quoi cette question ?

Je la regarde, elle est embarrassée. Finalement, je pense que j'ai réussi à l'atteindre avec ma proposition. Et comme chaque fois que je parviens à mes fins, ça ne m'amuse d'un coup plus du tout.

– C'est juste que d'habitude tu n'hésites pas à donner des détails sur ta vie. Et là tu es assez vague.

– Vague sur quoi ? Excuse-moi, hein, mais j'ai vraiment du mal à te suivre.

– Où étais-tu aujourd'hui au lieu de dormir ? Normalement, tu dors !

Elle s'impatiente. Audrey s'impatiente rarement. Les seules fois où ça lui arrive, c'est avec moi. Sauf qu'en général c'est parce que je l'ai poussée à s'agacer. Là, je n'ai rien fait. Je jouais tranquillement. Pour une fois...

– Tu veux savoir quoi, exactement ? je finis par lui demander en m'installant un peu en avant, les coudes posés sur mes cuisses, la tête tournée vers elle.

Nouveau silence. Il faut qu'elle arrête de planter en pleine conversation, ça devient lassant. J'attends. Elle regarde mes mains jointes devant moi.

– C'est nouveau, ça ?

Elle montre la couronne qui sert de cage à un corbeau que j'ai sur le dos de la main gauche. Je suis son regard et soupire.

– Je l’avais déjà quand tu es arrivée dans le cabinet. Si tu me disais un peu où tu veux en venir au lieu de tenter de faire diversion. Et laisse-moi te dire que tu n’es pas douée pour ça, si jamais l’idée te prenait d’essayer à nouveau.

– Rien. Nulle part, je veux dire. Pas du tout. Salut. Bonne nuit.

Elle se lève et va dans sa chambre. Il va falloir que je demande aux gars si elle s’est mise à prendre de la drogue. Je ne serais même pas étonné qu’une des plantes qu’elle s’infuse le matin dans son eau chaude soit en réalité nocive. Naturel ne signifie pas inoffensif. Faut tout leur apprendre à ces jeunes.

– Hé, Sof, je me disais... T'es là. Je suis là. Tu vois où je veux en venir ? me demande Anthony en agitant stupidement les sourcils.

Tout le monde se marre. Bien sûr. C'est le jeu, ça me revient souvent dans la face quand je fais le gros lourd.

– Non, j'ai eu l'idée avant ! proteste Lise en m'envoyant un baiser depuis l'autre bout de la table.

Ce soir, Margaux nous a tous invités à dîner chez elle. J'étais assez enthousiaste au départ, j'ai vu ça comme une opportunité de me la couler douce et de bien manger. Parce que je me la coule douce les soirs où Audrey cuisine, mais pour ce qui est de bien manger... ce n'est pas encore ça, malgré notre deal. Puis j'ai déchanté quand j'ai compris que j'allais m'en prendre plein la tête toute la soirée. C'est un peu le souci quand on vit dans une sorte de mini-communauté avec des gens bien subtils. Moi le premier.

– Sofiane, tu t'es vu ? Tu m'as vu ? Je pense qu...

– Toi aussi, Ange ? Sérieusement ? Tu restes toujours dans ton coin à faire le mec blasé de tout, et tu t'y mets ?

Si Ange est de la partie, je sais que je ne vais jamais être tranquille.

– C'est Lise qui m'a demandé de participer. Elle m'a promis de...

– Non, je le coupe à nouveau. Je ne veux pas savoir.

– On se calme, Jolly Jumper ! nous interrompt Queen. Si notre proposition ne te convient pas... tu peux dire non, et nous ferons comme si de rien n'était.

Nouveaux rires gras. On sonne à la porte, c'est ma seule chance de voir la fin de cette plaisanterie. Ça fait plusieurs semaines que ça dure et j'ai bien peur qu'ils ne se lassent pas. L'arrivée d'Audrey devrait les pousser à se taire, ils l'aiment trop et elle est trop mignonne pour qu'ils aient envie de la mettre mal à l'aise. Moi, je me doute qu'ils n'ont aucun scrupule. Et je mentirais si je disais que c'est injuste. Je l'ai mérité. Mais elle...

Margaux revient, accompagnée d'Audrey.

– Le monde qu'il y avait sur la route ! s'exclame-t-elle en s'installant à côté de moi.

– Tiens.

Je fais glisser ma bière vers elle. Elle la saisit en me souriant et en avale une gorgée.

– Stop ! hurle Lise, nous faisant tous sursauter.

– Quoi ?

– Pose lentement cette bouteille...

Audrey s'exécute sans avoir l'air de comprendre plus que moi.

– Sofiane : la bière, c'est cadeau ou ça implique de...

– Ange, soit tu dis à ta copine de la boucler, soit je m'en occupe.

– Queen... tente-t-il en soupirant.

Là, le voilà son air blasé. Je me disais bien aussi que, tout à l'heure, c'était un accident de parcours. Et je me suis trompé sur les scrupules concernant Lise. Elle n'en a aucun.

Le début du repas se déroule plutôt bien si on considère le prologue un peu trop axé sur moi. Et c'est au moment où Margaux nous amène les desserts que mon téléphone vibre dans ma poche. Je le sors distraitemment tout en continuant de discuter avec Anthony du planning de ce week-end. Mais quand je découvre le SMS, je me lève et m'isole dans la pièce à côté pour passer un coup de fil.

– Désolée, je sais que c'est vendredi soir et...

– Tu es où ?

– À la *Tragédia* .

– Qu'est-ce que tu fous dans ce repaire de...

– Ce n'était pas mon idée !

– J'arrive. Tu ne sors pas, tu restes à côté du bar, tu ne parles à personne.

– C'était le plan.

Nous raccrochons et je vais récupérer mon blouson et mes clefs dans l'entrée.

– Ça va ?

Je me retourne et Audrey m'observe de son air inquiet qu'elle prend avec nous lorsqu'elle se fait du souci.

– Je dois filer, tu passes le message ? Merci.

Je sors sans attendre sa réponse. C'est seulement quand je suis de l'autre côté de la rue, devant ma voiture, que j'entends la porte d'entrée de chez Margaux.

– Je t'accompagne. C'est moi qui conduis, tu as trop bu.

Audrey me prend les clefs des mains.

– Je n'ai pas tant bu que ça.

– Si tu souffles dans un ballon, si.

– Je peux...

– Non. C'est ma responsabilité de ne pas te laisser prendre le volant si tu as potentiellement trop d'alcool dans le sang.

– Techniquement, nous étions chez Margaux, c'est donc sa responsabilité.

Elle s'installe dans sa voiture, me laissant planté sur le trottoir à côté de la mienne. Je ne suis pas contrariant et Anaïs m'attend. Alors je monte côté passager et lui donne l'adresse.

– C'est ce bar bizarre, c'est ça ?

– Oui.

– Et tu dois y aller pour retrouver quelqu'un ?

– Oui.

Elle arrête l'inquisition et démarre. Je n'aime pas savoir ma sœur dans cet endroit. J'ai entendu trop de trucs glauques qui se déroulent

là-bas, j'y suis allé quelques fois aussi pour savoir que ce ne sont pas que des rumeurs. Je sais qu'elle est majeure, censée être responsable et tout ça, mais si elle m'appelle : j'y vais. Et elle ne m'avait d'ailleurs jamais appelé. C'est qu'elle-même, malgré sa grande gueule, doit s'y sentir très mal à l'aise.

En plus c'est dans un endroit complètement perdu, il est plus de vingt-trois heures et c'est en rase campagne. Et elle n'a pas sa voiture. Sinon elle serait partie sans m'appeler à l'aide. Je n'aime pas ça du tout.

– Tu as l'air préoccupé. Tu n'as jamais l'air préoccupé.

– Quoi ?

– Je dis que tu as l'air préoccupé.

– Oui, OK. Je le suis.

– C'est ta copine ?

– Hein ?

Pourquoi j'ai l'impression d'être totalement perdu chaque fois qu'Audrey me parle, en ce moment ? Est-ce qu'elle me prend au sérieux, finalement, pour cette histoire ? Et je fais quoi, maintenant, si c'est le cas et qu'elle a changé d'avis ? Ce n'était pas une blague pour moi mais...

– La personne qu'on va retrouver, c'est ta copine ? demande-t-elle à nouveau, me sortant de mes pensées.

– Je n'ai pas de copine.

– Oh. D'accord.

– C'est ma sœur.

– Anaïs a des ennuis ?

– J'espère que non.

Je regarde la nationale défiler par la fenêtre. Il nous reste un petit quart d'heure de route. Si c'était moi qui conduisais, on y serait déjà. Audrey respecte toutes les lois, toutes les limitations, tous les stops... C'est bien, hein, je ne dis pas qu'elle en fait trop. Juste que là, je considère qu'il y a urgence. Je tape mon talon sur le sol, mon genou se

soulevant au rythme que je lui impose : rapide, impatient... Mes doigts suivent le mouvement sur ma cuisse. Audrey pose sa main sur la mienne et la serre une seconde avant de la replacer sur le levier de vitesse et de passer la quatrième.



– Tu étais déjà venu ici ? me demande Audrey en me tenant le bras et en restant collée contre moi.

– Une ou deux fois, oui. Tiens, elle est là.

On s’approche de ma sœur qui est au bar, comme convenu, et qui vient vers nous dès qu’elle nous aperçoit.

– Merci ! J’aurais pu prendre un taxi, mais ça m’aurait coûté une fortune, d’ici. Je devais dormir chez Vanessa et elle m’a plantée ! Pour un mec !

– Qu’est-ce que vous foutiez dans ce bar ?

– Sofiane, dis bonjour à ta sœur, me reprend Audrey en lui faisant la bise.

– C’était quoi le plan ? Venir draguer tous les camés du coin ? Parce que je te le dis direct, c’est tout ce que tu trouveras ici !

Ma voix porte un peu trop et on commence à attirer l’attention. Audrey, toujours prête à pacifier la Terre entière, nous entraîne à l’extérieur.

– On devait surtout assister à une soirée burlesque, mais le souci, c’est qu’on s’est plantées de soir. Et quand Vanessa a croisé un type qu’elle connaît, elle m’a fait un SMS et s’est barrée. Un texto ! Alors qu’on a fait du covoiturage exprès !

– Ce n’est pas une amie, ça, tu t’en rends compte ?

– Ben oui, mais ça me fait une belle jambe de le réaliser quand je me retrouve dans ce coin perdu, seule, sans moyen de transport, avec nulle part où aller.

– Tu viens à la maison.

– Tu es sûr ?

– Audrey ? je lui demande confirmation que ça ne la dérange pas, même si je connais déjà la réponse.

– Mais oui, tu rentres avec nous.

– Je n’ai même pas ma brosse à dents, mon sac pour le week-end est dans la voiture de Vanessa.

– On a tout ce qu’il faut, la rassure Audrey.

Elles se prennent par le bras et nous retournons à la voiture, garée devant l’entrepôt qui sert de local au bar le plus louche de la région. Si je croise cette Vanessa, je lui défonce la tête. Sans déconner, elle lâche ma sœur dans un bar douteux juste pour tirer un coup !

– Sof, tu grinces des dents... m’avertit Anaïs en m’attirant près d’elle.

– Tu devrais mieux choisir tes amies.

– Je sais. Merci d’être venu.

– Évidemment que je suis venu.

– En plus, comme ça, tu passes pour un chevalier servant auprès d’Audrey, me chuchote-t-elle à l’oreille.

– Vraiment ? Tu me sors ça maintenant ?

– Quoi ?

– Rien, monte.

Je lui ouvre la portière arrière de la voiture d’Audrey et reprends ma place côté passager.



– Et... KO ! hurle Anaïs en sautant sur place.

– Coup de bol.

– Non : talent. Je t’ai toujours massacré à ce jeu.

– Tu triches, c’est pour ça.

– Absolument pas. Audrey, je triche ?

– La Suisse ! déclare l’intéressée en prenant place sur le fauteuil en face de nous.

– Sur cette victoire, je vais me coucher ! lance Anaïs avant de m’embrasser sur la joue et de me faire... un clin d’œil.

Je la vois venir, avec ses gros sabots. Je n’aurais jamais dû lui raconter ma proposition à Audrey. Elle lui adresse d’ailleurs un signe et s’échappe dans la chambre d’amis.

– Elle est adorable, soupire Audrey.

– C’est une plaie.

– Mais non, tu dis ça parce que c’est ta sœur.

– Et tu dis ça parce que tu es fille unique.

Elle hausse les épaules.

– Comment va ta mère ? je lui demande en éteignant la console.

Son regard me fuit. Elle n’aime pas en parler. Mais je sais aussi que si je ne lui pose pas de questions, si elle n’en discute pas avec moi, alors elle n’évoque le sujet avec personne. C’est son tabou à elle. Mais tout le monde sait que je n’ai aucune limite concernant les tabous des autres.

– Elle va.

– Audrey...

– Je ne sais pas quoi te dire. Ça ne peut pas s’améliorer. Pas à son âge.

– Qu’a-t-elle fait, cette fois ?

Elle s’absorbe dans la contemplation de ses ongles fraîchement vernis et relève enfin le visage vers moi.

– Elle s’est enfuie.

Je soupire en secouant la tête.

– Ils s’en sont aperçus rapidement, mais elle a eu le temps d’errer un moment en chemise de nuit et pieds nus.

– Elle ne prend plus son traitement ?

– Normalement, si, mais ils vont faire des ajustements.

Elle se perd dans ses pensées et je la laisse quelques secondes avant de me lever et de la rejoindre. Je m’installe accroupi devant elle et pose les mains sur ses genoux :

– Tu n’es pas comme elle.

– Je sais. Je me sens juste tellement impuissante.

– Tu fais tout ce que tu peux.

– J'aimerais bien distribuer du courrier, lance-t-elle en souriant.

Je me rassois sur le canapé et tapote le coussin à côté de moi.

– On va vérifier si c'était bien la chance de la débutante, je la taquine.

Je sais qu'elle a besoin qu'on change de sujet et je ne suis pas du genre à m'attarder sur celui concernant sa mère. Je peux être super indiscret. On pourrait me décerner une statue ou créer un prix de la lourdeur à mon nom. Mais pas sur ça. J'aime l'embêter, pas lui faire du mal.

– Tu sais autant que moi que ce n'était pas de la chance. Tu ne supportes juste pas qu'une fille s'en sorte mieux que toi à la console.

– N'importe quoi. Je suis pour l'égalité des sexes.

– Peut-être. On verra une fois que j'aurai encore pulvérisé ton score.

Je la pousse un peu, elle se vautre sur le côté et me rend la pareille. Je ne bouge pas. Elle insiste, je me jette sur elle et l'écrase sur le canapé. Elle se débat en riant et je fais le poids mort. J'ai dit que je pouvais être super lourd ? Au sens propre comme au figuré.

– Sofiane, j'étouffe !

– Oh, bien ! C'est une réplique d'*Aladin*, ça !

– Je ne plaisante pas !

– Fallait manger plus de viande !

– Petit con !

– Les insultes sont de sortie ? J'aime quand tu me dis des insanités, Audrey... continue !

Elle rit encore plus et parvient à me pousser sur le côté. Le mauvais côté. Je tombe par terre, mais j'ai le temps de m'accrocher à sa taille et je l'embarque avec moi.

– Vous faites quoi ?

Nous tournons la tête en même temps et Anaïs nous regarde, un sourcil levé et un petit sourire en coin.

- Je bats ton frère à la console.
- Elle me dit des cochonneries.

Audrey me met une tape sur le bras et retourne s'asseoir en s'emparant de la manette.

- Oh, on en est aux insanités ? se marre ma sœur.
- On ne pourra pas dire que vous n'êtes pas de la même famille, vous deux... marmonne Audrey.

Anaïs nous souhaite à nouveau une bonne nuit et s'éclipse. Elle ne le dit pas, mais je sais que la soirée a été éprouvante pour elle. Elle est très loyale en amitié, et le fait que cette Vanessa se soit barrée en la plantant à la *Tragédia* a dû la contrarier plus qu'elle ne le montre. Je lui fous la paix pour ce soir, mais demain je vais trouver un truc pour lui remonter le moral. Je pourrais la laisser gagner à la console. Sauf que cette petite saleté n'a pas besoin que je la laisse gagner. En parlant de ça, je me vautre à côté d'Audrey et lui reprends la manette des mains, car elle est perdue dans le menu :

- Laisse faire les adultes...
- Je n'en vois pas.
- Tu veux distribuer du courrier, oui ou non ?
- Oui.
- Alors dis-moi à quel point tu me trouves mature. Et sexy.
- Ô Sofiane, que tu es mature et sexy.
- Tu ne le penses pas, je suis blessé.
- C'est ça.
- Non, vraiment, ton sarcasme me fait de la peine. Atrociement.

Tiens, joue.

Mécanisme puéril de défense. Rétropédalage dans l'humour bien lourd.

- Tu le sais que je t'aime, Sof.
- Tu ne me le dis pas assez souvent.
- Sofiane, je t'aime.
- Je ne te crois pas. Dis-moi plutôt des trucs coquins.

- Tais-toi.
- Hum... encore.
- Non, vraiment : ne parle plus.
- Arrête, tu m'excites !
- Hé, je suis soulagée, déclare-t-elle soudain très sérieuse.
- D'encore réussir à m'exciter ?
- Non, qu'on soit toujours complices. Tu sais...
- Après ma proposition indécente ?
- C'est pas un titre de film, ça ?
- Yep. Tu l'as vu ? Ils disent aussi plein de trucs cochons...

Elle rit et on reprend notre soirée. Comme avant. Comme elle préfère.

– Je n’arrive pas à croire que personne n’a encore compris.

Anaïs boit son café et me fixe en attendant une réaction de ma part. Puis elle semble reprendre ses esprits et secoue la tête, comme si elle réalisait qu’elle pouvait poireauter un moment.

– Parce que moi, si je ne le savais pas, je l’aurais deviné. Rien qu’hier soir...

– Tu vas rentrer chez toi, à un moment ?

– Ton hospitalité n’a d’égal que ton sens de la famille.

– Si tu prévois de me cuisiner toute la journée, je te mettrai dehors sans aucun remords.

– La chair de ta chair...

– Non, pas vraiment.

Elle pose sa tasse et sourit d’un air satisfait.

– Je pense que tu es sur la bonne voie. Je sens qu’elle est aussi amoureuse de toi.

– Arrête de dire des conneries, et arrête le café, aussi. Il est trop tôt pour t’écouter débiter ce genre de choses.

– Sofiane est amoureux ! Sofiane est amoureux !

Sérieusement ? Mais elle a quel âge ?

– De qui ? s’incruste Anthony. Non, parce que je ne l’ai jamais vu avec une nana, je n’étais même pas sûr qu’il soit sexué.

Il se sert un mug et s’installe à côté de moi.

– Faut arrêter avec cette histoire que je suis un moine ! Et puis qu'est-ce qui te dit que je ne suis pas gay ? Pourquoi de suite ce serait forcément une fille ?

Il me fixe, bouche ouverte. De l'index, je repousse sa mâchoire inférieure vers le haut et essaie de m'éclipser.

– Non, mais attends !

Il me retient et m'oblige à me rasseoir à ma place.

– Anaïs, je t'écoute.

Elle a le bon sens de ne rien dire. Comme quoi, elle possède un certain instinct de survie.

– Allez, vous ne pouvez pas me laisser comme ça !

Ma sœur regarde ailleurs. Et c'est à ce moment qu'Audrey nous rejoint, toute fraîche, comme tous les matins. Ses cheveux sont lisses et brillants, sa tenue décontractée mais impeccable. Cette nana ne connaît pas le souci de la tête dans le fion matinale, clairement. En plus, elle est toujours de bonne humeur. Je lance un regard d'avertissement à Anaïs, mais elle est déjà en train de rougir et Anthony l'observe. Jusqu'à ce qu'elle lève les yeux sur Audrey, que sa gêne s'accroît, que le regard d'Anthony navigue entre Audrey, Anaïs, et moi... et qu'il ouvre à nouveau la bouche. Je fronce les sourcils, l'avertissant silencieusement. Il n'a pas l'air de comprendre. Lui non plus n'est pas du matin.

– Mais...

– Anthony... je tente de le mettre en garde.

Pourquoi je n'ai pas laissé Anaïs dans ce bar pourri, hier soir ? Pourquoi je n'ai pas fait une nuit blanche, comme d'habitude ? Pourquoi je me suis confié à ma petite sœur il y a plusieurs années ? Pourquoi je suis encore là ?

J'entends qu'Audrey parle, qu'Ana lui répond, mais je reste bien en face d'Anthony et j'attends d'être sûr qu'il va la boucler. Voilà, ça monte à son cerveau, je vois lentement la compréhension s'étaler sur ses traits... et il assimile au passage que la situation demande qu'il fasse

comme si de rien n'était. Ce n'était pas gagné ! Il ne faut jamais perdre la foi en l'espèce humaine.

– Sof ? Ça va ?

Je tourne enfin la tête et rencontre les yeux inquiets d'Audrey. Je lui souris, je suis sûr que ça sonne faux, mais j'ai comme une bouffée de panique qui monte en moi à l'idée qu'Anthony soit au courant. Et même si rien n'a été officiellement dit, il sait. Je sais qu'il sait. Et je regrette de ne pas être de week-end pour la tournée, car je pourrais m'échapper de toute cette tension et faire comme si de rien n'était. Là, je suis le centre de l'attention collective et ça me dérange. Pas d'être le centre de l'attention, mais la raison pour laquelle je le suis. Elle.

– Non. Tout va bien. Ana, on y va ?

Encore une fois, elle fait preuve de bon sens et se lève. Nous sortons de la cuisine et je pousse un profond soupir. Je ne m'inquiète pas, Anthony ne dira rien à Audrey, mais je n'aime *vraiment* pas ça.

– Désolée.

– Tu peux.

– Je ne voulais pas...

– Ouais. La prochaine fois, le mieux c'est de te taire.

Je ne devrais pas m'en prendre à elle. Il était évident que, tôt ou tard, l'information fuiterait d'une façon ou d'une autre. J'aurais préféré jamais. Anaïs prend mon bras et m'entraîne vers ma chambre. Une fois que nous sommes seuls, elle s'assoit sur mon lit et je m'appuie contre le mur, en face.

– Nous savons tous les deux que tu ne parleras pas. Je vais donc me lancer dans un monologue. N'hésite pas à m'interrompre.

– Je t'interromps.

– Non, mais attends au moins que j'aie commencé à parler.

– OK.

– Je...

– Je t'interromps.

Elle hausse les épaules, comme souvent lorsqu'elle veut me signifier que ce que je dis ou fais n'a aucun effet sur elle, qu'elle est immunisée. Et reprend :

– Il va falloir que tu tentes quelque chose. Dès que plus d'une personne est au courant d'un secret, ce n'est plus un secret. Anthony va le dire à Margaux. Margaux est amie avec Lise. Lise est très proche d'Audrey. T'es foutu.

– J'ai déjà tenté quelque chose. Elle ne m'a d'abord pas cru. Puis elle a eu peur.

– Le jour où tu l'as rencontrée, tu lui as demandé sa main. Comment veux-tu qu'elle te prenne au sérieux, maintenant ?

– Non, là je n'étais pas sérieux.

– Tu as eu le coup de foudre, bien sûr que tu étais sérieux.

Je baisse les yeux sur la montre imaginaire à mon poignet et déclare :

– Votre temps de parole est terminé, chère oratrice. Tu veux faire quoi, aujourd'hui ?

– On va voir les parents ?

– Pardon, je reformule : tu veux faire quoi toi toute seule, aujourd'hui ? C'était juste pour savoir où et quand je te dépose.

– Allez, ne fais pas ton bourru solitaire ! Maman sera ravie de te voir.

– C'est ce qui m'inquiète, elle ne me laissera pas repartir, ce soir.

– Et il faut que tu rentres vite pour profiter de ta petite Audrey...

Elle me lance des baisers dans les airs avec une moue qui lui donne l'air un peu demeurée, je dois l'avouer.

– On est samedi, Anaïs.

– Je sais, ça va, on ne peut plus rire ?

– Elle a besoin de moi, le samedi.

– C'est bon, je suis désolée. Tu es sûr qu'elle ne veut pas s'envoyer en l'air ? Ça te ferait du bien, tu m'as l'air un peu tendu.

Je préfère ne pas répondre. Parce qu'elle a raison. Et ça lui ferait trop plaisir si je l'admettais.



– Il faudrait huiler les gonds. Chaque fois que quelqu'un va aux toilettes, tout le quartier est au courant, je fais remarquer à ma mère en revenant de la salle de bain.

– Ça ne me dérange pas, ça les occupera pour parler lors de la fête des voisins.

Ma mère est un peu comme moi : pas très sociable. Elle est agréable, bien élevée, sait se tenir en société. Mais elle se suffit à elle-même. Enfin, avec mon père, ils se suffisent à eux-mêmes. Ils ne sont pas particulièrement démonstratifs, mais quand on les voit, on sait qu'ils ont cet équilibre rare et précieux des couples qui s'aiment. Alors oui, le voisinage, elle s'en fout un peu.

– Je vais le faire.

Je sors pour rejoindre le garage. Ils ont acheté le terrain quand les prix n'étaient pas encore indécents dans la région et mon père a construit une bonne partie de la maison avec mon oncle. Il arrive à l'âge de la retraite, alors je crois qu'il a saturé, à force. Il laisse traîner les petits travaux parce que ça le gonfle et qu'il est déjà assez crevé en rentrant de son poste de vigile dans un supermarché. Je n'ai pas hérité de sa carrure, Anaïs non plus, heureusement pour elle. Nous avons sa taille, oui, mais pas les épaules. Nous avons les traits fins de notre mère et la couleur des yeux de notre grand-mère paternelle. Ça a sauté une génération, alors quand on était petits, les gens vérifiaient toujours les iris de nos parents, car c'est une couleur assez intense, presque surréaliste, d'après certains. Et ils se demandaient ensuite quelle était celle des yeux du facteur.

Je trouve rapidement l'huile, car même s'il ne bricole plus autant qu'avant, mon père a toujours conservé son atelier parfaitement rangé. Audrey serait heureuse, ici, avec son côté maniaque. Penser à elle en

huilant une porte qui grince montre à quel point Anaïs a raison et à quel point je suis pathétique. Jusqu'à présent, personne ne le savait à part ma sœur et moi. Maintenant qu'Anthony est dans la confidence, je sens que les choses vont changer. Et ça m'inquiète.

L'après-midi se déroule comme d'habitude chez mes parents. Mon père regarde le sport à la télé, ma mère est en train de faire un album photo pour offrir à je ne sais plus quelle amie. Elle décore les pages en laissant des petits bouts de papiers colorés un peu partout. Anaïs lui raconte les dernières frasques de ses vieux à l'hôpital. Et je guette mon téléphone. Car je sais qu'Audrey y est, en ce moment. Je vais faire en sorte de ne pas revenir trop tard. Elle n'a pas d'horaire de retour, mais elle rentre rarement après vingt heures.

– Vous restez dîner ?

– Non.

– Oui !

Je fixe ma sœur qui se rappelle d'un coup qu'on a déjà parlé de tout ça.

– Non, mince, on ne peut pas ! rectifie-t-elle en surjouant.

Je vois que ma mère la regarde bizarrement. Mais fidèle à elle-même, elle n'essaie pas d'en savoir plus. Je sais que je suis de nature très curieux, voire même maladivement curieux. Et je ne tiens ça d'aucun de mes parents. Car dans cette famille, on apprend à se mêler de ses affaires, à soutenir ses proches inconditionnellement, à ne donner son avis que lorsqu'il est demandé et à ne porter de jugement qu'en cas de sollicitation également. Alors je m'en tire bien. Non pas que ce serait un drame que ma mère sache que je suis complètement dingue d'une fille qui se marre quand je le lui avoue. Mais le peu de dignité qu'il me reste, je vais essayer de le conserver.

Une fois que je dépose Anaïs devant chez elle, je sens un poids se retirer de mes épaules. C'est vache pour elle et pour mes parents, mais le samedi, quand je ne suis pas de tournée et qu'Audrey ne l'est pas non plus, j'aime être là pour elle. Parce que je sais que je suis la seule

personne sur qui elle peut se décharger. Et même si ce n'était pas son choix à la base de m'inclure dans la confiance, maintenant j'y suis et elle peut compter sur moi. Le jour où je l'ai croisée par hasard à l'institut en allant prendre des nouvelles d'un patient a été la meilleure chose qui pouvait nous arriver. Au moins, elle n'a plus à assumer seule.



– Sérieux ?

– Quoi ?

Anthony vient s'incruster à côté de moi sur le canapé. J'aimerais l'ignorer, mais il se jette avec une grâce proche de celle de Lise. Donc je bascule sur le côté et me fais laminer sur l'écran.

– Merci, Anthony.

– Je t'en prie. Au moins j'ai ton attention.

– Au risque de me répéter : quoi ?

– Audrey ? *Notre* Audrey ?

Je ne réponds rien, je pose lentement la manette sur la table basse et m'appuie sur le dossier, légèrement incliné vers lui. J'attends.

– Putain... murmure-t-il en m'observant. Tu es amoureux de *notre* Audrey ?

– Est-ce que tu peux arrêter de dire « *notre* Audrey ? » J'ai l'impression qu'on parle d'un truc à plusieurs, ça me met mal à l'aise. Car tu as une belle petite gueule, mais vraiment, tu n'es pas mon genre.

– Attends, je n'ai pas encore bien encaissé ! Laisse-moi le temps de comprendre.

– Il n'y a rien à comprendre.

– Mais... depuis quand ?

– Tu veux un rapport en triple exemplaire sur ton bureau demain à la première heure ?

– Tu ferais ça ?

– Sûr. Et puis avec, je peux ajouter un truc, bouge pas...

Je fais mine de chercher quelque chose dans la poche arrière de mon jean et en ressors la main repliée, mon majeur tendu.

- Très drôle. Tu ne l’as pas piquée à Lise, celle-là ?
- Si. Mais elle m’en a tellement piqué que ça ne compte pas.
- Allez, raconte !
- Tu vois bien qu’il n’y a rien à raconter. Commère.
- Tu peux parler.
- Elle croit que je me fous d’elle.
- Parce qu’on a toujours l’impression que tu te fous de nous !
- Ouais. C’est pas faux.
- Margaux en était sûre !

Bien entendu, il lui en a déjà parlé. D’où ça sort cette tendance à tout partager avec son mec ou sa meuf ? Quand on se met en couple, en fait, les cerveaux fusionnent et on ne peut fonctionner correctement que si on fait tout avec l’autre ? Je n’ai pas l’impression que je serai ce type de petit copain. Mais ça, c’est parce que je suis quelqu’un hors du commun pour à peu près tout.

– On a fini ?

– Fini quoi ? nous interrompt Audrey en entrant et en venant s’asseoir dans le fauteuil en face de nous.

Pour quelqu’un qui ne la connaît pas bien, elle aurait l’air normale. Pour moi, je distingue dans ses gestes la fatigue, la lassitude et la peur que sa visite à sa mère a occasionnées. Pour une fois, Anthony a l’air de capter tout seul l’évidence et il se lève :

– Je dors chez Margaux, ce soir. Vous avez la maison pour vous tout seuls !

Je suis sur le point de le frapper pour le punir de son manque total de subtilité, mais Audrey est trop à l’ouest pour avoir saisi l’énorme sous-entendu de notre collègue. Il sort et nous nous retrouvons effectivement tous les deux.

– Rude journée ?

Elle hoche simplement la tête en guise de réponse. Sans lui demander son avis, je vais nous chercher une bière à chacun. Je la retrouve sur le canapé où elle s'est assise pendant mon absence, et elle prend la bouteille avec un sourire de remerciement. Je la rejoins et la rapproche de moi, un geste instinctif que j'ai répété des dizaines de fois depuis qu'on se connaît. Anaïs a raison, comment se fait-il qu'Audrey n'ait jamais senti ce qu'il y a de plus dans cette posture, me concernant ? Plus que du réconfort, que je lui offre volontiers, mais dont les frontières ont été dépassées depuis un bail. Bien plus que du réconfort.

– Tu veux en parler ?

– Non, merci. J'ai envie de discuter, mais d'autre chose.

Elle se lève, pose sa *Leffe* sur un sous-verre et s'éloigne. Je l'entends aller dans sa chambre, un peu perplexe de me retrouver tout seul comme un con, jusqu'à ce qu'elle revienne. Elle remet de la distance entre nous en reprenant place sur le fauteuil et tient une grande enveloppe dans les mains. Elle en sort des papiers, on dirait des brochures, et les étale devant elle, à côté de sa bière.

– J'ai fait des demandes d'informations pour l'insémination artificielle pratiquée en Belgique et en Espagne.

Je ne dis rien, je la fixe et j'essaie de comprendre.

– En France, c'est compliqué, comme tu le sais.

– Euh...

– Attends, laisse-moi t'expliquer.

Elle semble tellement épuisée de son après-midi que je ne proteste pas et la laisse remettre de l'ordre dans ses papiers, comme si elle faisait la même chose dans sa tête et se donnait le temps de réorganiser ses pensées.

– Je voulais aller en Belgique, même si l'Espagne semblait plus logique par rapport à la distance. Mais je me suis bien renseignée et j'ai lu de très bons témoignages. Je sais ce que tu vas me dire, que j'ai le temps, que je n'ai pas encore trente ans... Il y a aussi le fait que mon

dernier check-up était encourageant... que je ne suis pas comme elle, et...

Elle ne me regarde pas et ça me met mal à l'aise.

– Audrey ?

Elle pose le tas de feuilles et croise enfin mes yeux. Je penche légèrement la tête sur le côté, une invitation silencieuse à ce qu'elle continue, maintenant qu'elle ne me fuit plus.

– J'ai aussi réfléchi à une autre solution. J'y pensais sans vraiment... enfin... Tu as déjà entendu parler de la coparentalité ?

J'ai peur de comprendre où elle veut en venir. J'ai peur qu'elle m'annonce qu'elle a trouvé un type, sur Internet, qui correspond exactement à ses critères, et qu'elle a décidé d'avoir un gosse avec un putain d'inconnu. Je crois que je serais incapable de parler étant donné que ma gorge se serre, alors je me contente de hocher la tête.

– Je suis persuadée que si on a un ami très proche, on peut envisager d'avoir un enfant avec lui, l'élever comme un couple sans être un couple, tu comprends ?

– Un ami ?

Je me relaxe un peu et ouvre les poings que je n'avais pas réalisés avoir fermés. Un ami, ce sera dur, mais je peux mieux l'encaisser qu'un mec sorti de nulle part.

– Quelqu'un de confiance, avec qui on se sent bien, qu'on connaît déjà. Toi, par exemple, reprend-elle.

J'attends. Et j'imprime ce qu'elle vient de lâcher.

– Quoi ?

– Toi, Sofiane. Je te propose d'être le père de l'enfant que je souhaite porter.

Je fixe mon plafond depuis plusieurs heures. Je n'ai même pas éteint la lumière, je sais que je ne dormirai pas. Elle m'a lâché sa bombe et a juste ajouté « Je sais que tu as besoin de temps pour analyser tout ça, viens me voir quand tu y auras réfléchi ». Elle est allée se coucher. Comme ça. Et moi, je n'ai même pas pu prononcer un mot. Je crois que c'est la première fois qu'elle réussit à me choquer et à me laisser sans voix.

Je sais en quoi consiste la coparentalité. C'est pour ça, sûrement, que je suis proche d'un état catatonique. J'ai vingt-six ans et le seul élément stable dans ma vie, c'est mon boulot, et encore, pas à long terme. Ce qui est déjà pas mal par rapport à la moyenne. Mais je n'ai pas le moindre millilitre de sang paternel en moi. Pas encore. J'aime bien m'occuper d'Emma, par exemple, mais c'est uniquement parce que je n'ai aucune véritable responsabilité. Quand je l'accompagne faire un tour de manège, je dois juste veiller à ce qu'elle reste en vie. Tous les détails collatéraux sont le problème de son père et sa mère, pas le mien. Je la connais presque depuis qu'elle est née, et je l'adore. Mais rien que de m'imaginer avec une « Emma » totalement dépendante de moi, je commence à hyperventiler.

Lorsque je bossais en pédiatrie, c'était justement un boulot. Je faisais mon taf, je le faisais bien, mais je n'étais pas celui qu'on qualifiait de proche des enfants. Je rigolais avec eux, mais pour le réconfort, c'était plutôt Anthony qui assurait.

Audrey me surestime. Ou alors, elle est tellement désespérée qu'elle profite que je m'intéresse à elle pour m'utiliser ? Non, j'ai du mal à l'imaginer en succube. Alors ça voudrait dire qu'elle me considère comme assez important dans sa vie et fiable pour envisager qu'on soit liés... pour toujours ? Parce qu'un enfant, forcément, c'est un engagement illimité. Soirs, week-ends et jours fériés.

D'un autre côté, ce n'est pas du tout comme ça que je me voyais être lié pour la vie avec elle. Non, ce n'est pas possible. J'ai encore mon projet à réaliser, et comment je pourrais faire ça avec un gamin à ma charge ? Je veux dire, sans passer pour un gros égoïste, comment pourrais-je façonner la vie d'un être humain, un mini-être humain, alors que je n'ai pas fini de le faire pour la mienne ? Je dois lui dire. Il faut qu'elle sache qu'elle ne peut pas compter sur moi. Tant pis si elle se retrouve avec un inconnu, trente-sept ans, ingénieur en informatique et passionné de modèles réduits de 4L. Tant pis.

Je me lève, décidé à lui donner ma réponse le plus vite possible. Je traverse le couloir et entre sans frapper. Tout est plongé dans le noir. Je vois l'heure sur son réveil et je réalise que forcément, à quatre heures, elle dort. Je m'approche quand même, peut-être que le bruit de la porte l'aura réveillée et que, l'air de rien, je peux lui glisser l'information avant de retourner moi aussi tenter de dormir. Je m'agenouille à côté de son lit, elle me tourne le dos. Elle dort toujours face au mur, mais pas du côté du mur. Elle m'a expliqué un jour qu'elle avait peur que des mains se faufilent entre le matelas et le mur. Quand je lui ai demandé de quelles mains elle parlait, elle m'a juste dit « des mains ». Et quand je lui ai fait remarquer que, de l'autre côté, c'était carrément tout le corps qui pouvait se faufiler, elle a haussé les épaules en disant que c'est juste les mains qui lui font peur, pas les gens auxquels elles sont attachées. Je n'ai pas cherché à comprendre, j'avais déjà les prémices d'un AVC qui se profilaient, avec sa logique vaseuse. J'ai préféré hocher la tête comme si son raisonnement était tout ce qu'il y avait de plus normal.

– Tu dors ?

Pas de réaction.

– Dis, Audrey, tu dors ?

Je la secoue un peu, elle se retourne vers moi, mais ne se réveille pas. J'en profite pour l'observer. Ses cheveux sont noués en tresse de laquelle des tas de mèches s'échappent, preuve qu'elle dort depuis un moment. Je fais toujours attention à ces petits détails, avec elle. Je ne sais pas si je suis vexé que sa proposition ne la perturbe pas plus que ça vu qu'elle peut roupiller comme si de rien n'était... ou si je suis flatté parce que ça pourrait vouloir dire qu'elle trouve ça tout à fait normal, naturel. Et je ferais partie de cette normalité. Ses yeux papillonnent un peu sous ses paupières, je me demande si elle est en train de rêver. J'insiste, parce que si je continue à la regarder comme ça, je vais l'embrasser. Pendant son sommeil. Et là, on pourra affirmer que Sofiane Dalmasso est un pervers psychopathe qui espionne les jeunes femmes dans leur chambre, la nuit. Après tout ce que j'ai balancé à Anthony récemment, sans compter quand je me foutais d'Ange il n'y a pas si longtemps non plus, je ne peux pas leur donner ces munitions contre moi.

– Hé, tu dors ? je lui demande à nouveau en la secouant un peu plus fort.

– Quoi ?

Elle se redresse d'un coup, bascule vers moi, je pose les mains sur ses épaules pour lui éviter de tomber et elle se rallonge en crispant les poings sur ses yeux.

– Chute de tension... murmure-t-elle avant de se rasseoir tout doucement. C'est bon, c'est fini. Qu'est-ce qui se passe ? Tu es malade ? Il y a un souci ? C'est Emma ?

– Non, je voulais te répondre. Pour ta proposition.

Elle tourne la tête, vérifie l'heure et soupire avant de se blottir à nouveau sous sa couverture. Elle me regarde et attend.

– Je ne vais pas pouvoir le faire.

– D'accord.

Elle ne semble pas surprise. Ça me soulage. Peut-être qu'elle me l'a proposé parce qu'elle savait que je déclinerais. C'est sûrement un soulagement pour elle aussi.

– Je ne suis pas prêt. Je voudrais le faire, pour toi, parce que je vois bien que tu en as besoin. Mais ce n'est pas une raison suffisante. Tu comprends ?

– Oui.

Ah non. Elle est touchée, en fait. Ça me tue de lire la déception sur son visage que je distingue grâce à la lumière du couloir qui tombe en biais sur elle. Et quand une larme se met à rouler sur sa joue, je me remets à paniquer.

– Tu pleures. Là. C'est pas bon, ça. Tu ne peux pas pleurer.

– Je suis juste fatiguée, ne t'en fais pas.

– Non, mais je vois bien que tu pleures pour de vrai.

– Tu devrais retourner te coucher, Sofiane. Je te remercie d'y avoir réfléchi.

Elle se remet face au mur. Et je reste là, me sentant vraiment nul de la laisser tomber. Je suis convaincu que vouloir lui faire plaisir n'est pas suffisant pour prendre la décision de fonder une famille. Même avec la femme que j'aime. Parce qu'elle ne me voit pas comme ça, déjà, et que je n'ai pas envie de vivre ce qu'Anthony a traversé quand il est tombé amoureux de Margaux et qu'il s'accrochait à elle en sachant qu'elle en aimait un autre. De l'extérieur, on pourrait penser que c'est ce que je vis depuis cinq ans. Mais je suis conscient que la situation ne changera pas, je vois bien que les critères d'Audrey sont tellement élevés que jamais je ne pourrai postuler pour être l'homme de sa vie. Elle m'envisage comme le père de son enfant, c'est déjà pas mal et le maximum que je pourrais espérer, à mon avis. Malgré tout, ce n'est pas suffisant, pas pour moi.

– Si tu pleures encore, tu sais bien que je ne vais pas te laisser comme ça.

- Je ne pleure plus.
- Tu me mens, maintenant ?
- Je ne mens pas non plus.

Elle renifle discrètement, enfin, je pense qu'elle s'imagine renifler discrètement.

- Pousse-toi.

Je soulève le couvre-lit et me glisse derrière elle. Elle me laisse faire. Je ne sais pas ce qui me prend. Je ne suis jamais allé aussi loin. Je la serre contre moi sur le canapé. Je la prends par la taille dès que j'en ai l'occasion. Tout ça, ce sont des gestes qu'elle attribue à notre amitié et qui sont en réalité des miettes que je m'octroie dès que je peux, parce que je suis misérable comme ça... Alors là, m'allonger dans son lit, sentir son dos se coller à mon torse, ses fesses se poser sur mes cuisses et ses jambes s'entrelacer aux miennes... J'en ai le souffle coupé. Littéralement. Comme si elle avait le pouvoir, comme ça, juste en étant là, de décider si je dois respirer ou pas. Et c'est pour ça, à cet instant précis, que j'ai la certitude que je ne peux pas lui dire oui. J'en souffrirais trop. Je préfère continuer à vivre dans mes illusions qu'avoir la conviction qu'elle et moi ne serons jamais plus que ce que nous sommes.

Des amis.



Dire que j'ai dormi serait un énorme mensonge. J'ai savouré chaque seconde de cette nuit. Et ce matin, elle me tourne toujours le dos, mais elle a posé son bras sur le mien, autour de sa taille. Je sais bien que je me fais du mal, mais on va dire que la situation était exceptionnelle.

- Tu penses que je ferai une mauvaise mère ?

Je sursaute, je n'avais pas réalisé qu'elle était réveillée. Je me demande si elle a dormi, ou si elle a cogité durant des heures, elle aussi.

- Tu sais bien que non.

– Tu penses que ce serait trop contraignant pour toi qu'on soit connectés toute notre vie ?

Je marque une pause avant de répondre. Je pourrais lui dire, maintenant, que ce serait tout le contraire. Que je donnerais n'importe quoi pour être *connecté* à elle pour toujours. Que j'essaie d'écouter ma raison et pas juste mon envie. Mais je vais lui faire peur, elle va changer de comportement et nous perdrons notre amitié. J'aime cette amitié. Elle m'apporte déjà tellement. Je ne m'imagine pas vivre sans. Qu'elle pense que je plaisante en lui proposant un plan cul, c'est une chose. Mais si elle réalise que j'aimerais beaucoup plus, elle arrêtera tout de crainte de me faire du mal. Alors je choisis la facilité.

– Non, je pense juste que tu peux trouver mieux que moi pour être le père de ton enfant. Vous passez votre temps à me dire que je suis encore un gamin, tu me vois vraiment en élever un ?

Elle se retourne lentement et m'enlace à nouveau en enfouissant le visage dans mon cou. Je sens son souffle sur ma peau et je me concentre au maximum pour me rappeler que je suis là comme un ami.

– Si je t'ai demandé d'être le père de mon enfant, c'est parce que je sais que tu serais parfait. Je sais que tu n'es pas un gamin. Tu joues au gamin uniquement pour t'amuser et nous rendre dingues.

Je ris doucement, elle me connaît bien et je trouve ça complètement hallucinant qu'elle ne se soit en effet pas encore rendu compte que je la vois comme bien plus qu'une collègue, qu'une amie ou une colocataire.

– Et ça fonctionne ? je lui demande en caressant son dos.

– De quoi ?

– Ça te rend dingue ?

J'abuse de la situation, je lui pose des questions en leur donnant un sens et en lui faisant croire à un autre.

– J'ai ça dans mes gènes, bien sûr que ça me rend dingue. Mais ce ne serait pas toi si tu n'essayais pas de me pousser à bout. Tu m'entraînes, pour quand je serai maman.

Maman . C'est marrant, je croyais que l'imaginer en mère me donnerait envie de partir à l'autre bout du pays. Loin de tout ce qu'une grossesse implique et la conséquence inévitable : le bébé. Parce qu'une femme enceinte, je n'ai jamais trouvé ça beau. Je n'ai jamais fantasmé d'avoir ma progéniture, ma descendance et tous ces trucs que les mecs d'il y a deux siècles adoraient. Le premier-né, le fils, la succession, tout ça... je m'en fous. Mais de l'entendre parler d'elle comme d'une maman, je ne sais pas... Ça a peut-être activé mon mode « reproduction pour la survie de l'espèce » ? En tout cas, ça ne la rend pas moins désirable à mes yeux.

– Voilà, si tu veux, je peux jouer le rôle du sale gosse capricieux, ça, je sais faire.

Changer de sujet, c'est un peu ma spécialité.

– Tu peux trouver bien mieux que moi, tu le sais. Tu as le temps et tu n'es pas encore désespérée. Je veux dire, tu as quoi ? Vingt-huit, vingt-neuf ?

– Tu sais très bien que je vais avoir trente ans.

– En plus, tu passerais pour une cougar avec moi.

– Arrête, on n'a pas tant d'écart que ça. Tu es bien plus mature que tu ne veux le faire croire.

– Il m'arrive encore de faire sortir mon *Kiri* par les angles en appuyant dessus.

– Je sais, je t'ai vu la semaine dernière.

– Je ne fais jamais mon lit.

– J'ai remarqué.

– Je ne partage pas mes bonbons.

– Avec Emma, oui.

– Parce qu'on a le même âge, en fait, on est dans le même gang.

– Tu vois, tu serais à l'aise avec un enfant.

– Avant qu'il ait l'âge d'Emma, il faudrait le changer.

– Oui.

– Le nourrir.

- Oui, c’est mieux.
- J’ai toujours tué tous mes *Tamagotchi* .
- Moi aussi.
- Tu ne veux pas qu’on adopte une araignée ?
- Hein ?
- Question entretien, elles sont assez autonomes. C’est pratique, ça te bouffe tous les moustiques, l’été.

Elle me pousse un peu, je sens le bord du matelas dans mon dos, je m’agrippe à elle :

- Je tombe : tu tombes. Réfléchis avant de me virer.
- Tu aurais été parfait, je t’assure. Mais je respecte ta décision.
- En fait, c’était une contre-proposition par rapport à mon idée de *sex friends* ? Tu te venges ?

Silence. Mince, c’était ça ? Peut-être voulait-elle juste détourner mon attention pour que je lui foute la paix ?

- Hé, Audrey ?
- Non. Je réfléchis encore à ta proposition, ça n’a rien à voir.
- Tu avais dit non !
- J’ai changé d’avis.

Court-circuit.

Elle se lève, sort, et je reste allongé sur le côté à fixer son mur.

Elle réfléchit ? Et elle me balance ça comme ça ? Alors qu’à aucun moment elle ne m’avait dit qu’elle réfléchissait ! Elle avait dit non. Elle avait dit non, je n’ai pas rêvé ? Non, je suis sûr qu’elle m’a refoulé. Et qu’elle a paniqué. J’ai rien compris ! Elle réfléchit ? Mais à quoi ? Mais de quoi ?



- Je crois que je n’avais plus eu aussi peur depuis que Jack Nicholson a pétié les plombs dans *The Shining* .
- Quoi encore ?

Je regarde Lise en face de moi, à la table de la salle à manger, pendant qu'elle remplit des sachets de *Dragibus*, qu'elle me fait passer afin que j'y accroche l'étiquette portant la mention « Ange et Lise ».

– Ben, c'est bizarre, tu souris beaucoup.

– Je ne souris pas spécialement beaucoup. Je suis content de t'aider à faire ces trucs. J'ai toujours été quelqu'un de souriant, en plus. Belle gueule, je lui indique en pointant mon visage de l'index et en lui offrant mon sourire « beau gosse », comme l'appelle Anaïs.

Le sourire qui me fait passer pour quelqu'un de bien, que j'utilise toujours quand j'ai fait une connerie. Jusqu'à présent, il m'a tiré de pas mal de plans foireux. Sans parler de mes yeux, je sais qu'ils mettent certaines personnes mal à l'aise, à cause de leur couleur. Mais Lise est immunisée, on s'est trop vus depuis un an. Donc, pour elle, c'est le sourire.

– Ces *trucs* ? Je te rappelle que tu es le second témoin du marié et que...

– ...ça me donne des pouvoirs cosmiques phénoménaux ? Ça fait de moi un être exceptionnel ? Ça...

– Et que ça... Je ne sais plus ce que je voulais dire. Tu es pire qu'Emma, sérieux.

– C'est un talent qui s'entretient, ma chère.

– Arrête. Je parle avec Audrey, tu sais ?

– Et ?

– Et je sais que ce matin elle t'a fait buguer.

Ben voyons. Maintenant Audrey se la joue commère. Ce n'est pas son genre, pourtant.

– Tu l'as cuisinée combien de temps ?

– Je n'ai pas eu besoin de la cuisiner. Elle se confie spontanément à moi.

Je pose le sachet que je viens enfin de terminer et la fixe en silence.

– OK, peut-être que j'ai un peu insisté. Mais c'est juste qu'elle est réservée, tu sais bien, et des fois elle a simplement besoin qu'on

l'encouragement.

Je croise les bras et m'appuie sur le dossier de ma chaise. Elle enfourne une poignée de bonbons dans sa bouche et me sourit. Les bonbons écrasés sur ses dents. Pourquoi suis-je entourée de nanas aussi tordues que moi ?

Je ne dis toujours rien. Elle avale péniblement puisque tout s'est collé, bien sûr, c'est des *Dragibus*. Et après, c'est moi le gamin...

– C'est bon, je l'ai suppliée de me dire où vous en étiez.

– Comment ça, où on en était ? De quoi ?

– De ta proposition.

– Je croyais avoir été clair. Elle a dit non. Point.

– Sauf que depuis, elle a dit qu'elle y réfléchissait ! Ah !

– Ça fait presque deux mois que je lui en ai parlé et là, d'un coup, elle y réfléchit ?

Elle prend encore des bonbons.

– Le mariage a lieu dans deux semaines. Ce serait ballot que tu ne rentres plus dans tes fringues. Ou que tu sois malade. Imagine que tu passes la journée aux toilettes. Glamour, pour une jeune mariée.

Elle me montre son index en souriant.

– Tu te plantes de doigt, je lui fais remarquer.

– Mince. C'est à cause d'Ange. Il trouve que je suis trop « vulgaire » et m'a demandé de choisir d'autres options aux gestes et aux mots qui sont d'après lui inappropriés devant Emma.

– Genre, à la place de ton majeur, maintenant, tu dégaines l'index ?

– Ouais... Et des fois j'oublie qu'elle n'est pas là et que je peux me lâcher. Il m'a aussi obligée à dire « merveilleux » à la place de « merde ». Ça perd quand même tout son sens, non ?

Je me mets à rire. C'est tellement ridicule, cette histoire. Emma est habituée et elle sait qu'entendre un gros mot ne lui donne pas le feu vert pour le répéter, mais Ange est un de ces papas qui tente le maximum pour avoir la certitude d'être bon dans son rôle. Il nous fait souvent la leçon et je sais que Lise souffre de ces restrictions. Oui, elle

en souffre, parce qu'elle est aussi attachée que moi aux grossièretés qui, utilisées stratégiquement, peuvent avoir un impact incroyable. Il se peut que nous ayons eu tous les deux une longue conversation à ce sujet un soir où on avait picolé du punch que son collègue Loïc fait chaque fois qu'il vient dans le coin. Fourbe. Le collègue. Et le punch.

Voilà, moi, même si Ange me menaçait, je n'arrêtera pas d'être moi devant Emma. Si ce n'est pas une preuve que j'ai bien fait de dire non à Audrey...

– Je savais bien que je n'étais pas prêt à être père, je marmonne en reprenant ma mission étiquettes.

– De quoi ?

Et *merveilleux*, j'ai pensé à haute voix. Et j'ai pensé « merveilleux » à la place de « merde ». De pire en pire !

– De quoi « quoi » ? je tente de faire le blond.

– Tu viens de dire que...

– Je sais ce que j'ai dit, et donc ?

– Je... heu... tu envisageais d'être père ? Je ne comprends pas, tu n'as même pas de copine. Enfin, je veux dire, ou de copain.

– Tu as discuté avec Anthony ?

– Ne change pas de sujet !

– Quel sujet ?

Audrey s'installe à ma droite et attrape une étiquette qu'elle place sur un sachet en quelques secondes. Je ne comprends pas pourquoi Lise insiste pour que je fasse ces corvées avec elle, je ne suis clairement pas la bonne personne.

– Sofiane vient de balancer qu'il savait qu'il n'était pas fait pour être père. Tu sais de quoi il parle ?

– Oui, je lui ai proposé d'avoir un enfant avec moi.

– Qui ? Quoi ? s'écrie Anthony en arrivant en courant, Margaux sur ses talons.

Super, il ne manque plus que...

– Qui va avoir un bébé ?

...Ange.

S

- Tu t’es enfui.
- Yep.
- Devant tout le monde ?
- J’ai lâché le sachet de bonbons, j’ai attrapé mes clefs dans l’entrée, et je suis là.
- Sans rien dire ?
- Nope.
- Tu es fou.
- C’est ce qu’on appelle l’instinct de préservation.
- C’est ce qu’on appelle jeter une amie en pâture.
- Elle a balancé l’info, elle assume.
- T’es sérieux ?

Anaïs ajuste sa capuche sur sa tête. Elle traînait en pyjama dans son studio quand j’ai débarqué chez elle. Son pyjama consistant en un *hoodie* de Muse, un pantalon à carreaux type écossais et des bottes-pantoufles.

- Quoi ? Chacun pour soi et Dieu pour tous ! Elle veut se la jouer franchise totale avec les commères qui nous servent de colocataires, c’est son problème.
- Je ne comprends même pas pourquoi elle t’a proposé ça.
- Elle est désespérée.
- Clairement. Parce que là, elle a au moins eu la preuve que tu n’es pas fiable.

– Je n’ai jamais prétendu être fiable. Il arrive, ce café ?

– Ça dépend, tu as amené de l’amabilité avec toi ?

– Je n’ai qu’une chose à dire : *Tragédia* .

– Oh, ça va.

Elle se lève en râlant et me sert une tasse qu’elle me tend en fronçant les sourcils. Comme si elle pouvait m’impressionner.

– Bon, tu vas faire quoi, du coup ?

– À quel sujet ?

– Déjà, il va bien falloir que tu rentres chez toi, à un moment.

Je sors mon portable. Je suis censé cuisiner, ce soir, mais j’ai bien envie de les lâcher. Ils pourront se commander quelque chose. De toute façon, c’est la seule raison pour laquelle ils étaient tous là, aujourd’hui. Encore abuser de moi. J’ai une tronche d’homme à tout faire ?

– On se fait livrer ? je lui propose en m’installant plus confortablement sur son BZ.

– Je suis fauchée.

– Je t’invite.

– Tu es désespéré à ce point, toi aussi ?

– Je ne suis pas rat, pourquoi tu dis ça ?

– Parce que je sens que c’est le bon moment pour te demander plein de trucs !

– Comme quoi ?

– Comme...

Je la vois venir avec sa subtilité. Elle prend un air concentré et fait mine de réfléchir, alors qu’on sait tous les deux ce qu’elle veut.

– La réponse est toujours non.

– Pourquoi ?

– Parce que ce n’est pas assez bien.

– Pas assez bien pour moi, mais pour toi, ça va ?

– Exactement. Chinois ? Indien ? Oh, libanais ! J’ai envie de manger libanais !

– Comme tu veux.

Elle boude. Mais ça va lui passer d'ici dix minutes.



– Tu dois lui dire, je ne vois que ça.

– Hummm...

– Ça changera tout, oui. Peut-être que ça changera tout en bien.

Positive, un peu !

– Et peut-être que ce ne sera plus jamais pareil. Je sais tout ça.

Merci pour ta perspicace analyse.

– Ne sois pas odieux et changeons de sujet !

Elle se lève, jette son carton vide de baklava à la poubelle et revient se vautrer sur l'énorme pouf qui lui sert de fauteuil. Je m'appuie sur le dossier du canapé et ferme les yeux, la tête en arrière.

– Tu en es où de *ton* projet ?

– Il suit son cours et je ne vois pas le rapport.

– Et l'amour de ta vie, tu en es où ?

– Je croyais qu'on changeait de sujet, je marmonne en me passant les mains sur le visage.

– Finalement, je préfère qu'on parle de toi.

– Moi pas.



Je suis dans ma voiture et je réfléchis. Trop d'informations se bousculent dans ma tête, aujourd'hui, et j'ai besoin de libérer de l'espace sur mon disque dur. Anaïs, ce sera facile, je sais qu'ils seront partants. Concernant Audrey, il est temps que je m'en fasse pousser une paire que je suis censé avoir depuis un bail. Toujours, en fait. Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé « un bail » parce que je suis né avec. Je m'égare. Je sors de ma caisse, claque la portière comme si ça allait me donner le courage que je cherche, et j'entre.

– La voie est libre.

Audrey est installée sur le canapé avec un plaid, la télécommande à la main. Elle fixe l'écran comme si elle ne me prêtait pas attention.

– C'était un coup bas, je lui dis en me plantant devant elle.

Elle penche la tête, je vois déjà un petit sourire naître sur ses lèvres. Le truc, avec elle, c'est que tout le monde pense qu'elle est une sainte et qu'il faudrait la canoniser de son vivant. J'adhère totalement, je serais celui qui dessinerait sa statue, sans aucun doute. Mais elle a ce petit côté espiègle, comme un petit lutin qui fait des tas de bêtises pas importantes qui le font marrer malgré tout.

– Pourquoi tu le leur as dit ?

Elle se penche encore. Je lui prends la télécommande, éteins par-dessus mon épaule et attends.

– Ça te fait rire ?

– Un peu, oui. Pas toi ?

– Je suis à mon max, là, en fait j'intériorise.

– Oh, reconnais que juste pour ton expression quand Ange a débarqué, ça valait le coup.

– Vous vous êtes bien foutus de moi ?

– Même pas.

– Je sais que toi, non, mais Anthony et Ange n'ont pas dû laisser passer une occasion de se payer ma tronche.

Elle serre les lèvres et ne répond pas. Bien sûr qu'il en ont profité. J'en aurais fait pareil à leur place, sans hésiter.

– Je n'aime pas avoir à faire des annonces officielles chaque fois que je vais pisser.

– Tu es le plus curieux de nous tous. Ce que tu n'aimes pas, c'est quand les autres sont aussi curieux que toi. Mais ça n'est pas plus agréable dans un sens que dans l'autre. À mon avis, ils se disent que c'est le moment de se venger.

– J'ai toujours été sympa.

– Oui, mais ils le sont aussi. Reconnais que ce n'est que justice que tu te retrouves un peu de l'autre côté, non ?

Je ne sais pas pourquoi je commence à m'agacer, mais c'est le cas. Je soupire et ferme les yeux quelques secondes. Elle se lève dès qu'elle se rend compte que je suis sérieux.

– Désolée. Je ne voulais pas te blesser.

– Tu ne m'as pas blessé, tu m'as mis mal à l'aise quand tu as dit ça devant eux sans m'avoir demandé mon accord.

– On ne se cache rien, tu le sais bien. Ils l'auraient appris tôt ou tard. On leur coupe l'herbe sous le pied en leur annonçant nous-mêmes.

– Ils ont répondu quoi, quand je suis parti ?

– Rien.

– Ça fait deux fois que tu me mens en moins de vingt-quatre heures, Audrey.

Je la fixe, je la regarde de haut. Je sais qu'elle n'aime pas ça. J'ai posé les mains sur ma taille et j'attends qu'elle s'explique. Depuis quand n'a-t-elle plus confiance en moi ?

– Je ne mens pas, je contourne la vérité. Pour ton bien.

– Le mien, ou le tien ?

– C'est pareil.

– Non, ça n'a rien à voir. Toi, tu veux un mec parfait, pour fonder une famille parfaite, avoir tes 2,5 enfants parfaits dans ta maison parfaite. Alors regarde-moi bien. Je suis tellement loin de ta perfection qu'on n'est même pas sur le même plan astral, elle et moi. Pourquoi ?

– Pourquoi quoi ? D'où ça sort, ce laïus ?

– Pourquoi tu m'as proposé ça ? Tu savais que je dirais non ? Tu voulais que je dise non ?

Soudain, c'est elle qui s'énerve. Et Audrey ne s'énerve jamais. Mais il faut que je lâche du lest. J'en ai marre de faire semblant. C'est épuisant, en fait, de la regarder tous les jours en me disant « hé, tu vois cette nana ? Ben voilà, elle n'est pas pour toi ».

– Parce que j'ai envie que ce soit toi ! crie-t-elle en reculant d'un pas.

Elle se prend l'assise du canapé dans les tibias et tombe en arrière. Je la regarde rebondir sur les fesses et tenter de se remettre debout. Je ne l'aide pas. J'essaie de comprendre. Pourquoi je n'ai jamais été capable de lui dire ce que je ressens pour elle. Pourquoi je la repousse maintenant qu'elle vient vers moi. Pourquoi je suis incapable d'agir autrement, chaque fois qu'elle me touche de trop près. Pourquoi j'ai besoin de ces affrontements entre nous. Pourquoi je ne pense qu'à elle depuis cinq ans.

– Tu sais que ça ne peut pas être moi, Audrey.

– Tu pourrais être...

– Non.

– D'accord, j'ai compris ! Inutile de devenir insultant !

Elle est *vraiment* agacée. C'est bien, pour une fois on est sur la même longueur d'onde, elle et moi.

– Insultant ? Tu es sérieuse, là ? Insultant ?

– J'ai compris que ça t'angoisse de devoir me fréquenter toute ta vie ! Je sais que ce que je mange t'exaspère ! Et je sais que tu ne supportes pas toutes mes petites manies ! Et je ne suis pas comme elle ! D'accord ? Je ne suis pas comme elle !

– Je ne vois pas le putain de rapport !

Non, sincèrement, je ne vois pas. Je sais qu'elle me parle de sa mère, mais sinon, je suis perdu. Quel est le lien avec la conversation qu'on est en train d'avoir ?

– Toi tu sais... murmure-t-elle en retournant sous la couverture.

Elle me fait signe de la rejoindre et je le fais. Parce qu'on est aussi incohérents que ça dans notre façon de communiquer. Je l'attire contre moi. Je sens son cœur battre trop vite contre mes côtes et sa respiration se stabiliser lentement à mon contact.

– Toi tu sais... répète-t-elle en un soupir.

Et je comprends. La peur qui l'accompagne chaque jour. Cette incertitude comme une épée de Damoclès supplémentaire, juste pour elle. Et en effet, je comprends.

– Moi je sais, oui, je lui réponds en la tenant un peu plus près.

– La plupart du temps, je me dis que tout va bien.

– Et des fois, tu doutes.

– Je doute. Mais je ne veux pas que ça régitte ma façon de vivre.

Nous restons un moment comme ça, le temps qu'elle se détende, qu'elle maîtrise ses émotions qu'elle déteste tellement montrer. Et comme toujours, elle change de sujet :

– Tu étais chez Anaïs ?

– Oui, on a mangé libanais. Y'avait plein de viande, tu aurais détesté.

Elle rit un peu.

– Elle va bien ?

– Elle m'a dit qu'elle voulait aller dans le privé.

– Pour de vrai ?

– Attends, je ne t'ai pas encore dit où. Tu es prête ?

– Vas-y.

– Elle veut devenir associée du cabinet.

Elle se redresse d'un coup, un grand sourire plaqué sur le visage, total contraste avec les larmes que je n'avais pas vues couler.

Mais moi, pour une fois, je n'ai pas envie de changer de sujet. Parce que je sens, je sais que c'est maintenant. Maintenant que je passe pour un con ou tout le contraire.

– Tu pleures beaucoup, en ce moment, je lui fais remarquer en passant le bout de l'index sur sa joue.

– C'est mes allergies.

– Je vais faire semblant de te croire. Mais à l'avenir, essaie de trouver une meilleure excuse.

– Tu veux que je t'explique pourquoi ?

– Pourquoi quoi ?

Elle s'assoit en tailleur, tournée vers moi. Je l'imites et elle replace bien le plaid sur nous, comme elle peut. Elle prend son temps, lisse les plis et nous borde tout autour. Nos genoux se touchent à peine, elle

maintient une certaine distance que je déteste. Mais je la respecte, car ça veut dire qu'elle souhaite me parler.

– Je connais ton mode de vie. Je sais que tu es clean. Ça c'est pour le côté pratique. J'ai confiance en toi de ce point de vue-là. Et puis aussi, tu ne me détestes pas. Tu m'as proposé... ce que tu sais, alors je pense que tu ne serais pas dégoûté à l'idée de... tu vois... Bref. Tu fais partie de ma vie, Sofiane. Et tu feras toujours partie de ma vie, avec ou sans enfant. Tu es complètement différent de moi, mais tu es aussi intelligent, tu as un talent fou et...

– Un talent fou ?

Elle sourit et tend la main qu'elle pose dans mon cou.

– Je t'ai vu dessiner ce motif sur une feuille, un jour où madame Boulon te parlait au téléphone. Je sais que tu crées tous tes tatouages.

– Anaïs ?

– Elle a juste confirmé ce que je savais déjà.

– La prochaine fois qu'elle m'appelle...

– Tu iras et je viendrai avec toi. Mais ce que je veux dire, c'est que j'aime ce que tu es. Tu n'es pas une roue de secours, Sofiane. Tu es mon premier choix.

J'essaie d'encaisser ce qu'elle est en train de me dire. Et d'un coup, je réalise que ce manque d'honnêteté est en train de me bouffer doucement.

– Je ne veux pas te convaincre, tu as dit non, c'est non. Je veux juste que tu saches que tu es la première personne à qui j'ai pensé.

– Je ne peux pas dire oui. Je voudrais dire oui, mais je ne peux pas.

Elle me regarde en clignant des yeux. Et avant qu'elle ne me pose la question, je me lance. Sans filet.

– Si je te disais oui, je serais obligé de te mentir. Et on ne se ment pas.

Elle ne parle toujours pas.

– Audrey, on ne se ment pas, d'accord ?

– D'accord.

– Si je te disais oui, je serais obligé de faire comme si je n'étais pas amoureux de toi. Alors je préfère te dire non. Parce qu'on ne se ment pas.

Je me penche pour déposer un baiser sur son front et la laisse là. Je ne veux pas connaître sa réaction.

- Je maintiens qu’une strip-teaseuse, ça aurait été le minimum.
- Je maintiens que mon poing dans ta face, c’est...
- On se calme. Queen, c’est parfait. Sof, juste...
- Ange me fait signe de la boucler. Naïf.
- Merveilleux, je leur balance en insistant sur le « mer ».

Je me demande à quoi ça sert que je sois témoin. Juste à faire bien sur les photos. En même temps, c’était mon argument principal quand je tentais de leur faire comprendre qu’Anthony ne faisait pas le poids à côté de moi. J’ai gagné, il faut que j’assume le « sois beau et tais-toi ». N’empêche, cette histoire de faire l’enterrement de vie de garçon en même temps que celui de Lise, pendant l’inauguration du *diner* de Margaux, sur le thème des années cinquante... je ne vois pas le rapport. Et dans les années cinquante, il y avait déjà des strip-teaseuses, non ? Bien sûr que si.

En plus, je ne suis vraiment pas d’humeur. Ça fait une semaine que je ne suis pas d’humeur, en fait. J’aurais dû écouter mon instinct et rester tranquillement à la maison. Ce n’est pas comme si je risquais de l’y voir, elle a tout fait pour que ça n’arrive pas. Et c’est ça qui m’agace le plus.

- Tu n’es pas du tout costumé ! s’indigne Margaux en me regardant.
- J’ai un jean.
- Mais...

– J’ai un t-shirt.

– Je...

– Il n’y avait pas de jean ou de t-shirt, à l’époque ?

Pour elle, c’est facile, elle s’habille tous les jours comme ça.

– Toi non plus, tu n’es pas costumée, je lui fais d’ailleurs remarquer.

– Ben, si...

– Je t’ai déjà vue dans cette robe.

– Tu te souviens des robes que je porte ?

– Tu te souviens des robes que ma copine porte ? intervient Anthony.

Je me prends un fou rire en découvrant sa coiffure.

– Une banane !

– Hé ! C’est pile dans le thème !

– Lise a finalement réussi à ce que tu portes une banane !

– Tu sais combien de temps ça nous a pris de réaliser cette œuvre d’art capillaire ? me demande la coupable en s’incrutant.

Elle est habillée en Pink Lady de *Grease* . Je me disais, aussi, que ça aurait été bizarre de la voir en robe. Au mariage de Davis et Michel, j’ai failli ne pas la reconnaître, d’ailleurs.

– Ange non plus n’est pas costumé, je signale à Margaux.

Il sort un peigne de la poche arrière de son jean et fait mine de se recoiffer. Alors qu’il porte son espèce de chignon bordélique et qu’un peigne n’y survivrait pas.

– C’est ça , ton costume ? lui demande Margaux, de plus en plus outrée.

– Je suis le futur marié.

Aussi, je n’ai pas ce genre d’arguments. Bien joué, Ange. Anaïs arrive à ce moment, avec la robe blanche que Marilyn portait au-dessus de la bouche d’aération.

– Ah, ben voilà : ma sœur s’est déguisée pour deux ! je tente, pour faire diversion.

– Tu n’as pas respecté le thème ! s’écrie-t-elle en me voyant.

Sympa, la solidarité familiale.

Et puis Audrey arrive à son tour. Toute la semaine, donc, elle m'a évité. Ce qui n'était jamais arrivé avant. Ce qui me confirme que ma déclaration est à sens unique. Et que je me suis pris un râteau assez violent dans la tronche. On ne s'est pas croisés une seule fois. Elle ne m'a pas parlé. Rien. Et quand je vois ce type arriver juste après elle et venir se placer à ses côtés en lui prenant la main, je la déteste pour la première fois. Vraiment. Le peu de contrôle que j'ai eu ces derniers jours est réduit à néant. Comment peut-elle...

– Sof... Viens...

Je laisse ma sœur m'éloigner du groupe. Je ne comprends pas bien ce qui se passe. Qui est ce mec ? D'où elle sort ce petit bourgeois propre sur lui qui en plus s'est déguisé ? Et elle, il a fallu qu'elle porte cette tenue moulante et sexy pour lui ? C'est quoi ce délire ?

– Tu sais faire semblant, je te connais. Donc là, c'est le moment de faire semblant. Parce que cette soirée, c'est pour tes amis, et peu importe ce que fait Audrey, ne la laisse pas t'atteindre, pas ce soir. D'accord ?

Je détache mon regard de ce couple trop bien assorti, elle continue de m'ignorer, d'ailleurs. Je me fixe sur Anaïs.

– Elle le fait exprès.

– Pourquoi tu dis ça ? Audrey ne ferait jamais volontairement du mal à ses amis, encore moins à toi.

– Dimanche dernier, je lui ai dit que je l'aimais.

– Et merde.

– Merveilleux.

– Quoi ?

– On ne dit plus « merde », par rapport à Emma.

– Elle n'est pas là.

– J'essaie de trouver un moyen de dévier la conversation, aie pitié, toi aussi fais semblant.

Elle secoue doucement la tête, ses cheveux noirs s'agitent un peu autour de son visage.

– Tu aurais pu mettre une perruque blonde, quitte à être dans le rôle, je lui lance en souriant.

Elle n'y croit pas une seconde.

– Souris en foutant moins la trouille. Il arrive par ici.

Elle passe son bras dans le mien et nous fait pivoter. On se retrouve face à monsieur Parfait qui marche vers nous en boitant légèrement. C'est bien, ça lui fait un petit défaut, non ?

– Sofiane ! Audrey m'a tellement parlé de toi ! me lance-t-il en me tendant la main.

Je regarde sa main et remonte lentement les yeux jusqu'aux siens. Son assurance commence un peu à s'évaporer. Anaïs la lui serre et fait diversion.

– Enchantée, je suis la sœur de Sofiane. Et tu es ?

– Robert, mais tout le monde m'appelle Bob.

Robert ? Trente-sept ans, ingénieur en informatique et passionné de modèles réduits de 4L, tant qu'on y est ?

Attends. *Bob* ? Il veut vraiment qu'on l'appelle Bob ? Je ne peux pas appeler quelqu'un Bob. Je veux dire, à part Bob l'éponge, bien entendu. Il n'est pas sérieux. *Elle* n'est pas sérieuse !

Je me prends un coup de coude dans les côtes et réagis enfin. Oh, yeah ! Je sens que la soirée va être fun.

– Bob. Audrey ne m'a jamais dit un mot à ton sujet, je lui réponds en broyant ses doigts dans les miens.

Un peu cliché, certes, mais terriblement efficace. Il grimace et recule d'un pas quand je le relâche, sans cesser de sourire. Sans essayer de foutre moins la trouille, comme me l'a demandé Anaïs.

– Elle s'est occupée de moi quand je me suis blessé au genou, il y a quelques semaines. À force, on a sympathisé. J'ai trouvé le courage de l'inviter, et c'est elle qui m'a proposé cette soirée ! Elle avait l'intention de m'inviter aussi, c'est fou, non ?

– Oui, totalement insensé, je confirme en croisant les bras.

Il jette un coup d'œil à mes tatouages que mon t-shirt à manches courtes expose. D'habitude, je ne suis pas du genre à... Non, OK, je suis complètement du genre à me la péter. Donc c'est normal et totalement cohérent que je le fasse aussi avec ce mec. Je reste fidèle à mon personnage. Non ?

– Bonsoir...

Le murmure d'Audrey interrompt les chaleureuses présentations.

– Audrey, je peux te parler ? je lui lance entre mes dents sans la regarder.

Quand j'incline le visage vers elle, enfin je vois tous les regrets dans ses yeux. Ceux de ne pas pouvoir m'aimer. De m'avoir proposé d'être le père de son enfant. De me faire du mal.

– C'est-à-dire que...

– Je boirais bien un verre, Bob, tu m'accompagnes ?

Merci, Anaïs. Même si tout le monde est un peu gêné, enfin tout le monde sauf moi, Robert se laisse conduire au bar et Audrey reste devant moi.

– Bob ?

– Quoi ?

– Tu te ramènes à la soirée d'Ange et Lise avec un type qui s'appelle Bob ?

– Et alors ? On ne choisit pas son prénom...

– Non, mais on peut choisir son surnom. Bob ? je répète pour qu'elle prenne bien conscience du ridicule de la situation.

– Il y a des tas de gens qui s'appellent Bob. Bob Dylan.

– Personne ne parle de lui en disant Bob. On dit Bob Dylan.

– Et aussi Bob...

– Le bricoleur ?

Elle sourit et se reprend aussitôt qu'elle réalise que ce n'est pas charitable pour son mec. D'ailleurs...

– Tu as trouvé ton donneur de sperme, alors ?

– Hein ?

Une réaction de sa part, c'est mieux que toute cette indifférence feinte qu'elle me sert depuis son arrivée.

– Bob, c'est lui ta nouvelle cible ?

Je sais, je *vois* que je la choque. Et je suis lancé.

– Parce que bon, ton coloc a dit non, alors je comprends que ça ait un peu contrarié tes plans, hein. C'était pratique de m'avoir sous le coude. Du coup, je me demande comment ça va se passer. Tu le ramènes ce soir ? T'es en ovulation ?

Elle ne dit rien et je commence à sentir que j'attire l'attention sur nous à cause du niveau sonore de ma voix, mais je trouve ça hallucinant qu'une semaine après avoir appris ce que je ressens, elle se pointe à cette soirée en particulier avec un putain de Bob.

– Sofiane...

Je repousse Anaïs qui essaie de m'arrêter.

– Alors ? On fait comment ? Tu veux la maison, comme ça le bruit ne me dérangera pas ? Je peux mettre de la musique, sinon. Oh, mieux : je peux regarder ? Je te dirai s'il est aussi parfait que tu le penses, c'est ce que font les *amis*, non ? Ils se donnent des conseils, s'entraident. Puis toi, c'est la perfection que tu cherches, pour avoir des mini-toi tout aussi parfaits.

– Sofiane, ça suffit !

Anthony me tire par le bras, je ne tente pas de résister. Je me retourne et continue de fixer le visage choqué d'Audrey.

– Allez, bonne bourre, hein ! Oublie pas de bien garder les jambes en l'air après, tu sais, il paraît que ça aide. Mais tu sais tout ça, je suis con, bien sûr que tu le sais ! Avoir un gosse, c'est ton objectif, dans la vie ! Éclate-toi bien, au moins, avec un orgasme, ça booste aussi, ce serait dommage de ne pas mettre toutes les chances de votre côté ! Bob, je compte sur toi !

– Ta gueule, Sof, sérieux ! Mais t'es complètement abruti !

Anthony me pousse dehors et ferme la porte derrière nous.

– Non seulement tu fous le bordel à la soirée d'Ange, mais en plus tu humilies Audrey ! C'est quoi ton souci ? T'en prendre à Audrey !

– Audrey, hein, sainte Audrey ? Elle t'a dit, ta chère Audrey, que je lui ai avoué être amoureux d'elle, il y a une semaine ? Qui humilie qui, ce soir, en ce pointant avec un type qui s'appelle Bob et a la raie sur le côté ?

– Tu lui as avoué ? Mais...

– Allez, retrouve tes amis parfaits, eux aussi, dans votre petit monde parfait. Vous me prenez tous la tête.

– Tu vas où ?

Je continue d'avancer sans lui répondre. J'entends courir derrière moi, je sais que c'est Anaïs. La seule que j'accepte de voir, ça tombe bien.

– Je passe prendre quelques affaires, je l'informe sans ralentir.

– OK.

– J'ai un matelas gonflable, aussi.

– D'accord.

– Je te paierai une part du loyer.

– Tu peux rester chez moi tant que tu veux, et tu retourneras ensuite chez toi. Pas la peine de faire ton tragédien grec.

– Ouais...

– C'était dur, Sof... même venant de toi. Mais je comprends. Elle n'aurait pas dû.

– Non, elle n'aurait pas dû.



– Tu viens au mariage quand même, Sof ?

– Bien sûr que je viens au mariage.

– Ça fait trois jours, Sofiane.

– Arrête de mettre mon prénom comme ça à la fin de tes phrases. Je sais comment je m'appelle.

Lise me téléphone plusieurs fois dans la journée pour vérifier si je viens toujours. Je leur ai présenté mes excuses, à Ange et elle, ils ne m'en veulent pas. Ils m'ont dit que c'était super d'avoir ce genre d'anecdote à noter dans leur livre d'or. Je ne savais même pas qu'ils avaient un livre d'or. Je crois que tout le monde en veut à Audrey de ce qu'elle a fait. Enfin, une fois qu'Anthony leur a expliqué pourquoi j'ai pété les plombs. Du coup, ça me fait des circonstances atténuantes, je crois. Même si on sait parfaitement que j'ai déconné. Ils me connaissent, elle me connaît. Personne n'est surpris de ma réaction.

- Je suis chez vous, là.
- C'est bien pour toi.
- Elle est dans sa chambre. Tu ne veux pas...
- Je dois y aller. Salut.

Je raccroche avant qu'elle n'essaie, encore, de me la passer. Si Audrey veut me parler, elle sait où me trouver.

- Alors, rock'n'roll ?

Anaïs sort de sa minuscule salle de bain. Elle porte un jean déchiré, une chemise à carreaux nouée autour de la taille, un haut coupé au-dessus du ventre. Ses cheveux ont pris tellement de volume que je doute pouvoir aller pisser sans mourir asphyxié par la laque qu'elle a dû utiliser.

- Période Kurt Cobain, ouaip, je lui confirme.
- Allez, va essayer ta tenue ! On se fera des selfies !
- Je ne fais pas de selfie.
- Arrête de râler, je veux voir ton look.
- Je ne vais pas dans la salle de bain, pas besoin.

Je me lève, retire mon t-shirt et enfile une chemise et une veste en jean que je laisse ouvertes. Je croise les bras et lève plusieurs fois les sourcils.

- C'est tout ?
- Slash. *November Rain* .
- Il te manque les cheveux.

- Il te manquait aussi les cheveux, pour Marilyn.
- Tu risques d'avoir un peu froid, le soir, non ?
- Je fermerai la chemise.
- Et tout ton personnage tombera à l'eau. Selfie ?
- Je ne fais pas de selfie, je répète.

Comme si ça pouvait l'arrêter. Elle se plante à côté de moi et nous mitraille.

- La tronche que tu fais ! Tu ne veux pas sourire ?
- Je suis au max, là.
- Tant pis, je poste.
- Comment ça, tu postes ?
- Sur Instagram.
- Non.
- Trop tard. Je suis très suivie, tu sais.
- Tu veux dire que tu as au moins une douzaine de *followers* ?
- Hé, j'ai pris ta défense alors que je ne suis pas totalement de ton avis. Ne sois pas méchant avec moi. En plus, tu fous en l'air mes plans de venir m'installer chez vous.

- Tu n'as qu'à prendre ma chambre. Je récupère ton studio.

Elle me regarde sans rien dire, la bouche ouverte, son téléphone dans une main.

- Sérieusement, Ana, on n'a qu'à échanger.
- Mais...
- Après tout ce qui s'est passé, tu sais autant que moi que je ne pourrais plus vivre avec elle. C'est mieux comme ça. Tu me donneras de ses nouvelles. Vois ça comme une mission d'espionnage.

- Je n'ai plus douze ans, tu ne peux plus me refiler ton sale boulot en faisant passer ça pour une super aventure.

Je remets mes fringues normales sans répondre.

- OK, je suis tentée ! finit-elle par avouer au bout de quelques minutes.

C'est tellement facile de la manipuler, elle aussi.

– Tu vois, on a déjà des *likes* !

Elle sourit devant son écran, mais relève brusquement les yeux vers moi.

– C’est Audrey, elle a de suite *liké* notre photo.

– Et alors ?

– Ça veut dire qu’elle guettait !

– Au risque de me répéter : et alors ?

– Elle s’inquiète pour toi !

– Elle s’inquiète pour la Terre entière, ça ne veut rien dire.

– Même pas une minute en ligne et elle a *liké* !

– Elle était sûrement déjà connectée.

– Arrête de faire ton rabat-joie.

Mon téléphone sonne et la chanson que je lui ai attribuée résonne dans la petite pièce. Les Arctic Monkeys jouent *I Bet You Look Good on the Dancefloor* jusqu’à ce que l’appel bascule sur messagerie.

– Elle va rappeler, me prévient Anaïs. Je vais acheter les pizzas pour ce soir.

– Dans cette tenue ? Avec cette coiffure ?

– Quoi ? Rock’n’roll, Baby !

Elle me fait les cornes du diable et attrape son sac avant de sortir. Et *elle* rappelle.

– C'est vraiment pas top moumoute de ne pas répondre.

– C'est interdit de dire « top moumoute ».

Anaïs attendait les dernières nouvelles avec impatience quand elle est revenue de la pizzeria. Dommage pour elle, je n'ai rien à lui mettre sous la dent.

– J'aurais dû prendre ma console. Pourquoi j'ai pensé à tout sauf aux jeux vidéo ?

– « Top moumoute » revient à la mode, sache-le.

– Si j'avais ma console, je pourrais jouer au lieu de t'écouter dire « bla bla bla ».

– Je l'ai même entendu dans une émission, l'autre jour.

– Je pourrais aussi te mettre une raclée à *Street Fighter* et te prouver que c'était un coup de bol.

– « Trop pas » revient à la mode, aussi.

– Puis après, je pourrais prendre ma *Game Boy* et me faire une partie de *Tetris* avant de dormir. Pourquoi j'ai oublié toutes mes consoles ?

– Par contre, « qué boque », ça marche plus, personne ne comprend. L'autre jour on m'a dit « tu peux pas test » et j'ai dû faire une recherche sur Internet. Tu te rends compte ? J'ai vingt-quatre ans et je ne comprends pas les jeunes de mon âge.

– En plus, demain j'ai mon premier patient à huit heures, j'aurais pu me coucher tard et jouer.

– Puis j’ai entendu un gamin parler du « swag » dans la rue, au parc, avec ses mini-potes. Le swag ! Tu savais, toi, ce que c’était, le swag ?

– J’ai ma partie de *Zelda* aussi à finir. Anthony n’a pas intérêt à jouer sur mon fichier...

– Je me sens tellement vieille... *Google* devrait inventer des traducteurs de langage de jeunes plutôt que des lunettes de réalité virtuelle, en fait. Je vais écrire à *Google* .

Nous terminons nos parts et elle se lève.

– Je vais me brosser les dents, c’était sympa de discuter avec toi.

– Pareil.



– Heu... Sof ?

– Laisse-moi dormir.

– Y’a quelqu’un pour toi à la porte. Je file, je démarre mon service dans vingt minutes.

J’ouvre un œil et émerge doucement.

– Attends, on la refait. Y’a quelqu’un à la porte ? Pour moi ? Ici ?

– Bonne journée !

Je me redresse et découvre Audrey dans l’entrée du studio. Bien sûr. Je me rallonge et pose le bras en travers de mes yeux, car on a encore oublié de fermer les volets, hier soir.

– Qu’est-ce que tu veux ? je lui demande en bâillant.

– Parler.

– Nope.

– Sofiane...

– Tu sais que si on faisait un vote du public, là, tu serais éjectée.
Tapez 1 pour Sofiane, 2 pour Audrey.

– Je croyais qu’on était amis et qu’on...

– Oui, moi aussi, mais tu vois, des fois, on se plante.

Je me retourne dans le lit et me rendors. Je ne l'entends pas partir, mais si elle tient à se faire pardonner, il va falloir plus que ça. Parce que je vais faire croire à qui, honnêtement, que je ne vais pas lui pardonner ? Personne ne peut rester fâché avec Audrey. Je dois juste apprendre à vivre différemment avec elle dans ce monde, totalement inaccessible. Pfff, trop facile.



– Tu vas la faire ramper longtemps ?

– Tu as vu quelqu'un ramper, toi ?

– Tiens, tes consoles...

Anthony pose le gros carton par terre et regarde autour de lui.

– Tu es sûr de les vouloir toutes ? Parce que c'est petit, quand même...

– Merci.

Je commence à sortir les fils et à installer au moins la *Wii U*, histoire de boucler ma quête dans *Zelda* .

– Elle a pleuré.

– Elle pleure beaucoup, en ce moment. Ça doit être ses hormones qui lui disent « vite, on veut un bébé ! »

– Depuis quand tu es un si gros connard ?

– Depuis que c'est plus facile pour gérer le rejet.

Il se jette sur le BZ et soupire. Je sais qu'il va se mettre à parler, je fais mes branchements sans lui prêter attention. Il le fera quand il aura décidé comment me dire ce qu'il veut sans me braquer.

– Tu devrais l'écouter.

– Je l'écouterai.

– Quand ?

Je me retourne.

– Je sais, ce ne sont pas mes affaires. Mais quand ?

– Après le mariage, sûrement. Car mon plan pour samedi est de l'ignorer. Si tu pouvais lui demander de faire pareil. Elle peut même

venir avec Bob, ça ne me dérange pas, j'ai quelqu'un pour m'accompagner, aussi.

– Qui ? Anaïs ?

– Tu penses que je suis aussi pathétique que ça ?

– Oui.

– Tu te trompes. Je le suis, mais je fais semblant d'être top moumoute en public.

– Top moumoute ?

– Paraît que ça revient à la mode. Combat ?

– Allez.

On se lance le jeu et je me sens mieux en le démontant partie après partie. Que c'est bon de revivre ! Jusqu'à ce qu'il décide de parler à nouveau.

– Je crois qu'elle a compris quelque chose.

– Qui ?

– Audrey. Ne fais pas l'abruti.

– Je préférerais qu'on discute d'autre chose. Comment ça se passe avec ton beau-frère ?

– Morgan n'est pas mon beau-frère. Et contrairement à ce que tu espères, c'est quelqu'un de bien.

– Je ne le sens pas.

– Bien sûr que tu ne le sens pas.

– Il a une moto.

– Pardon, mais à quel moment c'est devenu un critère pour ne pas sentir quelqu'un ?

– C'est une sportive. Ça veut dire : « Hé, regardez, j'ai du pognon, et je me la pète. »

– On en parle, de tes tatouages ?

– Quoi, mes tatouages ?

– Tu as des tatouages jusque sur tes phalanges. Ça veut dire : « Hé, regardez, j'ai du pognon, et je me la pète. »

– Pas du tout, je n'ai payé pour aucun de mes tattoos.

– Ah bon ?

– Tu es intéressé ? Tu veux te faire tatouer « Je t'aime Margaux » sur le cul avec une marguerite ?

– T'es con.

– C'est ce que dit la rumeur, je ne peux pas te contredire.

– Pour ta connerie ou pour mon cul ?

– Les deux ?

– Et merveilleux ! T'es bon pour changer de sujet, j'ai failli oublier de quoi je te parlais !

– Toi aussi, Brutus ?

– Quoi ?

– Merveilleux ?

– Tu aurais vu la tronche d'Ange quand j'ai lâché un « merde » à table, hier soir... Et bon, vu qu'il me dépasse d'une tête et que ses bras sont aussi épais que mes cuisses, je me suis dit que j'allais collaborer.

– Ça, c'est pas top moumoute.

– Clairement pas.

On se refait une partie et je me contente de le laminer jusqu'à ce qu'il réalise :

– Poulain ! Tu m'as encore eu en faisant diversion.

– Poulain ?

– Ouais...

– Je refuse d'arrêter de dire « putain ». Ce n'est pas un gros mot, ça fait partie du folklore local. C'est une ponctuation ! C'est une fierté ! On ne respecte donc plus rien, dans ce monde ?

– T'emballe pas, on sait tous les deux que tu finiras par dire « poulain » uniquement parce que ça te fait rire.

– Ouaip.

– Donc, elle a compris quelque chose.

– D'après toi, les pingouins ont des genoux ?

Il me regarde en plissant les yeux et je le vois en direct réaliser que ma question n'est pas dénuée de sens.

– Attends, c’est compliqué. Je n’ai jamais vu un pingouin plier les jambes. Mais normalement, enfin je veux dire... Poulain, j’en sais rien ! Tu fais chier, Sof ! Je te parlais d’Audrey !

Je ne réponds pas. Nous savons tous les deux que ça m’intéresse mais que je suis encore en mode sale gamin qui boude. Donc, je feins l’indifférence. Et il fait semblant d’y croire.

– Tu sais que tu es le seul à qui elle a proposé la coparentalité.

– Tiens, mate.

Je remonte mon bas de survêt jusqu’à mon genou.

– Quoi ?

– Non, juste, ça me fait une belle jambe.

– Arrête deux minutes d’être con. J’ai une théorie.

– Tu veux dire que Margaux et toi, comme votre vie sexuelle est misérable, le soir vous parlez de moi dans votre lit ?

Il ignore ma pique et continue :

– Je pense qu’elle t’aime aussi. Et qu’elle l’a réalisé l’autre soir au *diner* .

Je ricane.

– Anthony, tu en as pourtant sorti des conneries depuis qu’on se connaît. Un paquet. J’aurais pu écrire un bouquin qui aurait concurrencé les *Roucasseries* , si j’avais pris le temps de tout noter. Mais tu étais rarement allé aussi bas.

– Je ne sais pas ce qui m’effraie le plus... Que *toi* tu me dises que *je* raconte des conneries. Ou que tu évoques les *Roucasseries* à notre époque.

On se remet à fond dans le jeu. Ce petit fourbe sait que ça va me travailler. Il me connaît trop bien. Ce n’est pas moi qui suis bon pour le manipuler et changer de sujet. C’est lui qui est excellent pour me faire croire que ça marche et arriver quand même là où il voulait me mener.



Je fais passer la première fournée dans le sèche-linge et en démarre une seconde. La moindre des choses pour ma sœur, étant donné que je squatte son minuscule studio depuis plusieurs jours, est que je lave son linge en même temps que le mien. Je me suis arrangé dans mon planning pour pouvoir venir à la maison gérer les machines, ça me fait faire un détour de trente minutes, mais c'est toujours moins contraignant que la laverie.

– J'ai besoin de te parler.

Je me retourne et Audrey entre dans la petite pièce qui nous sert de buanderie. Elle referme la porte derrière elle et me fait à nouveau face.

– Tu devrais être en tournée, je lui fais remarquer.

– Margaux m'a téléphoné quand elle t'a vu arriver. Je me suis arrangée avec Ange.

– Ange ne travaille pas le jeudi après-midi. Il fait la compta chez lui.

– Je te demande pardon.

– OK.

– Je n'aurais pas dû venir avec Robert.

– Non, en effet. Ne serait-ce qu'à cause de son prénom.

– Je t'ai fait du mal.

– Je m'en suis remis.

– Moi pas.

– Soulage ta conscience, je ne t'en veux pas. Par contre, faut que je reparte bosser.

– Le souci, c'est que je n'ai pas envie de te laisser partir.

– Et ?

– Si tu ne veux pas prendre de retard dans ta tournée, le plus intelligent est de m'écouter.

– Je t'ai écoutée.

– Je n'ai pas terminé.

Je prends appui derrière moi sur le lave-linge et attends.

– Je ne vais pas déposer des cadeaux sur ton balcon, ni t'envoyer de lettres.

– Ça tombe bien, je n'ai pas de balcon. Et y'a pas mon nom sur la boîte aux lettres d'Anaïs.

– Je ne vais pas t'organiser une soirée ciné, ou t'inviter à un concert.

– Justement, je...

– Tais-toi une minute, d'accord ?

Je hausse les épaules.

– Tu sais pourquoi je t'ai proposé d'avoir cet enfant avec moi ?

– Parce que ton horloge biologique crie famine ?

– Parce que tu es la seule personne qui m'est venue à l'esprit.

– Je n'arrive pas à déterminer si c'est flatteur pour moi ou si ça montre juste à quel point tu es désespérée.

– Tu m'énerves.

– Parfait.

Elle serre les poings le long de son corps. Audrey, prête à sortir les griffes ? Je veux voir ça.

– Tu vas me le faire payer combien de temps ?

– Ça dépend du moment où je ne m'amuserai plus.

Elle sourit.

– Ça t'amuse aussi, on dirait. La sage Audrey serait-elle masochiste ?

– Je sais que tu ne veux pas me faire du mal. Je sais que tu ne trouves pas ça marrant. Tu réagis comme ça parce que je t'ai blessé. Je comprends, c'est logique. Et maintenant, j'aimerais que tu me pardonnes.

– Quoi ? Juste parce que tu le veux ? C'est un peu facile, non ?

– D'accord, dis-moi ce qui marcherait, alors.

– Non.

– Je ne vais pas...

– Je sais, tu ne vas pas ramper, et de toute façon, ça ne changerait rien. Je t'ai dit que j'étais amoureux de toi, et ta réaction a été de m'ignorer et de te pointer avec Bob, un putain d'inconnu, à la soirée de nos amis.

– Depuis combien de temps ?

– Quoi ?

– Tu dis que tu es amoureux de moi, je te demande depuis combien de temps tu le sais.

– Où tu veux en venir ?

– Réponds. Ce n'est pas une question piège.

– Longtemps. Tu veux la date ? L'heure ?

– Moi, je le sais depuis quelques semaines.

– Je te l'ai dit précisément il y a deux semaines.

– Tu n'écoutes pas, Sofiane.

– Si, tu dis...

– Je te dis que j'ai réalisé que je t'aime depuis seulement quelques semaines. Toi tu as eu le temps d'y réfléchir, de te faire à l'idée. Moi, j'ai encore peur. De perdre un ami, que tu te rendes compte que finalement tu étais amoureux d'une idée plus que de moi. De...

– Attends. Une seconde...

Je me passe les mains sur le visage et rejette la tête en arrière en soupirant. Je crois que j'ai loupé un épisode. Mais elle se tait et fait ce que je lui demande. Elle est là, à un mètre de moi, en train de me dire qu'elle m'aime ? Il y a quelque chose que je ne comprends pas.

– Tu le savais quand tu es venue avec ce trou du cul ?

– Ce n'est pas un trou du cul. Et oui, je le savais.

– Quand tu te rends compte que tu es amoureuse, ta réaction est de te taper un autre mec ?

– Je ne me suis pas tapé un autre mec.

– Tu mens. Encore. Ça devient une habitude.

– Quoi ?

– Tu n'es pas amoureuse de moi. Tu es juste accablée par la culpabilité. Bien essayé.

Je la décale légèrement pour atteindre la porte, elle me laisse passer. J'ai une tournée à terminer. Ensuite, je penserai à tout ça.

)

Audrey

Je m'attendais à tout comme réaction de sa part, mais qu'il pense que je mente ? Non. Je l'entends démarrer sa voiture et je sais que je dois réagir, mais j'ignore quoi faire.

Peut-être que je deviens comme *elle* . Ça expliquerait pourquoi j'ai été aussi stupide et pourquoi je suis venue accompagnée à cette soirée. J'ai probablement déjà perdu tout ce que je craignais perdre.

Et il le sait. Il sait que je vais finir dans le même état. C'est logique, il ne veut pas prendre le risque. J'ai vraiment été à côté de la plaque. Je vérifie l'heure et décide d'aller la voir. Je n'irai pas samedi, pas avec le mariage à préparer. C'est tout aussi bien de profiter du temps qu'il me reste. Je souris en réalisant que je ne pleure même pas. Il a raison, j'ai beaucoup pleuré ces derniers temps, mais bizarrement, là, non. Alors que ça me ferait sûrement du bien. J'allume la radio, RTL2 me détend toujours, avec leurs tubes du siècle dernier. *I Try* en est tout au début. Encore un signe de la vie que je me suis plantée en beauté. Alors je chante, très fort et sûrement très faux. Mais ça m'est égal. Je suis fatiguée de cette apparence. De cette perfection. Même mon choix de mec doit répondre à ces critères. Comme pour Bob... J'éclate de rire au surnom ridicule.

I try to walk away and I stumble

Robert. Un patient adorable, qui correspond en réalité tellement à ce dont je parle depuis des années que c'en est effrayant. Attentionné, élégant, poli, galant, bonne situation et j'en passe. Pas une seconde pourtant je n'ai réellement cru qu'il pouvait être le bon. Pas un instant je ne me suis imaginée avec lui, toute la vie. Alors qu'avec Sofiane, c'est le contraire que je ne parviens pas à visualiser.

Though I try to hide it, it's clear

Je fais le trajet assez court en pensant à tous les scénarios qui auraient pu se produire et que j'avais anticipés... Ça se passe rarement comme on l'espère.

My world crumbles when you are not near



– Alors ?

Lise se précipite vers moi dans la cuisine, où je prépare le repas.

– Tu te maries dans deux jours, ne t'inquiète pas du reste.

– Tu plaisantes ? C'est encore plus captivant que *Plus Belle la Vie* ! En plus, vous jouez mieux que la plupart des acteurs de cette série. Bon, j'avoue, j'ai regardé, à une époque. Parce que c'est addictif ! Tu luttas, tu fais tout pour éteindre, mais tu veux savoir ! J'ai croisé un jour un des acteurs ! Tu sais, le médecin ?

Je la laisse partir dans ses élucubrations, elle change elle-même de sujet, ce n'est pas plus mal.

– Non, tu ne m'as pas raconté.

Elle saute sur le comptoir à côté de moi, son t-shirt de Journey tombant sur son épaule. Je suis jalouse de ses petits seins. Je n'ai pas une énorme poitrine, mais je dois mettre un soutien-gorge. Elle, non. Et c'est d'autant plus sexy avec ses t-shirts dont elle a découpé le col. Je ne suis pas sexy, j'ai le potentiel de sexytude d'un presse-ail. Les cols

Claudine sont rarement au rayon hot. Mais c'est ainsi que je mène ma vie : droite, sans surprise, pensée à l'avance. Ennuyeuse. Je suis obligée de faire comme ça. J'ai trop peur de finir comme *elle* . Il faut que je contrôle le plus possible tout ce qui est contrôlable. Et justement, mes sentiments, eux, ne le sont pas. Mon erreur a été de penser que je pouvais avoir une quelconque emprise sur eux. En m'y essayant, j'ai fait du mal à la personne qui compte le plus pour moi.

– Alors, on descend de la voiture, on entend « Action ! », le médecin se met à courir et on a claqué nos portières en même temps ! Je ne sais pas pourquoi on a fait ça ! Loïc s'est pris un fou rire et on est partis en courant en entendant un type râler parce qu'il fallait refaire la prise.

– Sympa.

– Okay... Donc. Sofiane.

– Il ne me croit pas. Je le comprends.

– C'est sûr, tu as déjà du mal à te croire.

– Non, ça y est, je le sais.

– J'ai toujours dit à Ange que vous...

– Arrête, tu n'en savais rien.

– Vrai. Mais j'aurais toujours *pu* dire à Ange que...

– Me dire quoi ?

Le futur marié entre dans la pièce et se place immédiatement entre les genoux de Lise.

– Je fais à manger, là. Alors Lise, déjà, tes fesses là où je cuisine, c'est non. Et allez vous bécoter ailleurs.

– Viens, future femme, allons nous bécoter ailleurs.

Elle rit bêtement, comme on peut rire uniquement avec les personnes de qui on se sent très proche. Comme je peux rire bêtement avec Sofiane. Pourquoi n'ai-je pu me rendre compte de ce que je ressens pour lui que lorsqu'il m'a fait cette proposition ?

Parce que tu gâches toujours tout.

– Hé...

C'est à la fois une bénédiction et une malédiction d'avoir des amis aussi impliqués. Anthony m'attrape par la taille et m'embrasse sur la tempe. Je repense à toutes les fois où Sofiane m'a tenue par la taille et je remarque la différence. Anthony fait clairement ce geste d'une manière amicale. Son pouce ne caresse pas distraitemment ma hanche, par exemple. Sofiane m'a toujours caressée distraitemment. Sans jamais dépasser les limites de la correction, mais en y ajoutant ce petit plus qui nous éloigne de la simple amitié.

– Il va arrêter de bouder et tout va rentrer dans l'ordre, tu le sais, hein ?

– Je ne suis pas sûre qu'il boude, Anthony. Cette fois, je crois qu'il est vraiment déçu.

– Tu lui as dit ce que tu ressentais. Laisse-lui le temps de digérer. Il va revenir.

– Et s'il ne revenait pas ?

– On ira le chercher et on ne lui donnera pas le choix.

Je ris un peu nerveusement, parce que je sais qu'il le ferait, si je le lui demandais.

Tout le monde pense que je suis secrète, réservée, coincée, même. Et c'est probablement vrai. Mais mes amis sont ce que j'ai de plus précieux. Ils sont tout ce que j'ai. Alors les savoir près de moi, à me soutenir, même quand je ne le mérite pas...

J'entends sa voix dans l'entrée et je me fige au-dessus du couscous végétarien que je suis en train de préparer. Anthony exerce une pression sur ma taille avant de s'éclipser. J'essaie de me concentrer. Lise a mis de la musique, au salon. Pas un disque du juke-box que Margaux a offert à Anthony, non. Elle a mis mon morceau préféré, cette petite manipulatrice ! J'ai les mains qui tremblent un peu, mais je continue de couper les légumes.

Je sais qu'il est là avant même qu'il ne se manifeste. Je fais comme si de rien n'était, car je suis lâche comme ça. J'ai tellement peur d'avoir

tout gâché. Et en même temps, il est là, c'est bon signe. Non ? Cet après-midi, il avait l'air tellement contrarié...

Il l'était, par ta faute.

Ses mains se glissent sur mon ventre et il se rapproche au point qu'il ne reste pas un seul millimètre entre nous. Il pose le menton sur mon épaule et murmure les paroles à mon oreille. Il déteste Julien Doré. Je sais qu'il ne l'aime pas du tout. Et il connaît toutes les paroles. Il me chante le refrain comme si... comme s'il voulait que je l'embrasse. Mais il ne peut pas vouloir ça. Pas après ce que j'ai fait. Il commence à bouger les hanches de gauche à droite, très légèrement, sur le rythme de la chanson. Les miennes suivent naturellement le mouvement, puisqu'il me serre contre lui. Je lâche mon couteau et pose les mains à plat sur le plan de travail. Je sens mon cœur qui s'emballe. Pourtant il m'a tenue tellement de fois contre lui. Mais c'est différent, ce soir. Et cette différence, je la sens dans ses lèvres qui s'appuient délicatement sur ma nuque. Dans ses doigts qui se faufilent sous mon chemisier et viennent caresser ma peau, sur mon ventre. Ses baisers humides parcourent mon cou, il mordille le lobe de mon oreille et continue à chantonner. Je ne sais pas quoi faire. Je voudrais répondre à son étreinte, mais je suis bloquée. Sous le choc, sûrement. Ça n'a pas l'air de le déranger.

– D'accord, Audrey, je te pardonne.

Je ne vais pas pleurer, parce que ça va l'agacer. Alors je ferme les yeux et je serre fort mes paupières pour maîtriser la situation. Ses pouces me caressent, un sanglot s'échappe. Je le connais si bien. Il me connaît par cœur. J'ai l'impression qu'on apprend à s'aimer depuis toutes ces années et que je ne le réalise que maintenant. Ça nous laisse où, sur le chemin ? Je ne sais pas quoi faire. Je savoure la chaleur de son corps contre le mien, mais c'est tellement plus que ça, en réalité.

– C'est le moment où tu te retournes et où tu m'embrasses, me dit-il doucement lorsque la musique s'achève.

Elle se retourne lentement, la tête baissée. Je prends ses joues en coupe dans mes mains et lui fais délicatement relever le visage vers moi. Elle me regarde enfin, ses grands yeux surpris cherchent quelque chose dans les miens. Elle doute. Je sais qu'elle doute. Je connais toutes ses expressions par cœur.

– Si tu ne m’embrasses pas, je vais mal le prendre, me vexer et...

Ses lèvres s'écrasent sur les miennes alors que ses doigts agrippent mon t-shirt en me rapprochant d'elle. Déstabilisé, il me faut quelques secondes pour reprendre les commandes de la situation. Mes mains glissent jusqu'à sa nuque et j'attrape une poignée de ses cheveux pour faire basculer un peu plus sa tête en arrière et obtenir ainsi un meilleur accès à sa bouche. Elle l'entrouvre dès que ma langue s'y présente. Je ne sais pas si je suis en train de rêver, mais si c'est le cas, j'aimerais bien ne pas me réveiller. Pas tout de suite. Car j'attends cet instant précis depuis tellement longtemps que j'ai besoin de longues minutes pour en profiter le plus possible. La douceur des mouvements de sa langue contre la mienne, le gémissement qu'elle laisse s'échapper quand je tire un peu plus sur ses cheveux, le contraste entre sa délicatesse et mon impatience. Je me rapproche encore et écarte ses jambes avec mon genou. Il faut que je sois plus près. Je veux qu'elle sente tout ce que ce baiser me fait. *Tout ce qu'elle me fait.*

Je délaisse son visage pour l'attraper par la taille et la soulever. Je l'installe sur le plan de travail d'où j'ai rapidement poussé, à

l'aveuglette, ce qui s'y trouvait. Du bruit indique que j'ai tout foutu par terre. Ni elle ni moi n'y prêtons vraiment attention. Il n'y a que nos dents qui s'entrechoquent, nos langues qui se repoussent et mon érection entre ses cuisses. Elle croise les chevilles contre mes fesses et me maintient contre elle. Audrey, si sage et posée, réagit tellement à mon empressement que je pourrais jouir, ici et maintenant, tant elle m'excite. Quelqu'un est surpris derrière nous, elle essaie de reculer, je l'en empêche. Qu'ils aillent tous se faire voir, après ce qu'ils nous imposent depuis des mois. C'est notre moment, c'est juste nous, personne d'autre. Et elle ne résiste pas, elle comprend que j'ai envie de plus. Absolument plus. J'ai envie de la prendre dans mes bras et de l'emmener dans ma chambre. Ou la sienne. Peu importe. Mais je ne le fais pas. Je ne peux pas lui imposer ça. Elle serait trop embarrassée devant les autres. Alors je me contente de ce qu'elle m'offre, là.

Ses mains qui se faufilent sous mon t-shirt et parcourent mon dos en y laissant, je l'espère, quelques traînées rouges que ses ongles marqueraient sur ma peau. Je savais qu'il y avait plus que cette image lisse et sage.

Ses talons qui appuient sur le haut de mes cuisses en rythme avec les mouvements de hanches que je ne contrôle pas. Je ne veux pas les contrôler. Il est vital pour moi qu'elle sache. Qu'elle sente. Qu'elle vive. Moi. Nous deux. Cinq ans à l'attendre. *Trop longtemps à l'attendre.*

Je fais un pas en arrière. Ses jambes retombent, ses mains viennent se placer sur le comptoir, de chaque côté de ses cuisses. Sa bouche entrouverte est humide de la mienne. Je souris. Elle est essoufflée.

– J'aime ça, je lui dis en passant le pouce sous ma lèvre inférieure.

Je le lèche distraitemment et ses yeux s'attardent sur mon geste. Je souris un peu plus.

– Si tu vas maintenant au salon, tout le monde verra dans quel état je t'ai mise, je continue en croisant les bras.

Encore une fois, son regard suit chacun de mes mouvements.

– Dans quel état tu m'as mise ?

– Tes lèvres sont gonflées, tes pupilles dilatées, tes joues rouges et je suis sûr que tu entends ton cœur battre dans tes oreilles, non ?

Elle cligne plusieurs fois des paupières sans changer de position.

– Tu es satisfait ?

– Non. Je le serai bientôt, là je suis frustré. Mais je suis un gentleman.

– Un gentleman ?

Le fait qu'elle répète ce que je dis me confirme qu'elle est encore en plein rush d'endorphines. Que je lui ai provoqué.

– Oui, car si je voulais être satisfait, pour de bon, je me foutrais du fait qu'il y a du monde au salon. Je te déshabillerais et j'atteindrais la satisfaction là, dans la cuisine, sur le comptoir.

Elle ne dit rien mais lèche la commissure de ses lèvres.

– Si tu me laissais faire, bien sûr, j'ajoute en haussant un sourcil. Tu me laisserais faire, Audrey ?

Elle hoche lentement la tête.

– Mais tu es un gentleman, s'empresse-t-elle d'ajouter quand je fais un pas vers elle.

– Non.

– Tu m'as menti, alors ? On se ment, maintenant ? me renvoie-t-elle mes propres mots à la figure.

– Je me suis trompé : nuance. Dis-moi que tu n'en as pas envie.

Elle reprend de l'assurance lorsque je me replace entre ses genoux et elle m'attire à elle avant de murmurer à mon oreille :

– On ne se ment pas...

Je pose les mains sur le placard au-dessus de sa tête et soupire profondément pour tenter de garder mon calme.

– Je crois que j'ai ruiné ton dîner.

Elle porte son regard sur le sol par-dessus mon épaule et fronce les sourcils.

– Je vais cuisiner, je lui propose en la faisant descendre et en prenant mes distances.

– Sans viande, précise-t-elle avant de montrer les dégâts et d'ajouter : et tu nettoies.

– Autoritaire ?

– Tu n'as pas idée.

Cette fois, c'est moi qui reste sans voix pendant qu'elle sort de la cuisine. Je suis sûr qu'elle roule exagérément du cul. Allumeuse.



– Alors, on en parle ou on fait tous comme si Sof et Audrey ne s'étaient pas roulé une pelle monumentale dans la cuisine, il y a deux heures ?

Anthony s'étouffe en riant, bien fait. Margaux rougit et plonge le nez dans son assiette. Ange se passe la main sur le visage dans un geste de désespoir. Audrey reste bloquée, sa fourchette à mi-chemin entre sa bouche et son assiette. Bouche que je fixe en me rappelant cette fameuse *pelle monumentale* .

– Donc, c'était toi l'intruse ? je demande à Lise en poursuivant mon repas et en évitant sciemment de regarder Audrey.

– Fallait accrocher un truc à la porte de la cuisine, je sais pas, moi... une chaussette ? C'est pas comme ça qu'on fait, dans les films sur les campus américains ?

– Premièrement, nous ne sommes pas dans un film sur un campus américain, je lui réponds en pointant mon couteau vers elle. Deuxièmement, tu sais très bien qu'on va en parler. Tu veux savoir qu... hé !

Je me frotte le bras où Audrey vient de mettre un coup de poing. Je pensais qu'elle avait la force d'une mouche anémiée, visiblement j'ai encore pas mal de choses à découvrir à son sujet.

– Excusez ma copine, elle aime quand c'est un peu violent.

Je lui adresse un clin d'œil et elle a l'air surprise. Pourtant, elle me connaît, non ? Elle sait dans quoi elle met les pieds, avec moi.

– Je vais adorer votre couple ! se régale Lise, qui ignore totalement le coup de pied qu'Ange vient de lui mettre sous la table.

Pour la discrétion, il faudrait qu'il s'entraîne encore un peu.

– Par respect pour Audrey, je propose qu'on n'aborde pas ce sujet entre nous, intervient Anthony.

– Tu plaisantes, j'espère ? se plaint Lise en faisant tomber ses couverts. Depuis le temps qu'il nous harcèle, c'est son tour !

– Tu veux t'en prendre à moi alors que je n'ai jamais, absolument jamais fait aucune réflexion sur Ange et toi ? s'insurge Audrey.

– Elle a raison, murmure Margaux.

– Moi, je propose qu'on appelle madame Boulon pour qu'elle nous donne son avis sur la situation, vu que tout le monde a l'air d'en avoir un.

Ma suggestion fait rire Audrey et les autres suivent. Voilà, le roi de la diversion : ON.

– Elle va être désespérée quand elle va apprendre que moi non plus je ne suis plus sur le marché, je continue.

– Déjà qu'elle me demande toutes les semaines si je suis toujours avec, je cite : « cette charmante mais un peu discrète blonde », confirme Anthony.

– Comment sait-elle que je suis blonde ?

– Je lui ai montré des photos. Je lui ai aussi dit que tu avais quitté Paris à cause d'un délit dont tu ne parles jamais, mais que j'ai trouvé un sac dans le placard avec un faux passeport et un pistolet dont j'ignore s'il est vrai ou pas.

– Hein ? Mais pourquoi ?

– Pour qu'elle arrête de me faire des propositions douteuses ! Maintenant, elle a tellement peur de toi qu'elle est tout à fait correcte et décente avec moi.

– Décente ?

Margaux nous regarde tous et réalise qu'Anthony ne la fait pas marcher.

– Il y a donc, quelque part dans cette ville, une patiente qui s’imagine que je suis une hors-la-loi dangereuse et potentiellement armée ?

– Bien joué, Anthony, je vais sûrement lui raconter des trucs comme ça au sujet d’Audrey.

Je lui tends mon poing, il tape dedans.

– Madame Boulon me connaît, ça ne marchera pas, intervient Audrey.

– Je pense pourtant à quelques histoires qui pourraient lui faire changer d’avis à ton sujet.

– Elle ne te croirait pas. Quelles histoires ?

– Tu sais, la fois où tu m’as enchaîné aux montants du lit, et où tu portais une combinaison en cuir, et où tu m’as demandé de t’appeler « Maîtresse » et quand je me trompais, tu me donnais un coup de fouet sur les burnes ?

Ange en recrache une partie de son eau dans son assiette, Lise éclate de rire, Anthony ferme les yeux en grimaçant et Margaux rougit encore plus.

– Tu viens d’inventer ! Il vient d’inventer, panique Audrey en parcourant la table des yeux.

– C’est ta version...

– Dis-leur que c’est faux ! s’écrie-t-elle en tapant du poing sur la table.

Je sursaute exagérément et fais mine de me protéger, ce qui fait redoubler le fou rire de Lise et l’air atterré de son mec.

– C’est faux ! je m’empresse de répondre d’une voix tremblante. J’ai tout inventé, Maîtresse, promis !

Lise se met à renifler comme un petit cochon tellement elle se marre et je la rejoins rapidement devant le choc sur le visage d’Audrey. Mais elle se reprend rapidement et m’embrasse. Comme ça, devant tout le monde. Puis elle se lève et lance dans le silence qu’elle a provoqué :

– Voilà, maintenant, vous avez de quoi parler ! Je vais prendre mon dessert dans ma chambre.

Elle me fixe avec insistance et s'éloigne dans le couloir.

– Heu... C'était quoi, ça ? demande Anthony qui est le premier à retrouver l'usage de la parole.

– Je crois que c'était notre sage Audrey qui proposait à Sofiane de la rejoindre pour le « dessert », répond Lise en marquant les guillemets avec les doigts.

– Tu crois ? je l'interroge sans quitter le couloir des yeux.

– Ah ben, si ce n'est pas ça, elle est peut-être vraiment en train de manger un fruit sur son lit. Va savoir.

– Je vais vérifier. Salut.

Je me lève et trébuche, me prends le coin de la table, entends Anthony ricaner, l'ignore et parviens à me rendre jusqu'à la porte de la chambre d'Audrey sans me tuer. J'entre sans frapper, quoi qu'elle soit en train d'y faire, si elle n'est pas disponible, elle aura fermé à clef. Et ce n'est pas le cas.

Elle est effectivement assise sur son lit en train de croquer dans une pomme en lisant un magazine. Et merveilleux ! Je referme derrière moi, elle ne me prête aucune attention.

– J'ai cru que...

– Je voulais leur donner une bonne raison de parler de nous.

– Oh. OK.

Elle me regarde enfin et je retrouve sa réserve, sa timidité sur son visage. Ce qui me redonne un peu d'assurance. Je n'ai aucune idée de ce que nous sommes en train de faire, elle et moi. Jusqu'à présent, la dynamique de notre relation consistait en moi « amoureux frustré » et elle « amie attentionnée ». Je ne sais pas du tout ce que ça peut donner d'avoir passé un cap. Mais j'ai envie de le découvrir, car il est hors de question que nous fassions machine arrière, maintenant. Je veux dire... je le ferais si elle me le demandait, bien sûr. Mais j'en souffrirais atrocement. Et je n'exagère pas quand j'emploie le mot « atrocement ».

Je m'appuie contre la porte. Elle m'observe en silence et je fais de même. Elle se tient bien droite, même assise sur son lit. Elle est encore habillée de sa journée, seule sa coiffure n'est plus qu'un vague souvenir puisqu'elle a subi le passage de mes mains. En dehors de ça, c'est la femme que j'ai toujours connue. Bien sûr que c'est elle, elle ne va pas se métamorphoser parce qu'elle m'a embrassé. Deux fois. Les deux fois à son initiative.

Je n'avais aucune idée de ce que je voulais lui dire lorsque j'ai décidé de revenir à la maison. Enfin si, je savais que je voulais lui pardonner, parce que, malgré tout ce que j'ai pu déclarer, je suis incapable de vivre sans elle. Et j'ai débarqué en tentant de me convaincre que, si on arrivait à récupérer notre amitié intacte, je pourrais m'en contenter. C'était des conneries, bien sûr, mais c'était ce dont j'avais besoin comme conneries pour réussir à me motiver à revenir. Puis Lise m'a vu arriver dans le salon, elle m'a dit « fonce ! » et a mis ce stupide morceau de ce stupide chanteur sous acide. Et j'ai réalisé que je connaissais toutes les paroles à force d'avoir entendu Audrey l'écouter. Et j'ai foncé.

– J'ai une question à te poser, me demande-t-elle, bien moins sûre d'elle que tout à l'heure.

– Vas-y.

– Après-demain, j'aimerais savoir si tu as déjà quelqu'un.

– Pour le mariage ?

– Oui.

– Oui, j'ai quelqu'un.

Ce serait salaud de dire que j'aime lire la déception sur son visage. Je ne le lui dis pas, mais je profite de cet instant. Pas trop longtemps.

– Toi aussi, d'ailleurs.

– Non, je n...

– Tu y vas avec moi.

Son sourire vaut toutes les ruses du monde. La surprendre. La choquer. L'exciter. Tout ce que je peux provoquer chez elle est décuplé

dans le plaisir que j'ai à le faire.

– Tu vas rester là ?

J'avance enfin, en réalisant que j'attendais cette pseudo-permission de sa part pour la rejoindre. Elle dépose sa pomme sur sa table de chevet et recule jusqu'à la tête du lit. J'y monte à genoux, au bout du matelas, et avance vers elle sans la quitter des yeux, à quatre pattes. Elle rit en me voyant arriver lentement. Ce rire naturel et cristallin que j'ai tellement souvent déclenché chez elle est à présent teinté d'un soupçon d'autre chose. Je plonge dans son cou et inhale son parfum. *Purple Butterfly*. J'étais avec elle quand elle l'a acheté et j'ai retenu le nom, comme je retiens tout ce qui la concerne. Je la mordille, elle se laisse faire et m'offre même un meilleur accès en inclinant la tête de l'autre côté.

– Je voudrais t'entendre le dire, je chuchote avant de lui infliger une autre morsure.

Légère mais intense.

Elle ne répond rien, sa respiration est erratique et je plaque les hanches contre son bassin. Elle s'allonge sous moi jusqu'à être totalement à plat sur le dos. Mon corps épouse le sien et il est impossible qu'elle ne sente pas que je suis à nouveau autant excité que tout à l'heure.

– Non... souffle-t-elle enfin.

– Non ?

– C'est ce que j'ai dit.

C'est à moi de rire contre sa peau.

– Audrey...

– Sofiane...

– Tu veux quoi ?

– Toi.

– Tu en es sûre ?

– Non.

Sa réponse m'incite à reculer, mais elle me retient contre elle et tourne le visage vers moi. Elle me regarde droit dans les yeux lorsqu'elle me dit :

– Je ne suis sûre de rien. J'ai juste réalisé que je ne veux pas de ton absence dans ma vie, que tu es bien plus qu'un ami pour moi, mais je ne suis sûre de rien. J'ai envie de m'habituer à l'idée. De m'habituer à nous.

– Nous ? Tu me confirmes qu'il y a bien un nous ?

– Tu le sais déjà.

– Dis-le-moi.

– Il y a un nous. Un nous exclusif. D'accord ?

– Il n'y a que toi, Audrey. Depuis des années, c'est seulement toi.

– Merci.

– De quoi ?

– De m'avoir attendue.

– Je sais que tu es parfois longue à la détente.

Elle lève les yeux au ciel et sourit.

– Tu veux y aller doucement ? je lui demande quand elle me regarde à nouveau.

– Pas spécialement. Je voudrais qu'on ne se pose pas trop de questions, qu'on se laisse porter.

– Je me pose une tonne de questions.

– Demande-moi.

– Et on ne se ment pas ?

– Promis.

– OK, première question, prête ?

– Prête.

– J'aimerais glisser ma main entre tes cuisses et vérifier si tu es aussi excitée que je le suis. Je peux ?

– C'est ça ta question ?

– Quoi ? On n'a pas déterminé le sujet. Donc, oui, c'est ça ma question.

– J'ai cru que tu allais me demander, je ne sais pas... quelque chose de spirituel !

Je me mets à rire en appuyant le front sur sa clavicule.

– Hé, ça t'arrive de dire des trucs spirituels ! proteste-t-elle en essayant de me pousser.

Mais j'entends aussi le sourire dans sa voix. Tout le monde sait que je ne dis jamais rien de très profond. Je ne vais pas commencer maintenant.

– Sofiane, arrête de faire comme si tu étais stupide.

– Je ne suis pas stupide. Mais tu pensais vraiment que j'allais te poser une question métaphysique, là ? Du genre... l'autre jour on se demandait avec Anthony si les pingouins ont des genoux. Tu veux que je te demande ça ?

Mon rire redouble et elle me pousse sur le côté. Je me retrouve sur le dos à faire trembler son matelas en me marrant, avec elle qui me donne des tapes sur le bras.

– Tu as pourri l'ambiance !

– Laisse-moi juste deux minutes et je me remets en mode sexy.

– T'es con.

– Je sais. Mais vraiment, attends, je peux être à nouveau hyper sensuel.

– Trop tard.

Elle se tourne.

– Tu es du côté du mur, Audrey...

– Je ne dors pas, ça ne compte pas.

– Les mains ne peuvent donc t’attaquer que pendant ton sommeil ?
je lui demande en pivotant vers elle et en l’attirant contre moi.

– Bien sûr, c’est ça qui les rend effrayantes !

Je pose la main à plat sur son cou et la fais lentement descendre entre ses seins, sans les toucher. Elle s’immobilise totalement.

– J’ai une vraie question.

– D’accord... murmure-t-elle.

– C’était quand, la dernière fois ?

– Quelle dernière fois ?

– Celle où tu t’es envoyée en l’air.

Elle me fait face d’un coup et je vois que je l’ai choquée.

– Non. Tu n’as pas le droit de me demander ça.

– Tu as dit qu’on ne se mentait pas.

– Oui, mais ça...

– Deux ans. C’était avec ce type que tu avais rencontré à la salle de sport. Décevant, si je me souviens bien. C’est ça ?

Elle ne répond pas et je sais que j’ai raison. Je lui fais signe de se retourner à nouveau. Elle s’exécute sans protester. Et je replace ma main au centre de sa poitrine.

– Est-ce que je peux vérifier, maintenant ?

Elle ne dit rien, mais elle prend ma main et la guide jusqu’à la ceinture de son jean. Elle en défait elle-même les boutons et me place juste sous l’élastique de sa culotte.

– Deux ans, c’est long. Tu t’es masturbée, j’espère...

Elle colle ses fesses contre mon bassin, cambrée vers moi, prête. Mais c’est encore trop tôt. Je laisse le bout de mes doigts flirter avec le

bas de son ventre sans vraiment aller plus loin. Quelques millimètres qui ne sont pas assez pour elle, je le sens à sa façon de bouger.

– Alors ?

– Oui...

– Souvent ?

– Des fois.

Elle chuchote, comme si elle n'avait pas confiance en sa voix.

– Tu as déjà pensé à moi pendant que tu te caressais ?

– Sofiane...

– Ça veut dire oui ?

Elle essaie de pousser ma main plus loin, je la retire complètement. Elle soupire et passe un bras en arrière pour le crocheter autour de ma nuque et me maintenir plus près. Je souris contre sa joue, elle tourne la tête et m'embrasse. Sa langue se fraie un passage et retrouve la mienne avec une impatience qui me provoque un mouvement involontaire des hanches. Elle gémit dans ma bouche.

– Refais-le, je lui demande.

– Quoi ?

– Caresse-toi.

Elle ouvre les yeux et les miens ne la lâchent pas.

– Avec la lumière ?

– Avec la lumière.

Je lui souris. Pas le sourire rassurant. Non. Celui qui la met au défi. Et elle se dandine un peu en s'éloignant de moi jusqu'à se lever complètement et se poster debout, à côté du lit. Elle commence à défaire les boutons de son chemisier et je m'assieds confortablement contre la tête du lit, les jambes allongées devant moi et la tête tournée vers elle.

– Je ne suis pas en train de te faire un strip-tease.

– Nope.

– Je me mets à l'aise.

– Fais comme chez toi.

- Ferme les yeux.
- Aucune chance.

Elle soupire mais retire son haut, puis le débardeur qu'elle porte dessous. Elle garde son soutien-gorge et fait lentement descendre son jean sur ses cuisses.

- Pas un strip-tease, hein ?
- Du tout. Je me déshabille toujours comme ça.

Je ris. Elle sourit. Je l'ai déjà vue en maillot, en serviette quand elle sort de la salle de bain... mais là, c'est différent. Je connais son corps, et pourtant j'ai l'impression de le découvrir. Ses longues jambes fines, galbées par le sport qu'elle fait régulièrement pour se maintenir en forme. Son ventre plat, sa taille marquée et ses seins. Ni trop gros ni trop petits. Parfaits. Surtout quand elle dégrafe enfin son soutien-gorge qui tombe je ne sais où car je n'arrive pas à détourner les yeux de ces deux petites pointes roses. Elle n'est pas trop mince. Je me suis planté. Elle est pile comme elle doit être.

- Tu as froid ?
- Non, pourquoi ?
- Alors tu es excitée. Ça t'excite ?

Elle passe les pouces dans sa culotte et je découvre qu'elle s'épile presque intégralement. Je ne sais pas si j'aime ça ou pas. Mais je ne suis pas surpris. Tout est absolument calibré, net et précis chez elle...

- Laisse-moi de la place.

Elle avance vers le lit, tellement pas embarrassée que ça m'enlèverait presque le plaisir de la voir nue. Presque. Je me décale et, au lieu de s'étendre à côté de moi, elle s'allonge sur moi. Je ferme les yeux, juste quelques secondes, et je garde les mains sur le côté. Il me faut un moment de concentration. Ruiné lorsque ses cheveux retombent autour de nous et encadrent nos visages. Alors je la regarde.

Comme si elle attendait d'être sûre d'avoir toute mon attention, elle me lance :

- Toi, fais-le.

Je pose délicatement les paumes sur sa taille et maintiens mon regard dans le sien. J'observe ses lèvres à peine ouvertes, son souffle laborieux qui trahit sa nervosité malgré son apparente assurance. Un bruit de couverts trouble ce moment et nous rappelle que nous ne sommes pas seuls au monde. Je resserre les doigts autour d'elle et nous fais basculer afin de me retrouver au-dessus d'elle. Ses cheveux s'étalent sur l'oreiller, une mèche vient s'accrocher dans sa bouche. Elle n'essaie pas de l'en retirer. Je la trouve tellement sexy comme ça, attendant la suite, que je n'y touche pas non plus.

D'abord, je caresse son cou, je descends sur sa gorge... Elle reste totalement immobile et j'aime sentir le pouvoir que j'exerce sur elle. Je prends ma revanche pour toutes ces années où je l'ai rêvée. Un léger tressaillement m'indique qu'elle n'est pas insensible à mon pouce qui parcourt lentement le contour de son sein droit. Très lentement. Sans jamais vraiment le toucher. Juste un effleurement. Je veux qu'elle vienne à moi. Qu'elle me supplie de lui donner plus. Et comme si elle lisait dans mes pensées, elle s'arque à ma rencontre. Je souris et assouvis son envie. Notre envie. Je pince légèrement l'extrémité durcie qu'elle a positionnée contre moi. Elle ouvre la bouche mais aucun son n'en sort. J'en veux plus. Je lèche mes doigts et réitère mon geste. Cette fois elle gémit, c'est subtil et discret, élégant, comme elle... mais suffisant pour me satisfaire. Je veux la voir craquer, s'impatienter, me demander ce qu'elle souhaite vraiment. Et pas un moment nos yeux ne se lâchent. Pas un instant je ne cesse de chercher dans ses iris le désir qu'elle ressent pour moi. J'en ai besoin. C'est ma nouvelle drogue. *Elle est ma nouvelle drogue.*

Lorsque je retire ma main, elle fronce les sourcils.

– Un souci ? je lui demande en laissant glisser mes doigts le long de ses côtes.

– Encore.

– Encore quoi ?

– Tu sais très bien quoi.

– Possible. Ou pas. Si tu me le disais clairement, on éviterait toute confusion.

– Tu m’énerves.

– Et tu viens de le découvrir ?

Sa poitrine se soulève plus fort sous mon torse. Je suis en train de la pousser à bout.

– Caresse-moi encore !

– Où ? Comment ?

– Sofiane !

– Ils vont t’entendre, tu parles trop fort. Mais c’est ça qui te plaît, peut-être ?

Sans qu’elle le voie venir, je la pince plus fort et un petit cri s’échappe avant qu’elle ne puisse le contrôler.

– Voilà, là, je suis sûr qu’ils ont entendue. Heureuse ?

– Je vais te frapper.

– Tu ne frappes jamais personne.

– Toi, oui.

– Tu aimes vraiment quand c’est un peu violent, alors ?

Elle ouvre la bouche pour répondre, mais c’est le moment que je choisis pour poser la main à plat entre ses cuisses.

– Tu disais ?

Elle secoue la tête.

– Comment ? Je n’entends pas...

– Tu veux que je te déteste ?

– Oh, on retourne aux menaces... Je t’écoute.

– Tu es...

Je la pénètre d’un doigt, les siens se crispent sur mes bras en même temps qu’elle clôt les paupières et rejette la tête en arrière. Son bassin se soulève et je ne la quitte pas des yeux. Combien de fois l’ai-je imaginée prendre son pied grâce à moi ? Jamais je n’ai été près de la réalité. J’en étais tellement loin que je suis fasciné. Absolument et totalement fasciné. Alors je continue à tester différentes positions de

mon doigt en elle, évaluant ce qui la fait le plus réagir. Ce qui la porte un peu plus loin. Et puis je l'éloigne un peu du plaisir pour l'y reconduire plus fort encore. Je pourrais rester des heures à admirer la façon dont ses lèvres s'entrouvrent lorsqu'elle aspire un peu d'air quand je la touche... juste... là...

– OK, j'ai un souci, je n'ai que deux mains. Donc le mieux, c'est que tu m'aides.

Deuxième doigt, je replie les deux à l'intérieur et découvre cet endroit précis qui la fait aussitôt réagir. Nouveau petit cri. Je vais subir les moqueries de Lise et la gêne d'Anthony, demain, c'est sûr. Ange et Margaux sont trop bien élevés pour agir autrement que comme si de rien n'était. Mais dire que ça me dérange qu'ils entendent Audrey serait un mensonge. Et on a déjà établi qu'on ne pratiquait pas le mensonge.

– Audrey ?

J'interromps tous mes mouvements, et l'agacement sur son visage lorsqu'elle me regarde enfin me fait sourire.

– Quoi ?

– Rejoins-moi.

Et comme elle aime autant me surprendre que j'aime la pousser dans ses retranchements, elle pose sa main juste au-dessus de la mienne et commence à se caresser. Sa respiration est saccadée, j'ai de plus en plus de mal à me contrôler, mais je sais ce que je veux. Et comment je le veux.

– Je vais...

– Je sais. Tu n'es pas obligée de me prévenir. Fais comme si je n'étais pas là.

– Tais-toi, juste...

J'arrive facilement à ajouter un troisième doigt et mes mouvements de va-et-vient se coordonnent à son index et à son majeur, qu'elle frotte plus haut. Je sens ses muscles se contracter et je découvre qu'Audrey ne jouit pas en silence. Non. C'est même tout le contraire. Elle se contorsionne sous moi, un poing devant sa bouche qui étouffe à peine

les cris de plaisir que nous lui provoquons. Ensemble. J'ai l'impression que son orgasme dure des heures, et pourtant, lorsqu'elle s'apaise sous mes caresses, je voudrais déjà la ramener au bord du précipice.

Le front posé sur le sien, j'attends qu'elle revienne parmi nous, les bras autour de sa tête m'évitant de l'écraser sous mon poids.

– Hé, tu dors ?

Et voilà, elle me balance un coup sur l'épaule.

– Arrogant petit trou du...

– Ah, on n'a pas terminé, en fait ?

– Tu es toujours aussi bavard et cru ? Tu ne peux pas être plus... moins... pendant que...

C'est de la déception que je vois dans ses yeux ? Ou de l'exaspération ? En tout cas, certainement pas quelque chose de positif qui porterait comme sous-titre « comblée par Sofiane ».

– Demande à Bob, si tu veux un mec banal et sans intérêt. Je suis sûr qu'il fait ça très bien.

Je recule.

– Mais pourquoi tu parles de lui, maintenant ?

– C'est toi qui te plains !

Je me lève et je l'entends dans mon dos qui doit sûrement se couvrir.

– Je ne me plains pas ! Reviens ici !

– Non, j'ai la dalle, je n'ai pas terminé mon repas, je te rappelle.

– Sofiane !

Je me retourne et la découvre à genoux sur son matelas, le couvrelit l'entourant, comme je le pensais.

– Tu jouis et hop, tu deviens pudique ?

– Tu es cru.

– Yep.

– Et prétentieux.

– Flash news.

– Agaçant.

– Très.
– Arrête de parler.
– D'accord, j'arrête.
– Non, vraiment, stop.
– Stop, je ne dis plus rien.
– Reviens.
– Pourquoi ?
– Pour... tu sais...
– Non. Je ne vois pas.
– Toi !
– Moi quoi ?
– Pourquoi tu es odieux, d'un coup ?
– Je ne suis pas odieux. Tu te payes un orgasme et tu me demandes d'être *plus... moins... pendant que...* Je l'imite.

Sérieusement, qu'on me cite un mec qui aimerait s'entendre critiquer juste après. Un seul. Merde ! Je suis amoureux, mais pas dénué de fierté. Un minimum, quoi ! Sans déconner.

Comme elle ne dit plus rien, je sors de sa chambre et en claque la porte. Ça aussi, je suis sûr que tout le monde en a profité. Et je m'en fous. Elle est déçue, OK, mais elle aurait pu, je ne sais pas, faire semblant ? Attendre un peu et me dire plus tard ce qui ne lui a pas convenu. Non, il a fallu de suite qu'elle me rappelle que je suis loin, tellement loin de ses critères de perfection que tout cela est probablement une énorme connerie et que celui qui va en baver un max, ce sera moi. Parce que j'ai adoré chaque seconde où j'ai lu l'extase sur son visage. Chaque mouvement incontrôlé qu'elle a eu pour m'encourager à continuer. Mais dans le genre efficace pour me faire débânder, sa réaction dépasse toutes les espérances.

Même si j'ai faim, je vais me coucher directement. C'est l'effet qu'elle est capable de me faire, visiblement. Je m'enferme à clef, elle serait foutue de venir me voir pour discuter, et là, c'est vraiment la dernière chose dont j'ai envie. En fait, j'ai juste envie de dormir. Je sais que je

suis comme je suis, et non, je ne change pas au lit. Je reste le même. Elle espérait quoi ? Découvrir d'un coup un homme tendre et attentionné et romantique et toutes ces conneries après lesquelles elle court depuis que je la connais ? Ouais... ben non. Miss Chevalier vient juste de réaliser qu'aucun héros de romance ne se cache en moi.

– L’amour te va si bien !

Je ne regarde pas Lise, je vais directement à la machine et me fais couler un café dans mon mug de voyage. Je sens qu’elle va continuer, mais si je pense très fort qu’elle n’existe pas, peut-être qu’elle cessera d’exister. Peut-être.

– Je me suis levée tôt exprès pour profiter de tes premières impressions.

– C’est fantastique. Et j’aimerais vraiment m’asseoir avec toi et parler de ma vie privée pendant des heures tout en nous faisant une manucure, mais j’ai un taf, tu sais... Donc, salut.

J’attrape mon café et lui adresse un vague signe de la main. Elle proteste, me parle, je l’entends évoquer l’obligation due à mon statut de témoin... et je l’ignore.

Une fois dans ma voiture, je sélectionne ma playlist spéciale motivation, car j’en ai bien besoin, ce matin. *Suite-Pee* démarre et je soupire un bon coup pour me mettre en mode « infirmier » et laisser mes soucis personnels ici, dans l’allée. C’est quelque chose qu’on apprend assez tôt dans le milieu, se blinder, séparer le privé et l’émotionnel du travail et du professionnel. On peut avoir de l’empathie, mais on ne doit pas laisser notre vie influencer sur les patients. Ni l’inverse, d’ailleurs. Je ne suis pas une machine, donc je suis forcément touché par ce que je côtoie tous les jours. Mais je fais le même travail de recentrage le soir en rentrant chez moi. Parfois, c’est

plus dur, comme avec Aurélie... Cette gamine n'a laissé personne indemne dans l'équipe. Même si Anthony en est ressorti plus marqué que nous, étant son infirmier principal. Mais il faut tourner la page, avancer, se protéger.

Au moment où je consulte mon planning sur mon téléphone, la portière passager s'ouvre et Audrey s'engouffre dans la voiture.

– Je regrette ce que j'ai dit. C'était maladroit, blessant et tout à fait inapproprié, car tu m'as plus que comblée, Sofiane.

– OK.

Elle me regarde et attend. Et quand elle comprend que je n'ai pas l'intention de développer, elle reprend :

– Tu m'en veux ?

– Oui, mais là, je pars bosser. Donc...

Je lui fais signe de sortir. Elle plisse un peu les yeux et continue comme si je n'avais rien dit :

– Quand tu es odieux, comme ça, je suis curieuse de savoir si c'est vraiment toi. Ou si c'est un mécanisme de défense. Ou...

– Il est à peine six heures et demie du matin, ça me paraît beaucoup trop tôt pour une psychanalyse. Et *je pars bosser*, je répète en agitant la main vers l'extérieur.

– Est-ce que tu viendras me voir, ce soir, pour qu'on parle ?

– Parler de quoi ?

– De nous.

– Je ne suis pas sûr d'avoir envie que tu continues ta psychanalyse sur moi. Je propose qu'on laisse passer le mariage, que tu réfléchisses à ce que tu veux vraiment de ton côté. Parce que moi, je sais ce que je veux. J'ai eu cinq ans pour y penser. Et comme tu me l'as si bien fait remarquer, pour toi, c'est nouveau. Alors, là, je pars bosser.

Cette fois, elle n'insiste plus, mais avant de sortir, elle se penche vers moi et dépose une timide caresse de ses lèvres sur les miennes. Elle recule un peu, mais reste où elle est. Ses yeux fixés sur les miens et sa main sur la poignée derrière elle. Je m'approche et l'embrasse,

beaucoup moins sur la réserve. Le seul contact entre nous, c'est ce baiser. Je la mords, elle sursaute mais ne s'éloigne pas. Je lèche la morsure et reprends ma place. Je boucle ma ceinture sans plus la regarder. Est-ce que j'avais envie de la punir ? Oui. Est-ce que je vais la laisser mariner toute la journée ? Oui. Est-ce que j'y prends du plaisir ?

Oui.

Elle sort enfin et je démarre ma tournée par une perfusion à changer.



– Alors, mon petit Sofiane, comment ça se passe, en ce moment ?

Je range les tubes de prélèvement de son mari et souris en entendant madame Boulon tâter subtilement le terrain.

– Comment se passe quoi ?

– Vous savez, les filles, l'amour...

Elle pousse un soupir qui pourrait autant dire qu'elle est fatiguée que nostalgique.

– Il paraît que je ne m'intéresse pas aux filles, alors je ne saurais vous dire.

– Oh. Je n'avais pas réalisé... Un homme dans votre vie, Monsieur Dalmasso ?

– Non plus. À part vous, Madame Boulon, je n'ai personne.

Elle glousse et son mari ricane avant de camoufler sa réaction dans une fausse quinte de toux. Je leur souhaite une bonne journée et prends la direction du labo. Quand je découvre la voiture d'Anthony juste devant, je sais que ce n'est pas une coïncidence.

– Ah, Sofiane...

– Si tu termines ta phrase par « quelle surprise », je vais être obligé de devenir violent.

– OK. Je ne te ferai pas cet affront. Donc, je disais : ah, Sofiane, toi ici ?

– Oui, j’ai longuement hésité entre aller faire une partie de curling et déposer mes prélèvements de la matinée... puis le professionnalisme l’a emporté. À ce soir.

J’entre et laisse ma mallette à l’accueil. Quand je sors, il n’a pas bougé.

– Tu es sérieusement encore là ?

– Je me suis dit que puisque nous sommes tous les deux ici, on pourrait déjeuner ensemble !

– Fais attention, trop d’enthousiasme peut être considéré comme de la démence précoce et tu te retrouverais avec une chemise blanche aux manches extrêmement longues. Le blanc te va tellement peu au teint...

Je le contourne, mais je doute qu’il lâche l’affaire aussi facilement.

– C’est moi qui paye.

– Indien ?

– C’est le resto le plus cher !

– Tu payes, c’est que tu veux désespérément avoir des infos à partager avec Lise. Donc, indien.

– Deal. Elle me remboursera la moitié.

– On se retrouve sur place.



– Je dois déjà te dire que j’étais vraiment, mais vraiment mal à l’aise, hier soir.

Je lui souris et croque dans un naan.

– Audrey, quoi...

– Vous l’avez entendue ?

– Je pense que Morgan, en face, l’a entendue.

Je ne souris plus.

– Pourquoi faut-il toujours que tu me gâches le plaisir ?

– Quoi ? C’est un voisin !

– C’est le frère de ta meuf et c’est un type que je n’aime pas.

– Bon, sinon, je t’ai entendu sortir de sa chambre de bonne humeur, hier soir. Dois-je comprendre que tu es allé dormir sur ta béquille ?

– Qui, dis-moi, qui de nos jours emploie encore cette expression ?
Ah attends... bouge pas...

Je sors mon téléphone et réponds à un appel imaginaire.

– Tiens, c’est pour toi, je lui dis en le lui tendant. Les années quatre-vingt veulent récupérer leur expression.

Il pousse mon portable d’un revers de la main, même pas agacé. C’est là que je vois le pouvoir qu’il me donne sans même en avoir conscience. Lise et lui sont tellement avides d’en savoir plus sur Audrey et moi qu’ils sont, je pense, prêts à tout pour ça. En témoigne ce repas.

– Est-ce que j’ai l’air du mec qui va raconter ce qui se passe en privé avec sa copine ?

– Donc, c’est bien ta copine ?

– Pose-lui la question, car s’il y en a un de nous deux qui n’est pas sûr de lui, c’est elle.

– Oh : terrain miné.

Les plats sont déposés devant nous et j’attaque mon poulet korma en vérifiant mentalement que ce déjeuner improvisé ne va pas contrecarrer mes plans question timing.

– Disons que je ne suis pas fan de la situation.

– Allez, raconte, ça te fera du bien.

Il a beau être très indiscret, presque autant que moi, il sait toujours quand j’ai besoin de parler. Ange, c’est un peu notre « papa » à tous. Il est là quand on a besoin de lui, nous sort parfois une phrase philosophique qui tombe à pic, et on sait que, quoi qu’il arrive, il sera toujours la voix de la raison. Anthony, c’est plus mon meilleur pote. Celui avec qui je vais me bourrer la gueule, jouer à la console pendant des heures, et parler de ce qui me tracasse. Avec Anaïs, il est aussi le seul à connaître mes projets.

– Je savais qu’elle espérait mieux que moi, tu vois, mais l’entendre de sa bouche... je ne sais pas... Ça concrétise une idée que je pensais

pouvoir contourner.

– Traduction ?

– Elle n’a pas apprécié nos interactions verbales pendant que je la faisais jouir.

Il s’étouffe. Encore. Ce type a de gros soucis avec la déglutition. Il devrait sérieusement se faire examiner.

– Je vois.

– Non, tu ne vois pas. Parce que toi, tu es... toi.

– Oui, et toi, tu es toi. Merci Captain Obvious.

– Tu es là avec toutes tes petites attentions envers Margaux, même quand elle piétinait ton cœur avec ses talons aiguilles.

– Aïe. C’est bas.

– Mais non, regarde maintenant où vous en êtes. Ce n’est pas moi, ça. Je ne vais pas d’un coup devenir l’homme de ses rêves. Et si je peux lui faire prendre son pied comme elle ne l’a jamais pris avant, crois-moi, il lui manquait ce romantisme auquel elle s’accroche désespérément.

– Tu en es sûr ?

– Je cite : *tu ne peux pas être plus... moins... pendant que...* C’était sa réaction après son orgasme.

– Ah ouais...

– Voilà.

– Rude. Pourtant elle te connaît...

– Donc, pour répondre à ta question, voilà où nous en sommes, Audrey et moi.

– Au risque de me faire accuser de plagiat, je vais reprendre ce que tu me disais il y a quelques mois. Tu crois qu’elle te mérite ? Tu sais que je l’adore, vraiment, mais si elle n’est pas prête à t’accepter comme tu es et qu’au premier orgasme elle essaie déjà de te changer...

– Je valide ce que tu dis, mais il y a un gros souci.

– Lequel ?

Je bois une gorgée de mon verre d’eau et prends le temps de m’essuyer la bouche. Puis je le regarde bien dans les yeux et lui dis :

– Je suis amoureux d'elle. Et l'amour, on sait que ça rend con.



– Comment va-t-elle, aujourd'hui ?

L'infirmière en chef soupire, mais elle me sourit tout de même.

– Fatiguée. Elle sera contente de vous voir.

Je la remercie et me rends dans la chambre 207. Je tape et entre sans attendre, l'habitude. Je m'approche du fauteuil qui fait face à la fenêtre, d'où on aperçoit le parc intérieur de l'institut. Le cadre n'est franchement pas désagréable, mais ça reste un lieu hospitalier et pas un foyer.

– Bonjour, Sybille.

Je m'assois à côté d'elle, sur une chaise. D'abord, elle ne réagit pas. Elle fait ça, parfois, lorsqu'elle est dans son monde. Il lui faut le temps de réaliser qu'elle n'est plus seule. Et c'est un moment que j'utilise pour l'observer. Je la trouve effectivement fatiguée. Ses traits sont tirés et les poches sous ses yeux prouvent qu'elle ne dort pas bien. Puis je remarque les sangles. Elles ne sont pas souvent en place, et si elles sont là, c'est qu'elles sont nécessaires. Ça me fait mal, mais je sais qu'elle est bien traitée ici et que c'est pour sa sécurité.

Le silence s'étire entre nous. À certaines de mes visites, elle ne me parle pas du tout, elle reste prostrée et je repars sans qu'elle m'ait dispensé un seul regard. Cet après-midi peut ressembler à ça, comme elle peut également s'apercevoir de ma présence. Même dans ce cas, il y a cinquante pour cent de chances qu'elle me reconnaisse. Tout autant qu'elle me prenne pour un inconnu.

– Sofiane.

Le soulagement, je le vis intérieurement, car je ne veux pas la mettre mal à l'aise.

– Sybille...

J'approche la main de son visage et repousse une mèche de cheveux qui s'est échappée de la longue tresse qu'elle porte dans le dos.

Beaucoup de patients voient leurs cheveux coupés court pour des questions pratiques. Sybille a la chance de n'en être pas encore là. C'est parce qu'elle apprécie être coiffée. Il m'est arrivé de brosser ses cheveux durant une heure, tout en discutant, et elle ne s'est pas lassée ni agacée.

– Je n'ai pas mal, me dit-elle comme pour me rassurer.

– C'est bien.

– Je sais qu'ils ne font pas ça contre moi.

Je lui souris et prends ses doigts dans les miens. Elle exerce une légère pression et reporte son regard usé devant elle.

– J'aime le mois de mai. Le parc retrouve de la vie.

Je fixe à nouveau l'espace vert à travers la vitre.

– Le soleil, aussi, j'aime sa présence. Je déteste l'hiver. Elles me parlent plus en hiver, tu sais ?

– Oui, je le sais. Mais le soleil les fait un peu taire, non ?

– Oui ! s'enthousiasme-t-elle, en inclinant le visage.

Ses paupières s'abaissent et nous restons un long moment ainsi. Elle, perdue dans son univers. Moi, étranger de son monde, je reste à la frontière et j'attends. Je remarque une autre mèche rebelle sur son front. Ça m'agace, car elle ne peut rien faire pour l'en retirer. Alors je lâche délicatement sa main et vais chercher la brosse sur sa table de chevet.

– Je vais refaire cette tresse, je ne sais pas qui s'en est chargé, mais c'est du travail bâclé.

– Merci, Sofiane.

Elle se redresse un peu, autant que possible, et je retire l'élastique pour ensuite libérer ses cheveux. Je sais qu'il ne me reste pas longtemps avant mon prochain patient. Je roulerai un peu plus vite et je rentrerai plus tard à la maison, tant pis. Je passe lentement la brosse sur toute la longueur, elle se met à fredonner. Je souris en reconnaissant *Son of a Preacher Man*. Elle me surprend toujours, lorsqu'elle chante. Je termine sa tresse, dépose un baiser sur le haut de sa tête et lui murmure « au

revoir ». Quand je sors de la pièce, elle chantonne toujours. L'infirmière avait raison : elle était contente de me voir.



– Je peux entrer ?

Audrey hésite sur le pas de ma porte. Je pose mon stylet et ses yeux suivent le mouvement.

– Tu dessines ? Tu veux que je revienne plus tard ?

– Tu te cherches des excuses ? C'est devenu tellement bizarre pour toi de me parler ?

Elle secoue la tête et avance assez pour refermer derrière elle.

– Je peux voir ?

– Non. Tu veux parler ? Parlons.

Je réduis la fenêtre sur laquelle j'étais en train de bosser et tourne ma chaise vers elle.

– Je suis désolée, pour ce que j'ai dit.

– Je sais. J'avais entendu la première fois. Tu t'en veux tant que ça ?

– Oui, beaucoup. J'ai été maladroite.

– Clairement.

– Et c'était parfait, je t'assure. *Tu* étais parfait.

– Faux.

– Si, ça l'était. C'est juste...

– Tu n'es pas à l'aise avec moi ? Je peux le comprendre. Mais va droit au but.

– Tu ne me laisses même pas le temps de m'habituer ! Tu voudrais que du jour au lendemain, je te voie comme... alors que...

Elle serre les poings et soupire d'agacement. J'arrive à l'atteindre. Ça signifie qu'elle ne se fout pas totalement de moi.

Elle regarde autour d'elle, m'évite, et j'attends patiemment.

– Je vais faire des erreurs. Parce que je ne suis pas parfaite.

Trop facile.

Ses yeux s'arrêtent enfin sur moi.

– Je n'ai pas envie d'un autre.

Pas assez.

Elle fait un pas en avant.

– Tu me manques. Mon ami me manque.

Je lève un sourcil.

Elle fronce les siens.

Un pas de plus.

– Donne-moi une chance. Une autre chance.

– Une chance pour m'humilier, encore ?

– Non. Une chance de t'aimer comme tu mérites que je t'aime.

– Je vais te dire ce qu'on va faire. Demain, Lise et Ange se marient. Donc on va se rendre ensemble à la Mairie, passer une excellente journée et une excellente soirée. Pour eux. Dimanche, nous aurons tous la gueule de bois. Lundi, on reprend le travail, toi et moi, avec en plus la tournée d'Ange à assurer. Reparlons de tout ça le week-end prochain.

– Tu veux que je te supplie ? C'est ça ?

– Non, bien que ça pourrait être marrant. Mais ça ne changerait pas le fait que tu m'as demandé du temps pour t'habituer. Je t'en donne.

– Tu me proposes du temps sans toi. Comment pourrais-je m'habituer à toi si tu n'es pas là ?

– Je serai au mariage, demain.

Elle avance encore et s'agenouille devant moi, ses mains sur les accoudoirs de ma chaise.

– Tu suggères que nous oublions ce différend entre nous le temps d'une semaine ?

– C'est ça. Pour Lise et Ange.

– Donc, on est quoi... un couple ?

Je regarde mon poignet où je n'ai pas de montre, mais j'aime les effets spéciaux, et je réponds :

– Tu crois que tu auras assez de temps d'ici à demain pour t'habituer à cette notion de couple ? Parce que sinon, honnêtement Audrey, je préfère qu'on y aille entre amis.

Elle recule et s'assoit sur le sol en tailleur, toujours face à moi, mais en ajoutant une petite distance. Je pourrais lui dire « OK soyons fous, habituons-nous ». Sauf que je vais souffrir, je sens qu'elle n'est pas convaincue, pas prête.

– Depuis que je te connais, tu cherches l'homme parfait. Tu as même une liste des critères que tu souhaites qu'il remplisse pour te convenir. Cite-moi un élément de ta liste que j'honore. Un seul.

Comme je m'en doutais, le silence me répond. Je connais sa liste, je sais qu'il n'y a pas plus différent que cette liste et moi. Je le savais quand je lui ai proposé ce plan cul, et je le savais quand je lui ai avoué être amoureux d'elle. Dans le jargon, on appelle donc ça une mission suicide. Dans *Kuzco*, ils disent « Venez les gars, personne n'est éternel ! » et se jettent au combat. C'est un peu ce que j'ai fait. Je n'avais juste pas anticipé n'être pas prêt à me battre. Je pensais l'être, sincèrement, j'avais tout un plan pour lui prouver que, malgré mes lacunes concernant cette liste, j'étais le bon. L'homme de sa vie. Parce que je l'aime plus et mieux qu'aucun autre ne pourra jamais l'aimer. Je le sais. Alors pourquoi je ne suis pas en mesure d'accepter ses hésitations, ses incertitudes ? Tous ces doutes qu'elle voit quand elle me regarde ?

Quand *je* la regarde, c'est elle que je vois. Avec ses défauts, ses qualités, ses hauts et ses bas. Tout. Le packaging complet. Je ne choisis pas, je prends tout et je compose avec. Et si elle me faisait jouir du bout des doigts parce que ça risque d'être sale, et qu'elle est maniaque comme ça, tant pis. Je me moquerais sûrement d'elle, oui, c'est certain, même. Mais je ne le lui reprocherais pas. Je ne lui demanderais pas d'être quelqu'un d'autre.

Elle se lève et sort de ma chambre. Je hausse les épaules. On ne peut pas gagner sur tous les tableaux. Je savais pertinemment que notre relation ne serait pas une promenade dans la rosée du matin avec des papillons qui nous tournent autour. Je m'apprête à retourner

à mon dessin abandonné quand elle revient en trombe, plus agacée que jamais.

– Tiens, tu vois ça ? Tu sais ce que c'est ?

Elle agite une feuille sous mon nez et je reconnais de suite ce dont il s'agit. La liste. Pardon : LA LISTE.

Elle la déchire. Cette liste que je lui ai toujours connue, elle la réduit en tout petits confettis qui tombent sur le sol de ma chambre. Elle croise les bras, tape du pied (tape du pied !) et me lance :

– Alors ? Tu me crois, maintenant ? Tu me laisses me planter et me rattraper ?

Elle est déterminée. Vraiment. Et en colère. J'analyse mes options. La faire ramper encore un peu, en sachant que quoi qu'il arrive je lui mangerai toujours dans la main. Ou mettre fin à son supplice et démarrer cette relation dont je rêve depuis trop longtemps.

– Ça dépend.

– De quoi ? Tu veux quoi encore comme preuve que je suis désolée d'avoir été si conne ? Que je me flagelle ? Que je me traîne à tes pieds ? Que je mange de la viande ? Quoi ? Dis-le, je le fais et on peut enfin assouvir la tension sexuelle que je suis sûre tu ressens autant que moi !

– Non, mais... en fait, je voulais juste savoir si tu avais l'intention de balayer ton bordel. Maintenant, si tu proposes de...

Elle me pousse. Ma chaise à roulettes tombe en arrière, je bats des bras dans un réflexe stupide et inutile, et je me ramasse.

– Merde !

Elle s'accroupit à côté de moi et sourit :

– La tendance, c'est de dire « merveilleux ».

– Tu m'as poussé !

– Je t'ai poussé. Et maintenant, j'ai ton attention ?

– Tu m'as poussé !

– J'avais entendu la première fois, se moque-t-elle.

– Tu vas te rappeler de tout ce que je dis pour me le renvoyer dans la face à un moment ?

– Possible.

– Tu m’as poussé !

– Cette dispute m’a donné envie de toi, Sofiane.

– Quoi ?

J’essaie de me rasseoir, mais elle pose la main sur mon torse et je me rallonge malgré moi, car je n’arrive pas à retrouver mon équilibre. Sérieusement, on dirait T-Rex, la tortue mutante d’Emma, quand je la fais tomber sur le dos. Je suis ridicule, et elle est excitée ? Les meufs, sans déconner...

– Je ne suis pas un gigolo à ton service ! je tente de protester.

– Certes. Toutes mes excuses. Je vais te laisser réfléchir, comme ça tu t’habitueras au fait que j’ai envie de toi. Bonne nuit, Sofiane.

– Quoi ?

Je réussis enfin à me relever quand elle sort de ma chambre.

– Hé ! Reviens ! On n’a pas fini de parler ! Tu dois nettoyer tes bouts de papiers ! Audrey !

– De l’eau dans le gaz ? Des nuages gris dans le ciel bleu de votre amour ? Une couille dans le potage ?

– Lise, je n’hésiterais pas à frapper une femme.

– *Ma* femme ? relève Ange qui débarque dans le couloir où j’essaie de passer, mais avec tous ces boulets au milieu, impossible d’avancer.

– Demain, je serai ta femme !

Elle couine et ils s’embrassent.

– Vous n’avez pas un appartement ? Et puis ça ne porte pas malheur de voir la mariée la veille du mariage ?

– Ce qui porte malheur, c’est de voir ta tronche, là. Pourquoi t’es couvert de confettis ? T’as ouvert les confettis pour la Mairie ? s’affole Lise. Tu n’avais pas le droit ! Tu ne peux pas utiliser la déco à l’avance ! J’ai passé des heures à perforer et emballer ces confettis !

– Lise, on n’a pas de confettis... murmure Ange en la maintenant loin de moi.

– T’es sûr ?

– Certain. On a opté pour des bulles, tu te souviens ?

– Ah. Oui. D'accord.

Elle arrête de se débattre et je remarque Anthony et Margaux postés à l'entrée du couloir. Discrets, mais présents.

– Tu as encore énervé Audrey et tu vas *encore dormir* ...

– *Tout seul ce soir et tu vas encore le regretter* ...

– Vous êtes sérieux ? je demande à Lise et Anthony qui continuent de chanter ce vieux tube. Vous avez répété, hein, rassurez-moi, ça ne vous est pas venu instinctivement ?

Ange surfe sur son téléphone sans plus nous prêter attention, Margaux sourit car elle est encore dans la phase « lune de miel » où tout ce que dit ou fait Anthony est absolument parfait. Et les deux abrutis continuent de chanter. Heureusement, Anthony remonte le niveau général étant donné que Lise n'a jamais su chanter juste. Je profite qu'ils soient absorbés dans leur performance désastreuse pour me faufiler dans la chambre d'Audrey. Je pousse le verrou et me retourne. Elle est assise sur son lit. Elle me regarde et ne fait rien d'autre.

– Ils chantent Elmer Food Beat, je l'informe en avançant vers elle.

– J'entends.

– Pousse-toi.

Elle me fait de la place et je m'assois contre le mur à côté d'elle, nos jambes étendues devant nous.

– Ils mériteraient qu'on vote un décret pour leur interdire à tout jamais de faire un duo, je propose en lui prenant la main.

– Tu as ma voix.

– Ou alors, on pourrait les vendre au gouvernement comme armes de destruction massive et devenir riches.

– Oui, mais sans possibilité de retour. Vente ferme et définitive.

– Oh, tu es dure en affaires !

Elle pose la tête sur mon épaule et soupire.

– Tu m'as vraiment manqué. Ne t'éloigne plus comme ça.

– Ne me demande plus de changer.
– Jamais. Promis. J'étais... confuse.
– Là, je peux comprendre. Cet orgasme était extraordinaire.
– Il l'était.
– Du coup, tu ne savais plus trop qui tu étais. C'est ça ? Dis-moi ton nom.

– J'ai oublié...
– Hé, c'est un peu l'effet que je fais aux femmes.
– Quelles femmes ?
– Les femmes en général. Elles m'adorent.
– Je sais qu'elles t'adorent. C'est parce qu'elles ne te connaissent pas.

– Tu me connais et pourtant tu m'adores.
– Non, c'est faux. Et tu le sais.
– Bien sûr que je le sais, tu fais bien plus que m'adorer. Tu me kiffes.
– On a le droit de dire « kiffe », encore ?
– Je pense que oui. Alors, tu me kiffes ?
– Je ne sais pas. Où ça se situe dans l'échelle des sentiments ?
– Tu as raison, ce n'est pas assez fort. Tu m'adules.
– C'est ça, je t'adule.

Elle me pousse jusqu'à ce que nous soyons tous les deux allongés par-dessus son couvre-lit. Elle se blottit contre moi, son bras en travers de ma taille et son visage contre mon torse, une jambe mêlée aux miennes. Une fois bien installée, elle reprend :

– Quelles femmes ?
– Toutes les femmes ! N'importe quelle femme qui croise mon chemin succombe à mon charme. C'est instantané.
– Comme dans la pub pour le déo ?
– Pire encore ! Car moi, elle me voit à... allez, cent mètres, et bam !
– « Bam » ?
– Bam : elles tombent amoureuses, littéralement.
– Ça doit faire mal.

- L’amour, ça fait mal.
- Non, l’amour ça fait du bien.
- Si tu n’as pas mal quand tu aimes, Audrey, c’est que tu n’aimes pas comme il faut. Tu t’y prends de travers.
- D’accord. Apprends-moi à aimer correctement, alors.
- Je vais faire ça.
- Promis ?
- J’ai déjà commencé ton enseignement.
- Quand ?
- Je t’ai manqué ?
- Oui.
- Voilà.



– Sof ! Sors d’ici ! Je dois me préparer avec ma demoiselle d’honneur !

Les beuglements de Lise nous font sursauter. Habillés, enlacés, chastes. Ouaip, ce n’est pas comme ça que j’espérais me réveiller de notre nuit. Mais je n’aurais rien souhaité d’autre malgré tout. Je secoue un peu Audrey que les hurlements de sa copine n’ont même pas fait bouger d’un millimètre.

– Audrey, y’a Queen qui va défoncer ta porte si on ne va pas lui ouvrir.

– Je vais défoncer la porte *et* te mettre dehors ! complète la future mariée à travers la paroi.

Audrey grogne, je me lève et tire le verrou. Je me fais bousculer et mettre dehors sans rien comprendre.

Café.

Je suis l’odeur jusqu’à la cuisine où Anthony et Margaux sont fraîchement réveillés aussi.

– Je hais Lise, je déclare en me servant une tasse.

– Tout le monde hait Lise, ce matin.

– Où est Ange ? Il est le seul à la canaliser.

– Ça va te plaire, me répond Anthony en bâillant. Il est parti se préparer chez lui.

– Je veux me préparer chez lui ! je geins en me jetant sur une chaise. Salut Margaux.

– Bonjour.

Elle me sourit comme elle le fait toujours, avec dix tonnes de regrets dans les yeux. C'est bien, qu'elle continue à me craindre, c'est le mieux.

Je m'allonge à moitié sur la table, la tête dans les bras, quand la tornade Lise débarque :

– Sof ! Tu es le témoin du marié ! Qu'est-ce que tu fais encore là ? Va le rejoindre !

– Chef, oui chef ! je crie, et vais chercher mes affaires sans me faire prier.

Plus vite je m'échappe d'ici, mieux c'est.



– Qu'est-ce que ce type fait là ? je demande à Audrey dès que je la vois arriver devant la Mairie.

– Qui ?

Je l'attrape par les épaules et la retourne. Et ça fait tilt.

– Il m'a envoyé quelques messages et...

– Comment ça ?

– Il n'a pas très bien pris la façon dont ça s'est terminé et...

– Terminé ? Rien n'avait commencé !

– Je sais, mais je crois qu'il n'a pas bien compris que...

– Tu avais quand même invité Bob pour être ton cavalier au mariage de Lise et Ange !

– C'était avant !

– Avant quoi ?

– Avant toi ! Je vais lui expliquer et...

Elle commence à aller vers lui, je la retiens et l'embrasse. Langue, bruitage, tout y est, options dents qui se cognent et main qui agrippe ses fesses incluses. Option record d'apnée, aussi. Elle s'accroche à moi, je la renverse un peu en arrière, j'entends siffler. Je souris contre ses lèvres, elle s'accroche plus fort. Je la relâche enfin, elle me fixe avec ses grands yeux étonnés. Je tourne légèrement la tête. Bob n'est plus là. Mes explications sont toujours efficaces. Je l'aide à se redresser et lui offre mon sourire « beau gosse », celui qui devrait m'aider à lui faire oublier que je viens de lui rouler une pelle devant les invités au mariage, dans la rue, en lui pelotant les fesses.

– Cindy Lauper ? je lui demande dans une tentative de changer le sujet.

– Heu...

– Très bon choix.

Ses cheveux ressemblent un peu à la coupe que ma sœur a prévue pour l'occasion, très années quatre-vingt. Ça la change complètement. La petite jupe tutu laisse voir des bas résille retenus par un porte-jarretelles. Son court blouson en simili cuir cache à peine le débardeur échancré qui expose un soutien-gorge noir. Et...

– J'ai foutu en l'air ton rouge à lèvres, désolé.

– Tu...

– Sans voix. Voilà, ça c'est une excellente réaction ! Mesdames et messieurs : mon baiser l'a laissée sans voix !

– Sofiane ! Cesse de molester ma demoiselle d'honneur et viens faire ton boulot de témoin !

– Je t'abandonne, essaie de t'en remettre.

Nous faisons entrer tous les invités dans la salle de la mairie. Elle est grande et lumineuse, nous ne sommes pas nombreux au point de la remplir, mais tous les proches ont joué le jeu et le contraste entre la noblesse des lieux et nos looks rock des décennies précédentes est excellent. J'adore cette idée de mariage décalé. C'est parfait pour Lise. Et tout ce qui est parfait pour Lise l'est pour Ange. Enfin, j'imagine, vu

qu'il l'a attendue une dizaine d'années. Au moins, en ce qui me concerne, j'ai attendu moitié moins de temps. Est-ce que c'est notre truc, à nous trois, avec Anthony et Ange, d'attendre la bonne ? Je ne dirais pas que je suis resté pur et innocent, mais la seule à qui je pensais, tout le temps, a toujours été Audrey. Je l'ai attendue...

De ma chaise à droite de celle de Jérôme, le frère d'Ange, je me penche pour la voir. Elle aide Margaux à faire rentrer sa jupe autour d'elle. Elle sourit. Puis des notes de guitare retentissent dans la salle, sûrement le morceau choisi par Lise pour leur entrée dans la mairie. Elle arrive au bras d'Ange, ils ont décidé de bafouer toutes les traditions. Il est tout en noir, les cheveux remontés dans un chignon en vrac, comme toujours. Sa version de Johnny Cash, sans la coupe. Et Lise, eh bien... c'est Lise. Débardeur léopard, pantalon en cuir, sa version de Nancy Spungen, en bien plus jolie.

Ah je reconnais ! *Crazy Little Thing Called Love* . C'est ça la musique. Et quand Lise écarquille les yeux et se met à courir vers l'arrière de la pièce, abandonnant son fiancé qui sourit, tout le monde la suit du regard.

)

– Anthony, tu baves.

Il se retourne vers moi, la bouche ouverte, et se passe machinalement la main sur le menton.

– Jeff Monroe ! répète-t-il pour la treizième fois.

– Va le voir.

– Non, je ne suis pas prêt. Je n'ai rien préparé. J'ai besoin de réfléchir à quoi lui dire !

– Margaux, ton mec panique et c'est ton rôle de gérer ça, maintenant.

Je les laisse et pars à la recherche d'Audrey. Nous sommes devant la mairie, les bulles ont volé vers les mariés quand ils en sont sortis, maintenant tout le monde discute tranquillement en attendant de rejoindre le *diner* où l'apéro et la soirée auront lieu. Et j'ai perdu ma copine. Ça commence bien, cette histoire.

– Sofiaaaaaane !

Lise déboule vers moi, elle a pris un truc, c'est obligé. Je me demande si Loïc ne lui a pas préparé un punch quand il est arrivé ce matin...

– Tu connais mon papa ? Papaaaaaaa !

Le fameux Jeff s'approche de moi. Je dois avouer ne pas être son plus grand fan, pour la simple et bonne raison que je ne connaissais pas son existence avant que Lise et Anthony en parlent. Mais c'est un

bon musicien et c'est le père d'une amie. Le beau-père d'Ange, aussi... Je lui tends la main et il me sourit en me donnant une accolade.

– Le fameux Sofiane !

Le fameux ? Je jette un regard à Lise qui se raccroche au bras de son père aussitôt qu'il la lâche. Il n'était pas prévu qu'ils viennent, avec sa mère, à cause du prix du billet d'avion depuis l'Australie. Justement, Ange et Lise devaient les rejoindre pour la semaine, leur « lune de miel », qu'il ne faut surtout pas appeler comme ça au risque de faire paniquer Ange. Alors la surprise est totale.

– Céleste ! Viens rencontrer Sofiane ! hurle Jeff.

Je commence à comprendre d'où Lise tient son coffre...

– Le fameux Sofiane ? je répète en la regardant.

– Quoi ? Je raconte tout à mes parents.

– Tout ?

– Oh, Sofiane, quel plaisir de te voir enfin ! Alors, où est Audrey ?

Vous ne devriez pas être inséparables ?

OK, je vois : vraiment tout.

– J'ai perdu Audrey.

– Je l'ai vue partir par là, bon, venez, on va voir Anthony.
Anthonyyyyyy !

Je les salue et me dirige vers l'endroit qu'a indiqué Lise. Je ne suis pas convaincu qu'elle soit la personne la plus fiable vu son état, mais c'est ma seule piste. Et je découvre effectivement Audrey, assise sur un banc au bord du parc qui longe l'arrière de l'hôtel de ville. Elle est juste là, elle regarde devant elle. Je la rejoins et m'installe à côté d'elle. J'observe son profil, elle tend la main et serre la mienne.

– Je pensais vraiment que j'y arriverais.

– À quoi ?

Elle se tourne vers moi et me sourit, mais ce sourire sonne faux.

– Que ça ne me toucherait pas. Ce mariage, c'est magnifique, je suis tellement heureuse pour eux. Mais je suis jalouse. C'est mal, je sais.

– Tu voulais te marier avec Ange ? Parce que je suis sûre qu’il te prêtera Emma pour que tu t’entraînes, même sans que tu sois sa légitime épouse.

Elle rit. C’est plus sincère. On est sur la bonne voie.

– De quoi tu es jalouse ? Ce n’est pas ça, ton mariage de rêve. Toi tu veux l’église, la grande robe de princesse, la pièce montée de douze mètres de haut, les petites demoiselles d’honneur qui courent partout...

– Tu sais tout ça ?

– Tu n’en as pas fait un secret.

– Mais je pensais que ça te gonflait.

– C’est le cas. Mais si c’est important pour toi, alors...

– Alors tu t’en souviens.

Elle passe la main sur ma nuque et m’attire à elle pour m’embrasser et je la vois froncer très légèrement les sourcils.

– Un souci ? je lui demande avant que nos lèvres ne se touchent.

– Juste un petit mal de tête, ne t’en fais pas.

– Ils sont là !

Emma se met à sauter devant nous en tapant dans ses mains. Même pas le temps de goûter à la langue d’Audrey.

– Papa il a dit que je peux monter dans ta voiture, Sofiane, parce qu’il a dit que je devais te surveiller parce que tu fais que embêter Audrey à lui faire des bisous et que c’est dégoûtant. Mais moi j’ai dit c’est pas dégoûtant, Raphaël l’autre jour il m’a fait un bisou sur la joue, c’était pas dégoûtant. Et Papa il s’est étouffé et Lise elle a rigolé et Tonton il a rigolé aussi, alors Papa lui a dit qu’il se marrerait moins quand ce serait lui le papa. Mais Tonton il a même pas de chérie alors il peut pas être papa.

– Pourquoi la poche de ta robe est énorme ? je lui demande avant qu’elle ne m’épuise à parler.

– C’est mes jouets parce que peut-être je vais m’ennuyer parce que y’a pas d’enfants.

– Tu as pris quoi ?

Elle plonge la main dans la poche déformée de sa robe de princesse, j'ai abandonné l'idée de trouver le lien avec le thème du mariage, et elle en ressort une poignée de petits animaux.

– T-Rex il voulait venir au mariage, mais tous les autres voulaient venir aussi. Alors j'ai dit d'accord.

– T-Rex a un nœud papillon autour du cou, je lui fais remarquer.

– Ben oui, c'est un mariage.

– Va faire un bisou à papa et Lise et on te retrouve devant la mairie pour t'emmener avec nous, lui propose Audrey.

Emma repart en sautillant, elle a dû prendre la même substance que Lise.

– Quoi ? je lui demande quand je vois qu'elle m'observe en souriant.

– Elle t'adore.

– Emma adore tout le monde.

– Toi plus encore.

Je hausse les épaules.

– Tu m'as proposé la coparentalité parce que tu savais que je m'intéressais à toi ? Ou tu m'as dit que tu réfléchissais à ma proposition pour me pousser à dire oui ?

D'où sortent mes questions ? Aucune idée, mais il fallait que je lui demande. Elle ne sourit plus et a l'air totalement sonnée.

– Tu penses que je pourrais te faire ça ? T'utiliser ? Tu le penses vraiment ?

– Non, mais j'avais besoin de te l'entendre dire.

Je prends sa main et l'entraîne avec moi pour retrouver les invités. J'ai l'impression que le chemin qui nous attend est un vieux sentier tout cabossé où la DDE n'a pas du tout fait son taf depuis des décennies. Mais à partir du moment où elle y avance avec moi, les bosses ne me font pas peur. Juste un peu, juste de quoi rendre l'aventure un rien plus excitante.



- Tu as trop bu.
- C’était un mariage, bien sûr que j’ai trop bu.
- Non, mais là, tu es vert.
- C’est l’éclairage.

– Nous sommes dans la voiture, il n’y a pas d’éclairage.

Je tourne la tête. OK. Mauvaise idée. Note : ne pas tourner la tête.

– Audrey...

– Hum ?

– Audrey...

– Tu commences à me faire peur, Sof...

– T’as des paillettes, là...

Je fais remonter mon index de son genou au haut de sa cuisse. Elle se dandine un peu avant me mettre une tape.

– Je conduis. Tiens-toi tranquille.

Elle passe une vitesse, j’observe sa jambe gauche bouger quand elle appuie sur l’embrayage. Ces bas résille sont...

– Tu ne portes jamais des jupes aussi courtes. Tu devrais. Tu as de belles jambes.

– Tu regardes mes jambes ?

– Tous les célibataires ont maté tes jambes, ce soir. Et ceux qui étaient pris ont jeté des coups d’œil discrets. Mais je suis le seul à pouvoir les toucher.

Je recommence à la caresser. D’un coup, on n’avance plus.

– Feu rouge ? je lui demande en me redressant pour regarder autour de nous.

– Rase campagne, me répond-elle avant de couper le moteur et d’éteindre les phares.

– Oh, je vois, tu me fais le coup de la panne ?

Elle détache sa ceinture et se penche devant moi. Mon fauteuil recule au maximum. Elle remonte sa jupe et s’assoit à cheval sur mes cuisses.

Au lieu de continuer à faire le con, j'attrape ses cheveux et l'oblige à descendre son visage vers le mien. Je prends ses lèvres un peu trop brutalement, j'avoue avoir quelques difficultés à coordonner mes mouvements. Mais elle gémit et commence à lentement onduler des hanches sur moi. Alors je continue. Je ne pense pas qu'elle l'avouerait, mais je suis convaincu qu'elle aime que je ne la traite pas comme une nana délicate et fragile. Ses mains remontent sur mon ventre, je n'ai pas fermé ma chemise ni ma veste, finalement. Et puis plus rien. Elle retourne sur son siège et passe le dos de sa main sur sa bouche.

– Hé !

– Allonge ton dossier.

– Quoi ?

Elle soupire et le fait elle-même. Puis elle dégrafe mon jean et je la regarde faire, un peu dans un état second. Elle se penche vers moi et je la repousse. Elle me fixe, je ne distingue pas bien les traits de son visage, mais je sais qu'elle est déçue. Je connais chacune de ses expressions par cœur.

– Ne... J'en ai envie. Vraiment. Mais là...

– Tu as vraiment trop bu ?

– C'est ça. Désolé.

– Je peux essayer et...

– Non, je veux profiter de chaque seconde lorsque tes lèvres m'entoureront, Audrey.

Là, par exemple, je sais qu'elle rougit.

– Ramène-nous, prends-moi dans tes bras, dormons... Et demain matin, tu pourras me faire ce que tu veux.

– D'accord.

– Viens là.

Je la ramène contre moi, son front posé sur le mien, et je lui chuchote :

– J'en ai autant envie que toi. Peut-être même plus, parce que ça fait cinq ans que je t'imagine à genoux devant moi en train de me sucer,

entre autres. Mais pas comme ça.

Sa respiration s'accélère. Sa main se crispe sur ma taille.

– Tu es cru, Sofiane.

– Et tu aimes ça.

Elle ne répond pas, c'est inutile. Je remonte la main sous sa jupe, son porte-jarretelles me donne facilement l'accès à sa culotte. Je me faufile dessous, par le côté, et lui murmure à nouveau :

– Et tu aimes ça.

Elle gémit de frustration lorsque je me retire et reprends ma place. Mais elle boucle sa ceinture et nous conduit à la maison.



Oh putain !

J'espère que je ne suis pas en train de rêver. Parce que si c'est un rêve, c'est cruel de devoir se réveiller, à un moment.

Audrey, totalement nue, agenouillée entre mes cuisses, qui me sort du sommeil de la plus agréable des manières possibles. Moi dans sa bouche. Sa langue me lèche comme si j'étais une friandise, sauf qu'elle ne mange jamais de bonbons. Pourquoi je pense maintenant à son régime alimentaire, déjà ? Merde. C'était quoi, ça ? Où a-t-elle appris à faire ça ?

– Refais-le.

Et elle le refait. Elle aspire, juste le bout, tout en serrant le poing sur le reste de ma longueur et en me caressant plus bas de son autre main.

– Encore...

J'ignore ce qui m'excite le plus : qu'elle m'obéisse, sans réfléchir, dans la seconde, ou qu'elle m'ait pris au mot et se soit jetée sur moi au petit matin. Les deux à égalité, sans aucun doute.

– Stop !

Je la repousse et elle se redresse, l'air contrariée, les lèvres humides et gonflées.

– Quoi, encore ? Ça doit faire la quatrième fois que tu m’empêches de faire ça ! Ça devient fatigant, Sofiane !

Je me mets à rire. Je sais, je ne devrais pas. Mais la voir aussi agacée parce que je l’empêche de me sucer, impossible de ne pas me marrer.

– Sofiane...

La menace dans sa voix fait redoubler mon fou rire. Je m’assois et l’attrape par la taille. Elle fait mine de résister, mais aucun risque pour que ce soit efficace, je la retourne sur le dos et m’allonge sur elle.

– Préservatifs ?

Elle glisse la main sous l’oreiller et en sort un.

– Petite perverse, tu avais tout prévu...

– Je ne suis pas perverse, je suis prévoyante !

Elle râle, mais tout en protestant, elle m’enfile la capote et me met en position entre ses cuisses.

– Pressée ?

– Oui, et alors ?

– Rien, je vérifie. Prête ?

– Tu plaisantes ? Tu veux qu’on papote ? Tu vas...

Je la pénètre d’un coup et la fais taire dans la manœuvre.

– Tu disais ?

– Tais-toi.

– C’est ce qui me semblait.

Je me retire lentement. Et je ferme les yeux. La sentir autour de moi, ça demande un certain recueillement, pour la postérité. Elle place les jambes autour de ma taille et, l’une après l’autre, je les ramène un peu plus haut encore, repliées sur le côté. Le cri qu’elle pousse quand je reviens en elle, au maximum, me confirme que cette position est aussi bonne pour elle que pour moi.

– Plus...

– Plus quoi ? je lui demande en commençant lentement les va-et-vient.

- Fort... vite...
- Non, je ne crois pas.
- Pourquoi ?

Elle ouvre les yeux et me fusille en mode « si tu ne fais pas ce que je te demande, je te les coupe ». Mais je n'ai pas envie de précipiter ce moment. Alors je reviens encore, très doucement, et je l'embrasse en la sentant se contracter.

- Audrey... j'ai envie de te mordre.
- Mais...

Je souris contre ses lèvres et mordille à peine sa langue.

- Je peux ?
- Ça va faire mal ?
- Tu penses que je te ferais mal ?
- Je ne sais pas... non ?
- Tu me poses encore la question ?
- Dis-moi !

Un coup de hanches et elle me lance :

- OK, mords-moi !

Je m'immobilise en elle et dépose des baisers le long de sa mâchoire, son cou, le haut de son sein... j'en lèche l'extrémité durcie avant de l'emprisonner entre mes dents. Je lève les yeux vers elle, elle m'observe la bouche entrouverte, les yeux brillants. Je commence à serrer, elle gémit un peu. Je me retire d'entre ses cuisses jusqu'à ne laisser qu'un peu de moi en elle. Elle s'agrippe à moi. Elle a peur. Mais elle me fait confiance et me laisse faire. Et puis au moment où je la pénètre à nouveau, fort comme elle le voulait, je mords. Assez pour laisser une marque et qu'elle le sente bien, pas trop pour ne pas vraiment la blesser. Elle crie. Je veux dire... ouaip, je pense que Morgan a entendu, là, dans les méandres de sa gueule de bois. Et au lieu de me contrarier, j'aime l'idée que tout le monde dans le quartier sache à quel point je peux faire du bien à Audrey.

Je passe la langue sur la morsure, elle appuie sur ma nuque avec sa main.

– Encore. Mords-moi encore. S’il te plaît.

Toujours polie... Je la prends lentement, je savoure chaque seconde passée en elle. Je joue avec ses seins, je remonte l’embrasser. Elle dévore ma bouche comme si elle ne pouvait jamais en avoir assez. Je descends à nouveau sur sa poitrine, je pince d’une main tout en m’appuyant sur le matelas de l’autre, je remets ses jambes plus haut, car elle se laisse trop aller et perd une partie du plaisir... Et puis j’y vais plus vite, plus fort, comme elle le veut. J’essaie de la rendre folle. Qu’elle oublie toute capacité à réfléchir. Et je la mords encore, sur le côté du sein déjà marqué. Elle jouit. Je n’ai pas touché son clitoris une seule fois, et elle jouit. Il ne m’en faut pas plus pour la suivre. En silence. J’ai toujours été plus doué pour écouter. Et là, c’est elle que j’écoute.

Je m’écroule, toujours enfoui en elle. Et j’essaie de reprendre ma respiration.

– Tu m’as mordue. Deux fois, finit-elle par chuchoter.

– Et tu as adoré.

– J’ai adoré.

– Alors, heureuse ?

Je me prends un coup de poing sur l’épaule. Mais ça valait vraiment la peine, juste pour voir sa tête.

)

– Tu es sûr ?

– Ce n'est pas la première fois que je reste seul avec Emma. Et jusqu'à présent, elle est toujours en vie, hein, microbe ?

– Je suis pas un microbe !

– Pas de jeu vidéo violent, d'accord ?

Je regarde Audrey et prends une seconde avant de lui répondre sans l'envoyer directement balader.

– Tu t'es prise pour sa mère ?

Voilà, j'ai échoué, comme quoi, réfléchir avant de parler n'est pas utile.

– Nous en sommes responsables tous les deux, je te rappelle.

– Et tu t'en vas. Donc il reste moi, avec les pleins pouvoirs !

Emma sautille sur place et je place la main au-dessus de sa tête pour qu'elle s'y cogne à chaque bond. Elle se met à rire et j'adresse mon plus beau sourire à Audrey.

– J'en ai pour quelques heures, seulement.

– Va faire ce que tu as à faire, Emma et moi on s'est prévu un programme de ouf malade.

– C'est-à-dire ?

– Bon, Audrey, tu es lourde. Lâche-moi, un peu. Ses parents me font confiance, ça me suffit.

– Je ne dis pas que je ne te fais pas confiance, Sofiane, c'est juste que j'aurais dû être là et...

– Et tu ne seras pas là. Salut !

Je lui tourne volontairement le dos pour bloquer la petite de son champ de vision.

– Je propose une partie de *Pacman* , suivie d’une préparation de brownie pour le goûter qu’on mangera ensuite avec un chocolat chaud bourré de chamallows en regardant *Les Goonies* !

– Sof, il y a trop de gros mots dans ce film pour son âge ! tente de s’interposer Audrey.

Je place mon bras devant elle tout en continuant à l’ignorer et Emma est déjà en train de s’installer sur le canapé pour jouer à la console avec moi. Audrey parle, je n’écoute pas, et quand j’en ai marre, je me retourne et l’attire à moi pour la faire taire de la façon la plus efficace.

– Ouh les amoureux ! Ouh les amoureux !

C’est Emma, que j’ignore à présent pour me concentrer sur les lèvres d’Audrey, ses mains sur ma taille et le sourire qu’elle a du mal à retenir.

– Allez, laisse-nous, maintenant, je lui lance en la repoussant. Emma et moi, on a des choses à faire.

– Oui, Sofiane et moi on a un programme de ouf dingue !

– Ouf malade, je la corrige en me jetant à côté d’elle.

– Ouf malade !

Audrey finit par sortir. Sérieux, elle pense qu’il va se passer quoi ? Je vais abîmer Emma ?



– Où est Emma ?

– Humm...

– Sof, réveille-toi : où est la petite ?

– Comment ça ? Elle est là...

Je tourne la tête et le fauteuil où elle s’est endormie après le goûter est vide. Je me redresse et me frotte les yeux.

- Elle doit être dans le coin.
- Dans le coin ?
- C'est bon, arrête de paniquer, là, je me réveille et tu m'agresses !
- Tu as perdu Emma !
- Pas du tout, elle est forcément dans la maison.
- Pourquoi la baie vitrée est ouverte, alors ?
- On a fait cramer du chocolat, c'était pour aérer.

Elle regarde partout en s'agitant et, vu que j'émerge à peine, elle me file la nausée. Je m'étire et me prends une tape derrière la tête.

- Hé ! C'était pour quoi, ça ?
- Lève-toi et cherche la petite avec moi !
- Emma ! je crie depuis le canapé où je suis trop bien installé pour en bouger.

- Bouge, Sof ! Je ne plaisante pas !
- Arrête de te prendre pour le boss, tu me fatigues.

Je râle, mais je me lève. J'ai une bonne idée de l'endroit où je vais retrouver la fille de mon pote. Elle a jeté son dévolu sur ma peluche vintage de Chewbacca et je lui ai bien dit qu'elle ne devait pas sortir de ma chambre, car elle était en très bon état. Et elle m'a parlé de Chewbacca toute la journée, si bien qu'on a regardé *Star Wars* plutôt que *Les Goonies*. Bref, je m'appuie dans l'entrée de ma chambre et elle est effectivement roulée en boule sur mon lit, la peluche précautionneusement placée à côté d'elle. Elle a posé une main dessus, comme pour la protéger, et T-Rex, sa figurine de tortue difforme, semble monter la garde au pied du lit.

- J'ai pas perdu Emma, elle est là, je marmonne en retournant au salon tout en bâillant.

Hier soir, j'avais oublié qu'Ange et Lise ne rentraient que dimanche, et que nous nous étions portés volontaires pour garder Emma, étant donné que sa mère est en déplacement et ses parents en réunion de famille. Il en résulte que j'ai presque fait une nuit blanche et que, normalement, je devrais encore être en train de dormir.

– Le souci, Sofiane, c’est que tu t’es endormi sans t’assurer que...

– Non, mais, vraiment... juste... lâche-moi.

Je me rallonge sur le canapé et tente de retrouver le sommeil. C’est peine perdue avec l’hystérique à côté de moi.

– Tu es irresponsable ! Elle aurait pu...

– Ouais, elle aurait pu, elle n’a pas... Tu vois, tu devrais plutôt te féliciter que j’aie décliné ta proposition, la vie aurait été un enfer.

– Quoi ?

Résigné, je m’assois et me frotte le visage des deux mains avant de continuer :

– Tu voulais que je sois le père de ton enfant. Mais tu es incapable de me faire confiance. Alors tu devrais surtout être soulagée que j’aie dit non, tu t’es épargné une vie à m’engueuler.

Maintenant que je suis complètement réveillé, c’est là qu’elle la boucle. Je me lève et vais me faire couler un café à la cuisine. Je l’entends qui me suit. Elle ouvre le tiroir où on range les médicaments courants, elle se prend un ibuprofène.

– Tu as mal à la tête ?

– Oui...

– Ça fait trois fois, cette semaine.

Je sais que les maux de tête peuvent être des symptômes pour pas mal de soucis, mais ce n’est pas fréquent chez elle. Et forcément, je ne peux m’empêcher d’imaginer tout ce qui peut en être à l’origine. Déformation professionnelle...

– Tu as compté ?

– Et on dirait que ça t’agace.

Sérieux, c’est quoi son souci ? On ne se voit pas beaucoup, en dehors des week-ends, et le peu de temps qu’on a passé ensemble ces derniers jours, c’était plutôt cool. On a dormi dans sa chambre, on apprend petit à petit à être un couple tout en restant nous. Donc, oui, quelques discussions, comme toujours. Mais là, le ton cassant qu’elle utilise pour me parler ne lui ressemble vraiment pas.

J'attends que ma tasse soit pleine et elle vient entourer ma taille de ses bras au moment où je la récupère. J'en renverse une partie sur le plan de travail, je ne râle pas, j'attrape un torchon et éponge, puis je pose les mains sur les siennes.

– Désolée.

– Je comprends ce que cela représente pour toi d'aller la voir, et comme c'est difficile, mais je ne suis pas ton défouloir émotionnel, OK ?

– Ce n'est pas ça, c'est... je suis irritable.

– Oui, j'ai remarqué.

– C'est sûrement mon cycle. Ça ne devrait pas te retomber dessus.

– En effet. Déjà que je vais être puni quand tu auras tes règles.

– Tu veux parler de ça ?

Je me retourne.

– Non, merci. Mais je te connais assez pour savoir que tu ne me laisseras pas m'approcher de là (je glisse une main entre ses cuisses) quand tu les auras.

Elle aspire un peu d'air lorsque j'exerce une pression.

– Emma...

– Alors, moi c'est Sofiane. Et je dois t'avouer que les jeux de rôles, ce n'est pas trop mon délire. Maintenant, si tu insistes pour m'appeler par un prénom féminin, celui de la fille de notre ami, en plus, bon, je ne...

Cette manie de me balancer un coup sur l'épaule, ça commence à bien faire. J'aurai bientôt des dommages irréversibles, à ce rythme !

– Retire ta main, elle pourrait arriver.

– Main retirée, boss.

– Désolée. J'ai confiance en toi. Je suis juste, je ne sais pas, sur les nerfs. Ça va passer. Promis.

– Tu me dois un café.

– Pourquoi ?

– Tu m'as fait renverser le mien. J'attendrai donc mon café au salon.



- Elle dort, m’annonce Audrey en me rejoignant dans ma chambre.
- J’ai cru qu’elle n’allait jamais fermer les yeux. Cette gosse est un cyborg, en fait.
- Avec tout ce qu’elle avait dormi cet après-midi, ce n’est pas surprenant.

Elle vient s’allonger à côté de moi, en appui sur ses coudes.

- Fatigué ? Alors que tu as aussi fait une sieste ?
- Je te rappelle que je n’avais pas dormi la nuit d’avant.
- Oh, je m’en souviens très bien.
- Tu m’allumes ?
- Non, enfin si, mais avec Emma à côté...
- Je m’en doutais.

Je place le bras en travers de mes yeux. Je suis vraiment crevé, ce soir. Pourtant j’ai la jeunesse de mon côté... Ou alors c’est un signe que je vieillis ?

- Je vais prendre un cachet et je reviens.

Elle se lève et je l’entends sortir de la chambre. Quand elle est de retour, je réfléchis à comment tourner ça. Je ne trouve pas, donc j’y vais cash :

- Tu as trop de maux de tête.
- Pardon ?
- Tu as déjà pris de l’ibuprofène quand tu es revenue en fin d’après-midi.
- C’est juste que...
- Audrey, lundi tu appelles pour un rendez-vous chez le médecin. Et tu lui décris tes symptômes.
- Je ne pense pas que...
- Je ne te demande pas de penser.
- C’est hormonal, j’en suis sûre.
- Je suis ravi d’apprendre qu’en plus de tes études d’infirmière, tu as fait des études de médecine. Par contre, je suis étonné que tu n’aies

pas ton diplôme quelque part. Tu le caches parce que tu es modeste, en fait ?

– Tu ne peux pas comprendre, tu n’as pas d’ovaires.

– Audrey.

– Sofiane.

– Avec tout ce qu’on voit dans notre boulot, tu vas vraiment laisser traîner ?

– Faisons un deal. Si dans une semaine j’ai encore des maux de tête, j’irai voir le docteur Planche.

– Faisons ça.

Je l’attire contre moi et soupire avant de tâtonner sur le mur pour trouver l’interrupteur.

– Bonne nuit.

– Mais je ne suis même pas en pyjama !

– Tu n’as qu’à dormir nue.

– Je ne me suis pas brossé les dents !

– Je doute qu’elles tombent durant la nuit pour se venger. Ça attendra demain. Maintenant, ne bouge plus, tais-toi et dormons : je suis claqué.



– Et même que Maman, elle, elle ne met pas le lait dans le bol. Elle dit que je suis assez grande pour le faire.

– Emma, regarde-moi.

– Je te regarde.

– Est-ce que je ressemble à ta mère ?

Elle glousse et quand elle voit que j’attends vraiment une réponse, elle secoue la tête.

– Donc, ici, quand tu es avec moi, tu fais à ma façon.

– Oui, mais Audrey aussi elle sait que c’est moi qui mets le lait.

– Audrey est encore couchée.

– Audrey se lève toujours avant toi.

– Ben pas ce matin.

– Oui mais...

– Bon, c'est très simple.

Je prends son bol et me dirige vers la poubelle.

– Tu as faim ? Tu manges les céréales que je t'ai préparées. Sinon, je les balance et tu attends le repas de midi pour t'alimenter.

– Mais...

– Un.

– Je...

– Deux.

– D'accord ! D'accord ! Je vais manger !

Je repose le bol devant elle et lui sers un verre de jus d'orange.

– Si tu me dis que tu as l'habitude d'aller cueillir toi-même l'orange pour la presser, je ne te nourris plus jusqu'à ce que tes parents reviennent et s'occupent de toi.

C'est la première fois que je gère seul le petit déjeuner de cette gamine, et elle est bien lourde avec tous ces détails. Comme si le lait changeait de goût selon la personne qui le verse. Sans déconner. Elle ne réalise pas à quel point c'est déjà énorme que je me sois levé quand elle est venue tambouriner à ma porte en hurlant qu'elle mourait de faim. Audrey a voulu s'en occuper, mais j'ai remarqué qu'elle a grimacé et je l'ai laissée dormir.

– Tu n'as pas bu ton lait, j'informe Emma, qui se lève de table.

– Ben non, je bois jamais mon lait.

– Assieds-toi que je t'explique quelque chose.

Elle reprend sa place sur sa chaise, je vois bien qu'elle est inquiète, ce qui est un bon début.

– Tu vois ce lait que tu voudrais qu'on jette ?

Elle ne dit rien, je continue :

– Il vient d'une vache.

– Je sais que le lait vient des vaches.

– Ah oui ? Donc ça ne te dérange pas que, quelque part, sur cette planète, un veau ait été privé de cette quantité de lait pour que tu puisses humidifier tes céréales ?

Elle ouvre grand les yeux et me fixe, l'air effrayée.

– Je veux dire, tu le vis bien qu'un bébé vache en ce moment se dise « hum, je boirais bien un peu plus de lait de ma maman, un bon bol de plus serait le bienvenu, mais y'en a plus... » ?

– Mais... Je... Je voulais pas prendre le lait d'un bébé vache !

– Hé, moi ce que je dis, c'est juste que tu fais du gâchis. Au détriment d'un veau.

– Je veux pas prendre son lait !

– Le truc, c'est que tu l'as déjà pris, en fait. Donc, quitte à l'avoir privé, au moins, que ce ne soit pas pour rien. Bois.

Elle attrape son bol et avale le tout comme si sa vie en dépendait. Ben voilà, ce n'est pas difficile, quand elle veut. Puis elle détale au salon où un épisode de je ne sais quoi l'attend, mis en pause.

– Ce n'est pas très pédagogique, comme méthode, mais au moins ça fonctionne, déclare Audrey en entrant dans la cuisine.

– Tu m'espionnes ? Tu as peur que je pervertisse cette enfant ?

Elle dépose un baiser sur ma tête et va chercher les fruits pour se préparer son smoothie.

– Pas du tout. D'accord, j'ai écouté à la porte, mais c'était tentant. Et je t'ai déjà dit que j'ai confiance en toi et que ce sont mes hormones qui me font dire n'importe quoi.

– C'est facile comme excuse, je trouve. Bonjour l'égalité. Je dis quoi, moi ? Que mes couilles sont...

– Sofiane ! Elle peut t'entendre !

– Pardon : que mes gonades sont...

– Tes gonades ?

– Quoi ? C'est un mot correct.

– Non, mais, *tes gonades* ?

– Ça sonne fruit exotique, du genre de ceux que tu mets dans tes mixtures, non ? Ça te donne envie ? je lui demande en haussant les sourcils.

À la suite de quoi elle active le blender en me souriant et je me lève d'un coup pour reculer, les index formant une croix devant moi.

– C'est moche de me menacer comme ça, Audrey, très moche.

– Je n'ai rien dit !

– Arrête cette machine !

– Comment ? Je ne t'entends pas bien...

Mais quelle peste !

)

– Je vous ai dit que ma petite-fille attend un heureux événement ?

– Vous voulez parler d'un bébé ?

Je termine la prise de sang de son époux et madame Boulon me suit ensuite à la cuisine, où je me lave les mains.

– Oui, un bébé, c'est ce que j'ai dit. Ce sera un bébé de février !

– Félicitations à votre petite-fille.

C'est ce qu'on dit, je crois, ou c'est trop tôt ?

– Vous vous rendez compte que je vais être arrière-grand-mère !

– Ça ne vous rajeunit pas, ça, Madame Boulon !

J'entends son mari se marrer et elle reste choquée une seconde avant de comprendre que je la mets en boîte.

– Oh, mon petit Sofiane, vous êtes cruel !

– Vous avez la jeunesse éternelle, Marcelle, et vous le savez. À demain !

Je sors de leur immeuble et, au moment où j'ouvre ma portière, une femme arrive sur le trottoir à mon niveau avec une poussette. Je referme la portière pour la laisser passer, il paraît que ça se fait, puis je peux enfin monter dans ma voiture. Je vérifie mon portable personnel et y découvre un SMS de groupe. C'est la nouvelle lubie des filles, envoyer des textos à tout le monde. Cette fois, c'est une photo d'un bébé, Lise en est à l'origine. Tout ce qui n'est pas drôle mais bien lourd et ridicule... OK, c'est soit elle, soit moi. Mais je trouve mes blagues

plus... Non, c'était drôle, j'avoue. C'est une photo de bébé avec la tête de Mister Bean. Il se peut que, du coup, je l'aie fait suivre à Anaïs.

C'est l'heure de ma visite à Sybille, j'essaie d'y aller toutes les semaines, même jour, même heure. C'est important pour elle, les habitudes. Ça lui donne des repères pour les jours où elle est en mesure d'en avoir. Car lorsqu'elle n'est pas totalement avec nous, lorsque son esprit est prisonnier de la maladie, peu importe la date, la personne ou le lieu : elle est perdue.

Arrivé au bureau des infirmières, je fais mon traditionnel arrêt avec mon traditionnel sourire. Celui qui me vaut les quelques informations qu'elles me donnent et qui sont normalement destinées à la famille. Rien de capital, rien qui pourrait leur causer du tort, mais qui devrait surtout être réservé aux personnes autorisées.

– Sarah, très jolie fleur, aujourd'hui !

Sarah fait partie de ces personnes qui font ce métier par passion. Pas comme moi, en fait. Même si aucun métier, aussi passionnant soit-il, ne me convaincrerait de mettre une grosse fleur turquoise sur ma blouse si je devais en porter une. Son truc est d'en avoir des dizaines, toutes plus extravagantes les unes que les autres, et elle les accroche parfois dans ses cheveux, parfois sur sa blouse. Elle est persuadée que ça apporte un peu de plaisir aux résidents. Elle a peut-être raison. Quoi qu'il en soit, mon compliment la fait rougir et elle me délivre les quelques bribes sur l'état de Sybille entre ma dernière visite et aujourd'hui. Rien à signaler, elle est assez calme, plutôt amorphe, même. Sa maladie est très cyclique, donc rien de surprenant à tout ça. Lorsque Sarah caresse machinalement son ventre, je lève un sourcil. Elle rougit encore plus.

– Sébastien et moi allons avoir un enfant... murmure-t-elle en détournant les yeux.

– Heu... Félicitations ?

– Merci !

C'est moi ou, en ce moment, il y a l'amorce d'un baby boom ? Je vois des femmes enceintes et des bébés partout. Ça commence légèrement à me faire flipper. Surtout que maintenant, je vais avoir l'image de ce bébé-Mister-Bean qui va me hanter. Je préfère occulter tout ça et retrouver Sybille. Aujourd'hui, elle est allongée dans son lit, dont le haut est un peu relevé. Elle fixe l'écran de la télé, éteinte.

– Bonjour, Sybille.

Elle tourne la tête vers moi, le regard tout aussi creux. Elle n'est pas attachée, je trouve qu'on est dans un bon jour. Même si je doute qu'elle soit de mon avis, si on le lui demandait.

– Sofiane.

– J'ai des oursons guimauve.

Je dépose le sachet sur sa table de chevet et me penche pour l'embrasser sur le front.

– Je crois qu'ils ont augmenté mon traitement. Je n'entends plus les voix.

– C'est bien, non ?

– Je n'entends plus les voix.

C'est le souci de tous les médicaments qu'elle prend. S'ils sont efficaces sur la maladie, ils le sont également sur toute sa personne, sans distinction. Pour bloquer les angoisses, le négatif, on bloque aussi ce qui fait du bien. Comme la joie. Sa voix est monocorde, sans aucune émotion.

Je prends place sur le fauteuil qui est tourné vers le lit.

– Vous voulez que j'allume la télé ? je lui demande quand je constate qu'elle a reporté son attention dessus.

– Non.

Je m'appuie sur le dossier, jambes tendues devant moi, et je me tais. On n'a pas toujours besoin de parler. Elle me le dirait, si elle voulait que je parte. La situation s'est déjà présentée. Donc je me contente de la soutenir par ma présence.

– Si je m'endors, je vous autorise à me frapper pour me réveiller.

– D'accord.

– Pas au visage, par contre, ça pourrait faire mauvais genre auprès des patients.

Si j'étais avec une version en bonne santé de Sybille, je suis sûr qu'elle me répondrait quelque chose du genre « Parce que les tatouages, ça ne fait pas mauvais genre ? » Je lui invente parfois une personnalité d'un alter ego qui ne serait pas atteint de schizophrénie. Une femme qui serait pleine de vie, d'humour, de répartie et même de cynisme. Comme j'aimerais, une fois, l'entendre me rembarrer avec un bon vieux sarcasme. Mais je sais que ça n'arrivera jamais, c'est une maladie qui peut être très bien traitée, selon les cas, mais la sienne a été diagnostiquée bien trop tard et on ne régresse pas, on stoppe, on évite que ça progresse. On ne revient pas en arrière, pas avec la forme de schizophrénie qu'elle a.

Elle ne siffle pas, elle ne chantonne pas... ils ont clairement augmenté la dose. C'est comme observer quelqu'un de mort encore en vie. Aucune étincelle dans son regard, aucune volonté de rien. Le néant. Mais elle reste belle. Mince, élancée, même, lorsqu'elle a la force de rester debout. Lorsqu'elle n'est pas assommée par les antipsychotiques, les anxiolytiques, ou attachée à une chaise, elle est tout à fait capable de se lever. Et là on voit quelle femme elle aurait pu être si sa maladie n'avait pas été aussi vicieuse et agressive. Brune, un cou fin et gracieux, des pommettes hautes, un port altier...

La sonnerie de mon téléphone me fait sursauter. Je me suis endormi, elle ne m'a pas frappé car elle aussi est assoupie sur son lit. Je me lève et me frotte les yeux. Je m'approche d'elle, prends sa main dans la mienne et la serre un peu avant de m'éclipser pour la laisser se reposer. C'est le mieux qu'elle a à faire dans ces périodes de léthargie, de toute façon. Je dois me remettre en mode taf pour terminer la tournée, on a tous un mode « pilote automatique ».



– J'en vois partout.
– C'est l'angoisse.
– Non, y'a un baby boom, je te dis. Tu verras, dans neuf mois.
– C'est l'angoisse.
– Tu te moques, mais je te rappelle que tu es aussi angoissée que moi par le sujet.

Lise prend un air outré, puis hausse les épaules.

– C'est vrai, j'avoue. Mais je pense vraiment que c'est l'angoisse de la proposition d'Audrey qui fait que tu en vois partout. Il n'y en a pas plus qu'avant, mais tu n'y prêtais pas attention. C'est ton subconscient qui repère ton pire cauchemar pour te l'envoyer à la figure et se foutre de toi.

– Tu me rassures, au début de ton analyse, j'ai cru que tu allais dire quelque chose de sensé. En fait tu t'es rattrapée, mais genre, *in extremis*. Ne me fais plus jamais croire que tu peux philosopher.

– Aucun risque, j'ai explosé mon capital « paroles pleines de sagesse » pour la semaine.

– Je t'en veux encore, en plus.

– Tu adores les peluches !

– Oui, mais Anthony a eu un chapeau.

– Tu détestes *Crocodile Dundee* !

– Oui, mais Anthony a eu un chapeau.

– Ce petit croco est tout doux !

– Oui, mais...

– Si tu répètes encore une fois qu'Anthony a eu un chapeau, je te fais bouffer ton jouet.

Ange s'assoit avec nous et décapsule une bière qu'il tend à Lise après en avoir pris une gorgée.

– Je discute avec ta femme, si tu permets.

– Non, justement, je ne permets pas.

– Dis donc, Queen, c'était dans le contrat qu'il se la joue mari possessif insupportable ?

– Ben disons qu’il était déjà comme ça avant, alors bon...

– Je suis là, si ça ne vous dérange pas... nous informe Ange en croisant les bras.

– Il n’a pas été trop capricieux, en Australie ? je demande à Lise, histoire d’agacer un peu plus mon collègue.

– Sof, je n’ai qu’une chose à dire.

– Si c’est « ta gueule », c’est pas la peine, ça ne marchera pas.

– Non : bébé.

Lise et lui se mettent à rire, et Audrey choisit pile ce moment pour rentrer de sa tournée.

– Ah, on parlait de toi ! lui lance Lise en continuant à se marrer.

– Ravie de voir que je vous fais rire.

– Non, c’est Sofiane. Il voit des femmes enceintes et des bébés partout.

– Merci, Lise, je te rappelle que tu n’es pas non plus à l’abri.

– Je reviens, cette discussion m’intéresse.

Audrey va à la cuisine et je la suis, laissant les deux boulets se foutre de moi dans la salle à manger. Pile quand j’entre, elle avale un comprimé.

– Maux de tête ?

Elle sursaute et se retourne vers moi, l’air coupable.

– Tu comptais me le dire, ou c’est mieux de me mentir pour éviter de faire ce que tu m’as promis ?

– Je ne voulais pas t’inquiéter pour rien. Je vais avoir mes règles ce week-end et...

– Bien sûr, tu vas les avoir juste le week-end.

– Dis donc, ce n’est pas comme si je le faisais exprès.

– Il nous reste deux soirs pour en profiter.

– Je ne sais pas si je dois être flattée ou...

– Flattée, définitivement flattée. Et demain matin, soit tu prends rendez-vous avec le médecin, soit je le fais pour toi.

– Mais...

– Tu m’as promis, Audrey.
– D’accord.
– Viens prendre l’apéro avec nous et me défendre.
– Alors comme ça, tu vois des bébés partout ? Ce serait une envie cachée ?

– Si tu t’y mets, en revanche, je te prive de mon corps de rêve.
– J’ai entendu, et je n’ai qu’une chose à dire, intervient Anthony qui débarque en même temps que nous : beurk.

– Arrête, tu sais que tu me trouves parfait, je réplique avec un sourire niais.

Je regarde autour de lui et commence à paniquer.

– Quoi ? Quoi ? me demande-t-il en se levant et en regardant également autour de lui.

– Tu as perdu Margaux ! je m’écrie en m’accroupissant pour la chercher sous la table.

– T’es con ! Tu m’as fait peur ! J’ai cru qu’il y avait une bête, un truc !

Je me relève et m’assois à table avec eux, Audrey prend aussitôt ma main et la pose sur son front.

– Tu fais quoi, là ?

– Tu as toujours les mains fraîches, ça me fait du bien.

– Je n’ai pas du tout la sensation d’être utilisé pour mon corps...

– Que tu as parfait, continue-t-elle.

– C’est petit d’utiliser ma faiblesse pour les compliments pour me rallier à ta cause.

– Hé, c’est vachement cool qu’on soit tous en couple, non ? s’enthousiasme Lise.

Ange, Anthony et moi nous regardons tour à tour, puis, tous ensemble, nous la fixons sans rien dire.

– Non, mais, vraiment, c’est sympa !

Silence.

– Parce que je me disais...

- Si tu proposes des sorties de couples... la menace Ange.
- Sans moi, je m'empresse d'ajouter.
- J'ai déjà donné, question idées de sorties de Lise, je passe mon tour, renchérit Anthony.
- Bande d'ingrats ! Audrey, tu es de mon côté ?
- Non, Audrey est de mon côté.
- Audrey, tu laisses Sofiane parler à ta place, maintenant ?
- Oui, ça lui donne l'impression d'avoir le pouvoir et tu sais comme il aime avoir le pouvoir.
- Comment ça, l'impression ? *J'ai* le pouvoir.
- Oui, Sof, tu l'as.

Elle tapote ma main et échange un sourire entendu avec Lise. Pendant que mes collègues se payent ma tronche. Je tapote à mon tour la main d'Audrey :

- Tu dors dans le lit de qui, ce soir ? Lise ? Non, je demande, en toute innocence...
- Oh, le chantage au sexe ! s'écrie Lise en faisant sursauter tout le monde.
- Pardonnez-lui, elle est à nouveau hystérique depuis l'Australie, nous informe Ange.
- Mais ce bébé kangourou, il était tellement...
- Je vous préviens que si on parle encore une fois de bébé... je vous file des pissenlits à bouffer, ce soir.
- Je n'ai jamais mis de pissenlits dans mes plats ! s'agace Audrey.

Tout le monde regarde ailleurs. Ben ouais, attends, la nourriture saine, forcément, même Ange commence à en avoir marre.



- Audrey ?

Je n'aime pas ça. Me réveiller et trouver le lit vide à côté de moi. C'est la deuxième fois qu'elle me fait le coup. Il y a trois jours, je l'ai trouvée à la cuisine en train de préparer un super petit déjeuner pour

tout le monde. Il était quatre heures du matin. Un coup d'œil à son réveil me confirme qu'on est dans la même tranche horaire. Merde, quoi, on bosse et on est censés avoir deux heures de sommeil en plus ! Je me lève et la trouve à nouveau devant les fourneaux. Elle est agitée.

– Quelque chose t'empêche de dormir ?

Elle sursaute et fait tomber la spatule avec laquelle elle était en train de retourner un pancake. Au lait d'amande, d'après la bouteille posée à côté de la plaque de cuisson.

– Je t'ai réveillé ?

– Ton absence me dérange.

– Je suis désolée, je n'arrivais plus à dormir.

– Je vois ça. Et donc je te demande si tu dors mal avec moi.

– Non, pas du tout, ça n'a rien à voir.

– Tu sais que tu n'es pas censée te lever à quatre heures du matin avant tes soixante-cinq ans, par là ?

– Retourne te coucher, je te rejoins dès que j'ai terminé le saladier de pâte.

– Audrey, personne ne s'attend que tu cuisines un petit déjeuner complet pour tout le monde. Laisse ça et viens dormir. Tu as la journée à assurer, dans la foulée.

– Ça va, je te dis !

– C'est encore tes hormones qui parlent, là ? Parce que je n'apprécie pas tellement le ton que tu emploies quand je me préoccupe de ton bien-être.

– Je ne t'ai pas demandé de te préoccuper de mon bien-être. Je m'en sortais très bien sans toi, avant. Je n'ai pas besoin de toi !

Je recule d'un pas et la fixe en attendant que ce qu'elle vient de me dire fasse tilt. Mais au lieu de me dire qu'elle regrette de s'être emportée, elle se retourne et se remet à cuire les pancakes. Je reste quelques minutes derrière elle, je lui donne une chance de me dire qu'elle est désolée... Nope. D'accord. Il est trop tôt pour que je m'embarque dans une discussion avec elle, mais si ses putains de règles

voulaient bien enfin arriver, qu'on puisse vivre à nouveau normalement. En même temps, ça ne lui avait jamais fait ça, à ma connaissance. Ou alors elle cachait bien son jeu...

Je retourne dans mon lit, pas le sien. Histoire de marquer le coup. Quelques instants plus tard, elle se glisse sous la couverture. Je l'ignore.

– Sof...

Non, mais, ça va bien, maintenant. Elle croit que je suis là pour qu'elle se défoule sur moi ?

– Sofiane...

Elle essaie de me tourner vers elle, je résiste. Elle pose le front contre mon épaule.

– Je suis fatiguée, je suis désolée, c'est ma seule excuse. J'aime que tu t'inquiètes pour moi. N'arrête pas de t'inquiéter pour moi.

– Dormons.

– Dis-moi que tu me pardonnes.

– Je suis fatigué, moi aussi. Alors couche-toi. On en parlera demain.

– Non, je veux en parler maintenant.

Je me retourne et la maintiens à distance en la tenant par les épaules.

– Tu veux du temps pour t'habituer. Je te donne du temps pour t'habituer. Tu veux discuter. On discute. C'est tout le temps ce que tu veux, toi, Audrey. Et je suis vraiment fatigué d'être celui qui se plie à tes petites volontés de princesse. Donc maintenant, là, à quatre heures et demie du matin, je te dis que je veux dormir. Tu veux rester dans mon lit ? Reste, je ne te vire pas. Mais laisse-moi dormir.

– D'accord. Dors.

Elle me tourne le dos mais ne quitte pas ma chambre. Je crois qu'elle pleure. Et je crois que cette relation est beaucoup plus compliquée que je ne le pensais...

– Elle n’est pas bien, en ce moment. Donc, ton rôle à toi...

– C’est d’encaisser ?

– Plus ou moins. Tu n’as pas attendu cinq ans pour baisser les bras au premier obstacle, quand même ?

– Disons que le premier obstacle n’a pas attendu longtemps avant de se pointer. J’aurais bien aimé profiter de quelques semaines sans soucis.

– Elle a juste une période difficile. Mets-toi à sa place.

Ma sœur ne devrait-elle pas être inconditionnellement de mon côté ? Franchement, aucun sens de la famille.

– Elle voulait un bébé, elle sait que toi, tu n’es pas prêt. Elle doit faire le deuil de cette envie, car elle t’a choisi, toi. Elle aurait pu décider de continuer sur son obsession de devenir mère. Mais non, tu es passé avant.

Je n’avais pas vu les choses sous cet angle.

– Du coup, tu trouves que ça justifie qu’elle m’envoie chier ?

– Pas du tout. Mais ça explique sûrement pourquoi elle n’est pas au top de sa motivation. Laisse-lui le temps de...

– ...s’habituer, oui je sais.

– Allez, arrête de faire ta tête de fion, ça va aller.

– Ma tête de fion ? Tu vas les chercher où toutes ces expressions ringardes ?

– Chez ta mère !

– Oh, on part dans les insultes sur les mères, maintenant ? On en est là ?

– Ta mère en string devant Prisu !

J'avoue, je ris. Et je vais la ressortir, c'est obligé. Lise va être trop jalouse !

– OK, donc, le plan, c'est d'être patient ?

– Continue d'être toi-même, si elle t'agace tu le lui dis... Ne deviens pas une serpillère, mais ne déclare pas déjà forfait.

– Ça m'emmerde de te le dire, mais tu es devenue sage.

– Non, j'ai toujours été plus sage que toi, petit scarabée.

– Tu es le petit vieux et je suis le ninja aux cheveux longs ?

– Je ne suis pas sûre qu'il soit un ninja...

– Exact. Mais alors, qu'est-il vraiment ?

– Un sage ?

– Il se bat.

– Un sage qui se bat ?

– J'ajoute ce sujet à mes conversations à ressortir en soirées mondaines, je déclare en attrapant ma bouteille de *Coca* .

– Tu vas à des soirées mondaines, toi, c'est nouveau ?

– On ne sait jamais où la vie peut nous mener, petite sœur.

– Oh, c'était très inspiré, ça, comme réplique.

– Je suis quelqu'un de très inspiré.

– D'ailleurs, en parlant de ça...

– Non.

– Allez, c'est le moment ! Tu vois bien que tu ne regrettes pas pour Audrey !

– Je ne vois pas le rapport.

– Bien sûr que si... C'est pourquoi j'ai pris la liberté de demander à Geoffrey de...

– Anaïs. Sérieusement, non.

– Trop tard.

Elle hausse les épaules, absolument pas honteuse de se mêler de ma vie. Le souci avec cette nana, c'est que comme elle est ma sœur, j'ai naïvement cru pouvoir me confier à elle sur des sujets dont je ne parle à personne. Et quand je dis « personne », c'est vraiment qu'elle est la seule à être au courant. Et Anthony, parce qu'il m'a pris en flag. Elle abuse de cet honneur que je lui fais. Clairement.

– Appelle-le, il a dit que vous pourriez vous arranger pour que tu y ailles les samedis, pour commencer. Pour observer, et apprendre les techniques, tout ce qu'il y a à savoir de la théorie. Et puis tu pourras...

– Attends une seconde. Si je résume, en fait, tu as tout planifié ?

– Mais non, j'ai juste orienté le... OK. J'ai tout planifié. D'ailleurs, j'ai pris rendez-vous.

– Pardon ?

– Oh, je t'en prie, tu ne vas pas me faire la morale ?

– J'ai juste posé une question !

– Avec le ton réprobateur !

– Non, je me demande juste qui va s'en occuper.

– C'est déjà prévu.

– Montre.

Elle sort son téléphone portable et prend bien le temps de naviguer parmi ses photos. Quand elle me le tend, je reconnais immédiatement ce qui est à l'écran.

– Il n'est pas terminé.

– Il l'est. Sinon il ne serait pas dans le catalogue de Geoffrey.

– Il l'est pour le commun des mortels, pas pour toi.

– D'accord. Termine-le.

Elle sait parfaitement que je pourrais travailler des heures encore dessus, il ne sera jamais assez bon pour que je la laisse l'utiliser.

– Ah, je ne t'ai pas dit. J'ai pris rendez-vous pour dans un an.

– Un an ! J'ignorais qu'il était aussi populaire. Enfin, je veux dire, il a du succès dans la région, oui, mais de là à avoir une liste d'attente aussi longue...

– Ce n’est pas Geoffrey qui va le faire. C’est toi.

Je la regarde, et j’attends qu’elle se mette à rire. Ce qu’elle ne fait pas.

– Quoi ? Je veux être ta première vraie cliente.

– Tu es barge. Je ne sais même pas si...

– Écoute-moi bien, Sofiane : je veux l’avoir avant mes vingt-cinq ans, et je veux que ce soit toi qui le réalises de A à Z. Donc, si j’étais toi, je me bougerais.

– Manipulatrice.

– Trouillard.

– Merci.

– Je t’en prie.



– C’est notre premier rendez-vous officiel, alors ?

Je lève le nez de mon milk-shake et souris à Audrey.

– C’est ça.

– Et tu m’as invitée même si j’ai été une garce avec toi.

– Je n’irais pas jusqu’à dire que... Si, en fait, si. Tu as été une garce.

– Je sais. Mais je sens que ça rentre déjà dans l’ordre. Ce doit être le changement de saison, aussi. J’ai commencé une cure de ginseng. Et de magnésium. Et de vitamines.

– C’est une cure de Sofiane qu’il te faut.

– J’ai déjà un Sofiane.

– Prends-en soin, alors.

– J’essaie...

– Tout se passe bien ? C’est bon ? Pas trop frais ? Pas trop sucré ?

Margaux panique.

– Nous ne sommes pas tes premiers clients, la rassure Audrey en lui souriant. Pourquoi tu t’inquiètes ?

– Parce que c’est vous !

– Alors, il se plaint ou pas ? demande Anthony en se pointant.

Je savais que c'était nul comme idée de venir manger ici. Le but était de s'éloigner de la maison, mais dès qu'il a su qu'on serait au *diner* de sa copine, Anthony n'a pas résisté. Si Ange et Lise débarquaient, là, je ne serais même pas surpris. C'est dire s'ils sont désespérants.

– Dites, les gars, c'est notre premier rendez-vous officiel, comme me l'a fait remarquer Audrey avant que vous ne tapiez l'incruste.

– Oh, vanille ? me demande Anthony avant de se pencher et de boire à ma paille.

Je lui mets une tape derrière la tête, il s'étouffe. Je repousse le verre.

– Je t'en fais apporter un nouveau tout de suite. Anthony, s'il te plaît, je t'avais demandé de ne pas venir !

– Mais mes potes sont là !

– Va dans le bureau.

– Mais...

– Anthony !

– Que c'est bon de le voir se faire remettre à sa place par quelqu'un d'autre que moi, je soupire en me calant un peu mieux sur la banquette.

Rose, la banquette. Eh oui, on ne peut pas tout avoir. Anthony et Margaux s'éloignent, elle le pousse, en fait, et je reporte mon attention sur Audrey qui m'observe.

– Quoi ? J'ai une moustache de milk-shake ?

– Je me disais juste que c'est bizarre comme toi et moi, tu sais...

– Non, je ne vois pas.

– Tu m'as dit que tu étais amoureux de moi. Et pendant ce temps, j'étais en train de réaliser la même chose. Et... je ne sais pas, on fait tout à l'envers, non ?

– Considère les cinq années précédentes comme des préliminaires.

– C'est long pour des préliminaires.

– Oui, mais c'était bon.

Une serveuse en tenue digne de la série *Happy Days* dépose un nouveau milk-shake devant moi et s'éclipse.

– Sortir avec son meilleur ami, c'est un peu... cliché, non ?

– Je suis ton meilleur ami ?

– Tu sais bien que oui. Je sais que pour toi c'est Anaïs, ou Anthony, ne cherche pas comment me le dire sans me vexer.

– Tu es bien plus que ma meilleure amie, Audrey.

Je lui prends la main et m'assure d'avoir toute son attention.

– Tu es la première, l'unique, tu es mon tout.

– Tu me récites du Barry White ?

– Grillé. Avoue que c'est l'intention qui compte ?

Elle rit, et c'est spontané et naturel, donc ça me fait du bien de l'entendre rire. Car ces derniers temps, je la trouve un peu éteinte. Forcément, je ne peux pas m'empêcher de me demander si c'est notre relation qui lui fait ça. Le fait que, comme le pense ma sœur, elle doive tourner le dos à une des envies qui l'obsède depuis des années.

– Il faut que je te demande quelque chose, je me lance en reculant sur mon siège.

– Je t'écoute.

– Tu sais que je ne suis pas prêt pour être père, alors comment tu le vis, ça ? Te dire que tu dois finalement choisir entre moi et être mère ?

Le silence accueille ma question. Elle me regarde, elle ne détourne pas les yeux, n'essaie pas de trouver une échappatoire. Je crois qu'elle met juste un peu d'ordre dans ses pensées. Elle se lève, lentement, et vient prendre place à côté de moi. Nous nous tournons de manière à nous faire face, elle passe les jambes par-dessus mes cuisses, et si nous n'étions pas dans le restaurant d'une amie, je suis sûr qu'elle n'oserait pas faire ça. Mais nous sommes dans un box assez isolé et personne ne peut nous voir.

Elle pose la main sur ma joue et la caresse légèrement. Puis elle me répond :

– Je n’ai pas choisi. Je n’ai pas eu le choix. Le jour où tu as suggéré qu’on couche ensemble, comme ça, sans engagement, j’ai réalisé que ça ne me suffirait pas. Que juste être ta *sex friend*, ce serait bancal. Absolument pas ce que je voulais. Car c’est toi que je voulais. Je ne le savais pas encore.

– N’empêche que je t’aimais le premier.

– Peut-être, oui. Ou peut-être pas.

– Ça veut dire quoi, ça ?

– Ça veut dire que quand tu es arrivé chez toi, avec tes lunettes de soleil sur le nez et ton air nonchalant, au moment où tu es tombé et où tu t’es moqué de moi en me demandant de t’épouser, ce jour-là je me suis dit « Ce type ne ressemble pas à l’image que je me fais de l’homme parfait, mais il est parfait pour moi ». Puis je me suis dit qu’on allait travailler ensemble, que ce ne serait pas professionnel. Alors j’ai rangé dans une boîte cette idée que tu étais celui qu’il me fallait, j’ai fermé à clef, et j’ai décidé que ton amitié serait déjà parfaite, elle.

– Viens là...

Je l’attire plus près et passe un bras autour de sa taille. Elle s’appuie sur le dossier de la banquette pour ne pas perdre l’équilibre, je glisse la main dans ses cheveux pour défaire son chignon.

– J’aime pouvoir passer les doigts dedans... je lui précise quand elle me regarde en levant un sourcil.

Ce que je fais aussitôt. On ne s’embrasse pas, on se regarde.

– Et si je ne veux jamais d’enfant ?

– Sofiane, tu as vingt-six ans. On a tout le temps.

– Oui, mais si je n’en veux jamais ?

– Alors on n’en aura pas.

– Tu es vraiment amoureuse de moi, hein ? Je veux dire, accro et tout ?

– Totalemment.

– Alors pourquoi tu ne me l’as jamais dit ?

– Toi non plus, tu ne me l’as jamais dit.

- Si, j’ai dit...
- Tu ne m’as jamais dit « je t’aime ».
- Ah non ?
- Non.
- Tu l’as mérité ?
- Pas encore. Mais ça viendra. Attends, tu verras.
- J’attends, Audrey, je ne fais que ça.
- Elle fronce les sourcils et recule un peu.
- Tu as l’impression que je te fais attendre ?
- Ben... un peu, oui.
- Comment ça ?

Je crois que j’ai dit une connerie. En même temps, hein, voilà.

– J’ai d’abord attendu pour t’avouer ce que je ressens. Cinq ans. Sans aucune certitude qu’en face c’était réciproque. Ensuite, là, j’attends que tu passes cette période hormonale qui me retombe dessus chaque fois que j’éternue. C’est tout. Je constate.

- Sympa.
- Elle se lève et retourne à sa place.
- Tu vois.
- Je vois quoi ?
- Je ne peux rien te dire, tu t’enflames, direct.
- Tu es sérieux ?

– Écoute-toi, Audrey ! Regarde-toi agir ! Tu n’as jamais été aussi chiante et pourtant, tu peux l’être, hein, mais depuis qu’on se connaît, là tu bats des records !

- Décidément, c’est ma fête ?
- Non, je ne pense pas que ce soit la Sainte-Audrey.
- Ton objectif, dans la vie, c’est juste d’être con ? Ou si tu blesses les gens tu as des points bonus ?
- J’ai une place qui m’attend en enfer. Ça s’appelle un trône.
- Ça t’amuse ?

– Et ton humour, tu l’as laissé où ? Dans ta boîte de Tampax ? Tu fais chier ! On ne peut plus rien dire.

Je ne comprends pas ce qui se passe. Comment a-t-on pu si rapidement passer de ce moment intense à cette dispute de merde ?

– Tu me reproches d’être qui je suis, Audrey ? Parce que je ne t’ai jamais fait croire au prince charmant. Ce que tu vois, c’est ce que tu as, avec moi. Mais toi, là, cette chieuse agressive et hystérique, je ne sais pas qui c’est. Je ne suis pas tombé amoureux de cette nana.

– Dans ce cas, je te conseille de ne plus attendre !

Elle se lève et sort. Comme ça. Et je réalise que nous sommes venus avec sa caisse et que je me retrouve comme un con, sur place. Heureusement, j’aperçois Anthony. Finalement, il a bien fait de taper l’incruste !

– Hé, tu me ramènes ? Audrey m’a planté.

– Mais...

– Allez, ramène-moi et je te raconte.

– Margaux, je ramène Sof ! hurle-t-il en me poussant vers la sortie.



– Laisse-moi de la place, je lui murmure en la retrouvant dans sa chambre.

Elle se lève et je m’allonge du côté du mur.

– Sache que je commence à en avoir marre qu’on se dispute, je continue sur le même ton.

– Je sais. Moi aussi.

– Alors quoi ?

– Je ne sais pas. Tu proposes quoi ?

– Ça ne va pas te plaire. Ça ne me plaît déjà pas à moi...

– Dis toujours, parce que je déteste cette situation. J’ai l’impression de te perdre.

– On arrête tout.

)

Elle recule d'un coup, trop vite, je la rattrape juste à temps pour lui éviter de tomber du lit. Surtout que tomber, c'est un peu mon rôle, pas le sien.

– Tout ?

– Attends, tu ne me laisses pas m'exprimer.

– Ben tu me balances « on arrête tout », tu veux que j'attende quoi ?
Que tu retires le couteau pour le planter ailleurs ?

– De suite, la tragédienne... Écoute-moi et arrête de gesticuler, tu vas te péter la tronche.

– Explique-toi ! Parce que si tu m'as fait réaliser que je suis amoureuse de toi pour me virer trois semaines plus tard...

– Mais tu veux bien la boucler, une minute ?

Elle se tait et s'assoit en tailleur sur le lit, puis elle tend la main et allume la lampe de chevet.

– Parle.

Je m'installe en face d'elle, dos au mur, dans la même posture. Elle porte son nouveau pyjama tout doux. Je préfère quand elle dort nue, mais comme on était censés se faire la gueule, je ne vais pas chipoter.

– On n'a pas eu... ce que tu disais, là.

– Je ne comprends rien, parle-moi en français.

– Je te parle en français ! je m'impatiente en tapant sur le matelas.

– Tu es en caleçon.

– Et ?

- Habille-toi pour me parler.
- Mon corps de rêve te distrait ?
- Je... non, je ne vais même pas répondre à ça.
- Les préliminaires. J'ai cru qu'on les avait eus pendant cinq ans, mais en fait, non. Et tu en as besoin.
- Comment ça ?
- Faire monter la pression, la séduction, tout ça.
- Si Anthony t'entendait, là, tu sais que tu souffrirais des semaines, voire des mois avec ce que tu me proposes.
- Anthony peut m'entendre, ils peuvent tous m'entendre, je m'en branle.
- Cesse d'être grossier.
- Je suis grossier, des fois, ça arrive et tu le sais. Toi, cesse d'être naïve en imaginant que je vais changer !
- D'accord !
- Vous n'avez pas fini de gueuler ? Y'en a qui voudraient dormir !
- Je rêve ou c'est Lise qui vient de crier ? je demande, juste pour être sûr.
- Tu ne rêves pas, me confirme Audrey.
- Si tu veux roupiller tranquille, rentre chez toi ! je réponds en tapant contre le mur, pour faire bonne mesure.
- Tu devais cuisiner, ce soir ! réplique Lise sur le même ton.
- Ah ! Bien fait pour toi !
- Vos gueules ! nous interrompt Ange, rétablissant le silence total dans la maison.
- Tu disais ? me demande Audrey après un moment de blanc.
- Je disais qu'on fait tout à l'envers et que c'est pour ça que tu es...
- Dis-le. Tu meurs d'envie de le dire.
- Chiante.
- J'approuve.
- Je vais aller me coucher dans mon lit, et on reprend tout de zéro, dès demain.

Je me lève et retourne dans ma chambre sans attendre sa réponse. Cette solution va-t-elle résoudre notre gros souci de communication ? Je n'en ai aucune idée, car cela dure depuis... ben depuis qu'on est devenu un couple, en fait. Mais je suis prêt à tout tenter.

– Hé !

Je suis projeté en avant vers mon lit. Je me retourne et elle est là, en train de refermer ma porte. Elle se place face à moi, les mains sur les hanches.

– Tu pourrais me dire bonne nuit. M'embrasser pour me dire bonne nuit, même.

– Si je fais ça, tu sais bien que ça ne s'arrêtera pas à un bisou de bonne nuit.

– Je n'ai pas envie que ça s'arrête à ça. Je sais que j'ai été super chiante, je le sais, mais si tu t'éloignes de moi maintenant, je serai malheureuse.

– Malheureuse ?

– Quand on n'était pas ensemble, tous les deux, je pouvais quand même te rejoindre au salon et tu me tenais contre toi. J'ai besoin de ça. J'ai besoin de toi.

Je ne me souviens pas l'avoir déjà vue si vulnérable. Et pourtant, je l'ai vue dans tellement de situations depuis que je la connais, que je pensais tout connaître d'elle. Mais j'ai tout à découvrir. Je la rejoins et la serre dans mes bras, je la sens à bout. Je ne sais pas, c'est peut-être l'état de sa mère qui la perturbe, le changement de notre relation, nos hésitations, moi...

– Je veux être là pour toi, Audrey. Mais je suis comme je suis. Si je me mettais à être un autre, tu ne me reconnaîtrais pas.

– Je sais...

Elle me maintient contre elle, ses bras entourant ma taille et son front sur mon torse.

– En fait, je ne voulais pas l'admettre, mais je n'ai aucune idée de comment gérer ça.

– Ça ?

– Nous. Nous savons tous les deux que tu veux toujours tout gérer seule. Mais tu peux me parler, tu sais ?

– Je ne sais pas non plus. Et je vois bien que je ne suis pas complètement au top et que ça te retombe dessus et je ne veux pas que ça te retombe dessus.

Elle donne des petits coups de tête pour ponctuer ses mots. Ça commence à faire mal, mais si je le lui dis, je pourrais l'ambiance, encore. Alors je vais être courageux et souffrir en silence.

– J'aime tes tatouages. Et j'aime que tu les aies tous dessinés.

– Heu... Merci. On change de sujet, donc ?

– J'aime tes yeux. Je n'ai jamais vu une couleur aussi belle. Et j'aime quand tu me regardes, tu me donnes l'impression d'être la personne la plus importante du monde.

– D'accord, on change de sujet. Merci ?

– J'aime que tu te rases la tête, ça te va bien. Et je sais qu'ils bouclent comme ceux d'Anthony si tu les laisses pousser. Et je n'arrive pas à te visualiser avec les cheveux d'Anthony.

– Anaïs ?

– Il se peut que j'aie vu des photos de toi, ado.

– Je vais la tuer.

Elle relève la tête et me sourit. Elle a pleuré, mais maintenant elle sourit.

– J'aime que tu me donnes toujours ta bière quand j'arrive après tout le monde pour l'apéro. Et que tu ne le fasses jamais avec personne d'autre.

– Je ne m'en étais pas rendu compte, je mens, en tentant de faire comme si ce n'était pas une affaire d'État.

– Bien sûr que si, tu le fais exprès. Parce que tu me fais exister. Avec toi, je sais qui je suis. J'ai besoin de toi, Sofiane. Ne me demande pas de tout arrêter. Enfin, sauf si tu en as marre de moi et de mes sautes d'humeur.

– Et de tes manies.

– Aussi.

– Et de nos discussions.

– Voilà.

Elle repose le front sur moi.

– Regarde-moi, Audrey.

– Je ne peux pas. Je pleure encore et tu vas t’agacer parce que je ne pleure jamais aussi souvent.

– Oui, mais là, j’ai besoin que tu me regardes dans les yeux. Tu sais, mes yeux de dingue.

– Je n’ai pas dit ça.

– Tu l’as pensé. Regarde-moi.

Elle relève enfin le visage et je m’assure qu’elle ne fuira plus mon attention, en plaçant mes mains sur ses joues.

– Tu m’écoutes ?

– Oui, je t’écoute.

– Je ne me laisserai jamais de toi. Bon, tes sautes d’humeur, j’avoue que je peux m’en passer. Mais je ne fais pas le tri. Est-ce que ça va être facile ? Nope. Mais toi et moi, ça n’a jamais été facile. Est-ce que ça vaudra le coup ? J’en suis sûr, tu sais pourquoi ? Demande-moi pourquoi, Audrey.

– Je n’ai pas besoin de te demander pourquoi, je sais pourquoi.

– Dis-moi.

– Parce qu’on s’aime.

– Exactement. Je ne suis pas ta roue de secours pour avoir un bébé. Je ne suis pas un second choix parce que tu es désespérée. Je suis moi. Et même quand je suis au plus bas, je suis génial. Tu sais pourquoi ? je répète.

Elle sourit, j’arrive à lui rendre le sourire. J’arrive à lui faire oublier ce qui la perturbe, le temps d’un sourire. Elle secoue la tête et attend.

– Parce qu’on s’aime. Et ça fait cinq ans que j’attends d’être prêt pour t’aimer. Sauf que je ne serai jamais prêt. Tu ne seras jamais prête.

Et c'est pour ça que c'est parfait. C'est notre perfection. Toi, moi, tous nos défauts, c'est notre perfection.

– Tu es ma perfection.

– Je sais. Accroche-toi à ça, d'accord ? Quand tu sens que tu veux me hurler dessus sans raison, rappelle-toi que je suis ta perfection.

– Je le ferai. Je ne veux pas te perdre.

– Tu ne me perdras pas.

– Même si je suis une garce.

– Hum... Des promesses ?

Elle se hisse sur la pointe des pieds et m'embrasse enfin.



– Du coup, comment ça se passe ? Je récupère la chambre d'amis, mais où dormira Emma quand elle vient ?

– C'est ça qui est excellent ! je réponds à Anaïs en retournant au salon avec elle après avoir pris les mesures pour ses meubles.

– Oh, dis-moi !

– Non, attends, juste une seconde.

Je vérifie que tout le monde est bien là, et je fais mon annonce :

– Lorsque tu auras emménagé et qu'Emma dormira ici, elle aura un lit pliant dans la chambre de Lise et Ange.

Silence.

Anthony commence à rire.

Margaux le frappe sur la cuisse, mais elle-même a du mal à se retenir.

Audrey sourit.

Ange a la bouche ouverte.

Lise réfléchit à un plan B, elle n'en trouvera pas.

– Le canapé ! Emma peut dormir sur le canapé ! tente-t-elle, désespérée.

– Non, je squatte le canapé, le soir.

– Mais...

– Ou alors, vous pouvez aussi rentrer chez vous, étant donné que vous êtes à vingt minutes en voiture. Et mariés. Et que vous avez un appartement remis à neuf, je suggère en m’installant sur l’accoudoir du fauteuil où Audrey est assise.

Elle me donne sa bière et je l’attrape machinalement. Puis je me rappelle notre discussion de l’autre soir, et tous ces détails qu’elle a remarqués. Tous ces gestes qui me semblent naturels et ont l’air de tellement compter pour elle.

Je les écoute discuter de comment ça va se passer avec Anaïs dans le cabinet, à partir du mois d’août. Elle est déjà intégrée, parfaitement intégrée. Elle met Anthony en boîte, écoute avec attention quand Ange lui parle, délire avec Lise, est complice avec Audrey et parle mode avec Margaux. Ce sont tous des boulets, chacun à sa façon, mais ce sont mes boulets préférés. Sûrement parce que je suis le roi des boulets...

– Fais attention, tu nous refais le coup à la Nicholson, me prévient Lise avec un petit sourire en coin.

– Et toi, méfie-toi que je ne vienne pas défoncer ta porte à coups de hache, un de ces jours.

– Tu finiras congelé dans le jardin !

– Ah, merci pour le spoil, au cas où quelqu’un dans cette pièce ne l’ait pas lu ou vu !

– Je t’en prie, tout le monde l’a vu ! C’est le meilleur du meilleur de Jack Nicholson !

– Faux. Il est encore meilleur dans *Vol au-dessus d’un nid de coucou*, je la contredis en la pointant de ma bière.

Audrey la récupère avant que j’en renverse partout, y compris sur elle. Elle en profite pour poser la main sur ma cuisse.

– Performances égales, je dirais, intervient Ange.

Anthony et Margaux choisissent un disque dans le juke-box. *Blue Suede Shoes* démarre, je sais que Margaux a voulu l’inclure à la sélection pour rendre hommage au nom donné à tous les clubs montés par ses pères. Je récupère la bouteille pour la poser sur la table basse

et abandonne le débat entre Ange et Lise pour entraîner Audrey sur la musique. Anthony a déjà commencé à danser avec Margaux. Ange ne dansera pas, il ne danse que les slows où il peut peloter Lise qui n'essaie même pas de le convaincre et invite Anaïs. On se retrouve à danser le rock sans avoir aucune idée de comment le danser, à chanter une partie des paroles en anglais, l'autre en yaourt, et à s'éclater. Je ne vois qu'elle. Le sourire que j'aime. Les regards qui me sont destinés. Et je réalise que je savais qu'elle m'aimait. Je le savais depuis le début. J'avais juste oublié. Je voulais juste qu'elle se batte pour moi comme j'aurais pu me battre pour elle.

J'avais simplement besoin qu'elle me regarde, me sourie et me dise que je suis sa perfection.

)

Audrey

J'ai tellement envie d'arrêter d'être moi, juste une minute, pour lui montrer qu'il ne se plante pas, qu'il a eu raison. Que lui et moi, c'est ce qui pouvait nous arriver de mieux. J'ai beaucoup de mal à arrêter d'être moi. Cette fausse moi. Alors en attendant, je danse avec lui. On se cogne dans les meubles, il me tient contre lui pour me protéger. Et je sais que je suis en sécurité.

Mais tu n'es pas toi.

La chanson se termine, Margaux en sélectionne une autre, je n'attends pas. Je prends la main de Sofiane qui se moque de sa sœur, car elle vient de se faire mal au dos en voulant faire une figure de rock acrobatique qu'elle ne maîtrise pas. Mais tout ça, c'est loin, très loin. Maintenant, c'est Sofiane qui me regarde en souriant pendant que je nous entraîne dans ma chambre. Il sait. Ils savent. Et moi qui suis si attentive au regard des autres, moi qui crains toujours de ne pas être parfaite, de ne pas tout maîtriser... je m'en fous.

– Tu sais qu'ils se doutent de ce qu'on va faire ?

– Tu t'en doutes, toi ? je lui demande en refermant la porte derrière nous, sans oublier de tirer le verrou.

– Oh, je ne m'en doute pas, j'en ai la certitude.

– Parfait. Ça m'évite toute cette séduction coûteuse, t'offrir le resto... tout ça.

– Dis donc, c'est pas un truc que je t'ai dit un jour, ça ?

J'avance vers lui et il recule à chaque pas que je fais.

– Où tu vas ? je lui demande alors qu'il s'éloigne encore un peu.

– Tu sais ce que j'aime le plus chez toi ?

– Dis-moi.

– Tu es délicate, élégante... c'est ce que tu montres à tout le monde. Mais la vraie Audrey, celle que je suis le seul à connaître, c'est ça.

Il me montre de la tête aux pieds.

Non, il croit qu'il te connaît, mais tu lui mens, Audrey. Tu te mens à toi-même.

– Ça ?

– Yep. « Mords-moi », « Plus fort »... c'est ça .

Je sens que je rougis. Il est tellement à l'aise avec cette façon de parler de sexe. De notre relation.

– Tu vois, ça ! Pile ça ! Tu es embarrassée alors que c'est toi ! J'adore !

– Arrête, je n'ose plus rien dire ou faire ! je réplique, effectivement gênée.

Il se marre. Je pourrais le frapper quand il se moque de moi comme ça. Mais il a raison, c'est lui, c'est lui avec ses défauts, ses qualités, tout. C'est ça qui me plaît. Et ce qu'il dit de moi, c'est exactement cette dualité que j'aime chez lui. Je suis amoureuse de son esprit pervers et de sa belle âme à la fois. Il est en même temps le yin et le yang, un tout qui s'équilibre si bien que j'ai peur de le déstabiliser avec... ce que je suis.

Tu le gâches, et tu le sais.

– Déshabille-toi. Je m'installe et je mate.

Je pourrais l'envoyer balader. Mais juste l'effet que ses ordres déguisés produisent sur moi m'en dissuade. Car j'aime autant qu'il soit

prévenant qu'autoritaire. Tout comme il aime ça chez moi aussi. On se ressemble tellement, en réalité. Où étais-je, ces cinq dernières années, déjà ? Ah oui... Avec lui.

Je retire mes chaussettes et fais glisser mon jean au sol. J'y mets beaucoup plus de lenteur et de grâce que si j'étais seule, bien sûr. Ses yeux suivent chacun de mes mouvements et, pendant plusieurs secondes, je ne fais plus rien. Parce qu'il me regarde. Mon estomac se contracte, une boule de chaleur remonte dans ma gorge, je sens mes joues se colorer. Et ses yeux. Ils sont surréalistes. Il me donne l'impression qu'il voit bien au-delà de ce que je lui montre. Il voit tout. Il me voit, moi. Ce turquoise en contraste avec sa peau légèrement mate, ses cils noirs... Il pourrait séduire la Terre entière d'un seul regard. Lorsque je remarque son sourire qui me confirme qu'il m'a prise en flagrant délit, je reprends mon effeuillage. Je fais passer mon haut par-dessus ma tête et reste en sous-vêtements devant lui. Une à une, je retire les invisibles de mes cheveux qui retombent mèche par mèche sur mes épaules et dans mon dos.

– Je suis navré de te faire remarquer une erreur de ta part, me dit-il quand j'ai terminé de défaire ma coiffure, mais tu n'es pas nue. Or, si je me souviens bien, je t'ai demandé de te déshabiller.

– À toi.

– Pas de souci.

En quelques secondes, il a ôté tous ses vêtements. Sans en oublier un seul, bien sûr. Et son corps... ce que je peux aduler son corps, il a raison. Chaque centimètre carré, ou presque, est recouvert d'un dessin. Tous les styles sont présents, tous ses essais, toutes ses créations. Il porte son histoire, son évolution sur sa peau.

– J'en veux un, je lâche d'un coup.

Je crois que je suis aussi surprise que lui. Nous nous observons un moment. Et il s'avance assez près pour faire glisser son index le long de mon bras.

– Ici ?

Je secoue la tête.

Il dévie et atterrit sur ma hanche.

– Là ?

Je secoue à nouveau la tête.

Il descend sur ma cuisse.

Je dis non. À tous les endroits qu'il propose, je dis non. Jusqu'à ce qu'il remonte juste au-dessous de mes seins.

– Précisément, murmure-t-il en faisant le dernier pas qui nous sépare.

Il passe les mains dans mon dos et défait mon soutien-gorge. Les bretelles parcourent lentement mes bras sous ses doigts. Le tissu ne produit aucun son en tombant au sol. Je recule alors jusqu'à la porte, avec l'assurance de la femme qui se sait aimée. Et il aime toutes celles que je suis. Il accompagne mon retrait contre le mur et s'agenouille devant moi une fois que j'y suis appuyée.

– C'est ce que tu veux ?

– Oui.

– Ma tête entre tes cuisses ?

– Oui.

– Alors dis-le.

– Je veux ta tête... entre mes cuisses.

– Je savais que tu étais plus.

– Plus ?

– Tu es toi. Avec moi, tu es vraiment toi.

Ne lui montre pas la vraie toi. Personne ne veut la connaître.

Il pose d'abord la main mais la remplace rapidement par sa langue. Je sais que mes gémissements s'entendront s'ils arrêtent la musique au salon. Ça n'a aucune importance. Rien d'aussi beau que l'effet de l'amour de Sofiane sur moi ne devrait être caché. On dissimulerait quelque chose de honteux. Ça n'a rien à voir avec nous. Il m'apprend la vie. Il m'apprend à vivre. S'ils entendent, qu'ils entendent. Ça m'est égal.

Il attrape ma jambe droite et la place sur son épaule, m'ouvrant un peu plus à lui. Une de ses mains remonte jusqu'à ma poitrine. Les miennes sont fermées en poings et pressées de chaque côté de mon corps tendu vers lui. J'ai besoin qu'il m'aime, qu'il m'aime jusqu'à ce que je sois à nouveau moi. Parce que je ne suis pas encore totalement moi, comme il le pense. Mais je veux l'être. Et peut-être, alors, j'arriverai à m'aimer un peu, à travers lui.

Laisse-lui ses illusions...

)

Sans pudeur. Sans faux-semblants. Je sais qu'elle n'est pas complètement honnête, mais je sais aussi que je suis celui avec qui elle l'est le plus. L'écouter gémir de plaisir, la tête appuyée sur la porte, sans se soucier de qui pourrait l'entendre... Je délaisse sa cuisse et empoigne mon érection, juste pour me soulager, en attendant. Elle est si près de l'orgasme qu'il me suffit de replier mon index en elle pour l'y plonger. Elle donne un petit coup de poing contre le bois, se tend encore plus vers moi et finit par me repousser lorsqu'elle devient trop sensible. Je me redresse tout en m'essuyant la bouche du dos de la main. Je la regarde. Sa poitrine se soulève au rythme de sa respiration qui reprend peu à peu sa vitesse normale. Ses cheveux libres dont certains sont collés à son visage. Cette posture insouciante et sensuelle dont elle n'a pas conscience.

Elle ouvre les yeux et me sourit. Je lui tourne le dos et vais m'installer sur son lit. Je m'assois contre le mur et j'attends. Elle me rejoint en récupérant un préservatif dans sa table de chevet. Elle le pose à côté de moi et se glisse entre mes genoux. Ses cheveux masquent ses seins, je ne les dévoile pas. Elle est belle, comme ça. Avec son attitude si sage, on a du mal à imaginer qu'elle vient de me demander de la faire jouir avec ma langue.

– Et toi, dis-moi ce que tu veux.

De l'index, je lui fais signe de me rejoindre, sans la lâcher du regard.

Elle attend. Je souris.

En dehors de cette intimité qui nous lie, elle a toujours peur de décevoir les autres. Elle s'excuse plus qu'elle ne le devrait et elle s'arrange pour satisfaire tout le monde. Ici, elle oublie son rôle de femme parfaite et j'aime voir son personnage s'étioler sous mes yeux.

– Audrey.

– Sofiane.

– Viens. Allonge-toi sur moi.

Je m'étends sur le matelas et son corps accompagne mes mouvements. Elle est encore humide entre les cuisses et elle anticipe mes prochaines paroles en s'occupant du préservatif. Puis elle place ses genoux de part et d'autre de mes hanches et me guide en elle. Lentement. Quand je rouvre les paupières, elle me fixe. Elle ne sourit pas, elle a l'air de réfléchir. Et avant que je puisse lui demander ce qui ne va pas, elle s'enfonce d'un coup sur moi. Je ne sais plus ce que je voulais dire. Je sais juste qu'elle et moi, c'est tout ce qui importe. Et puis je l'observe de plus près et je l'interromps.

– Audrey, stop.

– Quoi ? Tu veux changer ?

– Tu as mal à la tête ?

Son regard fuyant vaut toutes les réponses. Je me retire et me lève, elle commence à ramasser ses vêtements. Je parcours la chambre dans la largeur tout en me débarrassant de la capote, j'essaie de réfléchir avant de parler. Je n'ai pas envie qu'on se dispute, encore. J'aimerais qu'on réussisse à communiquer. Mais elle et moi, je crois qu'on est voués à s'engueuler. C'est peut-être notre façon d'affronter les problèmes.

– Merde !

– Ne crie pas, on va t'entendre.

– Ah, maintenant, ça t'inquiète qu'on nous entende ?

Je m'arrête devant elle, elle est déjà rhabillée.

– Va prendre un cachet et reviens.

– Je vais prendre un cachet parce que j’avais prévu d’en prendre un, pas parce que tu me donnes un ordre.

– Je ne te donne pas un ordre, je te demande de faire quelque chose.

– Si ce n’est pas un conseil ou une interrogation, c’est un ordre.

– Ramène-moi un cachet, tant que tu y es. Parce que si tu commences déjà à me gonfler avant qu’on ait parlé, je vais en avoir besoin.

Elle me lance un regard agacé mais va chercher de quoi se soigner. Je ne comprends pas ce qui lui prend de continuer alors qu’elle souffre. N’importe quoi ! Comme si j’allais lui en vouloir ! Putain !

– Tu ne me connais pas, Anaïs a raison, je lui lâche quand elle revient dans la pièce.

– Quoi ?

– Tu continues de me baiser alors que tu as mal !

Elle grimace. Je fais exprès de parler comme ça. Tout ce que je pourrai faire pour obtenir une réaction de sa part, je le ferai.

– Là, je suis sûre que tout le monde t’a entendu. Merci, Sofiane.

– Ne détourne pas la conversation. Ces maux de tête, tu vas les prendre au sérieux ? Ou il faut que je te traîne de force chez le médecin ?

– Ce ne sont pas tes affaires.

– Ah non ? Je croyais que c’était ce qu’on faisait, entre amis, prendre soin l’un de l’autre. J’ai dû me planter, ces putains de notices sont toujours tellement mal écrites !

Elle ferme les yeux et se masse les tempes. Je me tais, parce que je sais aussi quand je dois me taire, et je la prends dans mes bras.

– Viens...

Je la guide jusqu’au lit, elle me laisse faire, et je suis soulagé qu’elle ne me vire pas de sa chambre. J’éteins les lumières et remets mon caleçon. Je m’assois comme tout à l’heure, sauf que cette fois, je pose sa tête sur ma cuisse. Elle s’étend sur le matelas et me confie toutes les

commandes. Alors je commence à masser délicatement les points de pression qui vont au moins un peu la soulager. Mon souci est qu'on ne traite que ses symptômes depuis des jours, mais pas la cause. J'ignore pourquoi elle fait tant d'histoires pour consulter le médecin. Je ne peux pas l'obliger. Je peux juste la harceler jusqu'à ce qu'elle le fasse. Il paraît que je peux être très persuasif et avoir les gens à l'usure.

J'entends son souffle se stabiliser, je sens ses muscles se détendre... elle s'est endormie et c'est ce qui pouvait arriver de mieux afin de lui éviter de subir encore ces douleurs.



– Audrey ! Bouge !

– Attends, j'essaie juste un chemisier !

Je ne comprends même pas pourquoi elle en achète plusieurs modèles, pour moi ils sont tous blancs, et basta. Je ne suis déjà pas fan qu'Anaïs ait invité Audrey sans m'en parler. Non pas que je sois son maître ni rien, mais quand même, c'est aussi mes parents.

– On est déjà à la bourre ! Ils ne vont pas capter comment tu es fringuée ! je crie depuis l'entrée.

Elle arrive enfin, en sautant sur un pied pour enfiler...

– Depuis quand tu portes des chaussures à talons ? je lui demande en inspectant sa tenue.

– Tu n'aimes pas ?

– Ce n'est pas la question, je suis surpris...

– On n'était pas en retard ?

Elle me pousse dehors et ferme la porte derrière elle.

– Tu es sûre que c'est prudent ?

– De quoi ?

– De marcher avec ces talons. Parce que là, si tu tombes, tu tombes de haut.

– On va parler de mes talons toute la soirée dans l'allée ? Ou on y va ? On prend ta voiture, d'ailleurs, je ne peux pas conduire avec ces

chaussures.

– Voilà, je savais bien qu'il y avait un piège ! Du coup tu peux boire et pas moi !

Elle pousse un énorme soupir et retourne à l'intérieur.

– Hé ! Qu'est-ce que tu n'as pas compris dans « on est déjà à la bourre » ?

Je la suis pour la trouver dans sa chambre, après avoir esquivé les chaussures à talons qu'elle a jetées au milieu. Audrey est assise par terre en train de mettre des ballerines. Elle se relève, m'ignore, et sort. Je la suis, inquiet de ce silence qu'elle me sert. Normalement, elle ne se gêne pas pour m'envoyer balader quand je lui prends la tête. Donc, là, c'est suspect. Elle s'installe au volant de sa voiture, met le contact et attend. Je prends place côté passager et elle s'engage sur la route. Toujours sans un mot. Au bout de quelques minutes très inconfortables, je tente :

– Du coup, on prend ta voiture ?

Pas de réaction.

– Yep, ça me va aussi. Et du coup, pas de talons ?

Elle ne dit rien mais ses doigts sont crispés sur le volant et je suis étonné qu'elle n'ait pas calé cinquante fois vu comment elle débraye et passe les vitesses.

– Sympa, ta tenue...

– Elle était bien plus sympa avec les talons. Mais puisque Sofiane souhaite picoler, ce soir, Audrey se met à sa disposition, me répond-elle entre ses dents.

– Oh, c'est assez flippant que tu parles de nous comme si n'étions pas nous... Ne le fais plus.

– Je voulais juste être à mon avantage.

– Tu es toujours à ton avantage.

– Ton regard est biaisé.

– Tu as déjà rencontré mes parents à plusieurs reprises.

– Ce soir, c'est différent. Je ne les ai pas vus depuis que toi et moi, tu sais...

– Non, je ne sais pas.

Cette manie qu'elle a de toujours dire « tu sais » pour éviter de donner des noms à ce que nous vivons, ça m'agace un peu. Mais comme je viens de moi-même l'agacer, je vais peut-être essayer de me faire discret, le temps qu'elle retrouve sa bonne humeur.

– Depuis qu'on est un couple.

– Ah, donc, en fait, on est un couple.

Elle me jette un rapide coup d'œil avant de reporter son attention sur la route. Je sais, je suis cruel, mais elle me facilite tellement la tâche, aussi !

– On n'est pas un couple ?

Non, en fait, je ne suis pas cruel, car le petit accent de panique que j'entends dans sa voix me pousse à la rassurer.

– Bien sûr qu'on est un couple. On est tout ce qui te fait plaisir, Audrey. Détends-toi. C'est juste mes parents. Et Anaïs.

– Ils savent, hein ? Elle leur a dit ? On ne va pas arriver et devoir faire notre *coming out* ?

– Pourquoi ça te fait stresser comme ça ? Tu sais bien que mes parents t'adorent.

– Ils m'adorent ?

– Ça te surprend ? Je pensais pourtant que c'était évident : tout le monde t'adore.

– N'importe quoi. Ils te l'ont dit ?

– Je n'ai pas besoin qu'ils me le disent pour le comprendre.

– Donc tu supposes qu'ils m'adorent. Peut-être qu'ils font semblant parce qu'ils savent que toi tu m'adores vraiment.

– Ah non, ça du coup, je le sais : c'est faux.

– Tu ne m'adores pas ?

Cette fois, j'entends qu'elle rentre dans mon jeu. C'est le signe qu'elle commence à se détendre.

– Ben, ça dépend les jours. Ce matin, par exemple...

– Je t’ai réveillé en faisant... tu sais... bien sûr que tu m’adorais, ce matin !

– Non, je ne sais pas... Il va quand même falloir que tu élargisses ton vocabulaire. Tu as certaines lacunes, je dois le reconnaître.

– Je ne vais pas me mettre à parler comme toi.

– Tu le faisais, ce matin.

– Ce n’est pas pareil.

– Essaie, hors contexte. C’est marrant.

– Non.

– « Plus fort, Sofiane ! »

– Mais ! Tu te moques de moi ?

– Essaie !

– Non, ce n’est pas du tout le moment. Ni le lieu, ni...
Ma main remonte lentement sur sa cuisse.

– C’est dangereux, arrête.

– Dis-le, et j’arrête.

– Non ! Tu comprends ce mot, n’est-ce pas ? Il fait trois lettres, ça devrait être de ton niveau.

– Ouh... Garce, j’aime ça !

– Tu aimes quand je te parle mal ?

– Encore...

– T’es con, arrête !
Elle essaie de pousser ma main.

– C’est toi qui es dangereuse ! Les deux mains sur le volant, dix heures dix, merci.

Je sais que je suis lourd, mais j’ai détourné son attention du repas où nous nous rendons. Mission accomplie.

– Sofiane...

– Allez, dis-moi des trucs cochons et j’arrête.

– Tu es complètement dingue.

Je m’approche et mordille son oreille.

- Sof, vraiment...
- Oui ?
- OK. Attends, je me concentre.

Je me mets à rire en reprenant ma place. Si elle doit se concentrer pour se lâcher en dehors de nos moments dans son lit ou le mien, on a du boulot !

Elle prend une voix ridiculement sensuelle et surjoue son texte :

- Oh, Sofiane, prends-moi plus fort, j'aime quand tu me la...
- Oh non ! Non ! Non ! Stop, je retire. C'est malsain ! Perverse !
- Mais c'est toi qui...
- Je suis outré ! Choqué ! Où est le désinfectant que je me lave les oreilles ?
- Tu me le paieras !

J'appuie sur play : « Oh, Sofiane, prends-moi plus fort, j'aime quand tu me la... »

– Tu m'as enregistrée ! Je n'arrive pas à le croire ! Mais tu ne respectes donc rien ?

Elle se gare derrière la Chevrolet de mon père et j'efface l'enregistrement sous ses yeux.

- On est arrivés.
- Je sais, merci, c'est moi qui conduis.
- Alors, comme dirait l'autre : *allons-y, Alonzo !*
- Je sais ce que tu as fait.
- Ça sonne réplique de film d'horreur, ça.
- Tu m'as empêchée de stresser. Merci.

Elle m'embrasse et sort de la voiture. Peut-être que finalement, elle me connaît mieux que je ne le croyais.



- J'adore ta jupe !
- Merci, elle est encore plus jolie avec des talons.

Mes parents sont partis se coucher et Anaïs et Audrey viennent sans le savoir de lancer le signal du retour.

– On bosse, demain, on devrait rentrer.

Elles me fixent toutes les deux comme si elles venaient de se rappeler ma présence.

– Quoi ? J'ai un bout de salade entre les dents ?

– Tu ne manges jamais de salade, me fait remarquer Audrey.

– Ah, enfin tu as compris pourquoi je n'en mange jamais !

– Pourquoi, j'en ai ? me demande-t-elle en écarquillant les yeux.

– Je te propose de vérifier ça dans le rétro interne de la voiture, vu qu'on doit y aller.

– Bientôt, on fera le trajet tous les trois ! s'enthousiasme Anaïs.

– Ouais, mais comme tu as pris ta caisse, ce soir, je te propose que tu continues. C'est vachement plus pratique.

– Sofiane, frère dévoué.

– Ah oui, tu mettras ça sur ma pierre tombale !

– Sofiane, frère et amant dévoué, reprend-elle en souriant.

– Là, ça devient carrément glauque.

– Mais non ! Moi je m'occupe de la partie frère et Audrey de la partie amant.

– Je confirme, c'est incestueux. C'est comme si je mettais : « Anaïs, sœur aimante et bandante ».

– T'as raison ! Je retire ! Pourquoi tu me laisses dire des conneries pareilles ?

– Justement, je ne te laisse pas. Allez, salut, on se voit vendredi soir pour démarrer tes cartons.

– Rentrez bien ! Et pendant ce temps je réfléchis à une épitaphe plus classe !

Je me tourne vers Audrey, elle nous observe en souriant. Cette soirée me fiche de plus en plus la trouille.

– Audrey ?

– On y va !

Une fois dans la voiture, moi au volant, car contrairement à la croyance populaire je ne suis pas un total connard et je l'ai laissée profiter du vin blanc que ma mère a acheté exprès en sachant qu'Audrey adore.

– Tu n'as pas eu de maux de tête, ce soir ? je lui demande pour avoir confirmation.

– Non, en effet. Je t'ai dit que ça passerait.

– Mais si tes hormones t'emmerdent comme ça, tu ne devrais pas aller voir ton gynéco ?

– Je verrai au prochain cycle si ça persiste. C'était peut-être la lune.

– On va la refaire, j'ai cru un moment que tu me disais que la lune était responsable de tes maux de tête. Tu disais ?

– Tu sais très bien que j'ai dit « la lune ».

– C'est ce que je craignais. Alors, dans ce cas, je propose de rejeter la faute sur cette horde de lutins que j'ai vus l'autre jour arriver dans ta chambre par la fenêtre, dans des mini-hélicoptères. Ils avaient des aiguilles et...

– Il a été scientifiquement prouvé que la lune...

– Bien sûr, bien sûr... la lune. Ce gros rocher à des centaines de milliers de kilomètres a une influence sur tes règles. CQFD. Tu crois qu'elle est également responsable du fléau de la tartine qui tombe toujours du côté confiture ?

Elle rit et pose la main sur ma nuque. Elle me caresse doucement durant tout le trajet et je réalise que ces cinq dernières années, tout ce qui manquait à notre relation pour être un couple, c'était le sexe. Car ce geste, elle l'a déjà eu des tas de fois quand elle sait que je suis fatigué en fin de journée. C'est dans nos habitudes que notre relation s'est construite. Dans nos désaccords que l'équilibre s'est posé.

– Lise veut appeler son premier fils Justin, je lâche pour éviter de trop penser et me mettre à flipper.

– Quoi ? Quel fils ? Justin ? Mais...

J'allume le poste, *Killing In The Name Of* se lance. Et voilà. Le roi de la diversion, Mesdames et Messieurs.

)

– Sof !

Je tape dans le poing que me tend Geoffrey. Son salon est assez petit, exactement le genre que j'aimerais avoir, un jour. Il y a la salle pour les piercings juste derrière le comptoir, et il réalise les tattoos au sous-sol dans une pièce aménagée, voûtée, aux murs en pierres apparentes. Je suis tellement souvent passé sous son aiguille que je suis comme chez moi, ici. Mais pas chez moi. Et à chaque nouveau tatouage, je me dis que c'est exactement ça que je veux. Je manipule aussi des aiguilles, mais pas les bonnes.

– Ta sœur est passée, l'autre jour.

Le petit sourire qu'il ne contrôle pas en parlant d'Anaïs me pousse à faire plus attention à ces deux-là. Geoffrey est quelqu'un de bien, je ne l'ai jamais vu se la jouer coureur, il respecte sa clientèle et il a une vie professionnelle stable. Mais... je ne sais pas, il cache quelque chose, et forcément, ça ne me met pas à l'aise. Je ne sais absolument rien de son passé, de sa famille, de l'endroit d'où il vient. Alors qu'on a discuté des heures, des dizaines d'heures, lui et moi. Comment peut-on autant parler sans jamais lâcher une info personnelle ? Voilà, il cache quelque chose.

– Ouais, je sais, elle se prend pour mon conseiller d'orientation.

– C'est cool, elle assure. Elle t'a dit, alors ?

– Le samedi, j'observe et...

– Mec, tu as déjà observé un bon moment. Non, je te propose de te lancer. D’abord tu peux t’entraîner sur les peaux synthétiques, si ça te dit. Puis il paraît que tu as déjà une cliente ?

– Non, elle a fumé, jamais je ne me ferais la main sur elle.

Il se lève de derrière son comptoir et en fait le tour pour venir se placer face à moi. Ce type mesure bien vingt centimètres de plus que moi, je préférerais quand il était assis. Il ressemble à cet acteur, dans la série avec des Vikings, qui se tape la blonde qui se bat comme un mec. J’ai oublié son nom, mais bref, voilà, c’est un peu l’esprit du look de Geoffrey. Sauf que lui n’est pas dans une série. Il se fringue heureusement plutôt normalement, mais la crête tressée, le reste rasé à blanc, les tatouages de partout et... OK, je vois, lui et moi, à part quelques cheveux, on est un peu pareil. Je ne dis plus rien.

– Je rattraperais le coup, si tu te plantais. Mais j’ai confiance. Tu connais tout ce qu’il y a à connaître en théorie. Tu as lu tous les bouquins que j’ai pu te passer sur le sujet, tu es venu m’en parler. On en a discuté et tu avais des questions, des choses à dire. Sof, après moi, tu es le plus passionné en la matière que je connaisse.

Je ne réponds rien, ça me met mal à l’aise. Je regarde ses derniers dessins sur le mur. Là où il a un style très rétro, le mien est plus futuriste, mécanique. C’est pour ça qu’il apprécie que je lui file quelques réalisations pour proposer plus de choix à ses clients. On fait du troc : je dessine pour lui, il effectue mes tatouages sur moi. Bien sûr, comme tous les artistes, il préfère créer ses propres dessins. Mais ça lui permet d’exposer une variété plus grande.

– Tiens, j’ai fait ça...

Je lui tends mon dernier fusain. Normalement, je bosse surtout sur tablette graphique. Mais l’autre soir, j’ai retrouvé chez mes parents une boîte de fusains et un bloc de papier. Je me suis lancé sans trop réfléchir, à l’instinct. Je me suis appuyé sur la silhouette d’Audrey, de face, et j’ai fondu un crâne par-dessus ses courbes. C’est la première fois que je pars dans ce genre, mais je me suis éclaté. Et j’en ai foutu

partout, aussi, j'avais oublié que les fusains c'était aussi salissant. C'est peut-être la raison pour laquelle j'avais abandonné ce médium.

– Ah ouais...

– Quoi ? C'est loupé ?

– Non, pas du tout. C'est juste... Virage à 180° ?

– Je ne sais pas, je n'ai pas...

– Attends, c'est très bon, hein, excellent, même. Tu as pris ton pied ?

– Grave.

– Tu tiens ta signature avec ce style. Merde, tu l'as pas laqué ?

– Ben non, qu'est-ce que je foutrais avec de la laque ?

Je me marre quand je vois qu'il s'est mis du charbon partout sur les mains. Il essaie de me balancer un coup de poing dans l'épaule, mais je suis devenu très bon en esquive depuis que je suis avec Audrey.

– Alors, je me disais... Tu me montrerais comment on peut faire les ombrages, là ?

– Tu vas t'entraîner avec ça. Bouge pas.

Il passe derrière son comptoir, je l'entends vaporiser quelque chose sur la feuille.

– Je laque, pour pas en foutre plein mon scanner. On va le numériser et puis je vais te filer des liens pour te commander du matos d'entraînement. Tu peux venir faire tes essais ici quand tu veux. Si j'ai du taf, tu te mets à côté et je te dirai en cas de doute.

– Ça ne va pas poser souci à tes clients ?

– Celui qui n'est pas content, il ira voir ailleurs.

– Tu réussis au point de pouvoir envoyer bouler des clients ?

– Oui, c'est pour ça que je te demande de passer après les heures, sinon on n'est jamais tranquilles pour discuter. Tu sais que la salle du bas est assez grande pour qu'on y installe deux postes de travail ?

– Pour que je m'entraîne, oui, tu viens de me le proposer. Tu radotes, à ton âge ? C'est moche, G, très moche.

– Ta gueule, petit con. Je te propose de t’associer, quand tu seras prêt. Y’a de quoi faire, puis on partagerait les frais. C’est tout bénéf et je sais déjà que je peux passer des heures à côté de ta tronche sans avoir envie de te frapper.

– Moi, quand tu me fais des compliments, comme ça... Je suis ému. Tu vois. Ému.

– Alors ?

– Même pas un genou à terre ? Je veux dire, tu crois que tu peux me...

– Viens voir, au lieu de dire des conneries.

Je le rejoins devant l’écran de son ordinateur.

– Je te passe la commande avec mon code pro, ça sera moins cher. C’est ce dont tu auras besoin, le reste, tu peux utiliser mon matos. Ça te va ?

– Anaïs et toi, en fait, vous aviez tout prévu ?

– Juste elle, je ne suis qu’un outil dans son plan machiavélique.

– Comme nous tous, mon frère, comme nous tous. Allez, commande. Au pire, j’aurai tenté.

– J’aime ton optimisme, Sofiane.

– Je suis bon pour dessiner, pas encore excellent mais bon, oui. Pour tatouer, si c’était aussi facile, tout le monde pourrait s’y mettre.

– Déjà, sors-toi de la tête que dessiner, c’est facile. Y’a des tas de gens qui sont infoutus de faire autre chose que des bonhommes bâtons, crois-moi. Et tatouer, ça s’apprend. Si vraiment tu n’as pas le truc, si c’est pas ton délire, tu le sentiras tout de suite et je continuerai à t’exploiter avec tes créas.

– Je me sens aimé.

– Tu peux, tête de cul : ta sœur a débarqué ici avec tout de prêt. J’ai juste eu à acquiescer.

– Tu lui manges dans la main.

– Toi aussi.

– Oui, mais moi, c’est ma sœur. J’ai une excuse. C’est quoi la tienne, d’excuse ?

– C’est ses yeux.

– J’ai les mêmes.

– Oui, mais toi, t’as donc une tête de cul, autour.

– Je t’aime aussi, Geoffrey, je t’aime aussi.



– Tu vas nous lâcher ?

– Je n’ai pas dit ça.

Je regarde mes collègues et amis autour de la table. Ange a son air impassible, comme toujours. Il écoute. Anthony s’inquiète. Audrey me sourit. En rentrant de chez Geoffrey, je me suis dit qu’il était temps de leur parler de mes projets. Même si rien n’est fait, rien n’est sûr, il fallait que je leur dise que j’allais au moins essayer.

– Mais si tu changes de taf, tu vas nous lâcher, insiste Anthony.

– J’ai des mois et des mois d’apprentissage devant moi. Et je ne vais pas arrêter le cabinet comme ça, du jour au lendemain.

– Anaïs.

On se tourne tous vers Audrey. Elle lève les yeux au ciel et continue :

– C’est tellement évident que, certains jours, je me demande si vous activez votre bon sens. Anaïs va intégrer le cabinet. Elle pourra reprendre les patients de Sof.

Et soudain, ça me frappe et je me dis que je suis vraiment con !

– Je reviens.

Je me lève et m’enferme dans ma chambre pour téléphoner. Je tombe sur sa messagerie. Elle doit être de service.

– Si je découvre que tu as décidé d’aller dans le privé et plus particulièrement dans mon cabinet, juste pour que je puisse réaliser mon rêve...

Je marque une pause. J’hésite... et puis je continue :

– ...je n'aurai pas assez d'une vie pour te remercier.

Je raccroche, empoche mon portable et plaque mes mains sur ma nuque. Bien sûr qu'elle a pensé à tout. Et je n'ai pas fait le rapprochement, il a fallu que ce soit Audrey qui en parle pour que ça fasse tilt. Heureusement que je suis infirmier et pas détective, hein...

Je les retrouve au salon, j'ai l'impression qu'ils n'ont pas bougé d'un pouce.

– C'est un public ou une mosaïque ?

– *Hercule* ! s'écrie Audrey en reconnaissant la citation.

Je suis fier d'elle. Mais revenons au sujet :

– Donc, Anaïs. Et je vivrai encore ici, je n'ai pas dit que j'allais partir.

– Oui, mais on a démarré le cabinet avec toi. Ce serait bizarre de...

– Ce n'est pas pour demain, ce n'est même pas sûr. Si je suis nul en tatouage, problème résolu, on continue comme si de rien n'était, avec une associée en plus. Y'a assez de boulot pour cinq.

– Oui, mais...

– Anthony, soutiens-le, intervient Ange.

– Oui, je sais. Désolé. C'est juste que nous trois... puis nous quatre quand Audrey nous a rejoints, c'était parfait.

– Et ça continuera à l'être puisqu'il ne va pas partir.

Je dis tout le temps que mon meilleur pote, c'est Anthony. Car Ange a ce côté un peu grand sage qui fait de lui le papa de notre association, et Audrey la maman. Mais alors, dit comme ça, c'est presque plus glauque que mon épitaphe originelle... Enfin je me comprends, je sais que je peux compter sur lui. Il analyse toujours tout ce qu'on dit avant de foncer dans le tas. La seule personne à le faire sortir de son rôle de mec posé et réfléchi, c'est Lise. Elle est capable de lui faire péter les plombs. Mais elle est aussi la seule à être en mesure de l'apaiser.

– Du coup, pour fêter ton nouveau projet, tu cuisines ? me demande Anthony qui ne perd jamais le nord.

– Ouais, allez, ma bonté me perdra. Je pensais faire du saumon à la crème et...

Je vois Audrey qui lève la main, comme à l'école.

– Sans saumon pour toi, juste de la crème, de coco. Et du riz. Je sais.

Elle sourit. Je dirais bien que ça ne me contrarie plus de faire des menus personnalisés, comme ça. Que j'ai pris l'habitude et que je ferais n'importe quoi pour elle. Certes, je ferais à peu près n'importe quoi. Mais ça m'emmerde.



– Tu fais quoi, là ?

Elle se retourne d'un coup. On est dimanche après-midi, la maison est vide à part nous, et je me lève d'une sieste digestive. Audrey a fermé tous les volets.

– Je... c'est...

– Audrey ?

– J'ai aperçu un voisin regarder par ici. Je suis sûre qu'il essayait de voir à l'intérieur. Alors je ne sais pas, j'ai tout fermé. Pour qu'on soit tranquilles.

– Quel voisin ? je lui demande en allant ouvrir les volets de la cuisine.

– Un voisin.

– Morgan ? Si c'est lui...

– Non, pas Morgan.

– Alors qui ?

– Laisse tomber, OK ? Je vais lire dans mon lit.

Je fais le tour de toute la maison pour remonter les stores et ouvrir les volets. Et je la retrouve dans sa chambre. Elle a laissé la porte entrouverte, mais à part sa lampe de chevet, c'est la pénombre. Je me dirige vers sa fenêtre.

– Non !

– Quoi ?
– Laisse fermé.
– Mais il fait beau, et jour. C'est une grotte, ta chambre !
– Je ne surveille pas comment tu vis dans ta chambre.
– D'accord, détends-toi. Je voulais juste passer un moment avec toi et je n'ai pas très envie de rester dans le noir.

– Tu n'ouvres pas.
– Tu as peur que ce voisin vienne regarder par ta fenêtre ?
Le fait qu'elle ne réponde pas et évite mon regard, comme toujours, répond à sa place.

– Audrey ?
– Je sais ce que j'ai vu. Je n'ai pas confiance.
– Tu réalises qu'on ne peut pas vivre calfeutrés comme ça, hein ?
– Je sais !
– Alors ouvre tes volets !
– Mais fous-moi la paix ! Stop ! Stop !
– Stop quoi ?
– Ce n'est pas à toi que je parle. Sors. Dehors. Laisse-moi.
– Et là, c'est à moi que tu parles ?
– Oui !
– Tu me vires ?
– Oui, je te vires. Le souci, c'est que tu n'écoutes pas !
– Viens ici.
– Non.
– Viens. Ici.

Le ton que j'emploie pour la faire réagir lui fait comme un électrochoc, je le vois. Et je suis à deux doigts de flipper comme il faut. Parce que je sais, maintenant. Je reconnais les signes. Et je suis sûr qu'elle a compris. Elle se plante devant moi, croise les bras et attend.

– Les maux de tête ne sont pas passés, c'est ça ?

Silence.

– Audrey, depuis quand tu le sais ?

Pas de réponse, juste de grosses larmes qui dévalent ses joues et ses yeux qui me supplient de l'aider. Mais je ne peux pas l'aider, et elle le sait. C'est pour ça qu'elle n'a rien dit.

Je l'attire contre moi, elle me laisse faire. Et tellement de choses se mettent en place. Comme si tout ce temps, j'avais eu tous les indices sous les yeux sans réussir à relier les points. Et là, tout devient clair. Logique. Évident. Effrayant.

S)

– Elle dort. Je n’ai pas trop de temps devant moi.

J’ai réuni tout le monde chez Margaux. Ça me permet d’être juste à côté, si besoin. Et ça évite qu’Audrey tombe sur notre petite discussion, si jamais elle se réveille. Dans l’état où elle est, ça serait une catastrophe.

– Je vais vous la faire courte : Audrey a les symptômes de la schizophrénie.

Forcément, une telle annonce ne peut pas passer inaperçue, et chacun y va de sa question. Ange crie « Silence ! » et je le remercie d’un hochement de tête.

– Sa mère en est atteinte depuis ses seize ans. Audrey pensait être passée au travers. Ce n’est pas systématiquement transmis. Mais depuis quelque temps, les maux de tête qu’elle a s’accompagnent de voix. Son subconscient, à force de se fermer totalement à l’évidence, transforme les hallucinations auditives en maux de tête. Tout à l’heure, elle a eu une crise de paranoïa. Elle a aussi des sautes d’humeur. Elle change de sujet de conversation sans transition. Je sais que tout ça, de manière isolée, ça ne veut rien dire. Mais avec ses antécédents, on ne peut pas être trop prudent. Je ne vous ai pas demandé de venir ici pour qu’on se fasse une petite séance d’apitoiement sur cette merde. Je vous ai réunis pour qu’on s’organise.

– Qu’on s’organise pour quoi ? me demande Lise, qui semble être celle qui se reprend le plus vite.

J'aurais parié sur Ange, mais mis à part son intervention, il a l'air aussi perdu qu'Anthony. Et Margaux... elle est là parce qu'on est chez elle, je ne l'inclus pas dans mon plan.

– Demain, je l'emmène chez le psy qui traite sa mère. On va devoir adapter la tournée en conséquence. Mais après ça, je ne peux pas louper tous les jours et elle ne peut pas rester seule. On va se répartir ses patients, mais il faut quelqu'un pour rester avec elle.

– Merde ! Je pars mardi pour Lyon jusqu'à la fin de la semaine ! s'agace Lise.

– Moi je peux rester avec elle.

Elle a parlé tellement doucement que je suis le seul à l'avoir entendue. Sûrement parce qu'elle est assise à ma droite.

– Morgan peut gérer le *dîner* et je resterai avec Audrey.

– Je ne suis pas sûr que...

– Tu as une autre solution ?

Elle me regarde comme si elle me lançait un défi. Comme si elle savait que je ne suis pas son plus grand fan. Elle me demande de choisir entre mon manque de confiance en elle et la femme que j'aime. J'ai choisi. Bien sûr.

– Elle ne va pas bien le vivre.

– Je saurai l'aider. Occupez-vous d'organiser vos tournées, je m'occupe d'Audrey.

Je sais que j'ai du mal à cacher ma surprise, et je sais qu'Anthony va se vexer. Mais c'est entre Margaux et moi, et j'apprécie. Même si je préférerais rester avec Audrey, être celui sur qui elle peut compter, je sais qu'on ne peut pas refiler nos deux tournées à Ange et Anthony. Et elle doit absolument commencer un traitement et un suivi maintenant. Plus c'est pris tôt, moins c'est compliqué à endiguer. Ça ne se soigne pas, bien entendu, mais on peut vivre avec cette maladie si elle n'est pas trop importante. Il y a des ajustements à faire, c'est certain. Mais on peut vivre avec. Pas Sybille, non, pas sa mère. C'était bien trop avancé quand elle a accepté de se faire soigner. Et puis elle dû être internée de

force, car elle ne prenait pas son traitement. Elle était seule, enceinte d'Audrey, ce qui compliquait tout, et il y a trente ans, on n'avait pas la même perception ni la même prise en charge des maladies psychotiques que maintenant. Audrey, c'est différent. Elle est entourée, on va la soutenir. On sera là. Même Margaux, visiblement.



– Je n'ai pas besoin de voir le docteur Lanstier.

– Si.

– J'ai juste eu un gros moment de fatigue.

– Arrête.

Je gare la voiture devant l'institut. Étant donné le patrimoine génétique d'Audrey, Lanstier a accepté de la recevoir en urgence. Ce qui ne signifie pas qu'elle ait accepté d'y aller sans souci. Mais je pense qu'elle sait qu'elle doit être diagnostiquée au plus tôt, et qu'elle proteste pour la forme. Car c'est tout ce qui lui reste. Faire comme si la situation n'était pas dramatique. Quant à moi, je suis focalisé sur son bien-être et sa prise en charge. Ça m'évite de trop réfléchir. Je me tourne vers elle, elle-même tournée vers sa fenêtre.

– Audrey, regarde-moi.

Elle me fait face.

– Retire tes lunettes de soleil. *Regarde-moi*.

Lentement, elle enlève les énormes lunettes de soleil qu'elle a posées sur son nez dès qu'elle a mis un pied dehors. Ses yeux, bien que maquillés comme d'habitude, sont marqués par la fatigue. Et autre chose. La peur. Elle est terrifiée. Je caresse sa joue du dos des doigts et lui souris.

– On y va. Je reste avec toi. Je t'attendrai dans le couloir. Je ne te laisse pas, d'accord ?

– D'accord.

En moins de vingt-quatre heures, tout a changé. Toutes nos priorités ont été chamboulées. Alors qu'elle comme moi, forcément, on

a vu les premiers signes se pointer. Nous avons juste choisi de les ignorer. C'est plus facile, comme ça. Mais hier, elle a franchi un cap auquel on ne peut tout simplement plus tourner le dos. On peut faire comme si de rien n'était, jusqu'à un certain point. Et si sa proposition soudaine de coparentalité était juste la manifestation des premiers symptômes ? Est-ce que, face à l'évidence, elle a inconsciemment précipité une décision, en niant l'évidence et en se mettant des œillères ? Maintenant, des mots ont été prononcés sur lesquels il est impossible de revenir.

Elle prend une grande inspiration et sort de la voiture en replaçant les lunettes pour se protéger. Pas du soleil, non. Du monde extérieur, oui. De la réalité. Celle qui donne envie de rester dans son lit, le matin, et d'attendre. Je ne peux pas la laisser attendre. C'est dur d'être là avec elle et d'encaisser cette putain de réalité. Mais parfois, la meilleure chose à faire est aussi la plus difficile. C'est ce qui fait d'elle la meilleure. Alors je suis là, qu'elle le veuille ou non.

Elle se signale au secrétariat et nous nous installons dans la salle d'attente. Lorsque le professeur Lanstier vient la chercher, elle prend ma main.

– Audrey, je crois que tu dois y aller seule...

Elle me regarde, paniquée, et secoue la tête.

– Venez, Monsieur Dalmasso. Pour ce premier contact, vous pouvez être présent.

– Tu es sûre ? je lui demande en tenant son visage entre mes mains pour être certain d'avoir toute son attention.

– Viens. Ne me laisse pas seule.

Je vois tout, dans ses yeux. Tout ce que je refuse de reconnaître en moi, je le vois en elle. L'angoisse. Le défaitisme. L'incertitude. Mais il manque dans son regard ce qui me motive à la faire avancer lentement jusqu'au cabinet du médecin : la colère.

– Installez-vous. Audrey, comment vous sentez-vous, ce matin ?

– Fatiguée.

- Vous voulez me raconter ce qui vous a incitée à me consulter ?
- Il m’y a forcée. Je ne voulais pas venir. J’ai juste...
- Audrey.

Je prends sa main dans la mienne et c’est à partir de ce moment que j’ai obligé mon esprit à s’élever au-dessus de nous et à regarder la scène de loin. Pour me protéger. Nous protéger.

Ses larmes. La description de tous les symptômes qu’elle me cachait et que je reconnais comme étant liés aux maladies psychotiques, y compris la schizophrénie. Ses sanglots. Ses aveux. Sa peur. Sa terreur. La mention de sa mère. Son visage dans mon cou. Mon t-shirt trempé de ses larmes, de ses sanglots, de sa peur... de sa terreur.

– Je vais commencer par vous prescrire des antidépresseurs et des anxiolytiques en prévention. Les psychotropes seront notre prochain recours selon ce que nos séances mettront en lumière. Le Lexomil est là en cas de crise, en attendant que le Deroxat fasse effet. Je vais planifier avec vous des séances, deux fois par semaine, afin d’établir un profil de la maladie et de démarrer ensuite les tests concernant l’antipsychotique qui vous conviendra si vous en avez besoin, et le bon dosage. Il ne faut pas vous affoler, je sais que du fait de votre mère, vous devez vous inquiéter. Mais la médecine a fait des progrès depuis qu’elle a déclaré sa maladie et les prises en charge sont nettement plus personnalisées et efficaces, de nos jours. Et puis tant que nous n’avons pas fait un diagnostic certain, il est inutile de s’affoler.

– Et le travail ?

– Je suis désolé, vous devez arrêter, pour le moment. Si vous avez une crise en vous occupant d’un patient, les conséquences pourraient être trop désastreuses, pour tout le monde.

Je le savais. Je ne l’avais pas encore évoqué avec Audrey, mais c’était la raison de la réunion chez Margaux, hier soir. Je crois que c’est peut-être ça, le pire. Qu’on la mette sur la touche et lui demande d’attendre.

Le regard passe d’elle à moi et il lance :

– Audrey, il est important que vous ne tombiez pas enceinte maintenant. Pas pendant que nous cherchons le bon traitement.

– Je ne veux pas d'enfant.

J'essaie de cacher ma surprise.

– Prenez rendez-vous avec votre gynécologue, alors, et voyez avec lui pour un contraceptif. Nous en reparlerons plus tard.

– Non, j'ai dit que je ne veux pas d'enfant.

Elle se lève et sort. La tête haute, le dos droit et les poings serrés.

– Ne la laissez pas seule, j'ai peur qu'elle tombe dans la dépression. Tenez, les ordonnances. Je vous laisse voir avec ma secrétaire pour la suite.

Le médecin me raccompagne jusqu'à l'accueil, où il indique à sa secrétaire ce qu'elle doit faire. Audrey est déjà sortie. Je me dépêche de régler la consultation et la retrouve à côté de la voiture.

– Ça va pas bien de te tirer comme ça ?

– On rentre.

– Non, on passe à la pharmacie, ensuite on rentre.

– Tu es content ?

– Pardon ?

– Tu ne risques plus d'avoir peur que je te fasse un gamin dans le dos, maintenant.

– Tu te fous de ma gueule ?

– Tu savais que je ne voudrais pas infliger ça à un enfant. Le risque qu'il se retrouve avec la même maladie de merde est trop grand. C'est pour ça que tu m'as poussée à venir ici, c'est ça ?

– Dis donc, cette maladie de merde, tu ne le savais pas que ça pouvait te tomber dessus, et donc sur ton gosse ? Je te signale que j'étais au courant pour ta mère et que je n'ai pas mis le sujet sur le tapis une seule fois. Je n'ai même pas pris ça comme un argument lorsque j'ai dit non !

– J'ai presque trente ans ! Je devrais être tranquille ! J'aurais dû être tranquille !

– Tu savais que c’était un risque. Tu te voilais la face.

– Tu aurais dû m’en parler, tu aurais dû me raisonner ! Si tu m’avais dit oui, tu te rends compte de ce qu’on aurait fait comme connerie ?

– Hé, quand tu es venue me voir, je pensais que toi tu y avais réfléchi et que tu voulais quand même cet enfant malgré tout ! Ne me mets pas ça sur le dos. C’est trop facile. Quand on fait l’autruche, à un moment, il faut assumer, Audrey !

– En attendant, tu l’as ton excuse toute trouvée, hein ? Plus besoin de te la jouer grand seigneur avec tes explications à la con...

– Ce n’est pas toi qui parles, là. C’est cette *maladie de merde* . Parce que si c’était toi, tu saurais que c’est ton intérêt que je fais passer en priorité !

– Mais bien sûr, Sofiane, tellement connu pour son altruisme !

– Monte, et tais-toi. Ça vaut mieux pour tout le monde.

Je m’y prends probablement comme un manche, mais la maladie n’excuse pas tout. Ces pensées viennent forcément de son esprit, même si elles ont été un peu perverties par la schizophrénie.

– C’est ça, donne-moi des ordres. Puis n’oublie pas de m’en coller une à l’occasion, pour bien me faire comprendre où est ma place.

Je préfère ne pas lui répondre. Peut-être que si je l’ignore, elle finira par se lasser.

Le trajet jusqu’à la pharmacie se fait donc dans un total silence. Quand je remonte dans la voiture pour nous ramener à la maison, j’allume le poste, car cette situation me rend dingue. Je sélectionne le mode random et *Any Way You Want It* démarre. Je monte le son, tant qu’on y est. Ça doit être sur une des playlists qu’Anthony a programmées sur mon lecteur. Du moment que ça comble le vide dans l’habitacle, ça marche pour moi. Et puis elle se met à chanter. Comme ça. Comme si elle ne venait pas de me traiter comme le dernier des connards. Elle sourit en chantant. Putain, je ne vais jamais réussir à suivre.

Un regard vers elle et je suis convaincu du contraire. Bien sûr que je vais suivre. Elle est courageuse, terrifiée, forte et fragile à la fois. C'est pour ça que je serai là. Pour l'équilibrer. Je serai son point fixe, son repère. Il faut juste que j'apprenne à encaisser et je n'ai jamais été très doué pour ça. Je gueule, je râle, je me moque et je me marre. Mais encaisser ? J'imagine qu'on va devoir tous les deux s'adapter à la situation.



– Le traitement, c'est matin et soir, donc je gère. Essaie de la motiver si elle ne veut pas sortir de sa chambre. Allez faire un tour. Je ne sais pas, ce que tu veux, mais trouve le moyen pour qu'elle évite de déprimer, OK ?

– Noté.

– Tu es sûre que...

– Va travailler. Je t'appelle s'il y a quoi que ce soit.

– Est-ce que tu as mes deux numéros ? Parce que des fois je...

– Sofiane, sérieusement, je peux le faire. Sinon, je ne me serais pas proposée. Je sais à quel point c'est important pour elle, et pour toi. Juste...

– D'accord... D'accord.

Je passe machinalement la main sur ma nuque et cherche ce que j'ai pu oublier de lui dire.

– Si jamais elle a une crise de parano ou je ne sais quoi, ne l'encourage pas. Essaie de la ramener avec toi. Je sais que c'est difficile, mais il y a aussi le Lexomil si vraiment...

– Tu m'as dit tout ça, trois fois. J'ai tout par écrit, aussi. Si vraiment la crise dure, je lui donne un demi Lexomil. Il devrait agir en moins de trente minutes. Si ce n'est pas le cas, je lui redonne un quart. Et je t'appelle.

– Bien. OK. J'y vais, alors. Laisse-la dormir, le repos c'est...

– Dehors.

– Quoi ?

– Ça fait plus d'une demi-heure qu'on a la même conversation et que tu me répètes les mêmes consignes. Je suis blonde, pas demeurée.

– Tu te rebelles ?

– Comment ça ?

– D'habitude tu baisses les yeux et tu es embarrassée, avec moi.

– Justement, j'en ai marre de devoir te prouver que j'aime Anthony et que je ne lui ferai jamais plus du mal comme je l'ai fait. Maintenant, Ange, Lise, Audrey et toi... Vous faites aussi partie de ma famille. C'est comme ça. Donc je me suis engagée à aider Audrey, je vais le faire. Mais avec toi sur le dos, ça me semble compliqué. Surtout que tu es déjà en retard pour ton premier patient. Alors : dehors.

Je sors de la maison sans trouver quoi lui répondre. Elle m'a bien remis à ma place, je dois l'avouer. À moi-même seulement, hein, il n'est pas question que je le reconnaisse en public. J'ai une réputation de rebelle, moi aussi.

Quand je mets le contact, Journey se lance à nouveau, en fait, je crois que c'est une playlist du groupe. *Don't Stop Believin'* démarre, cette fois. Est-ce qu'ils n'ont que des titres comme ça où tout le monde peut facilement s'identifier et y voir un signe du destin ? Ou est-ce que les éléments se liguent vraiment pour me donner la motivation d'avancer ? Peu importe, remarque. Ce qui compte, c'est que j'ai une journée de taf monstrueuse devant moi, puisque j'ai récupéré un tiers de la tournée d'Audrey, et que cette musique est assez kitsch pour me donner la patate. Surtout que ma première patiente, c'est madame Boulon...



– Tu crois que c'est pour ça qu'elle était soupe au lait ?

Je regarde mon portable pour la troisième fois en dix secondes, je pense.

– Sof, je te parle.

– Je sais, mais je vérifie que je ne suis plus sur silencieux au cas où Margaux appelle.

Quand Anaïs m'a proposé de la rejoindre à côté de l'hôpital pour déjeuner, j'ai hésité. J'avais l'intention de faire un saut à la maison. Et puis j'ai calculé que ça me mettrait en retard pour mon premier patient de l'après-midi, alors je suis là, dans un resto dont j'ignore totalement la spécialité étant donné que je suis focalisé sur l'écran de mon téléphone.

– S'il y avait un souci, Margaux trouverait un moyen de te joindre.
Je relève la tête et soupire.

– Désolé. Tu disais ?

– Je te demande si tu penses que vos disputes un peu plus houleuses qu'habituellement sont liées à la maladie ?

– Sûrement, oui. Ça ne lui ressemblait tellement pas, j'aurais dû me douter de quelque chose.

– Je t'arrête de suite, d'où ça sort, ça ?

– Ça quoi ?

– Cette culpabilité ? C'est pour t'occuper l'esprit et éviter de penser à la suite que tu te flagelles ?

– Je ne me flagelle pas.

Elle ricane. Elle me ressemble trop.

– Elle sait que tu rends visite à sa mère ?

– Non, et elle n'a pas besoin de le savoir. Pourquoi je te confie encore des trucs, déjà ?

– Parce que je suis ta meilleure amie.

– Non, Audrey est ma meilleure amie.

– Ne sois pas désagréable. On peut avoir deux meilleures amies.

– Dans « meilleur », il y a la réfutation de ce que tu avances.

– Je suis ta sœur ! me lance-t-elle avec les mains devant la bouche à la Dark Vador.

Je ne ris pas, d'ordinaire j'aurais ri à une blague aussi nulle. Mais je souris.

– Ça va aller, c'est pris très tôt. Et puis tu vas être là pour elle.

– Justement...

Je regarde ailleurs, car je sais que je dis tout à Anaïs, et ça, je ne préfère pas.

– Quoi ?

– Je crois que je ne vais pas y arriver. Ça fait même pas deux jours et je craque déjà.

– Mais non...

– Si. Peut-être que le mieux serait qu'on reste juste amis, elle et moi. Tu sais, la pression en moins. Pour elle et pour moi. À quel moment j'ai cru que je pouvais gérer ça ? J'étais dans le déni, en fait. Parce que la situation est grave et moi je suis là à me prendre pour un super héros. Mais non, je ne peux pas l'aider !

Je me lève et laisse Anaïs plantée là. Je ne sais pas trop ce que je vais faire, mais j'ai besoin d'air. Je suis du métier, bon sang ! À quel moment ai-je vraiment cru que ce serait facile à gérer, que ce soit pour elle ou pour moi ? À quel moment suis-je devenu ce type qui raconte des conneries pour rassurer sa copine, et qui finit par y croire ? De l'air. Je sors dans la rue et inspire profondément en fermant les yeux. Faut que je bouge. Que je me remette les idées en place. Qu'est-ce que je fous, sérieux ? La vie qui nous attend, c'est une lutte de chaque jour pour simplement garder la tête hors de l'eau. Ça n'a pas vraiment commencé que je me noie déjà ! Je ne vais pas y arriver.

– Sofiane, si tu ne m’attends pas, je te préviens que je vais te frapper ! Ne monte pas dans cette voiture !

Je me retourne, tout le monde nous regarde dans la rue. On attire encore un peu plus l’attention quand Anaïs se plante devant moi et me pousse. Je me cogne sur ma caisse.

– T’es barrée ?

– Non, moi ça va. Mais toi, tu es vraiment le dernier des trous du cul ! Et oui, c’est ce que je ferai graver sur ta pierre tombale si tu ne te reprends pas, maintenant !

– Mais je suis un poids pour elle ! On ne peut pas y arriver !

– Non, tu es un poids pour l’humanité. Pour elle, tu es un soutien. Celui qui est près d’elle depuis cinq ans, qui l’attend et se comporte comme un petit copain depuis tout ce temps. Tu es celui qui va voir sa mère en cachette toutes les semaines parce que tu sais qu’elle culpabilise de ne pouvoir y aller que le samedi. Tu es celui qui l’oblige à se faire soigner quand elle est totalement dans le déni de sa maladie. Si tu baisses les bras, elle n’aura plus envie de se battre. Alors sors-toi un peu la tête du fion et fais-t’en pousser une paire, Sofiane ! Tu ferais quoi, là, si tu n’étais pas tétanisé par la peur ?

– Quoi ?

– Réponds. Tu m’as très bien entendue et tu sais que ça me gonfle de me répéter. En plus, tu m’as vraiment contrariée. Je serais toi, je ne

jouerais pas au plus fin. N'oublie pas que les mots qui t'accompagneront dans l'au-delà dépendent de moi.

– J'irais la voir et je lui dirais que je suis là. Et que je serai toujours là. Mais que je vais me planter, parce que je ne suis pas parfait !

– Putain ! C'était pas difficile. Alors fais-le, maintenant. Et tu mangeras ce soir, tant pis pour le déjeuner. De toute façon, manger, c'est pour les faibles.

– Arrête de faire comme si tu étais l'aînée, je lui lance en déverrouillant ma portière.

– Arrête de faire comme si tu n'avais que deux neurones, ça aidera.

Je la prends dans mes bras. Je suis perdu, en fait. Je n'ai aucune idée d'où on va. Elle a raison, la peur me fait faire et dire n'importe quoi.

– Go ! Sofiane, go ! crie-t-elle en agitant des pompons imaginaires.

Je crois que le quartier va être à éviter. Dommage pour elle, elle y bosse.

Je conduis un peu trop vite. Mais j'arrive quand même trop lentement chez nous. Quand j'entre, j'entends le rire d'Audrey et ce rire me fait un bien fou. Je n'imaginai pas que juste quelques notes de sa voix avaient le pouvoir de me rassurer, comme ça, en une seconde. Je les trouve au salon, Margaux et elle.

– Sof ? Tout va bien ?

Elle se lève et vient vers moi. Margaux n'hésite pas une seconde. Elle me fait signe qu'elle revient et nous laisse seuls. Je serre Audrey tellement fort que j'ai peur de lui faire mal. Mais elle ne proteste pas. Elle relève la tête et me sourit.

– Embrasse-moi, je murmure, tant j'ai peur de ne pas réussir à parler.

Et elle m'embrasse. Délicatement. Des baisers comme des chatouilles sur mes lèvres. Elle sourit encore, je capture sa lèvre inférieure entre mes dents et je profite de sa surprise pour glisser la langue dans sa bouche. Je la soulève dans mes bras pour la mettre à ma hauteur, elle

croise les chevilles dans mon dos. Je la porte jusqu'à la table et l'y dépose en me frayant un chemin au plus près d'elle, entre ses jambes.

– Je t'ai déjà dit que je t'aime ? je lui demande entre deux baisers.

Elle secoue la tête.

– Jamais ?

Je recule pour observer son visage. Je ne le lui ai jamais dit ?

– Tu m'as dit être amoureux de moi.

– C'est pareil.

– Pas vraiment.

– Je te le dirai, alors.

– Je te le dirai aussi.

– Comment tu te sens ?

– Bien. Fatiguée. J'ai peur, en fait, je n'ai jamais eu aussi peur de toute ma vie. Mais je sais que tu es là. Et j'ai tellement besoin de toi. Tu sais que j'ai besoin de toi ?

– Je le sais. Je suis là.

– Pas que pour... tout ça... Je veux dire...

Elle prend sa respiration, essaie de parler plusieurs fois, s'interrompt.

– Moi aussi, je chuchote à son oreille avant de revenir à ses lèvres.

Elle hoche la tête.

– Tu es venu pour moi ?

– Non, pour Margaux, dont je suis secrètement amoureux.

– Merci.

– D'aimer la voisine ?

– Non, de m'aimer, moi.

– Si tu me remercies encore une fois, je vais mal le prendre.

– Je fais ce que je veux.

– Pas tout à fait, non. Ou alors, il faut en assumer les conséquences.

– Tu n'aurais pas le temps de me les infliger. Tu dois repartir travailler.

– Tu me chauffes ?

– Pas du tout.

– Si, tu me chauffes.

Je sors mon portable de ma poche arrière. Non, je n'ai pas le temps. Ce ne serait pas professionnel du tout. C'est pour ça que je la soulève à nouveau et nous conduis dans sa chambre. Elle rit encore quand je la lâche sur le lit un peu fort et qu'elle rebondit.

– Désape-toi, moi j'ai pas le temps, je lui dis en ouvrant mon jean. Je vais juste tirer un coup vite fait pour te punir de... de quoi déjà ?

– Tout ce romantisme, ça me tue...

Elle râle, mais elle se déshabille. Je lui sors mon sourire beau gosse, elle lève les yeux au ciel, comme si elle était immunisée, alors que non. Elle ne l'est pas. Elle ne sera jamais immunisée contre moi. Et je ne serai jamais immunisé contre elle.



– Tu veux qu'on reparle de cette histoire de bébé ?

Les autres sont au salon, mais Audrey était fatiguée. Le traitement l'assomme, c'était prévisible. Alors nous sommes dans ma chambre, elle est allongée contre moi, son dos contre mon torse.

– Toi, tu veux ? me demande-t-elle sans se retourner.

– Ça me semble important.

– Je ne veux pas prendre ce risque.

– Tu oublies mon capital génétique.

– Tu oublies le mien, contre-t-elle.

– Tu sais que, quelle que soit ta décision, je te soutiendrai. Mais j'aimerais que tu aies des pensées plus positives.

– En ce moment, Sofiane, mes pensées me disent que je ne vauds rien et que je devrais avaler toute la plaquette de Lexo.

– Quoi ?

Je me redresse d'un coup, l'entraînant avec moi. Elle me fait face, l'air paisible.

– Comment tu peux me balancer ça comme ça ?

– Désolée.

– Désolée ? Mais de quoi ?

– De te l’avoir dit.

– Non, non ! Tu peux me le dire, mais tu ne pourrais pas mettre un warning ? Quelque chose pour m’avertir que tu vas aborder le sujet de ton potentiel suicide ?

– Je ne vais pas passer à l’acte, je maîtrise ces pensées.

– Les voix ?

– Tu as fait des recherches ?

– Il y a un moment, oui, et puis Sybille a souvent des...

– Sybille ? Ma mère ?

Merde.

– Sybill...iana, je tente.

– Quoi ?

– Je parle d’une patiente que j’ai connue qui s’appelle Sybilliana.

– Tu ne me prendrais pas pour une quiche, par hasard ?

– Je n’oserais pas, il y a du jambon dedans. Et nous savons tous les deux que tu ne manges plus de viande. Même pas de bacon.

– C’est petit de me ressortir cette histoire de bacon. Et arrête une minute de dire n’importe quoi pour changer de sujet !

– Je ne change pas de sujet, c’est toi qui parles de quiche.

– Non, je dis juste... je disais quoi ? Mince, Sofiane, arrête ! Pourquoi tu évoques ma mère comme si tu la connaissais ?

– C’est le moment de te dire que je vais lui rendre visite à l’institut, ou les voix risquent de te dire de *me* faire avaler la plaquette ?

Elle me regarde sans rien dire.

– Trop tôt pour en plaisanter ?

– Comme si ça pouvait t’arrêter. Quand es-tu allé la voir ?

– Oh, regarde !

Je pointe un truc imaginaire dans son dos, elle se retourne, sûrement parce qu’elle est ensuquée à cause des médicaments. Et je sais que j’irai en Enfer, hein, c’est déjà un fait établi. Je me lève et essaie de

m'enfuir. Elle se jette sur le sol, saisit ma cheville et je tombe en avant, passant à ça de l'angle de son armoire.

– Hé ! Les voix ! Je veux vivre !

– Crois-moi, les voix se taisent en ce moment : elles ont peur de moi !

– Audrey, lâche-moi, je tente de m'échapper, là !

– Quand es-tu allé voir ma mère ?

– Toutes les semaines ! Voilà ! Laisse-moi fuir, maintenant !

– Toutes les semaines depuis combien de temps ?

Elle serre ses fines mains autour de mon mollet, à présent, elle remonte lentement et affirme sa prise en utilisant son poids. Elle n'est pas bien épaisse, mais plus que ma jambe, déjà.

– Depuis que tu m'en as parlé !

Elle remonte encore jusqu'à être totalement allongée sur moi. Ses cheveux partent dans tous les sens.

– Pourquoi ?

– Parce que.

– Sofiane, pourquoi ?

– Parce que tu as dit qu'elle n'avait que toi. Et tu ne peux pas y aller plus souvent.

– Tu as fait ça pour moi ?

– Non, pour Margaux. On a déjà eu cette discussion.

– Tu sais que le sarcasme ne diminuera pas ton geste ?

Je fixe le plafond. Je n'aime pas qu'elle soit au courant. Comme si c'était pour avoir les félicitations du jury que je faisais ça.

– Sof... regarde-moi.

– Non. Je boude.

– Je sais, mais c'est moi qui devrais bouder, là. Alors regarde-moi, s'il te plaît. J'ai quelque chose à te dire.

Je rabaisse les yeux jusqu'à ce qu'ils rencontrent les siens. Elle pleure. Parfait, j'ai fait pleurer Audrey et ce n'est pas la première fois.

– C'est les antidépresseurs, tu sais, ça me rend émotive, je suis sûre.

- Je suis sûr aussi.
 - Merci.
 - Je t’ai déjà demandé d’arrêter de me remercier.
 - Et je t’ai déjà dit que je fais ce que je veux, non ?
 - Ouais... Dis donc, t’es pas censée maigrir quand tu arrêtes de manger de la viande, vu que tu perds du muscle, tout ça ?
 - Quoi ?
 - Non, je dis ça parce que tu pèses, là, hein. Sans te vexer. En tout bien tout honneur.
 - Tu es en train de me dire que je suis grosse ?
 - Non, juste lourde. C’est peut-être ton ossature !
 - J’apprends que tu rends secrètement visite à ma mère depuis des années, je te remercie, et tu me traites de grosse ?
 - Pas du tout ! Tu interprètes mes propos, on dirait Emma. Je dis juste que là, sur le long terme, ce n’est pas de tout repos de t’avoir allongée sur moi.
 - Tu es...
 - L’homme parfait, je sais.
- J’attaque à nouveau avec mon sourire. Elle lève un sourcil. Je tente de cligner des cils, comme Anaïs. Elle recule en grimaçant.
- Qu’est-ce que je dois faire pour réussir à t’attendrir ?
 - Tu l’as déjà fait.
- Elle m’embrasse sur le front et se relève. Elle me tend la main et, au lieu de l’imiter, je l’attire à nouveau sur moi. Son genou passe à trois centimètres de mes couilles, mais le drame est évité grâce à mes réflexes de survie pratiqués avec ma sœur depuis mon plus jeune âge.
- Dors avec moi, ce soir.
 - Je dormirai avec toi ce soir, et demain soir, aussi.
 - Et après ? chuchote Audrey en déposant des baisers dans mon cou.
 - Et après.
 - Je suis désolée de tout compliquer.

– Arrête de dire des conneries et aide-moi à me lever. Je commence à avoir mal au cul.

– Oh, tu es espagnol ?

– *Les Dents de la nuit* ! Bien, je suis fier de toi, Audrey !

– Tu vois que des fois, j’écoute.

– On se le mate ?

On s’installe sur son lit, mon ordinateur portable entre nous, et on se regarde ce film bien débile. Mais elle rit. Jusqu’à la moitié où elle s’endort. Je pose l’ordi sur le sol, sous le lit, et ramène la couverture sur nous. Elle vient instinctivement se caler contre moi. Son dos contre mon torse. Elle a changé ses habitudes. Elle s’est adaptée à moi. Eh oui, ce sont ces petits détails, ces petits riens qui m’aident à me dire qu’elle et moi, on va y arriver. Pour vivre encore de ces moments anodins, sans importance, futiles... mais tellement nous.

J'attends Audrey à l'institut. Elle en est à sa cinquième séance avec Lanstier. Je ne sais pas de combien de temps il a besoin pour établir son diagnostic, ça varie tellement d'un patient à l'autre, mais je sens du mieux. Est-ce que c'est la thérapie, les médicaments, ou les deux combinés ? En tout cas, elle n'a plus de sautes d'humeur et nos discussions ont repris comme avant. On n'est d'accord sur rien, mais ça ne dégénère plus. Je retrouve la femme dont je suis tombé amoureux, tout en réalisant que, même avec son comportement extrême, ça ne changeait rien à ce que je ressens pour elle. C'était plus compliqué, oui, mais pas moins intense.

– Hé, tu rêves ?

Je lève la tête et elle se tient là, avec son chemisier blanc et ses cheveux attachés en une queue basse qui revient sur son épaule. Souriante, radieuse. Elle.

– C'est déjà terminé ?

– Quarante-cinq minutes, comme toujours.

– J'ai la dalle, on déjeune dehors ?

– Tu connais un resto qui fait du végétarien et ce que tu aimes ?

Je me lève du banc de la salle d'attente où j'ai élu domicile à chaque visite et l'attire contre moi. Elle se laisse faire. Elle est moins inquiète de qui peut nous voir et nous trouver indécents. Surtout qu'on ne l'est pas. Objectivement, j'embrasse juste ma copine dans un lieu public. Et il se peut que ma main flirte avec le haut de son cul. Et peut-

être bien que je la décoiffe légèrement aussi en agrippant ses cheveux. OK, j'ai sûrement collé mon érection sur sa cuisse, mais ça, à part elle, personne ne devrait s'en apercevoir.

Ses mains se calent sur ma nuque, elle répond à mon baiser avec autant d'enthousiasme. Mais mon ventre gargouille et elle recule, un petit sourire en coin.

– Tu ne pourrais pas vivre d'amour et d'eau fraîche, me lance-t-elle en prenant ma main et en nous entraînant vers la sortie.

– Qui pourrait vraiment ? Je veux dire, techniquement, on a surtout besoin d'eau, c'est vrai. Mais je finirais par te manger.

– Cannibalisme ? Carrément ?

– Ben ça ne serait pas non plus Byzance, hein. Je te rappelle que tu atrophies tes muscles vu que tu ne manges plus de viande. Et bon, y'aurait pas grand-chose à grignoter... Surtout si ma théorie sur ton ossature lourde est confirmée. Je crois que je me boufferais un mollet, avant.

– C'est dégoûtant, arrête.

– Non, mais imagine, on est tous les deux les derniers êtres vivants sur cette planète. C'est l'apocalypse, on va crever. Tu préfères te manger un mollet, ou me bouffer une cuisse ?

– Sérieusement ?

– Réponds !

Elle avance plus vite, maintenant, et je dois accélérer pour pouvoir continuer cette conversation. Aucune bonne manière, cette nana ! Elle s'arrête à côté de la voiture et attend que je déverrouille les portières. Ce que je ne fais bien entendu pas.

– Alors ?

– Je ne veux pas répondre à cette question.

– Ah ! Parce que tu me boulotterais !

– N'importe quoi.

– Donc tu *te* boulotterais ?

– Non. Je ne mange pas d'être vivant !

– Ah mais moi non plus, hein, rassure-toi : je te tuerais, avant.
– Me voilà rassurée. Tu ouvres ?
– Hé, je parie que tu ne me demanderas plus de te mordre, maintenant...

– Clairement, je pense qu'on va éviter.
– Tu aurais peur, vraiment.
– Ouvre.
– Audreyyyyyy...

Je fais claquer ma mâchoire devant elle. Elle ne bronche pas. Je dois reconnaître qu'elle m'impressionne. Car elle n'a pas réagi du tout. Et elle ne m'a pas encore frappé. Ce qui n'est pas anodin.

– Allez, monte, je t'emmène dans les bois pour te tuer tranquillement sans que nous soyons dérangés.

– Tu ferais un excellent tueur en série, si ça peut te faire plaisir.
– Oh, ce serait quoi mon nom ?
– Comment ça ?
– Jack l'éventreur. Tu vois, ça c'est un nom bien catchy.

Je mets le contact et cherche un resto végétarien sur mon téléphone. Je règle le GPS et c'est parti.

– Sofiane quelque chose, donc ?
– Pardon, hein, mais « Sofiane quelque chose », c'est nul comme nom de tueur en série.
– Très drôle.
– Je trouverai après manger, on réfléchit mieux le ventre plein.



– Tu veux rentrer ?
– Tu voulais faire autre chose ? À part aller m'égorger dans un bois isolé, je veux dire.
– Ah, ça m'agace de ne pas me trouver de nom de tueur en série. Elle tapote mon genou :
– On trouvera, Sofiane, on trouvera.

- En attendant, je voudrais te montrer quelque chose.
- Comme dans « Sofiane quelque chose » ?
- Hilarant.
- Tu as envie de rire, avoue.
- Je me contiens.
- Je suis sûre que tu as aimé ma blague.
- C’était une blague ? Il te faut absolument un panneau LOL que tu pourrais agiter quand tu lances une boutade, histoire de prévenir le public, Audrey. Tu sais, comme les chauffeurs de salle.
- Avoue que c’était drôle !
- C’était la meilleure blague que j’ai entendue depuis celle sur Mozart.
- Raconte.
- Ben tu sais, on m’a dit que Mozart était mort... Mais c’est un mensonge : j’ai ouvert le frigo, et mozzarella.
- Rien.
- Mozart est là. Comme le fromage italien.
- Pas un sourire.
- Audrey, déconne pas, elle est excellente !
- Elle l’était quand j’étais en CM2, sûrement, oui.
- Mais quelle snob !
- Oh ça te va bien, tu n’as même pas fait semblant de trouver ma blague mignonne.
- Une blague n’est pas faite pour être mignonne. Elle est faite pour être drôle. On y est.
- C’est là que tu viens tous les samedis ?
- L’excitation dans sa voix me fait plus de bien que je ne l’aurais cru. Car si je suis convaincu d’être en train de trouver ma voie en tatouant mes dessins, j’avais besoin de l’approbation indirecte d’Audrey. Et je viens de l’avoir.
- Yep. Viens, je vais te présenter Geoffrey. Mais je te préviens, tu n’as pas le droit de tomber amoureuse de lui. Tu m’as moi, déjà.

– Je vais faire mon possible, mais je ne promets rien.

Je descends et verrouille les portières avant qu'elle n'ait le temps de me suivre.

– Si tu ne me promets rien, tu restes dans la voiture.

Elle lève les yeux, le bitonio et descend.

– Mince, j'oublie toujours que ma caisse n'est pas ultra moderne et que tu as accès à ce petit machin !

– Sans vouloir casser ton délire, si tu envisages de devenir vraiment tueur en série, revois le coup de la fermeture centralisée.

Elle me passe devant et entre chez *Skin'Ink* comme si elle ne détonnait pas du tout avec les lieux, dans son jean moulant, ses ballerines, son chemisier blanc et son élégant petit sac à main. Je la rattrape et Geoffrey est déjà en train de lui sortir son numéro de charmeur.

– T'es jamais en train de tatouer ? Tu m'avais dit que tu marchais tellement qu'un deuxième tatoueur serait le bienvenu, mais y'a jamais personne, en fait. Tu glandes !

– C'est la pause déjeuner, trouduc ! Et parle correctement, j'ai une cliente !

– Tu me traites de trouduc et c'est moi qui dois parler correctement ?

Audrey se comporte comme si elle ne me connaissait pas. Sympa.

– La demoiselle veut un renseignement pour un tatouage, si tu veux bien attendre un peu.

– Oh, mais j'ai tout mon temps, je te laisse donner les informations à la *demoiselle* .

– Excusez-le, il n'a aucun savoir-vivre.

– Ce n'est pas grave. Donc, je voudrais me faire tatouer juste sous les seins.

Les yeux de Geoffrey suivent aussitôt le mouvement que fait la main d'Audrey dans la zone que nous avons déterminée ensemble. Je croise les bras et m'appuie contre le mur.

– Vous avez une idée du style de motif ? lui demande-t-il sans prendre la peine de remonter son regard sur son visage.

– J'aime bien ce genre.

Elle montre un de mes dessins, au mur. Le premier que j'ai fait à partir de sa silhouette. Je ne dis rien. Elle ne peut pas savoir que c'est ma production, elle ne m'a jamais vu travailler aux fusains et je ne signe jamais mes créas. Je ne me sens pas assez... je ne sais pas, *légitime* pour apposer ma signature, comme le font les pros.

– Vous êtes sûre ?

– Pas exactement celui-ci, mais dans ce genre.

– On peut en parler avec l'artiste, si vous voulez.

– Ce n'est pas de vous ? lui demande-t-elle en feignant la surprise.

Elle sait. Comment ? Aucune idée. Mais je reconnais son manque de talent d'actrice et elle sait parfaitement ce qu'elle est en train de faire.

– Non, mais il est juste là. Sof, approche, la demoiselle est intéressée par ton dessin.

Je me poste juste à côté d'Audrey et lui fais face en dégainant mon sourire. *Le* sourire. Quand même, elle ne va pas y résister alors que nous sommes en société, hein ?

– Vous êtes l'artiste ?

– Yep.

– Vous avez des yeux magnifiques, on vous l'a déjà dit, je suis sûre.

– Souvent, oui.

– Et vous êtes modeste, en plus.

– Très, vous n' imaginez pas à quel point je pourrais être plus arrogant, encore.

– Sof... m'avertit Geoffrey.

Je fais comme s'il n'avait pas parlé et continue de sourire à Audrey.

– J'ai envie de vous embrasser, je peux ? me demande-t-elle en faisant un pas vers moi.

Je me tourne vers Geoffrey qui la regarde, la bouche ouverte.

– Hé, j'ai le droit de l'embrasser tant qu'elle n'est pas cliente ?

– Heu... En fait, y'a pas de règle vraiment, mais...

Je saisis Audrey par la taille et l'embrasse devant mon boss, son, lumière, langue et mordillements inclus.

– Je vous connais, non ?

Audrey me sourit en reprenant son souffle. Ses yeux sont brillants et ses lèvres rougies.

– Ah mais oui ! Geoffrey, je l'avais pas reconnue, désolé, mec : je te présente Audrey.

– *Ton* Audrey ?

– Ouaip.

– Mais vous êtes cons !

– C'est elle qui a commencé ! je m'insurge en la montrant du pouce.

Elle hausse les épaules et réplique :

– J'aimerais me faire tatouer pour de vrai.

– Oui, et c'est moi qui m'en occuperai quand j'en serai capable, j'ajoute en voyant que Geoffrey suit encore des yeux la main d'Audrey.

Il faut qu'elle arrête de montrer ses nichons comme ça, sérieux. Et lui, je ne viens pas de lui dire qu'il s'agit de *mon* Audrey ? Y'a plus de respect pour rien, dans ce bas monde !

– Je peux lui faire visiter ?

– Sûr, tant que vous ne faites rien qui ne serait pas hygiénique dans une salle censée l'être.

– De suite, tu nous as pris pour des bêtes ?

– Je viens de te voir rouler une pelle de l'autre monde à ta meuf, sous mon nez, alors pardon si j'en déduis que vous êtes incapables de vous tenir en public.

– Promis, on se tiendra bien. En réalité, je suis quelqu'un de très bien élevé. Mais Sofiane a une mauvaise influence sur moi, confie Audrey en prenant la main que je lui tends.

– Sur qui n'a-t-il pas une mauvaise influence, j'entends Geoffrey râler dans notre dos.

Nous descendons la volée de marches qui nous mènent au sous-sol. Elle s'arrête juste en bas et observe lentement la salle. Le poste de travail de G, le mien, le coin salon...

– J'adore cet endroit ! C'est ici que tu me feras mon tatouage, hein ?

Elle se tourne vers moi et j'ai encore un poids que j'ignorais posséder qui s'ôte de mes épaules. Avoir sa validation sur tout ça, j'en avais tellement envie...

– Bien sûr, si tu veux.

Elle s'avance jusqu'au fauteuil et observe tous les appareils posés sur mon plan de travail.

– Je veux ! Et tu me dessineras quelque chose spécialement pour moi ?

– Je ne dessine que pour toi, Audrey.

Elle pivote d'un coup et me regarde, étonnée.

– Tu as dit quoi ?

– Rien.

– Si, tu as dit « je ne dessine que pour toi, Audrey » !

– Pourquoi tu me demandes, si tu as entendu ?

– Parce que... C'est vrai ?

– Quoi, qu'est-ce qui est vrai ?

– Que tu ne dessines que pour moi ?

Je hausse les épaules et cherche une diversion. Des fois, avec elle, j'oublie et je lâche une info, comme ça. Quelque chose de personnel que personne n'est supposé entendre, même pas Anaïs. Elle me fait cet effet. Le peu de filtre et de censure que je possède, elle les anéantit. Parce qu'avec elle j'ai envie d'être totalement moi-même. Sans me demander si ce que je vais dire ou faire va être bien ou mal pris.

– Tu es embarrassé ? Parce que tu me l'as dit ?

Elle revient à ma hauteur et m'oblige à la regarder.

– Peut-être.

– Tu es ému...

– Ben, ça dépend. Être excité, c'est considéré comme une émotion ?

– On a dit qu'on serait sages !

– On rentre, alors...

Et voilà, diversion enclenchée.

Je suis allongé sur Audrey, nous sommes nus et j'ai mon Micron 0.001 à la main.

– Je n'avais pas réalisé que tu étais excité à l'idée de dessiner sur moi.

– Maintenant, tu l'as réalisé.

– Je sais aussi que tu as tenté de faire diversion avec le sexe.

– Je sais que tu sais. Arrête de bouger.

– Si tu sais que je sais... attends, je suis perdue, déjà.

– Arrête de bouger !

– Je ne bouge pas, je respire !

– Ah ben voilà, arrête de respirer.

Je m'applique à dessiner sur sa peau, pile à l'endroit évoqué, et je dois reconnaître que je m'en sors plutôt bien. Quand elle ne bouge pas.

– Audrey, fais un effort !

– Mais je ne peux pas cesser de faire fonctionner mes poumons pour que tu réussisses à...

– OK, tais-toi, c'est pire quand tu parles.

– Je suis nue et tu me dis « tais-toi » ?

– Si ça peut te rassurer, je te le dirais aussi si tu étais habillée.

– Je...

– Chut.

– Mais...

– *Zip it* .

– Sof...

– Ton dessin sera tout pourri, tu l'auras bien cherché !

Elle essaie de voir mais je place ma main à plat sur son visage et la repousse. Elle se débat. J'attends, le stylo en l'air pour ne pas gâcher mon œuvre.

– Je veux voir.

– Non, ce n'est pas terminé. Sale gosse.

Je dessine encore un moment en silence et elle se tient tranquille. Ou presque, car elle me caresse légèrement le bras, comme pour ne pas trop bouger. Des fois, elle m'écoute, c'est bien. Quand j'estime avoir terminé, bien que je voie déjà plusieurs retouches à faire, je recule et elle tourne la tête. Elle fronce les sourcils :

– Je ne vois rien !

Elle se lève et se place face à son miroir en pied. Elle ne dit rien. Je flippe. C'est loupé ? Elle ne m'a pas du tout dit ce qu'elle voulait. Elle m'a juste dit de dessiner ce que sa peau m'inspirait. J'ai fait une connerie, c'est moche et elle ne sait pas comment me le dire. Je dois rester infirmier, je ne suis pas fait pour ça, je le savais. Je vais appeler Geoffrey et lui dire de trouver quelqu'un d'autre. Je...

– C'est parfait... je l'entends murmurer sans quitter son reflet des yeux.

)

Elle se retourne et fait un pas vers moi. Elle a raison, c'est parfait.
Elle est parfaite.

– Tu dois le prendre en photo pour pouvoir le refaire !

– Hein ? Non, je ne prends pas tes seins en photo, n'importe qui pourrait tomber dessus !

– Juste le dessin !

– Je le referai, en mieux. Je m'en souviendrai.

– Mais...

– Fais-moi confiance, femme.

– Femme ?

– Quoi ? C'est pour asseoir mon autorité en tant que mâle dominant.

– Mâle dominant ?

– Tu vas répéter tout ce que je dis ?

– Si tu arrêtais de dire n'importe quoi, peut-être que je serais moins choquée au point de répéter tout ce que tu dis.

– Explique-moi quelque chose, Audrey.

– Oui, Sofiane.

– On est tous les deux à poil, je suis visiblement excité, et on argumente sur ce que je dis. Ça te semble logique ?

– Parce que tu es excité, il faudrait que je me mette en position de soumission et hop !

– Hop ?

– C'est toi qui répètes, maintenant ? Préviens quand on inverse les rôles.

– Non, mais : hop ?

– Oui, hop.

– Alors pour toi, le code politiquement correct pour parler de levrette, c'est « hop » ?

– Mais qui a parlé de levrette ?

– Toi ! Tu as dit « position de soumission » !

– Cette conversation est ridicule.

Elle essaie de passer à côté de moi pour récupérer ses vêtements, je l'attrape par la taille et nous jette sur le lit.

– Tu m'étouffes !

– Comment ?

– Sofiane, tu m'écrases !

– J'entends pas...

– Bouge !

– Comme ça ?

J'agite les hanches de gauche à droite, elle se met à rire tout en me poussant. Je la laisse respirer et prends appui sur mes avant-bras.

– Mieux ?

– Respirer, l'air de rien, c'est important...

– Hé, tu fais des blagues sans t'en apercevoir, je lui fais remarquer.

– Quelle blague ?

– Respirer, l'air... non ?

– Explique-moi quelque chose, Sofiane.

– Oui ?

– On est tous les deux à poil, tu as visiblement la trique, et on argumente sur ce que je dis. Ça te semble logique ?

– Oh, bien joué ! L'élève dépasse le maître.

Je plonge dans son cou avant qu'elle ne réplique, car il serait effectivement temps de s'y mettre. Je mordille la peau sensible sous son oreille, elle tourne la tête pour m'offrir un meilleur accès. Je pose la

main gauche sur son sein et le caresse en l'effleurant légèrement. Elle se cambre vers moi. Je fais courir mes lèvres jusqu'à sa clavicule et je rejoins son sein délaissé. J'en lèche d'abord la pointe durcie et constate que la marque que j'y avais faite n'est plus du tout visible. Je presse un peu les dents et relève les yeux vers elle. Elle m'observe, fait passer sa langue sur sa bouche et hoche la tête. Sans cesser de la regarder, je mords. Doucement, pour commencer. Elle aspire un peu d'air, dans l'attente de la suite que je prends un plaisir malsain à repousser. Je joue avec sa patience et si, dans la vie de tous les jours, elle en a beaucoup, au lit c'est tout le contraire. Alors je serre plus fort, d'un coup, elle rejette la tête en arrière et ferme les yeux. J'apaise la morsure de ma langue.

– Encore... murmure-t-elle en plaçant sa main derrière ma nuque pour m'obliger à revenir vers elle.

Je pourrais commenter, la taquiner, mais elle est vulnérable, je le sens. Et peut-être a-t-elle besoin de ça pour se rappeler qu'elle est vivante. Et à moi. Mais ça, c'est moi qui en ai besoin. Je lui obéis et la mords à nouveau, un peu plus bas, elle gémit. Je glisse la main entre ses cuisses et constate l'effet que ce petit jeu a sur elle. Sans parler de l'effet qu'il a sur moi, mais ça, je n'ai pas besoin de vérifier pour le savoir. J'insère deux doigts en elle et embrasse sa poitrine tout en lui soutirant de petits cris qui m'indiquent qu'elle est très près de la jouissance. Je sais que si je pose mon pouce... là... Hum... J'appuie un peu et son orgasme se déclenche aussitôt. Je n'essaie pas d'atténuer ses cris, nous sommes seuls à la maison, et elle qui est tellement discrète de personnalité est tout le contraire pour le sexe. Vocale. Très vocale. Ce qui m'excite encore plus, comme si j'avais besoin de ça. Je récupère un préservatif et je la retourne sur le ventre avant de lui mettre une tape sur le cul.

– Allez, hop !

Elle rit dans l'oreiller, mais soulève les hanches et écarte les cuisses pour me donner l'accès. Je la pénètre et elle prend appuie sur ses

coudes pour se mettre dans une position qui me permet d'aller plus loin en elle.

– J'adore tes cheveux. Ça ne te dérange pas si je les tire ? je lui demande sans attendre de réponse.

J'enroule plusieurs mèches dans mon poing et l'oblige à basculer la tête en arrière. Je me penche, mon torse contre son dos, et murmure à son oreille :

– Fort et vite ?

– Oui...

Je lui obéis, sans m'éloigner, sans relâcher ses cheveux, une main appuyée sur le matelas, et mon bassin bouge à un rythme qui m'amène beaucoup trop tôt à jouir en elle. Trop tôt mais tellement bon... C'est toujours d'une intensité aveuglante, avec elle. J'ai besoin de m'allonger, je m'écroule sur elle.

– Sof...

– Laisse-moi une minute.

– Je serai morte dans une minute si tu ne te pousses pas.

Je bascule sur le côté, tout en tenant la base de la capote. Je me lève tant bien que mal et vais à la salle de bain. Quand je reviens, Audrey est assise, les genoux ramenés contre elle, entourés de ses bras, et elle se bascule d'avant en arrière. Merde !

– Hé, Audrey...

Je m'accroupis à côté d'elle, elle me regarde et sa respiration est complètement saccadée.

– Je... je ne peux plus... respirer...

– Si, tu peux. Regarde-moi.

Je sais différencier une détresse respiratoire d'une crise panique. Et là, elle est juste en panique. Je peux gérer.

– Cale-toi sur ma respiration, lentement, écoute ma voix.

Je lui parle, je la rassure, je caresse son dos et, petit à petit, elle se calme. Je récupère le Lexomil dans sa table de chevet et lui en coupe un quart. Je le lui fais avaler, elle me laisse faire, et je m'occupe de

l'habiller, car je sais qu'elle n'aime pas dormir nue. Je lui mets son pyjama, le fameux tout doux de cette boutique Undiz que j'ai aussi repérée, car je me rappelle de tout ce qu'elle dit, la borde et vais enfiler un pantalon de jogging et un t-shirt avant de la retrouver. Je n'ai aucune idée de ce qui a pu déclencher cette crise, tout allait bien...

Je m'assois à même le sol, pour la surveiller. Elle me regarde, ses paupières semblent vouloir se fermer, mais elle lutte.

– Tu es parti.

– Quoi ?

– Quand tu es parti, j'ai eu peur que tu ne reviennes pas.

– Je suis juste allé à la salle de bain.

– Je sais. Je suis désolée.

– Ne t'excuse pas, et regarde, je suis là. Je ne vais nulle part.

Elle arrête d'essayer de rester éveillée et ses yeux clos me font à présent face. Je soupire. Je repousse une mèche tombée sur son visage et l'embrasse sur le front.



– Chaud...

– Comme tu dis.

Je suis au salon avec Anaïs, Audrey dort encore. Il est tôt, mais je dois aller bosser et ma sœur s'est portée volontaire pour mettre à profit son jour de congé pour commencer à ranger ses affaires dans sa nouvelle chambre, tout en tenant compagnie à Audrey. Je sais que je pourrais la laisser seule, maintenant que son traitement fonctionne. Mais si elle refaisait une crise de panique ? Et que fait-elle, toute la journée ? Elle cuisine, ça, on s'en est tous rendu compte. Mais elle doit forcément tourner en rond à un moment et ses idées noires en profitent peut-être pour revenir ? Je ne sais pas si je fais les bons choix, mais je les fais. On verra bien.

– Après, l'avantage, c'est que vous avez le Lexomil.

– Ce n'est qu'une solution ponctuelle. Il faudrait qu'on trouve comment éviter l'arrivée des crises.

– Tu sais que c'est impossible.

Elle m'agace, parce qu'elle a raison. Avec ce type de maladies psychotiques, on en prend pour perpète de ces médicaments. J'aimerais juste qu'Audrey réussisse à s'en sortir et à vivre normalement sans tout ça. Des béquilles, les psy appellent ces traitements. Des béquilles qui aident à aller mieux en attendant que la thérapie fasse effet. Mais aucune thérapie n'a jamais soigné de la schizophrénie. J'ai fait des recherches et à part le Cas Dominique que Françoise Dolto a soigné en douze séances lorsqu'il était ado, on ne guérit pas de la schizophrénie. On apprend à vivre avec, on diminue les symptômes plus ou moins efficacement selon les patients. Mais on n'en guérit pas totalement, ça reste sous-jacent, dans le meilleur des cas. Et Audrey le sait tout autant que moi. C'est un cercle vicieux.

– Tu fais déjà ton maximum, on fait tous notre maximum, elle aussi. Ne va pas encore culpabiliser pour je ne sais quelle raison stupide.

– Je ne culpabilise pas. Je suis en colère.

– Bien, c'est sain.

– Mais ça ne sert à rien non plus.

– Non, mais tu n'es pas dans le déni, et c'est déjà pas mal.

– Tu te rends compte ? Je lui fais l'amour et elle termine par une crise de panique !

– Je peux faire une blague ou du coup ce serait déplacé ?

– Vas-y, fais-toi plaisir.

– C'est un truc que tu pourrais mettre si tu t'inscrivais sur un site de rencontres : je provoque des orgasmes tellement puissants que je fournis le Lexomil pour vous aider à vous en remettre !

– C'est nul.

– Arrête, c'est drôle.

– Non, trop long pour être drôle.

– C’était déplacé, j’avoue. Mais quand même, c’est pas de bol question timing.

– Elle dit qu’elle a cru que je n’allais pas revenir.

– Il faut aussi qu’elle prenne sur elle, à un moment. Tu ne peux pas rester vingt-quatre heures sur vingt-quatre à ses côtés. Tu as une vie.

– C’est elle ma vie.

– Pas que. Je suis désolée, Sofiane, tu l’aimes, je le sais. Je sais à quel point tu es fou d’elle. Mais ne limite pas ta vie à une personne. Même si c’est Audrey. Tu ne peux pas. Si tu t’oublies, un jour tu vas te réveiller et lui en vouloir.

– Lui en vouloir d’avoir une maladie qu’elle ne contrôle pas ? Tu penses vraiment que ça pourrait arriver ?

– Je dis juste que tu ne dois pas te négliger. Surtout que tu dois être fort pour deux.

– Elle est forte. C’est la personne la plus forte que je connaisse. Elle est juste épuisée.

– Bien sûr qu’elle est épuisée. Donc, là, tu vous portes pour deux. Il ne faut pas te négliger, répète-t-elle en reposant son mug un peu trop brutalement.

– Salut, Anaïs !

Audrey arrive dans la cuisine et va embrasser ma sœur. Je ne l’ai pas entendue se lever, mais elle s’est rafraîchie. Elle est toujours en pyjama, elle s’est coiffée et elle a l’air d’aller plutôt bien. Elle vient se poster derrière ma chaise et passe les bras autour de mon cou. Elle se penche à mon oreille et murmure :

– Merci.



– Allez, vise mieux que ça !

– J’essaie !

– Non, là tu n’essaies pas vraiment !

– Mais si, regarde !

Emma agite le pistolet vers l'écran et loupe encore un canard.

– Je suis déçu, Emma, tu m'as habitué à mieux que ça.

– Encore, laisse-moi encore jouer et je vais faire mieux !

– Tu la fais jouer à ce jeu ? On en a déjà parlé, non ?

– Sérieux, Audrey, t'as pas du pissenlit à cuisiner ?

– Emma, ma chérie, tu veux m'aider à préparer le repas ?

– Non parce que je joue avec Sofiane.

– Oui, mais ce jeu...

– Allez, Emma, go !

La petite se concentre à nouveau sur l'écran et je jette un regard à Audrey. Elle a l'air très contrariée. Mais on ne va quand même pas avoir cette discussion cinquante fois.

– Sofiane, je peux te parler ?

– Je t'écoute.

– En privé.

– Plus tard, là je joue.

– Sof.

Je tourne la tête et remarque Anthony à l'entrée du salon.

– Quoi ?

– Audrey veut te parler, je peux rester avec Emma.

– Mais c'est quoi votre souci ? J'ai dit : plus tard !

– Sofiane...

– Laisse tomber, lance Audrey à Anthony avant de sortir.

– Il se passe quoi, ici ? demande Lise en venant se jeter sur le canapé avec Emma et moi.

– Je tue des canards ! Mais c'est pas des vrais, hein, c'est des faux, c'est pour de faux !

– Je peux jouer, moi aussi ?

– Prends ma place, je réponds à Lise avant de me lever.

Je passe devant Anthony et la façon dont je le regarde suffit à lui montrer que lui et moi, on va devoir parler. Mais d'abord, je retrouve Audrey dans la cuisine, où Ange l'aide à préparer le repas.

– Ange, tu peux nous laisser ?

Il sort, car il est comme ça, Ange... Pas comme Anthony qui essaie de s'incruster dans mes histoires de couple.

– C'était quoi le problème, tout à l'heure ? On en est là ? À se faire des scènes pour des conneries qu'on a déjà gérées ?

Elle se retourne enfin et je vois ses yeux rougis. Non mais merde, maintenant, moi aussi je peux pleurer chaque fois que je suis contrarié, si ça m'aide à attendrir la Terre entière !

– Ce n'était pas déjà géré. Tu sais ce que je pense de ce jeu.

– Et moi, tu sais ce que je pense de ce que tu penses de ce jeu.

– C'est-à-dire ?

– Je n'en ai rien à foutre. Le jour où tu auras ton mot à dire sur l'éducation d'Emma, je t'écouterai. En attendant, son père est d'accord pour qu'elle y joue, et sa belle-mère est en train d'y jouer avec elle. Alors ton rôle de chieuse de service, ça va deux minutes !

– Tu entends comment tu me parles ?

– Et toi, tu vois comment tu te comportes ?

– Je...

– Je pensais qu'on en avait terminé, que ton traitement t'empêchait d'être relou ! Faudrait peut-être augmenter la dose, non ?

Aussitôt que les mots sont prononcés, je les regrette et fais un pas vers elle en découvrant son air blessé.

– D'accord, je demanderai au docteur Lanstier de changer la posologie.

Elle me tourne le dos et se remet à cuisiner. Putain. Je sais qu'elle est chiante, mais je n'aurais pas dû l'attaquer sur sa maladie. J'ai déconné. J'aimerais être parfait, réussir à faire ce que je dis : être là pour elle. J'aimerais être sûr de tout. Et même si dans mon boulot je suis confronté tous les jours à la maladie, la vivre de si près, c'est autre chose. Je la prends dans mes bras, elle me laisse faire, je pose le menton sur son épaule.

– Ne pleure pas. Ne pleure pas à cause d’un trou du cul comme moi, Audrey.

– Je ne pleure pas.

– Je suis désolé. Je n’aurais pas dû. Mais fous-moi la paix avec cette histoire de jeu vidéo, OK ?

– OK.

– Dis-le-moi encore.

– Quoi ?

– Que tu m’aimes.

– Je ne te l’ai jamais dit.

– Si. Hier soir.

Elle me fait face et pose les mains derrière elle, sur le plan de travail. Elle fronce les sourcils.

– Je te l’ai dit ? Quand ?

– En t’endormant.

– Alors ça ne compte pas.

– C’est pour ça que je te demande de me le redire.

– Tu n’as pas mérité.

– Oh, ça se mérite, maintenant ?

– Oui.

– Et je dois faire quoi pour le mériter ?

– Débrouille-toi pour trouver. Et laisse-moi terminer le repas.

Comme ça, je suis congédié. Je ne crois pas qu’elle réalise que rien ne me fait plus plaisir que de la voir prendre position et de s’y tenir. Me refouler. S’affirmer. Les antidépresseurs ont tendance à l’éteindre, et de la voir réagir à mes provocations me soulage à un point que je n’imaginai pas.

– Dis donc, c’est pas du pissenlit, ça ?

– Si.

– Je savais que tu mettais du pissenlit dans tes plats ! Anthony !

Il arrive en courant, loupe la porte et manque se prendre le mur.

– Quoi ? Qu’est-ce qui se passe ?

– Regarde !

J'agite la main vers la préparation qui occupe Audrey, il se rapproche et reste con, la bouche ouverte.

– C'est...

– Du pissenlit, mec ! Elle veut nous faire bouffer du pissenlit !

– Quoi ? hurle Lise en débarquant à son tour.

Et juste comme ça, je sais qu'Audrey et moi, on est cool. Elle ne m'en veut pas. Je ne lui en veux pas. On apprend à gérer toute cette merde. On se plante, on se fait du mal, mais on apprend.

– Je ne comprends pas comment tu as pu faire rentrer tout ça dans le minuscule studio où tu vivais.

Je regarde autour de moi, le salon est envahi par les cartons et les valises de ma sœur. Je devais bosser, aujourd’hui, Anthony et Ange aussi. Elles se sont donc débrouillées entre filles pour transporter ses affaires. Il n’y avait pas de meubles et elles nous ont assuré qu’elles étaient tout à fait capables de s’en sortir sans nous. Pas de souci pour moi, moins j’en fais, mieux je me porte. Mais quand même, c’est sacrément le bordel.

– J’ai récupéré quelques affaires chez les parents.

– Mais pourquoi ?

– Parce qu’il y a plein de place, ici !

– C’est quoi ? Les corps dépecés de tes anciennes victimes ?

J’essaie vraiment de comprendre, hein.

– Des fringues, surtout. Et des chaussures.

– Et ces deux cartons, là, m’indique Audrey, c’est du maquillage.

Je regarde la taille du carton. Ma sœur. Le deuxième carton. Ma sœur. Non, vraiment, un truc m’échappe.

– Voilà le plan : je vais aller faire ma vie, prendre ma douche, tout ça, et vous, vous vous démerdez pour qu’au moins le passage soit dégagé. Sans déconner. Tu comptes ouvrir un salon de beauté ?

– Plus personne ne dit « salon de beauté », m’informe Anaïs.

– Pourquoi j’ai dit oui à ton installation chez nous, déjà ?

- Parce que tu m'aimes.
- Ouais... ou alors, je suis masochiste.
- Tout le monde sait que toi, tu es plus du côté sadique.

Anaïs lance cette pique, retourne à ses cartons et je croise le regard d'Audrey. Elle rougit. Personne ne lui prête attention, mais elle a entendu dans cette vanne ce que seuls elle et moi savons. Je lui fais un clin d'œil et vais prendre ma douche avant qu'Anthony arrive. Il reste deux heures dans la salle de bain en ce moment. Je ne veux même pas savoir pourquoi.

Je n'ai pas le temps de fermer la porte, Audrey se faufile et s'y appuie. Elle pousse le verrou. Je la regarde en souriant.

- Arrête de me sourire avec ton air sexy, là, je veux juste te parler.
- Tu me suis alors que je vais me doucher, et c'est pour discuter ? Tsss... tu me déçois vraiment, Audrey.

- Je voulais te proposer quelque chose.
- Ah, voilà, ça devient intéressant.
- Tu me laisses parler ?
- Je peux prendre ma douche ?
- Vas-y, je peux te parler en même temps.

Je me déshabille sans lui prêter attention. Elle ne dit rien. Je regarde par-dessus mon épaule tout en allumant le jet pour régler la température.

- Alors ? Tu voulais me dire quoi ?
- Je... C'est un cœur ?
- Hein ?

Elle s'approche et s'accroupit pour avoir le visage juste au niveau de mes fesses.

- Tu fous quoi ?
- C'est un cœur ! Sous le pistolet, sur la crosse, c'est un cœur !

J'ai deux flingues tatoués dans le bas du dos, ils partent de mes hanches et les canons débordent donc un peu sur mes fesses.

Normalement, on n'est pas censé voir le cœur. Pourquoi elle l'a vu, elle ?

– C'est définitivement un cœur. Je peux le dire aux autres ? Oh, oui, je vais le dire aux autres !

Elle se redresse et je la pousse jusqu'à ce que son dos soit contre la porte.

– Si tu leur dis que j'ai un cœur tatoué sur le cul, je leur dis pour le bacon.

– Je...

– C'est toi qui vois.

Je la laisse et vais sous la douche. J'entends qu'elle est toujours là, sûrement en train de réfléchir à comment me piéger. Mais je l'ignore.

– Pourquoi un cœur ?

– Parce que. Tu voulais me parler ?

– Non, mais, vraiment, ça m'intéresse.

– Si tu n'as rien à me dire, j'apprécierais que tu sortes.

– OK. On reparlera du cœur...

– ...jamais. Autre chose ?

– Demain, je sais que normalement tu vas voir Geoffrey et je me demandais juste si tu pouvais, tu sais... y aller une heure de moins. Pour m'accompagner voir ma mère. Après je comprends que c'est important d'aller au salon tous les samedis, et ce n'est pas sympa de ma part de te demander ça. Mais quand je pense à aller la voir, je commence déjà à sentir ma gorge se nouer, comme avant une crise de panique. Et j'ai peur que ça fasse un cercle vicieux, que la peur d'avoir une crise m'en provoque une. Et je sais que je ne pourrai pas toujours compter sur toi, tu as autre chose à faire que jouer le baby-sitter, mais juste pour demain, peut-être, pour cette fois uniquement... Je ne sais pas, tu crois que c'est possible ?

Ben putain, effectivement, elle en avait des choses à dire. Je me lave la tête avec son super shampooing qui me laisse le crâne tout doux. Elle essaie de protester. Je lui souris. Elle tape du pied. Je souris encore

plus. Je finis de me rincer et sors de la cabine. Elle me tend une serviette avec laquelle je me sèche. Elle attend. Sans perdre une miette de mes mouvements. Elle suit tous mes dessins des yeux, comme chaque fois que je me retrouve nu devant elle. Et comme chaque fois, j'apprécie autant qu'elle, et ça se voit. Et elle s'en rend compte.

– Tu n'as pas répondu à ma question, me fait-elle remarquer.

– Parce que tu poses des questions stupides. Je cherche un moyen poli de te répondre.

– Comment ça, stupides ?

– Tu as vraiment besoin de me demander de venir avec toi ?

– C'est ce que font les personnes civilisées, oui. Elles n'imposent rien aux autres.

– Maintenant que nous avons résolu cette histoire de planning pour notre samedi, soit tu sors de la salle de bain parce que je vais me branler d'une seconde à l'autre. Soit tu m'aides.

– Tu es tellement...

Elle grogne. C'est nouveau, ça ! Puis elle tape un peu du pied.

– Et tu aimes tellement ça.

Elle ne répond pas mais avance vers moi.



L'infirmière de service nous regarde arriver d'un air surpris. C'est la première fois que nous venons tous les deux.

– Bonjour, comment va-t-elle, aujourd'hui ?

La douce voix d'Audrey a toujours réussi à apaiser n'importe qui. Moi, en l'occurrence. Je suis sûrement plus stressé qu'elle. Je les entends parler sans vraiment écouter. Quand Audrey m'entraîne par la main vers la chambre, je réalise que je vais officiellement rencontrer Sybille. Pas comme une patiente que je visite sans raison apparente et qui s'est habituée à moi, non. Mais comme la mère de la femme que j'aime et qui a développé la même maladie qu'elle. Est-ce que c'est à l'avenir d'Audrey que nous devons faire face derrière cette porte ? Est-

ce qu'elle se pose les mêmes questions que moi ? OK. J'ai la trouille. Mais je n'ai pas trop le temps de m'attarder sur mes options et la possibilité que je m'échappe sans que personne ne s'en aperçoive, parce qu'Audrey entre et comme elle me tient toujours la main, je la suis.

Sybille est installée devant la fenêtre, cette fois sans les sangles, ce qui est plutôt bon signe.

– Maman, c'est Audrey...

Elle tourne la tête vers nous, son regard vide m'indique que si les sangles ne sont pas présentes, c'est encore à cause de la dose de son traitement. Je la vois, amorphe, elle est là sans être là, et j'ai une bouffée d'angoisse. Je ne veux pas qu'il arrive la même chose à Audrey. Elle serre ma main à ce moment, comme si elle pensait la même chose que moi. C'est ce qu'elle voit chaque fois qu'elle lui rend visite ? Ce sont toutes ces pensées qui m'envahissent, là, qui la poussent dans mes bras tous les samedis soir, quand elle revient de sa visite ?

– Sofiane...

Le murmure d'Audrey me fait focaliser sur ses yeux. Inquiets.

– Désolé, je vais... me chercher un café, je reviens.

Et je la plante là. Comme le connard que je suis de ne pas être assez fort pour la soutenir quand elle a besoin de moi. Je m'enfuis, je prends les escaliers et je sors enfin de l'institut. Je prends une grande respiration, j'ai eu l'impression d'étouffer, là-haut. Alors que j'y viens toutes les semaines, là je n'ai pas pu. Je prends appui contre le mur et ferme les yeux. Juste quelques secondes. Juste le temps de retrouver assez de courage pour la rejoindre. Parce que je ne peux pas la laisser seule alors que je lui ai dit, hier, qu'elle n'avait même pas besoin de me demander. Que bien sûr je l'accompagnerais. Mais quel con !

– Y'a des jours qui sont plus durs que d'autres, hein ?

Je tourne la tête. Une dame âgée est assise sur un banc. Elle ne me regarde pas, elle fixe le parc devant elle. Elle ne me parlait sûrement pas. Je me redresse.

– On les voit dans leur chambre, assommés par les médicaments, et on ne peut rien faire.

Elle parle seule ou...

– Venez donc vous asseoir une minute avec moi, jeune homme. Vous avez visiblement besoin de reprendre vos esprits avant d’y retourner.

...elle *me* parle.

J’hésite, et puis ça me donne une bonne excuse pour rester encore un peu dehors. Le temps de me rassembler. Je la rejoins et prends place à sa droite. Elle ne me regarde toujours pas, alors je l’imite et observe la petite fontaine en face de nous.

– Vous êtes là pour quelqu’un de votre famille ? C’est souvent la famille...

– Non, une amie.

– Ah. Je viens voir mon mari.

– Désolé.

– Ça fait dix ans. Vous savez le pire ?

Je ne réponds pas, je sens qu’elle va me le dire.

– Certains jours, ceux qui sont plus durs que d’autres, je me demande si ce ne serait pas mieux, pour tout le monde, qu’il meurt. Qu’il s’endorme pendant son sommeil, paisiblement.

J’ai le souffle coupé. Elle n’est pas bien de me balancer ça, comme ça ? Jamais je ne pourrais souhaiter qu’Audrey meure !

– Mais rassurez-vous, ce sont des pensées furtives et on les aime trop pour le vouloir vraiment.

– Vous me déprimez, en fait.

– Pardon. Faites pas attention à ce qu’une vieille femme comme moi peut raconter comme bêtises.

– Votre mari souffre de quoi ?

– Démence sénile.

– C’est rude.

– Oui, ça l’est. Je ne sais même pas pourquoi je viens, il ne me reconnaît plus depuis huit ans.

- C'est pour vous que vous venez.
- Oui, je pense aussi. Et vous, de quoi souffre votre amie ?
- Schizophrénie paranoïde.
- Je ne connais pas bien cette maladie...

– Elle a des hallucinations, souvent liées à la paranoïa. Elle se sent persécutée et ses crises peuvent se retourner contre elle. Elle entend des voix et est persuadée de devoir faire ce qu'elles lui disent. Elles peuvent lui ordonner de se faire du mal, en faire à quelqu'un, ou se tuer.

- Vous en parlez avec beaucoup de détachement émotionnel...
- Je suis infirmier, ça fait partie du job.

– Je vois. Bon, je vais aller dire bonjour à mon Bernard. Je vous souhaite bien du courage, mais je pense que vous êtes prêt à y retourner, maintenant.

Elle tapote mon épaule et se lève. Je la regarde disparaître dans l'immeuble et reste encore un peu pour booster ce courage que je ne ressens pas vraiment. Au moment où je décide d'y aller, Audrey sort et me repère. Elle vient vers moi, presque en courant, et se jette dans mes bras.

- Il y a un souci ? Tout va bien ?
- Je n'aurais pas dû te demander de venir. Je suis désolée.

J'ai honte, je n'ai pas du tout assuré. Elle voit bien qu'elle ne peut pas compter sur moi et c'est elle qui est désolée ? J'ai franchement honte. Et pourtant, je ne trouve rien à dire. La peur de ce qui nous attend me tétanise, sous tous les angles. Je n'arrive même pas à la prendre dans mes bras. Je reste là, sans réagir, sans réussir à analyser tout ce qui vient de se passer, et elle me serre fort. J'en suis presque à me dire que ce n'est pas juste. Je l'ai attendue cinq ans et je n'ai pas eu le temps de l'avoir, pas vraiment, avant que cette merde nous tombe dessus. Mais en réalité, c'est elle. C'est pour elle que c'est injuste. C'est sa vie qui est chamboulée. La mienne l'est par ricochet, mais c'est elle qui vit ça. Quand elle voit sa mère, elle sait que c'est ce qui risque de lui

arriver. Les gènes ne mentent pas. Si elle a la même forme de maladie que sa mère, elle se voit dans quelques dizaines d'années. Si moi, déjà, je suis terrifié, alors elle ? Comment peut-elle supporter ça ?

– Dis-moi que ça va aller, je murmure quand je sors enfin de ma léthargie.

Elle recule d'un pas, laissant un grand vide autour de moi, et me regarde.

– Dis-moi qu'on va gérer tout ça, je lui demande en posant la main sur sa joue.

– Je ne peux pas te dire ça.

– J'ai besoin de l'entendre.

– Mais on ne se ment pas, Sofiane.

Je crois que c'est la première fois de ma vie d'adulte, depuis que j'ai six ou sept ans, que je pleure devant quelqu'un. Ce n'est pas spectaculaire, une larme ou deux seulement. Mais elle les voit. Et elle sait. Elle sait que j'ai une trouille monstrueuse. Elle les essuie du bout des doigts et revient près de moi.

– Ça va aller. On va gérer, me dit-elle en me reprenant dans ses bras.

– D'accord. On va gérer.

Je m'en veux de ne pas être celui qui pourrait la porter, la soutenir. Lui montrer qu'il y a de l'espoir. Lui faire croire que demain sera aussi parfait qu'aujourd'hui. Je voudrais savoir lui mentir, mais j'en suis incapable.

Alors elle ment pour moi.

)

– Oh ! Ange, viens voir !

– On n'est pas des animaux du cirque, hein...

– Non parce que les animaux ils sont bien que en liberté et c'est pour ça que T-Rex on l'a laissée en liberté mais des fois elle vient nous voir.

Emma se place entre nous et la télé. Depuis que nous sommes rentrés de l'institut, nous nous sommes allongés sur le canapé, Audrey et moi, et nous regardons des séries. Je la tiens contre moi, je ne l'ai pas lâchée. J'ai besoin de la sentir encore bien là, ça me rassure.

– Coucou Emma, qu'as-tu fait, aujourd'hui ?

Audrey lui parle toujours comme à une adulte, mais d'une petite voix douce qu'elle n'emploie presque jamais avec moi. Jamais, en fait, pas « presque », juste jamais.

– Papa est venu me chercher chez Maman, Lise elle attendait dans la voiture parce qu'elle aime pas Maman, alors moi je suis allée avec Lise parce que j'aime pas trop trop que Lise elle soit toute seule. Alors Maman a râlé, et Papa lui a dit qu'il lui prenait pas la tête avec son mec et que maintenant il était marié et que c'était comme ça et pas autrement et que j'avais bien le droit d'aimer Lise.

Non, sérieux, elle ne reprend jamais son souffle, du coup quand elle parle je retiens le mien. Je ne sais pas pourquoi je fais ça, un jour je vais avoir des séquelles au cerveau pour le priver d'oxygène comme ça.

– Tu veux qu'on mette quelque chose qui te plaît à la télé ?

– Je peux venir ?

Je recule contre le dossier et Audrey fait une petite place à Emma qui s'installe devant elle. Je zappe jusqu'à tomber sur une rediffusion de *Mary Poppins*. Lise revient à ce moment.

– Je sais que tu nous prends en photo, je lâche sans quitter l'écran des yeux.

– Alors souris, fais un effort, si tu le sais.

Je lui montre mon majeur. Elle continue ses photos.

– Oh, regarde, Anthony !

– Les gars, je sais que je cuisine, ce soir, mais ça devient un poil lassant de vous voir tous débarquer, je réplique à Margaux qui s'attendrit à côté de Lise.

Je sens qu'Audrey se marre. Ça me fait du bien, ces petits bouts de normalité. Alors que je sais qu'en dehors de ce quotidien, il y a des tas de merdes qui nous attendent. Mais on peut faire semblant. C'est sûrement ça, le secret : faire semblant que tout va bien. Et au bout d'un moment, on arrive peut-être à y croire.

– Je propose qu'on commande des pizzas, lance Ange en nous rejoignant.

Et là, précisément, j'ai envie de l'embrasser. Je ne le ferai pas, il me dépasse et m'enverrait balader. Ou pas. Il est devenu assez tactile depuis que Queen est à nouveau dans sa vie. Dans le doute, je vais me contenter de lui adresser un signe de tête, voilà, comme ça. Je le remercie pour m'épargner de cuisiner pour tout le voisinage et je garde toutes les parties de mon corps intactes.

– Moi j'aime que la marguerite ! déclare Emma. Et il faut de la salade pour T-Rex !

Elle dégaine sa petite tortue et manque me la coller dans l'œil. Je me pousse, Audrey essaie de canaliser les gestes d'Emma.

– Je partage une marguerite avec Emma, enchaîne-t-elle en réussissant à lui faire un câlin et en l'immobilisant par la même occasion.

– Sof ?

– N'importe, j'ai la dalle, mais je ne partage pas.

– Pariel pour moi, ajoute Lise qui vient se vautrer sur mes pieds.

J'essaie de la faire tomber, elle se jette sur nous. Putain. Pardon : *poulain* ! Je vois Anthony s'approcher :

– Je te préviens que si tu...

Et merde, il s'est avachi sur Lise. Je vais mourir étouffé par mes amis. Bien ! Parfait ! Seuls Margaux et Ange restent où ils sont. Margaux parce qu'elle est trop timide, Ange parce qu'il doit avoir peur que sa fille ne finisse aussi étouffée. Mais moi, tout le monde s'en fout, hein. Normal. Sofiane, quantité négligeable, tout ça... Je ne cuisine pas ce soir, donc je peux souffrir. Bravo, belle mentalité, les potes.

– Arrêtez, vous allez abîmer Sofiane qui est tout dessous ! s'insurge Emma.

Ah, enfin, quelqu'un de mon côté !

– Et on doit encore tuer des canards ! ajoute-t-elle en essayant de pousser Lise.

Je vois, la bouffe et les jeux vidéo : mes deux utilités dans la vie.

– Je peux plus bouger, gémit Lise en s'accrochant au dossier. Je ne sais pas ce qui se passe, je suis collée au canapé !

– Et moi je suis collé à Lise ! continue Anthony.

Audrey rigole en protégeant Emma et j'arrive enfin à pousser tout le monde. Ils se ramassent sur le tapis et je me lève en râlant.

– Tu viens d'éjecter ma femme et ma fille ? me demande Ange en s'approchant de moi.

Je hausse les épaules.

– Bravo, tu es mon idole, ajoute-t-il avec une tape sur ma tête.

Il s'en va passer la commande et Lise lui court après pour se plaindre de son manque de compassion. Malgré le bien que toutes ces conneries me font, je n'arrive pas à m'enlever de la tête les inquiétudes que la visite à la mère d'Audrey a déclenchées chez moi. C'est comme si

je savais tout ça, bien sûr, mais que je l'avais occulté. Et là, je me suis pris une énorme claque dans la tronche. Je n'arrive pas à encaisser.



– Emma est couchée ?

– Oui, dans le lit de Sof.

– Quoi ?

– Elle voulait Chewbacca, mais tu refuses qu'il sorte de ta chambre.

– On n'est pas non plus obligés de lui donner tout ce qu'elle demande, tu sais ? Ta fille apprendra tôt ou tard qu'on n'a pas toujours ce qu'on veut, dans la vie.

– Je voudrais vous dire quelque chose.

On se tait et on se retourne vers Audrey. Elle est installée sur un fauteuil, les jambes repliées sous elle, une tasse d'infusion à la main. Margaux et Anthony sont l'un contre l'autre sur le canapé, Ange rejoint Lise sur l'autre fauteuil et je m'assois sur la table basse, en face d'Audrey.

– On n'en a pas encore parlé, mais vous savez tous que j'ai hérité de la maladie de ma mère.

Elle tremble un peu, je prends son mug et le pose à côté de moi. Elle me sourit.

– Je suis désolée que vous ayez récupéré mes patients, je sais que ça vous fait beaucoup de travail en plus.

– Anaïs prendra bientôt tes tournées, ne t'en fais pas, lui répond Anthony.

– Je voulais juste vous remercier. Je sais que je ne suis pas facile à vivre quand je vais bien, et je sais que c'est pire depuis que la maladie s'est déclarée. Alors bon, je comprendrais aussi si vous en aviez marre.

J'ai l'impression que ses doutes détruisent les miens. Plus elle est en insécurité, plus j'arrive à me convaincre que tout va bien. *On va gérer.*

– C'est bon, on a fini avec les conneries, ou quelqu'un d'autre veut en dire ? je demande autour de moi.

– Oh ! Moi ! Je peux ? Je voulais vous dire que je pense que le père Noël existe et que c'est un complot du gouvernement de nous faire croire que les parents achètent les cadeaux. Parce que, honnêtement, pourquoi acheter les cadeaux, se ruiner, aller faire du shopping au milieu de la foule, pour faire croire qu'un vieux bonhomme barbu existe ? Hein ? Il existe, bien sûr !

– Queen, ce que tu dis n'a aucun sens, se désespère Ange.

– Ben, oui, je sais. Sof a demandé si quelqu'un d'autre voulait dire une connerie.

– À moi ! Avec Sofiane, on s'est demandé si les pingouins avaient des genoux. Et ça m'a travaillé. Alors du coup, j'en suis venu à cette autre question : ont-ils des coudes ? Hein ? C'est un peu les genoux des bras, les coudes, non ? enchaîne Anthony.

– Mon tour ! Un jour, je buvais un verre de muscat tout en grignotant des cacahuètes. Je sais, c'est pas génial, les cacahuètes, mais il n'y avait que ça dans le placard, c'était juste après le départ de mes pères. Bref, je bossais sur le *diner* et je ne faisais pas trop attention. Alors j'ai voulu boire une gorgée et j'ai pris le bol de cacahuètes à la place ! Je me suis retrouvée avec dix-huit cacahuètes dans l'œsophage !

– Dix-huit ? je demande à Margaux en essayant de conserver une expression neutre.

– Oui, je les ai comptées en les recrachant.

– Ange ?

– Lise est convaincue qu'Elvis s'est réincarné en Justin Bieber.

– Quoi ? s'insurge Anthony. Mais tu es malade ?

– Non, écoute ma théorie et tu verras que tu y adhéreras à ton tour !

Je les regarde tous débiter des tas d'inepties en se disputant et je constate qu'Audrey me regarde, moi. Elle me dit qu'elle m'aime, sans parler, sans bouger, juste avec ses yeux et son sourire. Je lui réponds de la même façon. Cette journée a vraiment été dure, autant pour elle que pour moi. Je me sens impuissant, inutile, et j'ai besoin d'être rassuré.

J'ai peur d'être plus un boulet qu'autre chose. Mais je suis son boulet. Et tant qu'elle voudra que je le sois, ce ne sera pas un souci pour moi.



– Tu veux parler d'aujourd'hui ?

Je m'arrête au milieu de sa chambre, mon jean sur les cuisses, et je la regarde.

– Quoi ?

Elle continue de se déshabiller, elle attrape son pyjama et reprend :

– Tu n'es pas obligé, mais peut-être que ça te ferait du bien.

Je finis de retirer mes fringues et la rejoins dans le lit. On ne dit rien pendant un long moment, chacun allongé de son côté, perdu dans ses pensées.

– Comment se fait-il que ce soit toi qui es malade et que tu doives m'apporter ton soutien ? je finis par lui demander.

– J'ai été à ta place, Sofiane. Je sais ce que tu traverses. J'ai vu ma grand-mère finir dans un asile et j'ai vu ma mère prendre le même chemin.

– Ta grand-mère ?

Merde. Ça veut dire que c'est vraiment héréditaire. Je sais bien que c'était évident, mais l'entendre dire, comme ça...

– Je me doutais que ça allait me tomber dessus. Mais pour elles, ça a commencé bien plus tôt que pour moi. Alors je ne sais pas...

– C'est concret, maintenant.

– C'est ça.

On reste encore un moment sans parler. Et je lui murmure :

– J'aimerais que ça m'arrive, à moi, à ta place.

– Moi non. Je préfère que ce soit moi.

– En même temps, on n'a pas le choix.

– Non.

Nouveau silence.

– Quand j'irai vraiment mal...

- Non.
- Sofiane, juste, écoute-moi.
- Nope. Je n’écoute pas.
- Sof.
- Audrey.

Elle se tourne sur le côté et passe un bras sur mon ventre.

- Arrête de faire l’enfant.
- La la la la la !
- Sofiane, un jour je serai comme ma mère. Je ne veux pas que tu viennes me voir dans cet état.
- Tu es en train de me dire quoi, là ? Que tu veux que je te largue le jour où tu vas mal ?

- Non, tu interprètes, encore.
- Alors explique-toi correctement !

Je m’agace. Mais elle croit vraiment que je pourrais la quitter parce que son état empire ? C’est l’image qu’elle a de moi ?

– Je veux juste que tu saches que, maintenant, tant que j’ai encore toute ma tête, je pense que tu ne devrais pas t’encombrer d’un poids quand je le serai.

– C’est bon ? Tu as fini ? Parce qu’il me semble que tu as atteint ton quota de débilites pour la journée.

- Je sais que tu as peur. Moi aussi, j’ai peur.
- Oh, on passe aux banalites, super !
- Le sarcasme n’empêchera pas d’arriver ce qui doit arriver.
- Les pensées profondes, maintenant. De mieux en mieux. Réveille-moi quand on en est aux proverbes. Je suis sûr de pouvoir en caser un ou deux.

Je me retourne. Elle se rapproche de mon dos et m’enlace à nouveau.

- Tu cesseras de m’aimer...

J’ai à peine chuchoté mais je sais qu’elle m’a entendu. Elle resserre son bras autour de moi.

– Je suis amoureuse depuis le jour où tu es tombé en essayant de voir ma culotte.

– J’essayais de voir tes chaussettes.

– Mes chaussettes ?

– Tu ne m’aimes pas depuis ce jour.

– Si. Je ne l’avais pas réalisé. Mais ce qu’on appelait de l’amitié depuis tout ce temps, ça n’en était pas. Et tu le sais.

– Peut-être que je le sais. Tu cesseras quand même de m’aimer.

– Non.

– Tu n’auras pas le choix.

– Je croyais qu’il fallait être positif ?

– Je croyais aussi.

– Tu veux arrêter ?

– Quoi ?

– Toi et moi. Tu veux arrêter ? Je comprendrais, tu sais. Pour te préserver, c’est logique. Rien ne t’oblige à...

– Serre-moi dans tes bras et tais-toi.

– OK.

– J’ai peur. Mais je serai là, tu ne te débarrasseras pas de moi.

– Je sais.

– J’espère bien que tu le sais.

– Arrête de faire ta mauvaise tête et embrasse-moi.

– Toi, embrasse-moi.

Elle me tire en arrière et vient s’allonger au-dessus de moi.

– C’est vrai qu’il est tout doux, ton pyjama.

– Oui, hein ! J’adore cette boutique ! Et tu as vu les...

– Audrey, je m’en tape de ton pyjama. Quand tu veux, tu m’embrasses.

– Oh. D’accord.

– Avant l’année prochaine, si possible.

– Pas de souci. Je vais le faire.

– Je sens des rides se creuser autour de mes yeux, je vieillis et tu ne m’as toujours pas embrassé.

– J’arrive.

– Tu fous quoi ?

– Je te regarde.

– Je vois bien que tu me regardes. Pourquoi ?

– Parce que j’aime te regarder et que je peux te regarder de près. Tu savais que tu as des petits éclats jaunes dans les yeux ? Juste autour de la pupille.

– On dit « des éclats dorés », c’est vachement plus classe que « jaunes ».

– Oui, sauf que ce n’est pas doré, c’est jaune.

– Briseuse de rêves.

– J’aime tes yeux.

– Je sais.

– Je te fais un compliment, tu pourrais me remercier.

– Je pourrais, si j’étais un homme satisfait et comblé. Or, j’attends toujours que tu m’embrasses.

– Oui, j’ai remarqué.

– Quand tu te seras décidée, je serai momifié.

– Beurk.

– C’est ta faute. Tu vas te retrouver à rouler une pelle à une momie et tu ne pourras t’en prendre qu’à toi.

– Je n’ai plus envie, à cause de toi.

Elle se rallonge à côté et je la suis pour me retrouver au-dessus d’elle.

– Je vais t’embrasser, ça ira plus vite.

– Fais donc ça.

– De toute façon, on n’est jamais mieux servi que par soi-même.

– J’entends « bla bla bla », mais si je meurs d’ennui avant que tu te décides, tu...

Je la fais taire en posant mes lèvres sur les siennes. Elle sourit, je glisse la langue dans sa bouche et elle me laisse l'embrasser. Lentement. Je prends tout mon temps, je savoure le goût de ses baisers et j'essaie de me raccrocher à tous ces petits détails. Ces fragments insignifiants de nous qui nous définissent plus que n'importe quoi d'autre. Sa main qui remonte le long de mon dos pour se caler sur ma nuque. La mienne qui s'immisce dans ses cheveux et s'y agrippe. Ses soupirs qui viennent s'évaporer sur mes lèvres. Ses gémissements déguisés en expirations. Ma cuisse qui sépare les siennes et nous rapproche un peu plus. Sa main qui s'attarde sur mes fesses et se pose finalement sur ma taille. Ses yeux ouverts qui ne quittent pas les miens. Comme si elle avait tout aussi conscience de ne devoir perdre aucune miette de l'instant présent. D'aujourd'hui. Parce que demain, ce sera différent. Encore plus effrayant et hors de portée. Je lui dis avec les caresses de ma langue tout ce que je n'arrive pas à exprimer avec des mots. Qu'elle pourra toujours compter sur moi. Que je ferai des erreurs, des tas, mais que je serai là. Qu'elle le veuille ou non. Son lecteur MP3 diffuse tout doucement *Walls* des Kings of Leon. Et je décide que ce sera notre chanson. Car quand je suis avec elle, je fais des trucs aussi niais que nous attribuer une chanson. Et j'en parlerai à Anthony, pour qu'il le répète à Margaux puis à Lise, qui le dira à Ange, et tout le monde saura qu'Audrey me rend complètement niais.

Et tant pis si demain j'angoisse à nouveau.

Tant pis si j'ai peur pour elle.

Tant pis si je ne sers pas à grand-chose.

Oh, a man ain't a man unless he's fought the fight...

– Cette patiente, là, elle n'est pas du tout sur mon secteur.

Nous sommes réunis au salon. Anaïs commence le mois prochain et nous sommes en train de lui expliquer dans quelle zone elle va travailler et toutes les conditions. La façon dont nous alternons les week-ends, aussi. Le fait qu'Ange ne prenne pas de patients tard le soir pour pouvoir aller voir Emma et qu'il s'occupe de la compta en contrepartie. Ce genre de détails qui font que notre association fonctionne parfaitement. Avec Anthony, nous lui exposons également les roulements pour la maison. Heureusement, Anaïs a appris en même temps que moi à cuisiner, avec notre mère, donc ça nous fait une personne de plus capable de gérer les repas et moins de taf pour moi.

– C'est ton bizutage, je l'informe en attrapant la bière qu'Audrey me tend et que nous partageons.

– Comment ça, mon bizutage ? Depuis quand vous bizutez les gens ? Tu as été bizutée, Audrey ?

– Non, mais je suis arrivée tout au début.

– Attends, vous voulez dire que vous avez instauré cette histoire de bizutage pour moi ?

– Tu te sens importante ? je demande à ma sœur. Tu peux. On a inventé un nouveau rituel en ton honneur.

– C'est quoi, le piège ? Elle a quoi cette madame Boulon ?

Je regarde mon téléphone et soupire exagérément.

– Désolé, je n'ai pas le temps de t'en parler, je bosse demain matin.

- Très drôle... Anthony ?
 - Si je te le dis, il faudra ensuite que je te tue.
 - Audrey ?
 - Je dors avec ton frère, ce soir.
 - Ange ?
 - Oh, dis donc, je n'avais pas vu l'heure, il faut que j'aille récupérer Emma chez mes parents !
 - Les gars !
 - Bienvenue dans l'équipe, sœurette !
 - Sofiane ! Elle a quoi, madame Boulon ?
- Audrey et moi nous rendons dans la cuisine. C'est mon soir de faire à manger. On ne sera que trois. Anthony rejoint Margaux au *diner* , Ange rentre chez lui (ça lui arrive de temps en temps)... Du coup, ce sera Anaïs, Audrey et moi. Ce qui me permet de faire un menu spécial pour qu'Audrey ait quelque chose sans viande, tout ça...
- Audrey ! Je te raconterai plein d'anecdotes sur Sof si tu me préviens sur cette patiente !
 - Je connais déjà plein d'anecdotes sur ton frère.
 - Ah oui, et celle sur le soir où il a tellement ri dans son lit qu'il a...
 - OK. Stop. Ou je parle de la fois où tu as tellement ri que tu as...
 - Match nul. Je hais ce bizutage !
- Elle s'en va en tapant des pieds et claque la porte de sa chambre.
- Vous vous ressemblez tellement... marmonne Audrey.
 - Comment ça ? On ne se ressemble pas du tout. Je veux dire, à part les cheveux, les yeux.
 - Tu n'as pas de cheveux.
 - J'ai quelques millimètres, déjà, merci. Et quand j'en ai vraiment, ils sont noirs comme les siens.
 - Mais je parlais justement de vos caractères.
 - Tu te rappelles ce que tu as dit à Anaïs ? Que tu dormais avec moi, ce soir ?
 - Oui.

– Eh bien attention, rien n'est moins sûr. Réfléchis méticuleusement à ce que tu vas dire.

– Méticuleusement ?

– Tu aimes ce mot, il t'excite ?

– Pas vraiment, il est trop compliqué.

– Rends-moi la bière, tu n'es pas censée boire d'alcool avec les médocs.

– Chef, oui chef !

– Hum...

– Arrête, maintenant c'est toi qui es excité. N'importe quoi. Je vais aller voir ta sœur.

– Si tu balances quoi que ce soit sur madame Boulon, je le saurai. Elle agite la main dans son dos pour manifester qu'elle s'en fout.

– Hé ! Reviens une minute.

– Quoi ?

– Reviens.

Elle fait demi-tour et je l'attire d'un coup à moi avant de la faire basculer, comme si nous dansions un tango. Elle s'accroche à moi et je l'embrasse. Elle rit en même temps, ce baiser ne ressemble à rien. En plus je me suis fait mal au dos en la faisant pivoter. Je la redresse et lui dis :

– Depuis quand tu te tires d'une pièce sans m'embrasser, hein ?

Elle me sourit et dépose un baiser rapide sur mes lèvres avant de s'extirper de mes bras et d'aller balancer je ne sais quelles infos à Anaïs.



– J'adore vivre ici...

– Tu m'étonnes, tu squattes ma console depuis une heure.

– Elle est là pour qu'on s'en serve, non ?

– Ouaip, mais à l'occasion, j'aimerais bien pouvoir jouer.

– Quand j'aurai perdu.

– Tu ne perds jamais à Mario.

– Voilà. Tu as ta réponse.

– Audrey ! je hurle.

Elle arrive tranquillement au salon.

– Oui ?

– Anaïs ne veut pas me rendre ma console.

– Hein ?

– Il veut que tu arbitres notre différend, comme le faisait notre mère. Bon courage, hein. Car comme tu disais : c'est toi qui dors avec lui, ce soir !

– Audrey.

– C'est ta console ! Tu veux que je lui dise quoi ?

– On peut voter et tu votes pour moi et on l'emporte à l'unanimité.

– Ah ! Essaie de me la prendre ! Vote ou pas vote, je joue tant que je gagne.

Je me lève et éteins la multiprise.

– Mais !

Anaïs se lève et reste à regarder l'écran, les yeux grands ouverts.

– Voilà, tu as perdu : à moi.

– Tu as triché !

– Prouve-le. Moi j'ai juste vu qu'il y a eu une coupure de courant, donc techniquement, tu as perdu. Audrey ?

– Suisse.

– Trop facile ! Tu vois bien qu'il a débranché la console !

– La Suisse ! répète-t-elle en retournant dans sa chambre.

– Je te hais.

Ma sœur jette la manette sur le canapé et s'en va aussi dans sa chambre.

Ben voilà, ce n'était pas si difficile d'avoir le salon et *ma* console pour moi tout seul ! Sans déconner.

– Je peux distribuer le courrier ? me demande Audrey même pas dix minutes plus tard.

Faut faire quoi dans cette maison pour avoir le droit de terminer une quête tranquille ? En plus, elle sait que je vais lui dire oui. Je lui fais signe de venir à côté de moi. Elle prend les commandes et s'amuse avec cette mini-mission qui est le seul jeu auquel elle joue. C'est elle que je regarde pendant qu'elle fixe l'écran. Elle donne le change, mais elle est épuisée. Ses yeux sont cernés et je m'en rends compte malgré le maquillage qu'elle applique dès qu'elle se lève le matin. Ses traits sont tirés et je crois qu'elle a encore maigri. Je la trouve belle, quoi qu'il arrive, mais je vois bien qu'elle n'est pas au top.

– Quoi ? Pourquoi tu me regardes comme ça ?

– Tu es en train de jouer, comment peux-tu savoir que je te regarde ?

– Je sais toujours quand tu me regardes.

– C'est ça, oui.

– Je sens quand tu me regardes. Ça me fait bizarre dans le ventre et je me sens...

– Belle ? Parce que c'est ça que je pensais, en te regardant.

– Belle...

– Et aimée ?

– Je ne sais pas, tu pensais ça, aussi ?

– Peut-être. Sexy ?

Elle ricane.

– Depuis quand tu ricanes ? Tu traînes trop avec moi, tu le sais ?

– Anthony m'a dit ça, l'autre jour.

– Tu vois, j'ai raison. Trouve-toi d'autres petits camarades et laisse-moi un peu tranquille.

– Je vais appeler Bob.

– Alors ça, c'est cruel.

– Pour toi ? Mais non.

– Non, pour lui. Moi, j'ai une routine bien huilée.

– Qui est ?

– Me lever, être extraordinaire, sexy, génial, et me coucher. Lui...
S'il te plaît, on ne joue pas dans la même cour.

– Ce que tu peux être odieux...

– Réaliste. Mais si tu appelles ça être odieux, ça roule pour moi.

– Je vais vraiment contacter Bob.

– Bien, dis-lui que je suis désolé.

– À quel sujet ?

– À ton sujet. Dis-lui que tu kiffes tellement le sexe avec moi que tu as décidé de te faire nonne si jamais je devenais impuissant un jour tant je t'ai marquée.

– OK. Tu veux peut-être me mettre tout ça par écrit ? Que je n'oublie rien.

– Bien sûr. Dis-lui aussi que la raie sur le côté, c'est puni par la loi.
Elle rit et se reprend aussitôt.

– Tu le sais que tu veux te moquer de lui, allez, Audrey, montre-moi ton côté garce.

– Je ne suis pas une garce.

– Tu peux l'être.

– Pas du tout.

– Mais si. Que penses-tu du surnom « Bob » ?

– Je pense que... Oh, arrête ! Ne sois pas méchant. Tu as gagné la fille, il n'est pas nécessaire d'en rajouter une couche.

– J'ai gagné la fille ? Non, pas encore.

Elle me rend la manette et je reprends ma quête.

– Bien sûr que tu m'as gagnée.

– Nope. Accepte de m'épouser, et là, je t'aurai gagnée. Hé, ça fait trois fois que je passe ici, je tourne en rond !

– Tu peux mettre pause ?

– Attends, j'ai encore une caisse à... Tu fais quoi ?

Elle va à côté de la télé et débranche comme je l'ai fait tout à l'heure.

– Je n'avais pas sauvegardé ! je proteste en me levant à mon tour.

– Est-ce que tu viens de me demander... ce que je crois ?
– Ça dépend. Tu crois quoi ?
– Tu as parlé de mariage.
– Yep.
– Tu veux qu'on...
– Je te l'ai déjà demandé une fois, tu ne m'as pas cru. Et on dirait que tu ne me crois pas plus cette fois-ci.
– Mais enfin, qui demande sa main à une femme en regardant l'écran de la télé ?
– Heu... moi ?
– Toi ? Donc tu viens bien de me proposer qu'on se marie ?
– Oui ?
– Tu me dis que oui ou tu me poses une question ?
– T'es de la PJ, ou bien ?
– Pourquoi on se dispute, même quand tu me fais ta demande ?
– C'est toi, là, tu as débranché ma console alors que je n'avais même pas sauvegardé !
– Mais on s'en fout de ce jeu !
– OK, alors oui !
Je la rejoins de l'autre côté de la table basse et pose un genou à terre devant elle. Elle se met à rire.
– Tu vois ! Même quand je fais ça pour de vrai, tu te marres !
– Non, pardon. Vas-y.
Elle essaie de se contrôler, mais n'y parvient pas vraiment.
– Sof, tu fais ce que je crois que tu fais ?
Il ne manquait plus qu'Anaïs.
– C'est un moment privé, sors ! je lui lance sans me retourner.
– Ah non, j'habite ici. Fallait le faire dans ta chambre, si c'était privé. Allez, on t'écoute.
– Sérieusement ? Audrey ?
Elle hausse les épaules et attend.
– D'accord. On va faire ça comme ça. Audrey, épouse-moi.

– Ce n'est pas une question, Sofiane, s'agace ma sœur, tu es censé poser une question.

– Je suis censé surtout faire comme je veux. Donc, c'est bon, je peux me relever ?

– Tu me demandes de t'épouser ou tu me dis de t'épouser ?

– Je te le dis. Parce que je connais la réponse. Je nous fais gagner du temps. Par contre j'ai mal aux genoux, là...

– Je n'ai pas dit oui.

– Pas besoin, je te dis que je connais la réponse.

Je me remets debout, vais vers Anaïs et la pousse jusque dans sa chambre en ignorant ses protestations, et je reviens au salon.

– Bon, je peux reprendre ?

Je rebranche la console et elle reste à m'observer.

– Audrey, tu es au milieu, je ne vois plus la télé.

– Tu viens de décider qu'on allait se marier ?

– Oui.

– Toi et moi ?

– Non, moi et madame Boulon. Ah non, mince, elle est déjà mariée. Du coup, la place est libre. Intéressée ?

– Je croyais que tu connaissais la réponse.

– Allez, dis-le-moi, tu en meurs d'envie.

– Je n'ai même pas de bague.

– Merde. La bague. Tu en as vraiment besoin ?

Elle croise les bras et tape du pied par terre en signe d'impatience. Je n'avais rien planifié, mais aussi, qui se trimballe avec une bague sur lui, au cas où il demanderait à une nana de l'épouser, hein ?

– Bouge pas.

Je reviens de ma chambre et lui fais signe de me tendre sa main gauche. Elle obtempère, ce qui me confirme qu'elle est d'accord. Parce que je fais le malin, mais je n'en mène pas large, en réalité... J'enlève le capuchon de mon stylo noir avec les dents et lui dessine un anneau sur l'annulaire.

– Des fleurs. Rajoute des fleurs.

Je fais des petites fleurs autour, elle regarde son doigt en souriant.

– Maintenant, je peux jouer ? je lui demande, fier de moi.

– Non, maintenant, tu peux me faire l'amour.

Audrey

- Audrey, vous réalisez ce que ça signifie ?
- Oui, je comprends.
- Vous avez bien saisi vos choix, également ?
- Oui.
- Vous êtes sûre, c'est ce que vous souhaitez ?
- C'est le mieux, vous me l'avez dit vous-même.



C'est étrange d'être là, avec eux, tout en sachant ce que je m'apprête à faire. Sofiane, c'est pour lui que je m'inquiète le plus. Je suis une trouillardes. Il ne va jamais me pardonner, et c'est sûrement le mieux. Pas seulement pour lui, mais pour moi aussi. Je crois que j'ai besoin de ça, tout arrêter, me concentrer sur moi. Et il mérite mieux qu'être là à m'attendre. À espérer. Peut-être que c'est avant tout pour lui que je fais ça ? Ou peut-être que je me cherche des excuses...

Mais quand je le revois paniquer dans la chambre de ma mère, avoir ce besoin de s'éloigner, physiquement et mentalement, de nous. De cette image qu'on doit renvoyer, toutes les deux. Moi au début de la maladie, elle à la fin. Et lui qui ne trouve pas sa place au milieu. Quand je vois tout ça, je sais que je ne peux pas lui imposer cette vie. Et

je sais qu'il ne me laisserait pas tomber. Il me l'a promis. Alors c'est à moi de le faire pour lui. Pour nous.

– Tu n'as presque pas parlé pendant tout le repas. Tout s'est bien passé, à ta séance ?

Il ferme la porte derrière lui et me rejoint sur le lit, où je suis assise en tailleur. Je lui souris.

– Tout va bien, je suis juste un peu fatiguée. Les médicaments, sûrement.

– Tu as besoin de quelque chose ?

Toi.

– Non, merci. J'ai envie de me coucher. Tu viens ?

– Je vais bosser sur un dessin à côté de toi, si ça te va.

– Bien sûr.

Je me faufile sous les couvertures et il récupère son bloc et ses stylos sur ma table de chevet. Depuis plusieurs semaines, maintenant, nous avons petit à petit transformé ma chambre en notre chambre.

Tu ne le mérites pas.

Je voudrais réussir à faire taire les voix. C'est de pire en pire. Il n'est pas au courant, bien entendu. Il est déjà assez perdu comme ça. Je le vois s'inquiéter à mon sujet pour tout, il me surveille comme du lait sur le feu. Je n'ai pas le droit de lui voler sa vie.

Regarde-toi, regarde-le...

Je sais qu'il serait bien plus épanoui avec une autre. Ou même seul. Je n'avais pas réalisé à quel point, depuis cinq ans, je comptais sur lui. Toutes ses attentions, ses regards, ses gestes. Tout était focalisé sur moi. Comme si j'avais été le centre de son univers. Et lui du mien. Je ne voulais pas le réaliser, car ça impliquait de risquer de perdre un ami. Mais il n'était pas seulement mon ami. Dès le jour où il est tombé de sa chaise en essayant de voir sous la table, je suis tombée, de mon côté, amoureuse de lui. Et j'ai fait comme si ce n'était pas le cas. Parce que je suis cette trouillarde.

...et une ratée. Tu vois ta vie ? Loupée. Tu ne réussis rien. Même un enfant tu n'es pas capable d'en avoir un.

Je me concentre sur ma respiration, que je cale sur le son que fait la pointe fine du feutre sur le papier. Un trait. Une expiration. Un trait. Une inspiration. Je ferme les yeux et les poings et j'écoute Sofiane dessiner. J'écoute sa passion et j'imagine ce qu'il est en train de faire. Un trait. Une expiration. Un trait. Une inspiration. Je me demande s'il me pardonnera un jour et gravera dans ma chair ce qu'il a dessiné pour moi. Bien sûr que non. Je le laisserai tranquille.

Il aura trouvé quelqu'un d'autre, quelqu'un qui lui ressemble. Pas une sainte-nitouche qui porte des cols Claudine.

Un trait. Une expiration. Un trait. Une inspiration.

– Audrey ? Tu te sens bien ?

Je souris en maintenant mes paupières closes, même si je perçois son ombre qui m'indique qu'il est penché au-dessus de moi. Je l'entends poser son matériel et revenir vers moi.

– Audrey ?

– Je vais bien. Je vais toujours bien quand tu es près de moi.

– Tu as besoin de Lexomil ?

Je secoue la tête. Ça me fait dormir et je veux profiter de chaque seconde auprès de lui, cette nuit. Me réveiller dès qu'il bouge dans son sommeil. Sentir s'il me serre contre lui ou me repousse parce que je suis trop collée à lui.

Rends service à ton entourage, arrête tout. Ce serait facile.

– Tu m'inquiètes, ta respiration... Tu as une crise de panique ?

– C'est parce que tu ne dessines plus. Dessine. Dessine, et je pourrai respirer.

Va-t-en. Laisse-le. Tu n'es rien pour lui. Il sera soulagé.

Dessine, et je pourrai respirer.

Elle ne répond pas au téléphone alors qu'elle est censée être à la maison. Je me gare et soupire de soulagement en voyant sa voiture. Je me rends bien compte que j'en fais trop, mais je n'aime pas la savoir seule. Même si ça fait un moment maintenant qu'elle peut rester seule. Le traitement a l'air d'être bien stabilisé, c'est rassurant et, à la fois, j'ai du mal à ne pas être près d'elle. Juste pour être sûr. Je rentre et jette mon sac à dos dans l'entrée avant d'aller me chercher une bière. J'ai eu une journée de merde. J'ai perdu un patient. Je n'étais pas spécialement proche, mais ça me met toujours un coup. Ce moment où la vie nous rappelle qu'on n'est pas immortels. Quand j'entre au salon, je découvre Anthony et Margaux, étrangement silencieux, qui me fixent bizarrement.

– Ne me dites pas que vous avez enfin trouvé le courage de me proposer une partie à trois ?

Anthony se lève et me tend une enveloppe.

– C'est quoi ?

– On l'a trouvée scotchée à la porte en arrivant. Y'a ton nom, donc on ne l'a pas lue, mais...

– Mais quoi ?

Je déplie la feuille et reconnais aussitôt l'écriture d'Audrey.

Sofiane,

Je sais que tu vas être en colère et je le comprends. Mais je sais aussi que tu mérites mieux que porter le poids de ma maladie. Je dois m'en occuper seule, je dois me prouver que je peux y arriver. J'ai demandé à être internée, ne viens pas me voir, s'il te plaît. J'ai peur de ne pas y arriver. Et c'est important que je le fasse. Seule. Ne m'attends pas, non plus. Je ne sais pas combien de temps je vais rester à l'institut ni comment je serai à ma sortie.

Tu mérites mieux que cette vie.

Audrey

– C'est quoi ces conneries ? Vous étiez au courant ?

– Au courant de quoi ? Elle est où ?

– Laisse tomber.

Je récupère mes clefs et retourne à ma voiture. J'entends qu'Anthony me parle, mais je n'écoute pas. Je démarre et roule beaucoup trop vite, je le sais et je m'en fous. Sérieusement, d'où ça sort de se tirer comme ça ? Et c'est quoi cette lettre de merde ? Même pas le putain de courage de me regarder en face pour me dire qu'elle me quitte ! Je n'aurais pas dû lui dire que j'ai peur de l'avenir, j'aurais dû la boucler. Elle aurait cru que je gérais super bien la situation. Se faire interner ? Mais elle n'a plus eu de crise, le traitement agissait bien ! C'est quoi ce délire ?

Je me gare devant l'institut. L'heure des visites est terminée, mais avec un peu de chance, je peux quand même la voir. Juste la voir une minute, qu'on se parle. Et je la ramène avec moi à la maison. J'ai la nausée rien qu'à l'imaginer ici, sans moi. J'arrive à l'étage où vit Sybille, c'est ma seule opportunité d'avoir des informations.

– Sofiane ?

Bien, au moins, je connais l'infirmière en service.

– Bonsoir, je viens voir Audrey Chevalier. Elle a dû être admise aujourd'hui.

– Hum... oui, en effet. Mais je suis désolée, elle est en isolement.

- Comment ça, en isolement ?
- Elle est venue de son plein gré, elle a décidé du type de thérapie qu'elle allait suivre avec le docteur Lanstier, et ça implique un isolement, au moins au début.
- Mais je vis avec elle, on est ensemble, je dois pouvoir la voir !
- Je vous en prie, baissez d'un ton, beaucoup de patients sont déjà couchés.
- Quelle chambre ?
- Je ne peux pas vous transmettre cette information.
- Pourquoi ? Vous savez que je ne suis pas un emmerdeur, vous me voyez depuis des années !
- Mademoiselle Chevalier a spécifiquement demandé que nous ne vous révélions aucune information.
- Pardon ?
- C'est ce qu'elle souhaite.
- C'est une blague ? Audrey !
- J'avance dans le couloir en criant son nom, elle m'entend forcément si elle est là.
- Monsieur Dalmasso, je vais devoir appeler le vigile !
- Appelez-le ! Audrey !
- L'infirmière se place devant moi et m'empêche d'ouvrir une porte.
- Vous ne pouvez pas faire irruption comme ça dans les chambres de nos patients ! Je vais vous demander de partir et d'arrêter d'insister.
- Audrey ! Une putain de lettre ! Viens me le dire en face !
- Monsieur !
- Je me retourne, le docteur Lanstier vient vers moi, flanqué de deux employés de sécurité. Je le rejoins.
- Pourquoi est-elle là ? Elle n'a pas besoin d'être là ! Je veux la voir ! J'ai le droit de la voir !
- Oui, mais pour le moment, son isolement ne lui permet pas d'être en contact avec l'extérieur. Ça pourrait influencer sur les résultats.
- Les résultats de quoi ?

– Nous n’avons pas terminé son évaluation, c’est une maladie complexe et vous n’êtes pas de la famille, je ne peux pas vous en dévoiler plus.

– Vous lui avez dit quoi ? Qu’elle devait couper les ponts ? Vous êtes psy ou gourou ? Vous pensez que je pourrais l’empêcher d’avancer ? C’est quoi ces conneries ? Je connais sa maladie, et je connais cette femme mieux que vous ! Elle a besoin de moi !

– Il s’agit de sa décision et nous devons suivre le protocole. Maintenant, nous allons vous demander de sortir.

Un garde fait un pas en avant, je le dépasse et fonce vers la sortie en les ignorant. Je n’arrive pas à croire qu’elle me fasse ça. Putain de merde ! Je m’assois au volant et y donne plusieurs coups de poing. Ce n’est qu’une fois mes nerfs apaisés et le contact mis que je réalise que je vois flou. J’essuie mes larmes du dos de la main et jette un dernier regard à l’institut. Je ne comprends rien à ce qui se passe, mais elle ne se débarrassera pas de moi comme ça. Sans déconner, elle m’a déjà rencontré ? Elle pense vraiment qu’un mot d’elle et je vais disparaître ?



– Je suis désolée, Sofiane, mais vous savez que ce sont les consignes du docteur Lanstier et que je ne peux vraiment pas les contourner.

– Je comprends. Enfin non, je ne comprends pas, mais je vois. Je... Je peux voir Sybille ?

Je déteste me sentir comme un criminel, ici. Je sens certains regards quand je passe dans le couloir. Ça fait une semaine qu’Audrey est entrée dans le service et que je n’ai pas le droit de lui parler. Ni de la voir. Je n’ai même pas le droit de lui faire passer une lettre. Rien.

On avait tout et elle me laisse avec rien.

J’ai du mal à encaisser qu’elle ne me veuille pas près d’elle dans sa lutte contre la maladie. J’avais la sensation qu’on avait passé un cap, tous les deux. Je lui ai demandé qu’on se marie. J’ai vingt-six ans, rien

ne pressait, mais je voulais lui montrer qu'elle et moi, c'était solide. J'y croyais.

J'y crois.

Elle peut me repousser tant qu'elle le veut, ça ne peut pas changer ce que je ressens pour elle.

J'entre dans la chambre de sa mère et la trouve installée devant la fenêtre, comme souvent. On lui a mis de la musique. Son morceau préféré qui tourne en boucle, certains jours, et l'apaise.

Now We Are Free...

Parfois, on écoute un morceau comme ça, souvent malgré soi, et on ne peut plus le supporter. Je me souviens quand Anaïs a eu sa période *This Love* de Maroon 5. Depuis, je ne peux plus les encadrer. Mais vraiment. Je vois un album d'eux et je commence à avoir des boutons sur les bras et les jambes. J'exagère à peine.

Eh bien avec Sybille, ça ne me fait pas ça. Cette chanson, c'est un peu la bande originale de mes visites. Même si ça faisait longtemps que sa chambre était silencieuse, ça me rassure d'entendre la voix de Lisa Gerrard. Je m'installe dans le fauteuil en face du sien, elle me sourit. Signe que son traitement a pu un peu être allégé. Elle me tend la main, elle est dans un excellent jour. Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vue aussi lucide. C'est à la fois rassurant, car je sais qu'elle se sent à peu près normale. Et inquiétant, car c'est dans ces jours où elle a conscience de son état, de l'endroit où elle se trouve, et ça me fait mal pour elle.

– Je suis tombé amoureux de votre fille, il y a cinq ans.

Elle me sourit un peu plus.

– Je crois qu'elle m'a quitté.

Elle secoue la tête.

– Je ne sais plus quoi faire.

– Ne la laisse pas partir. Rattrape-la. Rattrape-la même quand tu crois qu'elle est à toi. Assure-toi de ne jamais la perdre.

– Comment ?

– Aime-la.



Emma d'un côté, Lise de l'autre, nous regardons le premier film d'*Harry Potter*. Ange est installé sur un fauteuil, il lit. Anthony et Margaux sont chez elle. Et je fais tellement pitié que même Emma s'en est rendu compte et ne me lâche pas. Elle a demandé à plusieurs reprises où était Audrey. Je l'ai regardée et je n'ai pas su quoi lui répondre. J'ai entendu Ange lui expliquer quelque chose, et j'aurais bien aimé qu'il prenne le temps de m'expliquer, à moi aussi. Parce que je n'ai toujours pas compris ce qui se passe.

Lise me fait passer le paquet de bonbons et il manque quelque chose. Il manque Audrey et ses remarques sur les saloperies qu'on ingurgite et qu'on impose à notre corps. Et ce que je lui répondrais. Sûrement mon majeur tendu dès qu'Emma aurait le dos tourné. La routine.

Il me manque mon quotidien.

Elle me manque.

– Tu es allée la voir ? je demande à Lise pendant la pause pipi d'Emma.

– Oui. Margaux aussi, avec Anthony.

– Et ?

– Et elle ne peut voir personne.

– Ça te fait quoi ?

– Ça me met en colère. Je suis en train d'élaborer un plan diabolique pour quand elle sortira.

– Du genre ?

– J'hésite encore à y inclure des sévices corporels. Peut-être lui faire manger un steak.

Je pose la tête sur le dossier et ferme les yeux. Lise me tapote maladroitement l'épaule.

– Elle nous manque à tous. Et on lui en veut tous, si ça peut te consoler.

– Nope.

– Tu lui en veux ?

– Oui. Mais ça ne me console pas du tout de savoir qu'on est plusieurs à lui en vouloir.

– J'ai fait pipi et j'ai lavé mes mains !

Emma se jette contre moi. Je lève le bras et elle pose la tête sur moi en entourant ma taille du mieux qu'elle peut avec son petit bras. Les enfants ont un sixième sens ou je suis si nul à cacher mon désespoir ?

On remet le film et je fais semblant de le regarder, pour faire plaisir à Emma. Je pense que pour Lise, c'est pareil, ou alors ça lui donne une excuse pour ne pas aller bosser sur ses articles. Ange me jette parfois un regard neutre, à la Ange, quoi... Je ne sais pas ce qu'il pense quand il me voit en train de lâcher prise. Je préfère ne pas le lui demander. Il aura sûrement quelque chose de très sensé et philosophique à me répondre et je préfère nettement qu'on me plaigne. J'ai mérité qu'on me plaigne, non ?



– Je vous fais pitié ?

Anthony me regarde et pose sa manette. Ça fait plusieurs soirs qu'il me retrouve au salon sans rien dire et joue avec moi, alors qu'on se lève super tôt et qu'il ne boit pas de Red Bull comme moi. Et que Margaux l'attend dans son lit.

– Non. On appelle ça de la compassion.

– Je vous fais pitié.

– Ben, un peu. C'est salaud ce qui t'arrive.

– Et il m'arrive quoi ?

– Tu veux vraiment un résumé ?

– Oui, remue le couteau dans la plaie, j'en ai besoin.

– Tu plaisantes ou tu es sérieux ? Je ne sais jamais, avec toi.

– Je suis sérieux. Dis-moi comment les autres voient la situation.

– Tu lui dis que tu l'aimes, elle te dit qu'elle t'aime, vous devenez un couple, tu la demandes en mariage, elle se barre.

- Ah ouais.
- J'ai oublié des détails ?
- Tu ne serais pas en colère, Anthony ?
- Le sarcasme, c'est bon signe, ça veut dire que tu es toujours toi.
- Même si j'en souffre et que je ne comprends pas ce qu'elle fout, je pense que ça devrait juste nous toucher elle et moi.
- Ouais, ben c'est pas le cas.
- Quand elle reviendra, elle aura besoin de vous.
- Pourquoi ? Tu ne seras plus là ?
- Bien sûr que je serai là, mais ça risque d'être compliqué.
- Je pense que ça risque de l'être pour moi aussi. Je me sens...
- ...trahi ? Oui, moi aussi. Mais moi, j'ai le droit.
- Moi aussi, c'est mon amie.
- La mienne également. Mais j'ai aussi couché avec elle.
- N'importe quoi, comme si ça te donnait la priorité pour lui en vouloir.
- Personne ne lui en veut plus que je lui en veux, alors arrêtez ce concours ridicule de savoir qui pisse le plus loin : c'est moi.
- Anaïs se tape l'incruste entre nous deux. Je me penche en arrière pour voir Anthony.
- Rappelle-moi déjà pourquoi j'ai accepté que ma sœur vive avec nous ?
- Je crois que tu as eu une absence.
- Ah oui, c'est ça. Du coup, devant un jury, ça fait des circonstances atténuantes ?
- Tu vas me tuer ?
- J'ai repéré un coin dans le jardin pour cacher les corps d'Ange et Anthony, je pense qu'il reste un peu de place pour toi, petite sœur.
- On se fait un *Mario Kart* ? Que je vous démolisse.
- Une absence, me confirme Anthony. On avait vachement besoin d'une Lise 2.

– Ah ! Votre souci, c'est qu'une nana vous émascule, métaphoriquement parlant, dans votre domaine !

– Une putain d'absence, je répète en installant le jeu.

Parce que je suis du genre à aimer souffrir. Puis je me dis que, sur un malentendu, on peut réussir à la battre.

– N'empêche que je suis sûr de la détester plus que toi, lui lance Anthony en sélectionnant son véhicule.

– Il est mignon... marmonne Anaïs en validant son combo.

– Je ne la déteste pas.

Ils se taisent et me fixent, je le sens, même si je ne les regarde pas. Je hausse les épaules.

– Je crois que je suis assez amoureux pour lui donner une dernière chance... mais à l'infini.

– Sof...

Anaïs pose la main sur mon genou et y exerce une pression.

– On joue ou on sort les violons ? je leur demande en amorçant une première partie.

)

Environ un mois plus tard...

– Je suis la première ! Je suis la première !

– Si tu ne la boucles pas, je te garantis que tu seras aussi la dernière, car je serai en prison à vie pour fraticide.

– Tu vois, ça me dérange, ce mot.

– Sûrement parce qu’il signifie que je vais te tuer.

Je remets le bras d’Anaïs en place sur l’accoudoir, elle est impossible. Je pense que si j’arrive à la tatouer sans faire de connerie, je serai prêt pour tatouer n’importe qui. C’est un peu mon ultime crash test.

– Non. Rien à voir. C’est à cause du masculin. Je suis ta sœur donc ce devrait être un... sœuricide ?

– Appelle ça comme tu veux, le résultat sera le même. Maintenant ne bouge pas. Geoffrey !

– Je suis là.

Je sursaute. Ce con était juste derrière moi.

– Est-ce que vous avez fait un pacte dont l’objectif est que je foire totalement ce premier tatouage et que je sois dégoûté du boulot ? C’est ça ?

– Allez, démarre ; ça fait vingt minutes que tu t’assures que tout est prêt. Plus prêt que ça, et on sera tous morts de vieillesse avant que tu ne réalises ton premier tattoo.

– C’est de ma sœur dont on parle, là. Si je la loupe, tu sais combien de temps je vais en entendre parler ?

– Pendant toute ta peine de prison à perpétuité. Et si tu te loupes, ce dont je doute fortement, je m’occupe de rattraper le coup. Sois sûr de toi, ce n’est pas la première fois que tu fais un tattoo.

– Sur un être vivant, si.

– Je suis ravie d’être considérée comme tel. Mets-nous un peu de musique, G, suggère Anaïs.

– Un truc cool, hein, j’ai besoin de calme.

– Tu dis ça maintenant, dans deux mois tu voudras The Offspring, se marre Geoffrey.

– On en reparlera, balance un peu de Queen.

Under Pressure démarre et je lui lance un regard noir.

– Très drôle.

– Quoi ? C’est de circonstance.

– Et mon poing dans ta face, tu penses que ça serait de circonstance ?

Il me lance un baiser en l’air et me fait un clin d’œil... Il s’installe de l’autre côté d’Anaïs, et la façon dont il la mate ne me plaît pas des masses. C’est un type bien, mais par principe, si un mec s’intéresse à ma sœur, je n’aime pas ça. Je crois que ça fait partie du pack « grand frère ».

– Prête ?

– Ça fait deux heures que je suis prête. J’ai des crampes dans le cul tellement je suis prête.

– Tu sais ce que j’aime, là, de suite ?

– Moi ?

– Savoir que je vais te faire souffrir et que tu n’y pourras rien.

– Allez, démarre, au lieu de parler pour retarder le... hé !

– C’est parti, jubile mon futur associé.

J’ai déjà tellement bossé avec cette machine sur les peaux synthétiques que je suis immédiatement à l’aise. C’est comme un

prolongement de ma main, exactement ce que je ressens avec un crayon quand je dessine. Sauf que là, je ne sais pas... la symbolique ascétique de l'aiguille qui s'enfonce dans la chair pour la graver, j'adore. Vraiment. Même si je ne suis pas, pour une fois, de ce côté-là de l'aiguille. Plus je trace les contours du cœur anatomique que j'ai dessiné pour Anaïs, plus je réalise que c'est ça que je veux faire. Tout le temps. J'entends ma sœur et Geoffrey discuter, mais c'est à *elle* que je pense. Tous les jours. Je suis sûr qu'elle pense aussi à moi, je ne vois pas comment il pourrait en être autrement. Elle pense à moi et elle regrette, elle s'en veut, c'est obligé. Il y a certaines choses dont je suis convaincu dans ce monde, elles ne sont pas nombreuses, mais rien ni personne ne pourra me persuader que je me trompe :

Les pingouins sont des êtres louches d'origine alien.

Le Red Bull, c'est la vie.

Audrey m'aime.

Et c'est cette certitude qui m'aide à avoir un peu moins mal. Car ça fait mal, se faire larguer, comme ça, c'est putain de douloureux. Mais je sais qu'elle ne m'a pas vraiment quitté. Quand elle sera de retour, elle et moi, on reprendra là où on s'est arrêtés. Je n'ai pas attendu cinq ans pour la laisser partir au moindre obstacle.

– Ça va ? je demande à Anaïs en rechargeant l'aiguille en encre.

– Alors, ça pique quand l'aiguille est dans la chair, normal hein... mais après, ça va.

– Tu ne saignes presque pas, c'est bien.

– J'ai demandé à mes globules rouges de coopérer pour te faciliter la tâche.

– G ?

– Je ne dis rien, c'est que tout va bien. Tu t'inquiètes pour rien, tu gères.

– J'aurais peut-être dû commencer par une petite pièce...

– C'est ce que tu as fait pendant deux mois. Tatoue et tais-toi.

– J'ai le droit de parler en tatouant, quand même.

– Ça dépend : Anaïs, tu veux que ton tatoueur se taise ? Le client est roi.

– Laisse-le parler, c'est rigolo de l'entendre tout stressé comme ça.

– Vous êtes tous sadiques, dans la famille ?

– Non, juste nous deux, je lui réponds en lui offrant mon sourire façon The Joker.

– Bande de barges.

Les heures s'écoulent, on se marre, on refait le monde, Geoffrey se sert une bière et en refuse une à Anaïs. Elle râle, je me fous d'elle, elle râle plus, je démarre les ombres. Je pense un peu moins à *elle* . Plus j'avance dans le dessin, moins elle occupe mon esprit. Ou plus je fais semblant qu'elle l'occupe moins.

– C'est bon, Sof, tu as fini. Arrête.

– Non, regarde, là...

– Stop. Laisse poser, on reviendra dessus plus tard si besoin. Le mieux est l'ennemi du bien.

– Depuis quand tu te transformes en Confucius ? je lui demande en posant la machine sur mon plan de travail.

– Je ne crois pas que Confucius ait dit ça... marmonne Anaïs en essayant de voir son épaule.

– C'était une façon de parler. Maintenant cesse de gigoter, je te le prends en photo pour que tu voies bien.

Je sors mon téléphone, fais la photo et la lui montre.

– Parfait ! J'adore ! Je suis la première ! Sofiane, mon frère, je serai ton cobaye quand tu veux !

– C'est ça, oui : le prochain tu le payes. Tu crois que je vais vivre d'amour et d'eau fraîche ?

Merde. Elle me fixe avec ses yeux pleins de pitié, comme elle l'a fait depuis le départ d'Audrey.

– C'est bon, allez, viens là je t'emballe, mon petit gigot.

Geoffrey me tapote l'épaule et s'en va. Il me laisse fermer depuis un moment, maintenant, car je suis souvent venu le soir après le taf pour

m'entraîner. J'étale la crème sur le bras de ma sœur et place le cellophane. Elle reste en débardeur, on écoute Freddie nous parler d'amitié, le silence entre nous s'étire.

– Tu y es retourné.

Ce n'est pas une question, inutile d'y répondre. Elle sait que j'y vais tous les jours. J'y passe, je supporte cette pitié également dans les regards des infirmières qui se succèdent au bureau. L'incident du premier soir a été rapidement oublié. Je continue mes visites à Sybille. Et chaque jour, je n'en ai pas manqué un seul, je vais la voir. Chaque jour, on m'a empêché de la voir, cette histoire d'isolement à la con. Et puis hier, elle m'a téléphoné. Je n'étais pas disponible, je faisais ma tournée, elle le savait bien sûr. Et elle m'a laissé un message.

C'est moi. J'ai à nouveau le droit de communiquer avec l'extérieur, mais je n'ai pas terminé ma thérapie, tout est si compliqué... C'est... Je suis aussi en dépression, Sofiane. Comme si cette maladie ne suffisait pas... Et peut-être que je ne terminerai jamais cette thérapie. Tant que je suis ici, je préfère ne pas entraîner qui que ce soit avec moi. Tu me manques, tu me manques tellement, mais je dois vraiment avancer seule. Me prouver que je peux y arriver. Et je sais ce que c'est d'être de l'autre côté, d'être à ta place. J'ai envie de te demander de m'attendre, je n'ai pas le droit de le faire, mais j'en ai envie. Parce que je ne sais pas comment je serai en sortant. Ni quand je sortirai. Le docteur pense que je ne dois pas dramatiser, mais je ne suis pas moi-même, je le sens. S'il te plaît, arrête de venir me voir. Arrête de me téléphoner. Je ne peux pas aller mieux tant que je sais que tu seras là pour me soutenir, me porter, m'aider. C'est quelque chose que je dois faire seule. S'il te plaît, Sofiane. Arrête. Je sais que c'est difficile et je suis désolée de t'imposer ça, mais si je continue à me reposer sur toi, je n'y arriverai pas. Tu peux m'en vouloir, tu dois m'en vouloir. Je m'en veux beaucoup de ce que je t'inflige. Juste...

Le message s'est interrompu, trop long, sûrement, ou elle a raccroché... Je l'ai écouté plusieurs fois, simplement pour entendre sa voix. Au bout de la quatrième fois, j'ai réalisé à quel point j'étais pathétique, et je l'ai supprimé.

– Tu te fais du mal.

– Je sais qu'elle traverse des moments difficiles. Je lui laisse le temps.

– Elle n'aurait pas dû partir comme ça, sans t'en parler.

– Je suis d'accord.

– Je la déteste.

– Tu l'as déjà dit. Et tu sais ce que j'en pense.

Elle se lève et attrape son sac. Je vais éteindre la musique et je range mon plan de travail. Je nettoie tout ce qui doit l'être, je jette dans le récipient en plastique jaune les aiguilles usagées. Certains gestes ne me changent pas trop de mon boulot officiel.

– Tu ne devrais pas la détester. Elle est perdue, c'est la maladie qui parle à sa place, j'en suis sûr.

– Elle est assez lucide pour se faire interner, mais pas assez pour en discuter avec toi ? Elle est surtout très égoïste.

Anaïs est aussi protectrice avec moi que moi avec elle. Je vis très mal la situation, mais je donne le change. Je fais comme si. Je ne vais pas cesser de vivre parce que la femme que j'aime s'est tirée et refuse de me voir. Je vais l'attendre, malgré ce qu'elle m'a demandé. Elle ne pensait pas sérieusement qu'en plus d'être planté comme un con, j'allais lui obéir ? Si elle a cru que ce serait aussi facile, elle ne me connaît vraiment pas.



– OK, voyons voir si ça marchera, comme ça...

– Je ne sais toujours pas en quoi consiste ce bizutage. Je démarre ma première tournée demain, et j'ignore tout de cette madame Boulon !

Anaïs vit avec nous depuis plus d'un mois, maintenant. Et elle ne supporte pas de ne pas être dans le coup. Inutile de préciser que je me régale.

– Sof, quatre matinées par semaine, tu gardes ton secteur. Anaïs, tu reprends l'ouest. Anthony et moi, on se partage le peu de patients que tu as conservé et que tu ne peux plus assurer, Sofiane. C'est bon pour tout le monde ?

Ils marchent sur des œufs. L'ouest, c'est la zone où bossait Audrey. Mais ils évitent tous de prononcer son prénom, comme si ça pouvait empirer la situation. C'est sûr, je ne suis pas en train de parler d'elle tout le temps, ça ne servirait à rien. Et cette pitié ambiante me gonfle particulièrement. Mais elle n'est pas morte. Elle vit encore ici, elle y vivra encore quand elle reviendra, en tout cas. Car elle reviendra, bien sûr. Elle ne peut pas rester internée toute sa vie. Sa maladie n'a pas du tout les proportions de celle de sa mère, elle a pris les choses à temps et répondait très bien au traitement. Bien sûr, elle reviendra.

– Ça roule pour moi, lance Anthony avant de ramasser son agenda. Je file, Margaux m'attend.

– Sof ? me demande Ange en tapotant le planning devant lui.

– Yep, c'est nickel.

– Je retrouve Lise, elle est avec Emma et... bref, la dernière fois elle lui a appris à faire du *head banging*, j'aimerais autant ne pas les laisser seules trop longtemps. Histoire que ma fille ne s'amuse pas à slamer à l'école. J'ai déjà été convoqué pour... enfin voilà, bonne soirée !

Il suit Anthony et on se retrouve, ma sœur et moi, à la table de notre salon. C'est vide, sans elle. Il manque quelque chose, et pas juste dans ma vie. Je vois bien qu'il manque quelque chose dans leur vie, aussi. Bon, pas dans celle d'Anaïs, qui a pris Audrey en grippe et ne loupe pas une occasion de la critiquer.

– Prêt pour te prendre une autre raclée à *Street Fighter* ?

– Non. Prêt à t'en mettre une.

– Le perdant cuisine.

– Go !



– Tu vois, là ? Tu vois la déculottée que je te mets ? me demande Anaïs.

– Je sens que tu veux t’exprimer.

– Ben j’imagine la tête d’Audrey.

– Arrête.

Elle met le jeu sur pause et s’assoit en face de moi, sur cette table basse qui voit plus de culs que de magazines.

– De toi à moi, juste nous... comment tu vas ?

– Mal.

– Elle te manque.

– Bien sûr, qu’elle me manque. Tu as d’autres banalités, tant qu’on y est ? On déballe tout d’un coup et on n’en parle plus.

– Tu penses toujours que c’est la femme de ta vie ?

– C’était rhétorique le coup du « on déballe tout », hein ?

– Quand elle reviendra, si elle revient, tu vas lui pardonner, c’est ça ?

– Ça ne te regarde pas. Et elle va revenir. Elle n’est pas partie se faire dorer les miches à Ibiza. Elle est en train de se soigner.

– Et elle ne pouvait pas le faire en te gardant près d’elle ?

– Visiblement pas.

– Mais tu aurais voulu.

– Peut-être que c’est le moment d’arrêter cette discussion. Le « peut-être » est rhétorique, lui aussi.

– Je hais ce qu’elle te fait.

– Et je te remercie pour ta solidarité. Mais tu vois, je continue ma vie. Je vais...

– Mal. Mais tu vas.

– Voilà. Tu peux arrêter de planquer toutes les feuilles de papier de la maison, je ne vais pas tenter de me tailler les veines avec.

- Hilarant. Bon, c'est vendredi soir.
- Oui. Merci pour l'info.
- Moi je dis : on picole. Pour penser à autre chose.
- C'est toi qui remets le sujet sur le tapis. Mais va pour la picole.
- Je choisis la musique !

Elle se lève et allume son iPod qu'elle a d'office installé au salon, histoire de bien faire comprendre que la boss du son, c'est elle. Entre le juke-box d'Anthony et le lecteur d'Anaïs, c'est bien, je me sens tellement le bienvenu chez moi.

- Encore ? Tu écoutes encore ça ?

Spark de Tori Amos démarre ; j'ai tellement entendu cet album, quand on était ados, que je connais toutes les paroles, et je dois faire un effort pour ne pas me mettre à les chanter. Des fois je m'oublie, comme ça, et j'en entends parler un moment. Parce que, oui, je prends une voix de meuf quand ça m'arrive. C'est ce qu'on appelle le lavage de cerveau, la lobotomie, ou juste avoir une petite sœur. Mais comme elle nous ramène une bouteille de vin de la cuisine, je lui pardonne, pour le coup.

On enchaîne les verres et, bientôt, elle doit aller en chercher une deuxième. On évoque des tas de conneries qu'on a pu faire gamins, je vois ce qu'elle essaie de faire. Me changer les idées, m'empêcher de penser à Audrey. Ça fonctionne quelques secondes. Et puis je finis toujours par me demander ce qu'elle fait. Elle doit dormir. Mais elle ne dormait bien que dans mes bras, ces derniers mois. Alors je m'inquiète, est-ce qu'elle arrive à dormir correctement ? Ou est-ce qu'elle est allongée dans son lit, dans sa chambre impersonnelle, seule, à regarder le plafond et à penser à moi ? Comme je reste éveillé presque toutes les nuits en pensant à elle ? Je me ressers un verre et, probablement bien trop entamé, je lance :

- À Audrey et au courage dont elle a fait preuve en me laissant une lettre et un message vocal !

- Ouais, à Audrey et à son égoïsme démentiel !

– À Audrey et à son talent inégalé pour larguer un mec !

– À Bob ! On a oublié Bob ! se marre ma sœur en sautillant sur place.

Elle renverse une partie de son vin sur elle, mais elle n'a pas l'air d'y prêter attention.

– Non, mais le Bob ! Avec sa raie sur le côté !

– Une bonne tête de cul...

– Un cul asymétrique, alors.

Elle se prend un fou rire et je la rejoins rapidement. Puis je me laisse glisser au sol et mon verre vide tombe à côté de moi sans que je réagisse.

– Putain... elle me manque.

Ma sœur, laissant de côté son caractère vindicatif, se rapproche de moi en rampant, étant elle aussi sur le sol, et me prend dans ses bras. Je pose la tête sur son épaule et elle me dit que ça va aller.

)

- Viens faire une partie avec moi, je m’ennuie.
- Tu n’as plus quatre ans, Anaïs. Tu devrais être en mesure de t’entretenir seule.
- Tu as passé toutes tes soirées dans ta chambre, cette semaine ! Y’a Margaux et Anthony qui se bécotent tout le temps, tu devrais avoir honte de me laisser seule avec eux !
- Dehors.
- Lâche ce papier et viens jouer !
- Ferme la porte en sortant.
- Sofiane !
- Anaïs.
- Tu fais chier !
- Ne sois pas grossière.
- Elle te fout en l’air !

Je relève lentement la tête. Plus personne n’évoque jamais Audrey devant moi. Au début c’était des allusions et on évitait juste de prononcer son prénom de peur que je... que je quoi, d’ailleurs ? Bref, maintenant, on en est au stade où tout le monde fait comme si elle n’avait jamais fait partie de nos vies. Ce qui est ridicule. Ma sœur est la seule à continuer à parler d’elle et c’est toujours pour râler.

- Je ne vois pas le rapport avec elle, je bosse, là !
- Mais bien sûr.

Je lui montre la feuille sur laquelle je travaille. Une commande d'une cliente, qui représente une très grosse pièce. Si mon dessin lui plaît, je vais m'éclater à lui tatouer ça.

– Alors c'est ça, ta vie, maintenant ? T'occuper un maximum l'esprit, comme ça tu ne penses pas trop à elle ? Cette connasse n'a pas accepté une seule fois ni tes visites ni tes appels !

– Cette connasse ?

Si ce n'était pas Anaïs, j'aurais vraiment pu péter un plomb. Je me lève et croise les bras.

– Si tu as l'intention de rester ici pour l'insulter, dégage.

– Dégage ? Tu me parles comme ça ?

– Tu viens de la traiter de connasse, tu t'attends à quoi ? Que je t'invite à boire un verre pour fêter ça ?

– Ça serait un bon début, oui. Ça nous a réussi, la dernière fois ! Et j'ai le droit de la traiter de connasse, tu comprends ? J'en ai le droit ! Ce n'est pas toi qui vois la personne la plus importante de ta vie dépérir chaque jour un peu plus. J'ai le droit de la détester et de l'insulter et je t'interdis de la défendre, elle ne veut plus de toi, que ça te plaise ou non, et c'est une connasse !

– Anaïs...

Margaux la prend par le bras et l'entraîne vers le couloir. Je l'entends lui dire qu'Anthony l'attend au salon pour une partie. Elle proteste, mais elle me lâche enfin. Au moment de fermer ma porte, je vois que Margaux est toujours là.

– Tu veux quelque chose ?

– Non. Rien. Juste... Je ne sais pas. Si jamais tu as envie d'en parler. J'écoute bien, maintenant.

– Maintenant ?

– Avec Anthony, j'ai appris à écouter. Et j'ai eu besoin à un moment qu'on m'écoute. Ce n'était pas la même situation, bien sûr, mais je me suis retrouvée un peu à ta place. Je crois. Bref. Je suis là.

– OK. Merci.

Je m'enferme et retourne dessiner. Il n'y a que dans ces moments, lorsque je suis plongé dans les traits qui se succèdent, que j'arrive à faire abstraction de tout le reste. La douleur que je ressens me rappelle que, en effet, elle refuse tout contact avec moi depuis environ un mois. Cette sensation que parfois je n'arrive pas à respirer, comme si elle avait été mon oxygène et que, maintenant qu'elle n'est plus là, je suis en apnée. J'attends qu'elle revienne. Comme un con. Elle m'a laissé comme un con, clairement. Et je m'accroche. Je ne dis rien, je ne montre rien, mais je m'accroche. Je ne vais plus la voir, je sais que ça ne sert à rien et je ne supporte plus toute cette pitié qui dégouline du personnel. Je n'appelle plus non plus, même au téléphone, je visualise l'air navré de l'infirmière qui me répond que non, mademoiselle Chevalier n'est pas disponible. Ce qui est une manière polie et délicate de me dire qu'elle ne veut toujours pas me parler. Je sais qu'elle m'a demandé d'arrêter, mais si j'arrête, il ne me reste rien. Elle me connaît trop, en plus, pour savoir que jamais je ne baisserais les bras.

J'ai essayé de comprendre, de m'imaginer dans sa situation. Mais rien ne m'aide à trouver un sens à son comportement. Alors je donne un sens au mien, sans elle. Et je m'en sors plutôt pas mal. J'ai de plus en plus de clients, au salon. Mon style plaît. Je n'en suis pas à avoir des listes d'attente, mais le bouche à oreille fonctionne bien. Je passe mes matinées à faire mes tournées pour le cabinet, les après-midi à tatouer et les soirées à dessiner.

On tape à ma porte. J'hésite à ne pas répondre. Sauf que ça donnerait l'impression que je fais la gueule, et ils sont déjà assez inquiets pour moi. Et pour elle. J'ouvre.

– Yo, Sof !

– Yo ?

– Quoi ? On ne dit plus « yo » ?

– OK, si tu veux. Yo, Lise.

– Non, mais il faut le dire avec plus de motivation !

– Yo. Lise.

– C'est de pire en pire. Bon, alors, tu vois... je peux entrer ? Ou maintenant il faut une invitation spéciale ?

– T'es un vampire ?

– Non, pas que je sache.

– Du coup, tu n'as pas besoin d'invitation. Tu n'as jamais eu besoin d'invitation.

– Oui, mais avant tu ne t'enfermais pas tout le temps dans ta chambre en mode « ô rage, ô désespoir ».

Elle me pousse et va se jeter sur mon lit.

– Je ne suis pas en mode « ô rage, ô désespoir ».

– Ben si, un peu quand même. Si tu te laisses pousser les cheveux pour te faire une coiffure emo, je ne serais même pas étonnée.

– Je crois que les emo sont morts en même temps que le « yo ».

– Paix à leurs âmes ! Donc, je me disais, tu m'en fais un ?

– Un quoi ?

– Un tatouage ! Pas un banjo en bambou !

Je vais m'asseoir à côté d'elle et lui prends des mains mon bloc, qu'elle parcourt comme si de rien n'était en lâchant des petits commentaires qui ne m'intéressent pas.

– Tu veux un tatouage, c'est nouveau ?

– Oui, mais un truc énorme !

– Direct.

– Voilà.

– Tu as une idée ?

– Je voudrais un ange qui...

– Je ne m'y attendais pas du tout. Vous ne pouvez pas être plus niais, tous les deux, je crois.

– Ah, si : je peux. Ne me tente pas. Alors, tu me le dessineras ?

– Ça dépend, termine ta phrase. Un ange qui...

– Je ne sais plus ce que je voulais dire. Fais ce que tu veux. Tu as carte blanche. J'aimerais juste que les ailes s'étendent sur mes omoplates.

- Tu es un peu chochette, non ?
- Bah, pas vraiment.
- Non, je dis ça parce que les omoplastes, ça douille.
- Je n’ai pas peur. Anaïs en a un. Ange en a un énorme. Tu en as partout. Je peux survivre.
- Si tu pleures une fois que j’ai commencé, tu sais qu’on devra aller au bout. Je ne laisserai pas un tattoo inachevé.
- Tu me prends pour une petite nature ? Je peux le faire. Ton prix sera le mien.
- Tu es sérieuse avec cette réplique ?
- Mais quoi ? J’ai toujours rêvé de dire ça, pas toi ?
- Si je te demande trois mille euros, du coup, c’est bon ?
- C’était une façon de parler, hein...
- Je vais commencer à bosser sur un dessin, on verra ensemble si ça te plaît.
- Oh, et tu ne dis rien à Ange.
- En plus, tu veux lui faire la surprise. Que quelqu’un m’achève. Maintenant.
- Arrête d’être blasé.
- Arrête d’être heureuse.
- Vraiment ? Tu vis mal mon bonheur parce que le tien est en pause.
- Le mien n’est pas en pause. Je me porte parfaitement bien. Elle hausse les sourcils.
- Quoi ?
- On doit faire comme si Audrey n’avait pas arraché ton cœur pour le piétiner, puis n’avait pas roulé dessus et fait ensuite une marche arrière histoire de bien l’achever ?
- Drama Queen.
- Ce n’est pas ça ? Tu vas me dire que tu ne te désespères pas, toutes les nuits, en pensant à elle ?
- Je pense à elle.

– Je sais.

Elle me met un petit coup de poing dans l'épaule.

– C'était pour quoi, ça ? je lui demande en me frottant à l'endroit de l'impact.

Cette nana fait un mètre soixante les bras levés et doit peser dix-huit kilos toute mouillée, mais elle cogne comme un bourrin.

– C'était pour te reconforter.

– Tu es obligée de me frapper pour me reconforter ?

– Je ne suis pas très douée pour les câlins. Je peux envoyer Ange, si tu veux.

– Non, merci. Et n'envoie pas Anthony, il souffre encore plus que moi, je pense.

– Il est blessé. Il se sent trahi. En fait, on se sent tous trahis. On est de ton côté. Team Sofiane ! crie-t-elle en lançant son poing en l'air.

Instinctivement, je m'écarte, au cas où, pour éviter une balle perdue.

– Y'a pas de Team, Lise. Audrey est malade.

– Elle aurait pu en parler avec toi au lieu de se tirer sans rien dire, comme ça.

– Elle aurait pu, mais elle ne l'a pas fait. Je la connais, mieux que personne. Elle a besoin de tout gérer, d'avoir cette impression de n'être un poids pour personne. Je ne l'excuse pas, mais ça explique son attitude.

– Tu ne lui en veux même pas un petit peu ?

– Je lui en ai voulu. Maintenant, j'ai juste envie qu'elle revienne.

– Oh... Sof, c'est romantique.

– De quoi ? Vouloir qu'elle revienne ?

– Mais oui ! Parce que j'ai entendu ce que tu n'as pas dit : « J'ai juste envie qu'elle revienne, qu'elle me prenne dans ses bras, que je l'embrasse, qu'on... »

– Allez, dehors. Tu as épuisé ton quota de conneries pour ce soir. Va voir ton mec. D'ailleurs, qu'est-ce que tu fais là ?

– Je suis venue chercher des restes.

– Franchement, je me demande comment vous survivez entre la cuisine saine d'Ange et ton incapacité totale à préparer un plat sans intoxiquer ceux qui le mangent.

– Je survis grâce à toi, mon petit Sofianounet.

– Appelle-moi encore une fois comme ça et je dessine une tête de Shrek à la place de celle de ton ange.

– Je me fais un doggy bag et je me tire, promis !

Elle sort de la chambre en sautillant. Oui, elle a raison, son bonheur me gonfle copieusement. Je me vengerai quand elle sera sur ma table et que j'aurai l'aiguille en main et son dos à ma merci.



– Oh, désolée, je pensais que tu étais...

Je pose mon téléphone et regarde Margaux à l'entrée du salon, un carton à la main.

– Tu as une clef, c'est pour t'en servir. Si je voulais être seul, je serais dans ma chambre.

– D'accord. Heu... Je suis juste venue changer les disques dans le juke-box. Je voulais faire une surprise à Anthony.

Beurk. Beurk. Et rebeurk. Moi, tout cet amour ambiant, ça me fatigue. Même Anaïs commence à parler de Geoffrey comme si elle voulait se le faire. Alors ça va bien, maintenant. Si on pouvait déprimer tranquille, dans cette maison, ce serait vraiment pas mal.

– Fais comme chez toi.

– Tu es sûr ? Je peux revenir à un autre moment.

Je la fixe sans rien dire. Je sais que mes yeux ont encore cet effet sur elle, celui qui met mal à l'aise et oblige à regarder ailleurs. Exactement ce qu'elle est en train de faire. Elle pose sa boîte sur la table basse et va ouvrir le juke-box. De longues minutes s'écoulent sans qu'aucun de nous deux ne parle.

– Tu sais, finit-elle par dire comme si ce silence l’embarrassait, il a fini par me pardonner. Peut-être que tu devrais en faire autant et me laisser une chance. Au lieu de me classer directement dans la catégorie « ennemie publique numéro un ».

– De quoi tu parles ?

– Du fait que tu ne m’apprécies toujours pas.

Elle me tourne le dos. Elle s’affaire avec les 45 tours et je réfléchis à quoi répondre. Elle ne m’en laisse pas le temps et enchaîne :

– J’ai fait une erreur. Plusieurs erreurs, même. Mais c’est entre Anthony et moi. Si lui a décidé de me donner une nouvelle chance, ça ne te regarde pas. Maintenant, tu peux choisir de ne toujours pas me supporter. C’est dommage, je respecterai ça, sauf que ça met Anthony mal à l’aise.

– Je n’ai jamais rien dit ou fait pour le mettre mal à l’aise à propos de toi.

– Justement.

Elle se retourne et je découvre une nouvelle détermination. Elle en a marre de mon traitement méprisant et elle prend les choses en main. J’aime bien ça. Elle gagne un point de respect.

– Tu ne me parles que lorsque tu y es obligé.

– Je suis un homme de peu de mots.

Elle lève un sourcil et je vois un sourire étirer ses lèvres.

– D’accord, je le reconnais. Je me méfie de toi.

– Tu as peur que je fasse encore souffrir ton ami. Je peux le comprendre. Tu pourrais malgré tout me laisser toi aussi une chance.

– Tu veux une autre chance de ma part ?

– C’est ça.

– Tu l’as.

– OK. Donc je peux m’exprimer. Je suis en train de me dire que j’espère qu’Audrey viendra te donner en face les raisons de son départ et que tu lui accorderas une autre chance à elle aussi. Et que si c’est le

cas, tes amis lui pardonneront plus facilement que tu ne l'as fait avec moi.

Elle n'attend pas ma réaction et se remet à changer les vinyles du juke-box. Il me faut un moment avant de réussir à reprendre la parole.

– Et si elle ne venait pas me donner les raisons de son départ ? Si elle ne voulait pas de deuxième chance ?

– Elle voudra. Elle t'aime. Elle est juste perdue. Je sais que tu ne lui en veux pas.

– Je ne lui en veux pas. Mais ça ne rend pas ma vie plus facile.

– Ta vie n'est pas difficile. Tu sais qu'elle va revenir.

– Je le sais ?

D'où elle sort, cette nana, à me dire ce que je ressens ? D'où elle sort, surtout, à savoir aussi bien ce que je ressens ?

Elle vient s'asseoir sur la table basse, en face de moi. Elle arrange sa jupe autour d'elle, comme si elle avait besoin de quelques secondes pour réfléchir à ses prochains mots.

– Je ne connais pas bien la maladie d'Audrey. Je me suis un peu renseignée, mais sur Internet on trouve tout et son contraire.

Elle me regarde quand elle me parle. Je commence à l'apprécier, ne serait-ce que par son comportement. Derrière la nana timide et embarrassée d'être en ma présence, il y a une femme qui sait ce qu'elle veut.

Sans que je comprenne vraiment ce qui se passe, on se met à discuter. C'est comme ça, en train de rire et de boire une bière, qu'Anthony nous trouve en rentrant de sa tournée. Il vient s'installer avec nous. Je sens un poids se retirer de mes épaules. C'est con, c'est juste une soirée qu'on passe à discuter, mais c'est exactement ce dont j'avais besoin.

- Je savais que tu chouinerais !
 - Je ne chouine pas ! Mais quand même, il était vachement long, ce trait, non ?
 - Tais-toi et arrête de bouger.
 - T’as le droit de parler comme ça à tes clients ?
 - Tu ne payes pas, tu n’es pas une cliente.
 - C’est toi qui ne veux pas que je paye !
 - Justement, ça me permet de te dire ce genre de chose. Maintenant, soit tu veux vraiment Shrek sur le dos, soit tu arrêtes de gigoter.
 - Geoffrey, c’est ça ?
- G continue de ranger son poste de travail, je le vois sourire.
- Yep.
 - Tu es son boss ?
 - Non, on est associés.
 - Ah, dommage. Sinon tu aurais pu le menacer.
 - Lise, si tu bouges encore, j’arrête.
 - Tu ne peux pas arrêter, ça ne ressemble à rien !
 - Ça ne ressemble à rien parce que je n’ai eu le temps de faire qu’un bout d’aile avant que tu commences à t’impatier ! On y est depuis même pas trente minutes !
 - C’est long.
 - Geoffrey, si je te paye, tu la récupères ?

– Pas moyen.

– Dis donc, ça veut dire quoi, ça ? s'insurge Lise en... bougeant, putain !

– Queen ! Maintenant ça suffit ! Tu veux que j'appelle Ange ?

– Tu ne peux pas ! C'est une surprise !

– Il va forcément voir le tracé avant qu'on le finisse, tu sais bien qu'il faut au moins trois ou quatre séances, là. Tu ne tiendras jamais sans t'envoyer en l'air tout ce temps.

– Hum... on n'est pas seuls, Sofiane. Tu pourrais éviter de parler de ma vie privée comme ça ?

Je me marre devant son indignation. Si, au début de sa relation avec Ange, elle était timide et gênée de la proximité entre nous dans la maison qui nous permettait de savoir ce qu'ils faisaient derrière leur porte fermée, bien malgré nous... à présent elle est tellement à l'aise qu'il lui arrive de lancer « Ange, on devrait profiter de ne pas avoir Emma ! » et de l'entraîner dans la chambre d'amis. Donc, sa prétendue pudeur me fait bien marrer.

On continue à s'engueuler pendant tout le temps que je passe à tracer les contours de son dessin. Franchement, je suis assez content de moi. Même Margaux a approuvé alors qu'elle est du genre à aimer tout ce qui est coloré et mignon. Finalement, je me suis concentré sur des ailes, juste des ailes. Elles sont immenses, même sur le dos fin de Lise. Et si Ange savait que sa nana est à moitié nue et qu'en plus je la touche... Il ne me viendrait même pas à l'idée d'en profiter, je veux dire... c'est Lise. Ce serait incestueux, quelque part. Mais il est tellement possessif que j'ai hâte, vraiment hâte qu'il apprenne que j'ai tatoué sa femme.

– Pourquoi tu te marres ? Tu ne fais pas un Shrek, hein ?

– Deux minutes sans bouger, je suis fier de toi, Lise. J'ai vraiment cru que j'allais pouvoir faire ce trait sans surveiller tes mouvements.

– J'ai envie de faire pipi.

– Va faire pipi.

Elle tient son t-shirt devant elle, Geoffrey et moi regardons ailleurs. Il a déjà rencontré Ange, il possède un bon instinct de survie. Non pas qu'il y ait grand-chose à voir, c'est évident qu'elle a de tout petits seins. Mais par principe, on fait style qu'on est passionnés par ce qui se passe sur le mur. C'est-à-dire rien du tout. Elle monte à l'étage et je soupire.

– C'est un défi, cette nana. À mon avis, je tablerais plus sur huit séances.

– M'en parle pas. Je viens d'en prendre pour perpète. Je ne sais pas pourquoi j'ai accepté de la tatouer.

– Le dessin est excellent.

– Merci. Je trouve aussi.

– Bon, on y retourne ou quoi ? Je n'ai pas toute la nuit devant moi !

Elle dévale les escaliers et se remet à sa place. Je suis tenté de lui faire un Shrek, mais bon... Allez, à la mine !



– Arrête d'essayer de te gratter. Ça ne peut pas déjà te démanger. C'est trop tôt.

Je me gare devant la maison, Ange est là, Anthony aussi, donc Margaux avec, je suppose. Et Anaïs cuisine, alors, forcément, ils vont tous rester manger.

– C'est le plastique, là...

– Quand tu seras seule, tu vires tout et tu vis à poil quelques jours. Le mieux c'est de le laisser à l'air.

– Oui, tu me l'as déjà dit.

– Et je sais que tu vas faire n'importe quoi. Donc je te le redirai autant qu'il le faudra.

– Non, j'ai la Biafine, j'ai les instructions... et je vis avec un infirmier.

– Donc tu vas devoir lui dire, là, ce soir. Parce que tu vas avoir besoin de lui.

– Oui, je vais lui dire !

Elle sautille sur son siège et je souris en la voyant impatiente comme une gamine. On sort de la voiture, elle essaie encore de se gratter, je lui tape sur la main, elle me lance un regard noir. La routine, quoi.

Contrairement à ce que je pensais, le silence nous accueille. Avec tout le monde sur place, c'est louche.

– Arrête de gigoter, tu es en train de faire tomber le cello !

– Mais ça me démange !

– Ne dis pas n'importe quoi.

Elle s'arrête net et je lui rentre dedans. Ce qui fait qu'on se retrouve tous les deux en vrac dans l'entrée du salon.

– Mais préviens quand tu piles !

Je recule de deux pas, histoire d'éviter un autre accident. Et je comprends d'un coup ce qui l'a fait buguer.

Elle est là, assise sur un fauteuil, comme si elle n'était jamais partie. Un mug à la main. Personne ne parle, tout le monde me regarde. Mais je ne vois qu'elle. Elle se lève, pose sa tasse sur la table basse et avance vers moi. Je recule. Elle se fige.

– Salut...

– Salut ?

À son tour de faire un pas en arrière. J'ai crié, mais : « salut » ? Elle se fout de ma gueule ?

– Je suis rentrée.

– Elle est rentrée... je répète en essayant de comprendre ce qui se passe.

Je regarde tout le monde et je murmure encore une fois :

– Elle est rentrée...

– Moi aussi je suis rentrée, tente Lise en retrouvant ses facultés orales.

La porte d'entrée s'ouvre et se referme dans mon dos et je sais qu'Anaïs vient d'arriver.

– Je ne vois pas pourquoi je dois me coltiner cette madame Boulon toute seule alors qu'avant vous...

Et voilà, elle aussi est sous le choc. Mais pas pour longtemps. Elle me pousse, fonce sur Audrey et se poste devant elle.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Audrey cligne des yeux plusieurs fois avant de réaliser l'hostilité d'Anaïs.

– Ana... je tente de l'apaiser, mais elle n'écoute pas.

– Je t'ai demandé ce que tu fous là, Audrey.

– Je vis ici.

– Non, tu *vivais* ici. Tu sais, jusqu'à ce que tu te tires sans rien dire à personne. Sans rien dire à mon frère.

– Je n'ai pas de comptes à te rendre. C'est entre lui et moi.

Ses paroles font écho à ce que me disait Margaux il y a quelques semaines. Et même si elle a raison, même si je sais que ça ne nous regarde que tous les deux, j'apprécie de voir ma sœur et mes amis manifester leur soutien.

– Dès l'instant où il a fallu l'aider à tenir le coup parce que tu l'as largué sans avoir le courage de le lui dire en face, dès l'instant où il a fallu le soutenir, le supplier pour qu'il sorte de sa chambre, cuisiner tous ses plats préférés pour qu'il mange, dès cet instant, Audrey, ce n'était plus uniquement entre lui et toi.

Je reste muet face à la rage de ma sœur. Je n'avais pas pris conscience de tous les efforts qu'elle avait dû mettre en œuvre pour moi. Je pensais que j'avais réussi à cacher tout ça. Je ne suis pas doué, on dirait...

Le silence s'installe au salon. Et Margaux, celle avec qui je passe de plus en plus de temps à parler en ce moment, contre toute attente, est la seule qui semble y voir clair.

– Je vous invite tous à manger au *dîner*. On y va. Anaïs ? Toi aussi, je te ferai le double milk-shake que tu as inventé, promis.

La suite est un mélange de protestations (Anaïs), cris de joie (Lise qui adore manger à l'œil), sages paroles (Ange qui demande à Lise de se calmer), bafouillage (Anthony qui est toujours en mode bug), motivation (Margaux qui essaie de faire sortir tout le monde). Et tout ça sans qu'Audrey et moi ne nous lâchions du regard. Je lui en veux vraiment, contrairement à ce que j'imaginai, mais ça n'arrive pas à atténuer le soulagement que j'ai de la voir là, ici, chez nous. Quelques minutes plus tard, il ne reste que nous dans la maison. Je finis par me reprendre et lui demande :

- Comment tu vas ?
- On s'assoit ?
- OK.

Elle retourne sur le fauteuil et je m'installe dans l'autre, assez loin d'elle. J'ai besoin de cette distance. D'une transition.

- Je vais beaucoup mieux. Et je suis désolée.
- Tu peux. Mais je suis content que tu ailles mieux.
- Le jour où je suis partie...

Elle récupère sa tasse et la tient sans en boire une gorgée. Elle cherche ses mots et je n'ai pas l'intention de l'aider. Je vois les larmes commencer à s'agglutiner au coin de ses yeux. Je n'ai toujours pas l'intention de lui faciliter les choses. Il faut qu'elle assume, je ne peux pas le faire à sa place.

- Je ne suis pas schizophrène, Sofiane.
- Hein ?

Elle ne me regarde toujours pas. Ça commence à m'agacer.

– J'ai développé une psychose en rapport avec ma peur d'avoir la même maladie que ma mère. Je me suis infligé tous les symptômes qu'on a assimilés à la schizophrénie. C'est moi qui me suis rendue malade. C'est ce que la thérapie a mis au jour. Plus je voyais le docteur Lanstier, plus les symptômes faiblissaient. Si j'avais été schizophrène, ça n'aurait pas été le cas, pas sans un traitement chimique. Il m'a dit que je n'étais pas un cas isolé, il le soupçonnait, c'est pour ça qu'il ne

voulait pas attaquer la thérapie avec les psychotropes. Et le jour où je suis partie...

Elle prend une grande inspiration et relève enfin la tête.

– Quelque temps avant, j'ai eu envie de me tuer. Pour de bon, cette fois. Je veux dire... pas juste une idée.

Je me lève d'un coup, mais je n'arrive pas à trouver les mots. Je sens la colère monter en moi, impossible de la canaliser pour m'exprimer de manière cohérente. Se tuer ? J'essaie de me rappeler ce qu'on a fait, ces jours-là. Rien ne me vient, c'est le vide. Je m'en serais rendu compte, non ?

– Comment ça, te tuer ?

– Quelques jours avant, quand vous êtes allés travailler, les voix... je sais que je les ai provoquées, je sais maintenant qu'elles n'étaient pas réelles, mais elles me disaient que j'étais un fardeau pour vous. Que je finirais comme ma mère. Qu'il valait mieux que je rende service à tout le monde. Alors j'ai rassemblé tous les médicaments qui pourraient, tu sais... J'ai failli. Et puis je ne l'ai pas fait, mais j'ai eu peur, vraiment peur. J'ai eu envie de mourir, tu comprends ? J'ai appelé le docteur Lanstier, il m'a reçue en urgence. Et la suite...

Elle hausse les épaules, le visage couvert de larmes, et je reste à la fixer comme si j'avais une étrangère en face de moi.

– Sofiane, dis quelque chose.

– Tu m'avais dans ta vie. J'aurais fait n'importe quoi pour toi, n'importe quoi, et tu as voulu mourir ? C'est ça que tu me dis ? J'essaie de comprendre, hein, signale-le-moi si je me plante.

– C'est plus compliqué que ça, c'est...

– Alors explique-toi, putain ! Ça fait des semaines que j'attends que tu me dises pourquoi tu t'es barrée et pourquoi tu as refusé de me voir ! Je suis venu te rendre visite tous les jours ! Cette connerie de vouloir t'en sortir seule, ça ne passe pas, Audrey !

Elle se met à sangloter et baisse la tête. Je me rapproche, je serre les poings le long de mon corps. Je sais que je ne pourrais pas lui faire

de mal, je le sais. Mais je ne me fais plus confiance, là.

– Regarde-moi ! Maintenant que tu es là, aie le putain de courage de me regarder ! Regarde-moi et dis-moi que je n'étais pas assez bien pour toi au point de vouloir mourir !

Elle pleure, elle ne dit plus rien. Je ne peux plus rester là, pas avec elle. Elle se pointe la bouche en cœur avec ses explications qui arrivent presque deux mois trop tard, et elle voudrait quoi ? Que je lui dise « ah je suis soulagé que ce ne soit que ça, cool, on baise ? » Là, dans l'immédiat, il faut que je m'éloigne. Alors je sors de la maison et je marche. Dans l'état où je suis, il n'est pas question que je conduise. Ce serait un coup à me planter et *moi* j'ai envie de vivre. Il faut que je me calme, je n'arrive pas à penser de manière rationnelle. Je marche vite, je parcours les rues du pâté de maisons, je passe plusieurs fois devant chez nous, et je ne suis toujours pas détendu. La troisième fois que je longe notre allée, elle est là. Encore en train de pleurer, debout, et elle me rejoint. Elle court et ne me laisse pas le temps de réagir : elle se jette sur moi. Elle me prend dans ses bras. Et je réalise, là, sur le trottoir, que je peux enfin à nouveau respirer.

Je n'arrive pas encore à lui rendre son étreinte, je reste juste debout à la laisser me tenir contre elle. Elle répète en boucle qu'elle est désolée, qu'elle devait y arriver seule, que si elle m'avait vu, à l'institut, elle n'aurait pas eu la force de continuer. Elle me le dit vingt fois, cent fois... elle n'arrête plus de parler. Plus elle me parle, plus mes poumons retrouvent tout l'oxygène dont ils ont manqué ces derniers mois. Je remonte lentement les bras pour la toucher. D'abord une main qui se pose dans son dos, elle parle et parle et parle. Elle pleure en même temps. J'attrape sa queue-de-cheval et tire d'un coup. Son visage est rougi, ses yeux gonflés, ses lèvres frémissent.

– Tais-toi. Juste, tais-toi.

Je pose le front contre le sien et ferme les yeux. Elle tremble mais essaie de se contrôler. Je la sens s'apaiser. Je serre les doigts dans ses cheveux. Je la relâche avant de lui faire mal. Et je rentre chez nous

sans me retourner. Qu'elle me suive ou pas, honnêtement, je m'en fous. J'ai besoin de m'allonger et de ne plus penser à rien. Au moment où je referme ma porte, elle la pousse de toutes ses forces et je me retrouve projeté en arrière. J'évite de tomber et la regarde arriver vers moi. Le visage couvert de larmes, les yeux gonflés, les poings serrés. J'ouvre la bouche pour parler, elle me pousse du plat de la main. Je saisis son poignet et l'attire à moi. J'écrase mes lèvres sur les siennes sans aucune tendresse, sa réaction est tout aussi agressive. Je mords sa langue quand elle essaie de la glisser dans ma bouche, elle gémit, et je la laisse retrouver la mienne. Sans rompre cet échange de reproches silencieux, je commence à la déshabiller. Elle m'aide à retirer son chemisier, j'entends du tissu se déchirer sous un mouvement probablement trop brusque, elle n'y prête pas attention alors je poursuis jusqu'à ce qu'elle soit nue contre moi. Je nous fais pivoter, dos à mon lit, et la fais basculer. Elle écarte les jambes et je m'y cale pour l'embrasser encore avant de tendre la main vers mon bureau.

Je récupère un préservatif et dégrafe mon jean, juste assez pour libérer l'érection qui s'est manifestée depuis que j'ai découvert Audrey dans le salon. Je ne vérifie même pas si elle est prête, je la pénètre d'un coup, elle s'agrippe à mes bras.

Elle a autant besoin que moi d'exorciser ces derniers mois sans nous voir. Ce qu'elle m'a fait subir, malgré elle. Je sais qu'elle n'avait pas le choix, dans sa logique, elle ne l'avait pas.

Tout ce temps sans la voir, je jouis vite et m'écroule sur elle. Elle n'a pas eu d'orgasme et je m'en fous. Ce soir, je pense à moi. Je me retire et referme mon jean.

– Sors.

– Quoi ?

– Tu m'as très bien entendu.

Je ne lui impose pas la honte de la regarder ramasser ses fringues. Je m'allonge face au mur après avoir éteint la lumière et je ne prête pas

attention à ses sanglots qui reprennent. Ça me tue de lui dire de se tirer, mais j'ai besoin de temps.

Ma vie a cessé de la concerner quand elle est partie.

Peut-être que si je me le répète assez, je vais y croire.

Je m'installe au comptoir et attends qu'elle s'aperçoive de ma présence. Je ne suis pas le plus grand fan des lieux, j'avoue, mais ça reste un endroit familier où je commence à avoir mes habitudes. La musique qui passe m'est totalement inconnue. Mais elle colle parfaitement avec le thème, bien entendu. Je ne l'ai pas prévenue, je suis venu sur un coup de tête. Elle arrange les serviettes en papier dans le distributeur et se retourne pour attraper un autre paquet. C'est là qu'elle me voit.

- Sofiane !
- Margaux.
- Tu veux déjeuner ?
- C'est le plan.
- Au comptoir ?
- Tu manges avec moi ?
- Heu... OK.

Elle est incapable de cacher sa surprise, ça m'amuse et en même temps je réalise que j'ai vraiment été vache avec elle. C'est bien, comme ça elle apprécie d'autant plus ma compagnie. Il faut savoir se faire désirer.

Une fois nos plats commandés, elle fait le tour et s'assoit à côté de moi. Comme toujours, elle prend un soin incroyable à arranger sa jupe autour d'elle. Un jour, je lui demanderai pourquoi elle fait ça. Mais pas maintenant, je risque de me griller et ce n'est pas le plan.

– Alors, ça marche ? je lui demande en regardant autour de moi.

Le restaurant est à moitié plein, mais il est treize heures trente et nous sommes hors saison, donc c'est plutôt pas mal, je pense. Je n'y connais rien, en fait. Et j'avoue qu'en réalité, je m'en fous un peu.

– Tu viens déjeuner ici pour me demander comment se porte mon affaire ? Je trouve ça louche. Tu es là parce que tu as besoin de parler.

– Je voulais avoir l'air poli.

– Je te côtoie depuis un moment, maintenant, Sofiane. C'était bien essayé. Je t'écoute.

Une serveuse dépose nos *Coca* devant nous, nous la remercions et je bois une gorgée pour gagner quelques secondes. Ça me fait bizarre de me tourner vers Margaux. Mais c'est la seule à qui je n'ai pas l'impression de demander de prendre parti. Les autres connaissent Audrey depuis longtemps, Lise est vite devenue amie avec elle. Margaux est encore un peu une *outsider*. Elle est sûrement plus à même d'avoir un avis objectif sur tout ça.

– Je n'y arrive pas, avec Audrey. Je suis soulagé pour elle, vraiment. Pour nous, même. La situation s'est tellement améliorée en si peu de temps... Mais je n'y arrive pas.

Voilà, je l'ai dit, ça fait du bien. Reconnaître que je ne m'en sors pas, que je ne capte rien à ce qui se passe, ça fait du bien.

– Tu n'arrives pas à quoi ?

– Je ne sais pas.

– Je vais avoir du mal à t'aider.

– Tu veux m'aider ?

– Pourquoi pas ? Ça me fera gagner des points dans ton estime.

Elle plaisante, je le vois à son petit sourire discret. Je n'ai jamais vu Margaux éclater de rire, mais je commence à reconnaître, au fil de nos discussions, les signes. Comme ce sourire.

– Je lui en veux, en fait. Et je ne sais pas gérer ça. Avant, quand on était amis, je pouvais lui en vouloir pour n'importe quoi, je le vivais bien. Et dès l'instant où on a été un couple, c'est parti en couilles.

- Pourquoi ?
- Pourquoi quoi ?
- Pourquoi tu dis que c'est parti en... cacahuètes.
- Ce n'est pas ce que j'ai dit.
- Oui, mais je suis bien élevée et je suis aussi sur mon lieu de travail.
- C'est toi la boss.
- Ce n'est pas une raison. Enchaîne.

On dépose nos assiettes devant nous et je lève les yeux pour remercier la serveuse. C'est un serveur.

- Morgan.
- Sofiane.

– Si je fais la voix off pour annoncer une boule de ronces qui traverse le saloon, ce sera *too much* ? demande-t-il en fixant sa sœur.

Je n'en reviens toujours pas qu'ils soient jumeaux. Pour tellement de raisons que je ne saurais pas par où commencer.

– Je suis en train de déjeuner avec un ami, Morgan, je te remercie de retourner en cuisines.

– Je voulais juste...

– Laëtitia t'a dit que j'étais avec quelqu'un, tu as voulu vérifier avec qui. Maintenant que tu le sais...

Elle termine sa phrase en agitant la main. Il fronce les sourcils mais lui obéit.

– Tu as bien dressé ton frangin.

– J'ai surtout envie d'éviter un scandale et je sais à quel point tu ne le portes pas dans ton cœur. Revenons à notre sujet.

Nous commençons à manger et je réfléchis à sa question. Pourquoi, dès l'instant où Audrey et moi nous sommes mis ensemble, ça a été plus compliqué ?

– Parce qu'on avait quelque chose à perdre.

Elle sourit sans rien répondre. Le repas se poursuit sans que ni l'un ni l'autre ne prononce plus un mot. J'insiste pour régler, je la remercie brièvement et je sors. Nous ne sommes pas du genre démonstratif, elle

sait que je lui suis reconnaissant de m'avoir écouté. Sans me juger, surtout. Je pense qu'elle s'identifie, peut-être.



– Si tu es prêt, pour moi c'est bon. On a assez de demandes pour faire tourner le salon à deux.

– C'est grâce à moi, ça. Mon charme légendaire.

Geoffrey me fixe sans rien dire. Puis il reprend le tattoo que je lui ai demandé dans l'espace qu'il me restait sur l'avant-bras droit. Celui que je réservais pour le dessin qui serait spécial à mes yeux. Aucun de mes tatouages, ou presque, n'a de symbolique. Ça a toujours été l'esthétisme avant tout. Un art plus qu'une thérapie. Mais celui-ci, c'est tout le contraire. Il est beau, bien sûr, je ne me ferais pas tatouer une merde sur le bras. Il est juste bien plus que beau.

– Tu vas faire comment pour le taf ?

– Ils vont se débrouiller. C'était prévu. Audrey est revenue, ils vont s'organiser.

– Et donc, avec Audrey ?

– Y'a pas vraiment de « avec Audrey ».

– Comment ça ? Elle est revenue, tu es toujours là...

– Ouais... C'est marrant comme ça a l'air simple, dit comme ça.

– C'est simple. Tu l'aimes ?

– Ouaip.

– Elle t'aime toujours ?

– Je suppose. Oui. Non, mais oui, j'en suis sûr.

– Ben voilà.

– Genre...

– Genre, vous les jeunes, vous vous prenez trop la tête pour des conneries. Tu vois ce que tu veux : fonce, prends-le. On n'a qu'une vie.

– YOLO ?

– Quoi ?

– YOLO, tu sais...

– Non, là je ne vois pas.

– Merde, t’as quel âge déjà ? Parce que c’est quand même connu, YOLO.

– J’ai trente-quatre ans, tu peux attendre encore un peu avant de me balancer dans la tombe ? Merci.

– Tu as dix ans de plus qu’Anaïs.

– Et ?

– Je constate. Vu la façon dont tu la mates quand elle vient ici.

– Je ne mate pas ta sœur. Elle me fait peur.

– C’est ça. Moi aussi des fois je me dis des trucs en essayant d’y croire. On appelle ça le déni. Mais tu vois, hein, c’est ta vie.

– Admettons que je la mate... ça te poserait un problème ?

– Ça dépend. Tes intentions sont-elles nobles ?

Il arrête mon tatouage et se marre.

– Je suis sérieux ! Si tu n’as pas dans ton sac une jolie petite villa, un chien et deux gosses et demi, passe ton tour.

– Je l’imagine bien, tiens...

– Ouais. Non, ça ne me pose pas de problème, Anaïs n’a besoin de personne pour se défendre. Mais bon, on parle dans le vide, puisque tu ne la mates pas.

– Voilà.

Il reprend mon dessin. Celui que j’ai fait à partir de la silhouette d’Audrey. Il l’intègre au reste de mon bras. On tombe dans un silence confortable. Enfin, silence... Il avait raison, on s’écoute *Pretty Fly (For a White Guy)* , comme il l’avait prédit.



– Pas ce soir, Audrey.

C’est rare qu’on se parle, si on peut appeler ça se parler. Elle se tient à l’entrée de ma chambre, la porte fermée dans son dos. Elle ne dit rien. Elle reste là à m’observer. Je dessine. Je n’ai jamais autant dessiné que depuis... que depuis qu’elle est partie.

– Je peux rester te regarder ?

La façon dont elle s'adresse à moi m'agace. Comme si j'allais l'envoyer balader chaque fois qu'elle ouvre la bouche. Je préfère ne pas répondre. Elle prend ça comme une invitation. Et je suis secrètement soulagé qu'elle ne s'en aille pas. Elle s'installe sur le sol devant mon lit où je suis assis, contre le mur. Elle ne peut pas voir ce que je fais, d'où elle est. Donc c'est moi qu'elle regarde. Et je la laisse voir le mal qu'elle m'a fait. Parce que je ne sais pas comment le lui dire.

Elle pose la tête sur le matelas, ferme les yeux et se met à parler.

– J'ai tracé des tas de traits quand j'étais à l'institut. Le docteur Lanstier m'a demandé si c'était une habitude. Je lui ai dit que ça m'apaisait. Il n'a pas insisté. Mais je le faisais pour me rappeler de toi. De ces moments où tu dessinais à côté de moi et où j'arrivais enfin à respirer. À travers toi.

Je reste à la fixer, ses cheveux détachés, la tête sur son bras replié. Je ne distingue pas son visage, mais je n'en ai pas besoin. Je le connais par cœur. Je n'arrive pas à lui parler. Alors je reprends mon dessin et elle reste là, presque avec moi, pas tout à fait ailleurs...

Elle ne me raconte pas ces derniers mois. Je ne le lui demande pas. Je ne suis pas certain d'avoir envie de savoir. Et puis je réalise tout ce qui peut être dit en silence. Et je souris. Ce moment a un goût de déjà vu, de nous... Comme si le passé, pas si vieux, se frayait un chemin dans le présent pour nous rappeler pourquoi. Pourquoi on s'aime. Pourquoi on est faits pour finir nos vies ensemble. Mais pour les finir, il faudrait qu'on les commence. Je ne pense pas être prêt. L'est-elle ? Peut-être...



– Tu as maigri.

– Non, Maman, je n'ai pas maigri.

– Je le vois, ne me prends pas pour une vieille peau sénile.

– OK. J'ai maigri, si ça peut te faire plaisir.

- Non, justement, ça ne me fait pas plaisir. Ressers-toi.
- Anaïs, dis-lui que je mange bien, toi.
- Il mange bien. C'est la déprime qui lui fait perdre du poids.
- Merci pour rien, je lâche entre mes dents.
- Quelle déprime ? Pourquoi tu déprimes ?

Et c'est parti. Je sais à quoi joue ma sœur et je me vengerai. Une fois que nous sommes seuls dans la voiture, je lui dis :

- C'était quoi, ça ?
- C'était moi qui fais en sorte que tu arrêtes de te négliger.
- Et si tu te mêlais de ton cul, non ?
- Mon cul se porte à merveille, puisque tu t'en inquiètes.
- Sérieusement, ma vie privée ne concerne que moi.

Elle se marre.

- Quoi ?

– Tu crois encore à ces conneries de vie privée ? Je vis avec toi, Sof, je vois comment ça se passe dans votre groupe d'amis. La dynamique est claire : il n'y a pas de vie privée. C'est presque orgiaque, si on regarde bien.

– N'importe quoi, arrête de dire des conneries, ça nous fera une pause.

– Je te rappelle qu'on entend tout d'une chambre à l'autre. Je te rappelle que *j'entends* tout.

- Et ?

– Et vous jouez à quoi, Audrey et toi ?

– Je suis sûr que tu connais bien ce jeu, tu veux vraiment qu'on ait la discussion sur les abeilles, tout ça ?

– Ne joue pas au plus con, surtout, tu vas gagner.

– Je gagne toujours.

– Tu sais que tu vas être le seul à en baver, dans cette histoire.

– Et toi, tu ne sais pas de quoi tu parles. Donc je propose que tu changes de sujet. Par exemple, ça se passe comment avec madame Boulon ?

- Elle me déteste. Elle dit que tu étais bien plus efficace que moi.
- Tu lui as dit que tu es ma sœur ?
- Oui, elle a grimacé et a dit quelque chose du genre « la génétique est bien mystérieuse ». Alors que, franchement, objectivement, on se ressemble ?
- Un peu.
- Sof...
- C'est madame Boulon ! Tu veux que je te dise quoi ?
- Que tu ne vas jamais quitter le cabinet et la récupérer !
- Je peux te le dire, ça restera un mensonge.
- Et Audrey, elle ne va pas reprendre le travail ?
- C'est à elle qu'il faut le demander.
- Vous ne parlez pas ?
- Non.
- Sérieusement ?
- Sérieusement.
- C'est malsain.
- À qui le dis-tu...
- Mais...
- Oui, la réponse à cette putain de question « est-ce que tu l'aimes encore ? » est oui.
- OK, zen, détends-toi... Toute cette agressivité... Je te propose d'aller rendre visite à une de tes anciennes patientes, comme madame Boulon, ça te fera du bien.
- Je ne vois pas le rapport.
- Ben je tente, sur un malentendu...

Nous rentrons à la maison et, même si je ne la vois pas, savoir qu'elle est là... ça change tout. Ça change mon humeur. Mon envie d'aller dans ma chambre en sachant qu'elle est juste de l'autre côté du couloir. L'odeur de son shampoing quand je passe après elle dans la salle de bain. Son mug d'infusion dans l'évier le soir qui m'indique qu'elle n'arrivait pas à dormir, elle non plus. *Roads* de Portishead qui

s'échappe de sa chambre, comme un bruit de fond, comme si elle avait peur de nous déranger. Alors que j'ai besoin de l'entendre vivre, évoluer dans le même univers que moi. Pas comme ces mois où, tout en étant dans la même ville, elle était à la fois si loin de moi. Elle n'avait jamais été aussi loin de moi que depuis ce jour où elle m'a souri en me voyant arriver à la bouffe à son entretien.

On n'y est pas encore, mais presque. Je crois. Je dois juste... arrêter d'être en colère.

C'est la deuxième fois qu'on exorcise l'un sur l'autre. Il n'y a pas d'autre mot pour définir nos rapports. On ne fait pas l'amour, l'amour n'a pas sa place dans la punition mutuelle que nous nous infligeons depuis son retour. À part le sexe, où tout semble facile, je suis perdu. Et je ne suis pas abruti, ce n'est pas nous, ces coups tirés vite fait pour apaiser ma colère et sa culpabilité. On ne fonctionne pas comme ça. Mais je ne sais plus.

Finalement, cette histoire de *sex friends*, on y est venus. Il manque juste le « friend »... Parce que je ne la reconnais pas. Je ne *me* reconnais pas. J'ignore ce qu'elle fait du matin au soir. Je ne sais même pas si elle prend encore un traitement, si elle poursuit une thérapie. On ne s'est pas parlé, sauf pour se mettre d'accord sur l'intensité de mes mouvements de hanches quand je suis en elle.

Là, par exemple, elle veut que je la morde. J'ai refusé. Alors elle me demande de la prendre plus fort. Et ça, je peux le faire sans avoir l'impression de nous être infidèle. Elle crie. Je la fais jouir. On y trouve tous les deux notre compte. Je me retire. Elle se lève déjà sans attendre que je lui demande de partir et s'en va. Pas un regard en arrière. Pas un mot. Ni merci ni merde. Salut. Bonne nuit.

Elle est rentrée depuis quelques jours et je n'arrive pas à trouver un équilibre. Alors j'attrape mon bloc, mes fusains, et je m'en fous plein les doigts pendant des heures sans parvenir à un semblant de satisfaction. Je dessinais mieux quand elle n'était plus dans ma vie. Et ça me fiche

une trouille incroyable de constater ça. Car ça signifie peut-être que j'étais mieux sans elle. Et je ne peux pas accepter ça. Elle a mis un bordel monstre en se tirant, elle fait pareil en revenant. Alors on fait quoi ?

Rien.



– Tu ne parles plus, je m'ennuie.

– Tu n'es pas là pour que je t'entretienne, mais pour que je réalise ton tattoo.

– Oui, mais je m'ennuie.

– Tu es déjà allée aux toilettes deux fois.

– La deuxième fois c'était pour faire une pause. Mais du coup, j'ai encore envie de faire pipi, je pense.

– Tu penses ? Comment peux-tu ne pas être sûre de ton envie d'aller pisser ?

– Je suis à plat ventre depuis des heures ! Ça fausse ma perception de ma vessie !

– On y est depuis quarante minutes.

– C'est tout ?

– Putain ! Lise ! Arrête de bouger ! Tu es insupportable ! Même Emma serait plus sage, je suis sûr.

– Un souci ?

Geoffrey arrive de l'étage et réalise que je suis avec Lise, il fait aussitôt demi-tour. Il a bien compris que c'était une chieuse et l'évite le plus possible.

– C'était Geoffrey ?

– Nope.

– Si, c'était lui.

– Non. Tais-toi.

– Arrête de me dire de me taire !

– Ben arrête de parler, et j'arrêterai de te le dire.

Silence. Heu... J'ai réussi à la lui faire boucler aussi facilement ? C'est louche. Mais je profite de ce moment d'accalmie pour continuer le remplissage. Le dessin avance bien. Ange n'a rien dit sur le fait que Lise se fait tatouer par son pote. En revanche, elle a débarqué avec un haut dos nu dès la deuxième session. Je me suis marré, elle m'a dit de ne faire aucun commentaire. Et on a quand même dû le retirer sur le haut. Nous sommes convenus, elle et moi, qu'il n'avait pas besoin de le savoir. Nous sommes liés par un secret. Enfin, j'ai surtout du dossier si elle me prend trop la tête. Je pourrais lui faire du chantage.

Une étiquette avec écrit Undiz dessus dépasse. C'est une secte ou quoi, cette boutique? Même Anaïs a essayé de me faire acheter un boxer chez eux. Avec Mario et Luigi dessus, sérieux, comme si j'avais envie d'avoir deux plombiers barbus sur le cul !

- Elle s'en veut, mais tu l'as écoutée, au moins ?
- Toi, oui, et quelque chose me dit que tu vas m'en parler.
- Faut bien meubler...
- Je suis en train de te tatouer. On n'est pas là pour papoter.
- Tu ne peux pas m'empêcher de parler.
- Non, j'ai remarqué.
- Je disais donc, elle a peur.
- De quoi ? De moi ?
- De t'avoir déjà perdu.

Je ne dis rien. Je m'absorbe dans le travail. Je pense sans arrêt à elle. Tout le temps, à chaque minute. Elle m'obsède. Elle me manque, aussi.

- Je croyais que tu étais Team Sofiane.
- Ce qu'elle a vécu...
- Elle t'en a parlé ?
- Oui, à Margaux aussi. On ne se rendait pas compte, mais cette décision de partir et de te laisser juste une lettre, ce n'est pas vraiment elle qui l'a prise. Si tu savais ce...

– Non, ne me dis rien. C’est à elle de me raconter si elle veut que je sache.

– Montre-lui que tu veux l’écouter.

– Je ne suis pas sûr de le vouloir, justement.

– Sof... tu le veux. Tu as peur, c’est tout. Elle aussi. Elle ne sait plus comment te parler.

– On ne discute pas.

– Je sais.

– Je ne sais plus comment lui parler, non plus, si ça peut la rassurer.

– Le mieux c’est que tu le lui dises. Ce soir, vous serez seuls.

– Comment ça ?

– On vous laisse vous retrouver.

– Et Anaïs ?

Depuis le retour d’Audrey, Anaïs ne lui a pas adressé la parole à part pour lui sauter à la gorge le premier soir. Je suis étonné qu’elle rentre dans leur combine pour qu’on ait la maison pour la soirée.

– Ta sœur n’était pas partante, je l’ai convaincue. En fait, on lui en voulait tous, à Audrey. Surtout Anthony. Et puis quand on essaie de comprendre, de *la* comprendre, on ne peut plus lui en vouloir. Personne n’arrive à imaginer ce qu’elle peut vivre, Sof. Elle a besoin de nous plus qu’on a besoin de lui en vouloir. Notre pardon, ça l’aide à aller mieux. On l’a tous compris, je ne dis pas qu’on n’a pas souffert de son silence, mais on sait pourquoi.

– Donc, laisse-moi résumer, juste pour être sûr, hein. Maintenant, j’ai le mauvais rôle et c’est elle la victime ?

– N’importe quoi, tu fais l’enfant.

– Fais attention à ce que tu dis : je suis armé.

– Tu vas l’écouter ?

– Je t’aime bien, Lise, je t’aime beaucoup, même. Mais ça ne te regarde pas.

– T’es rude.

– C’est bien que tu t’en souviennes, de temps en temps.

Je continue son dessin et, pour une fois, elle me laisse dans mes pensées. Bien sûr que je vais écouter ce qu’Audrey a à me dire. Il n’a jamais été question pour moi de la virer de ma vie. Je ne sais juste plus comment on fonctionne. Ni même si nous fonctionnons encore. D’un côté je me sens trahi, de l’autre je la comprends. Ma fierté en a pris un coup, mais ça, à la rigueur, ce n’est pas insurmontable. En fait, j’ai juste peur que ça recommence. Qu’elle éprouve à nouveau le besoin de se faire interner parce que ses « voix » le lui diront. Et combien de fois pourrais-je supporter qu’elle m’abandonne ?



Je suis en train de jouer à *Zelda* au salon. Je l’attends. Normalement, je suis déjà enfermé dans ma chambre, mais je veux lui montrer que je suis effectivement prêt à l’écouter. Même si, en réalité, je n’ai aucune idée de si je le suis. Mais ces nouvelles habitudes entre nous, coucher ensemble sans s’aimer vraiment, ce n’est plus possible.

Elle entre dans la pièce, je ne lève pas les yeux de mon écran, mais je la sens s’approcher de moi. Elle ne dit rien, elle reste là et je finis par éteindre le jeu et par lui accorder toute mon attention.

– Je ne sais pas comment te dire ces choses, alors je les ai écrites.

Elle porte un jean moulant, ses petites ballerines noires habituelles et un chemisier rose pâle. Elle est elle et, à la fois, différente. Des petits détails, trois fois rien, mais que je remarque et qui me rappellent que des mois ont passé sans que je ne fasse partie de sa vie. Ses cheveux sont lâchés et elle tremble. Je le vois aux feuilles de papier dans ses mains. C’est un léger tremblement.

– Lis-moi ce que tu as écrit.

– Tu ne préfères pas lire ?

– Assieds-toi et lis-moi ta lettre.

Elle se dirige vers le fauteuil en face de moi.

– Viens t’asseoir à côté de moi, Audrey.

Elle fait demi-tour et prend place à ma gauche. Elle est assise bien droite au bord du coussin, stressée. Elle déplie les feuilles et son tremblement s'accroît un peu.

– Sofiane...

– Pour le moment on est bon, c'est moi.

Elle sourit. J'essaie de la détendre. J'ignore de quoi elle a peur, elle doit bien sentir qu'elle ne m'a pas perdu. Comme moi j'ai su, ces derniers mois que, malgré ce qu'elle m'avait écrit, elle me reviendrait. C'était une certitude, c'est ce qui m'a aidé à tenir. Je n'arrivais pas à concevoir la suite de ma vie sans elle, sans parvenir non plus à visualiser cette suite. Je n'avais aucune idée de comment on allait rattraper le coup. Il était simplement évident qu'on allait s'en sortir.

– Je pourrais te dire qu'il est inutile de te répéter à quel point je suis désolée d'être partie comme ça, mais j'ai besoin de te le dire encore. Je suis désolée. D'être partie. De n'avoir pas accepté de te parler pendant ces longs mois...

– Deux.

Elle tourne la tête vers moi et passe la langue sur ses lèvres sèches.

– Deux, oui.

– Continue.

– De n'avoir pas accepté de te parler pendant ces deux longs mois. De t'avoir fait du mal, alors que je pensais agir pour ton bien et le mien. J'ignore si tu me crois, mais...

– Je te crois. Bien entendu que je te crois.

Elle essaie de contrôler sa respiration, mais au mouvement de ses mains, je vois qu'elle n'y parvient pas. Alors je me glisse derrière elle, je la cale bien entre mes jambes, son dos contre mon torse, et je lui murmure :

– Continue.

Je pose les mains sur ses épaules et caresse lentement ses bras de haut en bas, bas en haut... elle se calme petit à petit et reprend sa lecture :

– J’ignore si tu me crois, mais il ne s’est pas passé une journée, une heure, une minute, une seconde sans que tu sois dans mes pensées. J’ai voulu t’appeler tellement souvent, mais je savais que je devais y arriver seule. J’ai eu peur de t’entraîner au fond avec moi. Car j’étais au fond et...

Un sanglot interrompt ses paroles, je passe les mains autour de sa taille, les pose sur son ventre et appuie mon front sur son épaule.

– Je n’ai pas vu que tu étais au fond. Je suis désolé de ne pas l’avoir vu.

Pendant que je le dis, je le découvre. Ce sentiment de culpabilité me tombe dessus sans que je l’aie vu venir. Je m’en veux. Je m’en veux plus que je ne lui en ai voulu. Elle comptait sur moi, je lui avais promis que je serai là, que si elle tombait, je la rattraperais. Mais je n’ai pas vu qu’elle allait mal. Je n’ai pas vu qu’elle sombrait. Je n’ai pas vu qu’elle avait besoin de moi.

– Tu ne l’as pas vu parce que je ne voulais pas que tu le voies.

Elle froisse la lettre et prend une grande respiration.

– Je me suis dit que tu ne voudrais plus de moi, tu avais déjà trop constaté les dégâts de la maladie sur ma mère. Et je sais que ce n’était pas vraiment moi, et en même temps si... Je veux dire... Je l’ignorais à ce moment, mais j’étais à l’origine de tout. J’ai créé cette fausse schizophrénie à force d’en avoir peur. Et quand le docteur Lanstier m’a dit que si j’avais vraiment la même schizophrénie que ma mère, jamais je n’aurais eu le réflexe de l’appeler, je me suis dit que tout était ma faute. Il m’a parlé de sa théorie selon laquelle j’avais développé une psychose et je ne voulais pas te le dire. J’étais, *je suis* en dépression. Mais si je te voyais, si je te parlais, je n’aurais pas pu te mentir. Il fallait que j’apprenne à gérer ça toute seule, sans me reposer encore sur toi. Tu as tellement fait et je me suis laissée porter, tu comprends ? Je devais prendre mes responsabilités. Car j’étais responsable de tout ce que je m’infligeais, tout ce que je *nous* infligeais... Je suis tellement désolée. Et j’ai voulu te parler, j’ai tellement voulu le faire. Mais chaque

jour qui passait et m'éloignait de toi, j'arrivais à me convaincre que tu méritais mieux.

– Je te mérite, toi.

Elle se laisse aller contre moi, et nous restons un long moment juste ensemble, sans rien dire, sans bouger. Puis c'est mon tour :

– Je n'aurais pas dû te traiter comme ça, toutes ces nuits.

– Je le voulais.

– Pourquoi ?

– C'était notre façon de nous exprimer.

– Ce n'était pas une bonne façon.

– Non. Mais c'était la nôtre.

– On arrête ça, d'accord ? je lui propose en resserrant mon étreinte.

J'ai honte de l'avoir utilisée pour m'aider à me sentir mieux. Et en même temps, j'en avais besoin. Peut-être qu'on s'y prend n'importe comment, c'est sûrement le cas, d'ailleurs. Mais on avance ensemble, et c'est déjà pas mal.

– Tu as toujours ta bague de fiançailles...

– Je l'ai redessinée tous les jours. Au début je me suis dit que c'était une bonne chose qu'elle s'efface. Et puis... Je sais que c'est pathétique et...

– Merci.

Je l'embrasse dans le cou, soulagé de voir que, malgré ce laps de temps où nous nous sommes perdus, chacun étant incapable d'être en phase avec l'autre, on se retrouve.



J'ouvre les yeux, le salon est plongé dans la pénombre et son corps est blotti contre le mien. Il n'y a pas un bruit dans la maison, juste le son de nos respirations à mon oreille. Je referme les yeux. Rassuré. Elle est là.

- On ne peut pas les réveiller. Ils sont trop mimi. *(Lise)*
- Tu fais quoi ? *(Ange)*
- Ben, une photo. Ils seront contents de l'avoir, plus tard. *(Lise)*
- On devrait sortir sans faire de bruit... *(Margaux)*
- Non, laisse-moi profiter encore de les voir réunis, s'il te plaît !

(Anthony)

- Pourquoi ils dorment pas dans leurs lits ? *(Emma)*
- Lise, arrête avec ce téléphone. *(Ange)*
- Je filme, mais je mettrai une musique : vous pouvez parler... *(Lise)*
- Oh, tu m'enverras une copie ? *(Anthony)*
- Mieux, on leur fera un DVD ! *(Lise)*
- Un DVD comme un dessin animé ? *(Emma)*
- Tu ouvres les yeux en premier, ou je me jette dans la fosse aux lions ? je demande à Audrey.

Je leur tourne le dos, elle est contre moi, pour le moment on peut encore faire semblant de dormir. Ils pensent chuchoter, j'en suis convaincu, mais même Ange n'y arrive pas.

- Je dors... me réponds Audrey en un souffle.
- Tu crois qu'ils vont repartir ?
- J'en doute.
- On se réveille ensemble, solidarité ?
- Je dors, répète-t-elle en riant.
- Y'a Audrey qui a bougé ! s'écrie Emma.

– Grillée, je me marre en la sentant se redresser.

Emma nous saute dessus. Elle est la seule qui était folle de joie en apprenant le retour d'Audrey. Finalement, on a opté pour lui dire qu'elle rendait visite à de la famille éloignée. Elle est encore beaucoup trop jeune pour qu'on la confronte à ce type de merdes que la vie peut nous balancer. Et donc, elle rattrape le temps qu'elles n'ont pas passé ensemble, sans avoir conscience des tensions qui sont loin d'être totalement estompées entre nous tous.

– Papa il a dit de ne pas vous réveiller. Mais j'ai vu que tu étais réveillée, alors pourquoi tu disais rien ?

– Je viens juste de me réveiller.

Je me recule, me lève et les laisse discuter. Je me retourne devant quatre têtes d'ahuris.

– Quoi ? Vous vous pointez un samedi matin et pas un n'a pensé à amener le p'tit déj ?

Margaux ramasse un sac que je n'avais pas vu et me le montre.

– Ah ben voilà, p'tit déj !

Anaïs est de tournée, ce week-end, et quelque part, tant mieux. Je ne suis pas sûr qu'elle aurait apprécié cette petite scène. Autant les autres ont tout de suite pardonné à Audrey ces derniers mois, autant ma sœur reste convaincue que ce que j'ai traversé aurait pu être évité. Anthony a retrouvé sa bonne humeur caractéristique qui agace parfois. Ange n'a plus ce regard soucieux quand il croise le mien. Lise a cessé de s'apitoyer sur moi. Et Margaux... eh bien Margaux est toujours aussi réservée, mais on est passés à autre chose, elle et moi. L'absence d'Audrey nous aura apporté quelque chose de positif. Et son retour a redonné son équilibre à notre groupe, sans grandes explications. Elle est simplement allée voir chacun et lui a sincèrement dit qu'elle était désolée. Comme avec moi. *Tout simplement...*

On se retrouve tous à la salle à manger, chacun participant pour mettre la table en place. On se croirait dans un épisode de *Sept à la maison*. Eh oui, je sais comment ça se passe dans cette série, j'ai eu la

grippe, une fois et y'avait que ça à la TV, la télécommande était trop loin et, bref, voilà.

Quand Audrey vient s'asseoir à côté de moi, je suis à la fois soulagé, embarrassé, perplexe et heureux. Mais rien de tout ça ne m'empêche de lui prendre la main. On n'a pas été bien clairs sur la suite, mais en même temps, on sait que la suite, c'est forcément nous deux. Enfin, nous deux et tous ces boulets qui nous servent d'amis. Accessoirement.

– Faut que je vous parle d'une idée que j'ai eue ! lance Lise, provoquant un silence chargé d'appréhension autour d'elle.

– Je le sens mal, marmonne Ange.

– Tu t'es marié avec elle, je te considère pour grandement responsable de sa présence ce matin à cette table et de ce qui va suivre, réplique Anthony.

– Écoutons ce qu'elle a à dire, propose Margaux.

– Moi, je t'écoute, lui dit Audrey en lui souriant.

Et d'un coup, tout est presque redevenu normal. Chacun reprend sa place, son rôle dans la pièce, et moi, je me sens de trop. Je crois que j'ai du mal à me dire qu'on va tous faire comme si je n'en avais pas bavé un maximum pendant deux mois. Une pression de la main d'Audrey sur la mienne me donne l'illusion qu'elle sait ce que je ressens. Mais peut-être le sait-elle vraiment.

– Je pense qu'on devrait partir tous ensemble en week-end quelque part ! Avec Anaïs aussi, bien sûr. Ah, pas si pourrie mon idée, hein ! jubile Lise en voyant qu'Ange a l'air d'apprécier la proposition.

– Disney ! crie Emma.

– Oui, alors peut-être pas Disney, parce que c'est vraiment hors de prix. Et j'ai peur de Donald, déclare Lise en frissonnant.

Je regarde Ange. Anthony. Margaux. Je découvre sur leurs visages la même difficulté à se retenir de rire. Lise est retournée à son pain au chocolat, comme si de rien n'était. Je me tourne sur le côté et réalise qu'Audrey, elle, c'est moi qu'elle fixe. Elle se penche un peu vers moi, hésite, s'immobilise et attend, ses yeux ne quittant pas les miens. Ses

grands yeux noisette me fixant avec tellement de questions que je sais qu'elle a autant d'inquiétudes que moi sur la suite. Alors je pose la main sur sa joue, nous isolant un peu des autres, et je l'embrasse. Délicatement. Juste mes lèvres qui effleurent les siennes. Juste pour la rassurer. Pour *me* rassurer. Puis je reporte mon attention sur Queen et j'ose dire ce que personne n'arrive à formuler :

– Est-ce que tu viens de nous avouer que tu as la phobie d'un canard en marinière qui ne porte même pas de pantalon ?

Anthony commence à rire. Margaux sourit. Ange se pince le nez en prévision de ce qui va suivre. Emma est dans son monde, elle donne à manger à sa tortue T-Rex.

– Exactement ! Tu peux m'expliquer pourquoi il porte un haut et rien en bas ? Ce canard est en fait un pervers exhibitionniste.

– Donald Duck ? je lui demande, pour être sûr et certain qu'on parle de la même chose.

– Lui-même. Et c'est quoi ce caractère, hein ? Moi je dirais même qu'il a tout du pervers narcissique !

– Le meilleur pote de Mickey ?

Je sens Audrey rire à côté de moi, en silence, et c'en est trop. Elle est sérieuse avec sa théorie du canard vicelard ? On se marre tous et c'est un peu le signe que la vie reprend. Doucement, pas trop vite, mais elle reprend.



On se retrouve seuls dans ma chambre. Je ne suis pas encore retourné dans la sienne, on y va petit à petit. Elle est assise en tailleur sur mon lit et moi, à l'autre bout, contre le mur. C'est notre premier tête-à-tête depuis hier soir.

– Tu prends toujours un traitement ?

– Oui, des antidépresseurs.

– Plus d'anxiolytiques ?

– Je n'en ai pas eu besoin, mais j'en ai toujours sur moi, au cas où.

- Tu vas retourner bosser ?
- La semaine prochaine, je reprends ta tournée.
- Tu aurais pu récupérer la tienne.
- C'est plus simple. Anaïs a dû trouver ses marques.

Son regard me fuit.

- Elle finira par ne plus t'en vouloir.
- Et toi ?

– Je ne t'en veux pas. Approche, ne reste pas loin de moi. J'ai besoin... tu sais.

Elle me sourit.

- « Tu sais » ? C'est ma réplique, ça, non ?

– Arrête, et viens. Tu n'imagines pas à quel point c'est difficile de rester là, assis près de toi, et de ne pas t'embrasser.

– Je l'imagine parfaitement. Mais je pense qu'on devrait parler, avant.

- Je pense quant à moi qu'on peut discuter si tu es dans mes bras.

- Peut-être que tu ne m'en veux pas, mais moi je m'en veux.

Beaucoup.

- Et ça justifie que tu restes loin de moi ? Que tu me punisses ?

Je me penche vers elle et attrape son bras, elle ne proteste pas, bien sûr. Elle me laisse l'attirer sur moi. Elle se place à cheval sur mes cuisses, car je ne lui laisse pas le choix.

- Maintenant, on peut parler.

- J'ai réfléchi.

- À quoi ?

Elle s'installe un peu mieux et me répond, son front posé sur le mien.

- À comment te faire comprendre.

J'ouvre la bouche pour protester, mais elle y dépose un baiser et me fait taire, puis elle continue :

– Quand je me suis provoquée cette maladie, c'était comme si j'étais vraiment schizophrène. Je connaissais trop bien les symptômes, d'après

le médecin, et c'est comme ça que je les ai recréés. Et donc, ces voix, elle me disait tellement de choses qui me donnaient l'impression de te tirer vers le bas. Pour moi, sur le moment, c'était ce que j'avais de mieux à faire. Partir, me soigner, revenir et voir si tu voulais toujours de moi. Mais je ne voulais pas te retenir. Je sais ce que ça fait, je le vis avec ma mère. Tu mets ta vie en pause pour l'autre. Je ne pouvais pas te demander ça.

– Tu n'avais pas à me demander. Je l'ai fait. Avec ou sans ton accord.

– Je sais. Et c'est pour ça que je m'en veux. Je m'en veux de ne pas avoir cru en toi. En nous.

– Tout le monde ne peut pas être aussi perspicace que moi.

Elle me sourit et secoue légèrement la tête.

– J'ai envie de te proposer qu'on reprenne doucement. Mais je ne veux pas vraiment ça. Et toi ?

– Doucement ?

– C'est ce que la raison me dicte, pour te donner le temps.

– J'ai eu plus de deux mois pour prendre le temps. Je suis prêt pour nous.

– Je le suis aussi.

– Je sais. Et ne t'en veux pas, car je ne t'en veux pas.

– Tu devrais.

– Pourquoi ? Pour perdre plus de temps. Je suis là. Tu es là. On devrait attendre quoi ?

– Tout a l'air si simple, dit comme ça.

– C'est exactement ce que j'ai répondu à Geoffrey quand il m'a exposé cette théorie.

Elle grimace.

– Lui aussi doit me détester.

– Personne ne te déteste. À part peut-être ma sœur. Mais ça lui passera.

– J'espère.

- C'est entre toi et moi. Le reste, on s'en fout.
- OK.
- Hé ! Les gars ! Vous êtes visibles ? hurle Lise derrière la porte.
- Si je réponds que non, tu vas faire quoi ?
- Entrer en mettant une main devant mes yeux.
- On l'est.

Elle ouvre et nous sourit quand elle nous voit.

- Han, vous êtes trop mignons !
- Tu veux faire une photo ? Une vidéo ? Tu sais, pour ta compilation...
- Je savais que tu faisais semblant de dormir !
- Tu le savais ? Parce que je ne t'ai pas entendu dire « je suis sûre que Sofiane est réveillé ».
- On va boire un verre au pub. Vous venez ?
- Ça dépend, tu vas filmer ? Pour notre DVD...
- Ah ah ah. N'empêche, on en reparlera dans dix ans quand tu regarderas avec attendrissement le...
- Queen ! crie Ange à l'autre bout de la maison.
- Vous devriez utiliser des talkies-walkies, histoire d'éviter de nous rendre tous sourds à force de vous fréquenter.
- Oh ! Bonne idée !

Elle repart en laissant ouvert, et on profite de son enthousiasme quand elle partage peu discrètement l'idée avec son mari.



- Sérieusement, c'est réglé, comme ça ?
- Comme ça quoi ?

J'attends notre commande au bar, et Anaïs, qui nous a rejoints après sa tournée, a décidé que le moment était parfait pour venir me prendre la tête.

- Elle se pointe, la bouche en cœur, dit qu'elle est désolée, et hop, en voiture Simone ?

– Il faut vraiment que tu arrêtes avec ces vieilles expressions. On dirait une mémé.

– Sof, qu'est-ce qui te dit qu'elle ne va pas se prendre un nouveau coup de flip et...

– Je me suis soignée, pendant des semaines. Tu ne me crois peut-être pas, mais c'est entre ton frère et moi. Et j'aimerais vraiment que tu ne voies plus en moi la garce qui est partie en laissant une lettre et a refusé tout contact avec le monde extérieur pendant que sa thérapie la sortait de la fausse schizophrénie dans laquelle elle s'est plongée toute seule. Mais je ne vais pas ramper à tes pieds pour que ça arrive. Sofiane a compris, et c'est la seule personne qui compte vraiment à mes yeux. Je ne peux pas t'obliger à m'apprécier. Mais on vit au même endroit et on travaille dans le même cabinet. Alors si tu as vraiment un problème avec ça, dis-le maintenant, que je prenne des dispositions.

– Des dispositions pour quoi ? je demande à Audrey en vérifiant qu'Anaïs ne va pas nous péter une durite.

– Pour vivre ailleurs.

– J'habite aussi dans cette maison, hein, donc j'ai un peu mon mot à dire.

– Je n'ai jamais dit quoi que ce soit sur le fait que tu devais déménager, intervient Anaïs.

– Non ? Pourtant tu avais l'air de mieux le vivre, quand je n'étais plus là.

– Tu crois ça ? Voir mon frère dépérir un peu plus chaque jour parce que tu refusais de lui adresser la parole, tu penses que c'était une partie de belote ?

– Tu ne sais pas jouer à la belote, je glisse pour détendre l'atmosphère.

– Avoir l'impression de devenir folle et d'entraîner tous ceux que j'aime au fond du trou avec moi, tu penses que c'était une partie de belote aussi ?

– Ah, peut-être que toi, tu sais jouer, je tente à nouveau sans succès.

Anaïs regarde Audrey. Audrey regarde Anaïs. Je cherche quoi balancer comme blague douteuse pour éviter un duel à mort.

– Et moi ? Tu crois que je n'ai pas souffert ? Tu ne t'es pas confiée à moi !

Merde. Anaïs pleure. Les nanas qui pleurent, je ne sais pas faire. Aucun mec n'a dans son code génétique le mode d'emploi pour gérer une fille en larmes. Aucun. Pas à ma connaissance, en tout cas. Ange, peut-être ? Mais il est père, ça ne compte pas.

– C'est pour ça que tu es en colère contre moi ? Parce que toi aussi, je t'ai fait du mal ?

Non, non, non ! Audrey aussi commence à pleurer. Je jette des coups d'œil paniqués vers la table et constate qu'ils sont tous en train de nous regarder. Je constate aussi que personne ne vient à ma rescousse. Est-ce que c'est son portable que Lise tient braqué vers nous ?

– Oui ! Chaque fois que je suis venue te voir, tu as refusé de me parler ! Tu sais comment je me suis sentie ?

– Trahie ?

– Oui !

Elles se tombent dans les bras l'une de l'autre et j'essaie de m'esquiver. Mais Anaïs lance la main et me colle à elles d'office. Oki Doki. Quand je pense que Queen est en train de tout filmer, j'ai aussi envie de pleurer, mais de désespoir.

– Oh, c'est *One* . Tu dois danser avec Audrey. Parce que moi, je dois aller aux toilettes, mon mascara n'est pas waterproof. Je vous aime. Tous les deux.

Elle place Audrey dans mes bras et s'échappe.

– On n'est pas obligés de danser, si tu veux...

– Tais-toi et danse. On n'est pas obligés de danser, je marmonne en levant les yeux.

Je la tiens contre moi, elle m'enlace, et je me mets à rire.

– Qu'est-ce qui est drôle ? Que ta sœur et moi on se soit réconciliées ?

– Oh, ça c'était drôle, oui, et j'ai l'intention de me foutre de vous très rapidement à ce sujet. Non, là je me marre parce que Lise est en train de nous filmer. Je pense qu'elle a pris très au sérieux cette idée de nous faire une compilation.

– Je n'en doute pas.

– Tu m'as manqué.

– Je suis...

– Si tu me dis que tu es désolée, je vais devoir être désagréable. Et ça serait dommage, étant donné que j'ai envie de te ramener là, à la maison, et de te faire l'amour.

Silence.

– Tu ne dis plus rien ?

– Non.

– Sage décision.

On ne danse pas vraiment, on bouge comme on peut, tant je la serre contre moi. Je ne veux plus la lâcher, je veux la garder près de moi. J'ai tellement de choses à assimiler. Elle n'est pas malade comme je le pensais, elle est revenue vers moi... Elle ne voulait pas partir.

– Hé, je t'ai dit que je t'aime, récemment ? je lui demande en attrapant ses cheveux et en l'obligeant à pencher la tête en arrière pour voir son visage.

Elle secoue la tête.

– C'est bon à savoir.

Je pose mes lèvres sur les siennes, elle sourit et je la mordille un peu en souriant aussi.

– Elle filme toujours ? me demande-t-elle quand je la libère.

– Yep.

– Heureusement qu'on ne fait rien de trop ridicule...

– Tu veux dire comme ça ?

Je la fais basculer en arrière et l'embrasse à nouveau, cette fois sans aucune retenue. J'espère bien qu'elle filme toujours, oui.

)

– Ça me fait bizarre, quand même...

– Tu es jaloux parce que je ne vais plus avoir à me lever si tôt le matin ?

– Ah oui, tiens, je n'avais pas pensé à ça !

On est devant la console, Anthony et moi, et il est déjà nostalgique de mon dernier jour en tant qu'infirmier, demain. Il y a pourtant eu une longue période de transition, mais on dirait qu'il réalise seulement maintenant que je quitte le cabinet.

– Vous gagnez une Dalmasso à la place d'un Dalmasso. Moi je dis, Anaïs peut facilement se faire passer pour moi.

– Je t'entends ! hurle-t-elle depuis la cuisine.

– On pourrait au moins se faire une soirée spéciale pour ton départ !

– Je ne pars pas, je vis toujours ici. Tu me verras autant qu'avant.

– Symboliquement...

– Oui, une soirée ! Bonne idée ! s'exclame Lise en venant s'incruster.

– Comment se fait-il que vous perdiez un loyer avec ton appartement alors que vous êtes toujours ici ? je lui demande en mettant un uppercut au personnage d'Anthony.

– Je ne paye pas de loyer, l'appartement est à Annabelle.

– Ah oui, c'est vrai.

– Bon, j'ai trouvé ce qu'on va faire pour notre week-end !

– Quel week-end ?

– Suis un peu, Sof, LE week-end ! On va aller camper.

Je me prends un fou rire qui permet à Anthony de gagner la partie. Mais impossible de m'arrêter.

– Qu'est-ce qui te fait rire dans l'idée de camper ? me demande Lise en croisant les bras.

– Oh, je ne sais pas... Audrey, Margaux, toi...

– On est capables de faire du camping.

– Bien sûr.

– Et pourquoi tu ne cites pas Anaïs ?

– Parce qu'elle planque une paire de couilles quelque part, j'en suis sûr.

– J'ai encore entendu ! débarque ma sœur en me menaçant avec un fouet dégoulinant de pâte.

– Alors quoi ? Une nana qui fait des trucs que vous considérez comme étant des « trucs de mecs » doit forcément avoir des couilles pour justifier son attitude ? Je n'ai jamais rien entendu d'aussi sexiste, s'offusque Lise.

– Je suis sûr que tu as déjà entendu plein de phrases plus sexistes que ça, je réplique en haussant les épaules.

– Je ne campe pas, annonce Ange en arrivant au salon.

– Comment ça, tu ne campes pas ? s'étonne Lise.

– Je ne sais pas comment le formuler autrement. Ça me paraît assez clair.

– Mais...

– Voilà mon idée du week-end parfait, je lance en m'installant plus confortablement sur le canapé : deux jours à glander, sans faire à manger, on se fait livrer, on mate des films, on n'en fout pas une.

Un silence inquiétant suit ma proposition.

– C'est pas une mauvaise idée... marmonne Lise en réfléchissant.

– Oui, mais y'en a forcément un de nous qui doit faire la tournée, enchaîne Anthony.

– Pas si on s'organise à l'avance, suggère Ange.

– Sof, tu as une minute ? me demande Audrey qui était dans sa chambre.

– Attends, on vote pour notre week-end tous ensemble. Tu votes pour mon idée.

– C'est quoi ton idée ?

– Par principe, dis-toi que tu votes pour.

– Ben, j'aimerais quand même savoir de quoi il retourne.

– Mon frère propose un week-end glandouille.

– Et ?

– Et c'est tout.

– OK. Maintenant, tu as une minute ?

– Yep.

Je la rejoins dans le couloir et elle nous entraîne dans sa chambre. Elle s'assoit sur son lit et je l'imité.

– Tu me fais des avances ou tu veux parler ?

– Parler.

– Ah.

– Ensuite je te ferai des avances.

– Cool. Je t'écoute.

– J'avais rendez-vous avec le docteur Lanstier, cet après-midi.

– Pourquoi tu ne me l'avais pas dit ?

Je me lève et commence à faire les cent pas. Elle aurait pu me le dire, je l'aurais accompagnée !

– Parce que je savais que tu allais t'inquiéter.

– J'ai raison de m'inquiéter ?

Elle secoue la tête en souriant.

– Ça fait un mois que je suis sortie de l'institut. Alors on devait faire le point sur les symptômes, c'est tout.

– Les symptômes ? je l'interromps. Si tu me dis que tu as encore eu des manifestations sans m'en parler, je vais mal le prendre, je te préviens.

Elle me regarde aller et venir devant elle, les yeux grands ouverts. Je sais que je réagis trop. C'est disproportionné. Mais si elle me dit, là, qu'elle doit repartir à l'institut, sans moi, sans me voir, sans... sans nous ? Non, je ne vais clairement pas bien le vivre. Elle s'imagine quoi ? Que je l'ai récupérée depuis un mois pour la laisser filer à nouveau ? Pas question. Elle le sait. Elle ne peut pas l'ignorer. Mais pour la forme, je lui dis :

– Tu ne repars pas sans moi.

– Mais...

– Non, Audrey, tu fais ce que tu veux, tu vas où tu veux, mais j'en suis.

– Je ne...

– Pas la peine de protester, c'est comme ça et pas autrement. Tu m'as fait passer par là une fois, pas deux. Tu pars, je pars. Je trouverai bien une bonne raison pour me faire interner. Je suis sûr que si je demande aux autres, ils auront tout un tas de propositions. Anaïs a certainement un carnet quelque part qu'on pourrait filer au psy et il m'internerait direct. Nope. Tu ne pars plus en douce.

– Je n'ai pas l'intention de...

– De quoi ? De m'écouter ? Tu es une femme libérée et tu ne veux pas obéir à un homme ? Pas de problème. Le kidnapping n'est pas totalement exclu, si besoin.

– Le kidnapping ?

– Oui, ça te pose un souci ?

– Pas du tout. Maintenant, si tu veux bien t'asseoir, parce que je voulais te parler mais je n'ai pas pu en placer une.

– Je m'assois. Mais tu sais ce que j'en pense si tu m'annonces que...

– Tu vas te taire, une minute ?

Je la fixe, étonné. Depuis quand elle me parle sur ce ton ? C'est nouveau, ça ? Qu'elle s'agace sur moi me plaît. Ça veut dire que je déteins sur elle, un peu.

– Tu trouves ça drôle de me pousser à te crier dessus ?

– Moi je trouve ça marrant, oui ! déclare Anaïs dans le couloir.

– Je propose qu'on vire tout le monde de la maison, qu'ils se trouvent tous un endroit où vivre. Pourquoi ils ne squatteraient pas chez Lise, elle a de la place !

– On préfère être ici ! répond l'intéressée en passant.

– Il nous faut des boîtes d'œufs.

– Pourquoi ? me demande Audrey qui a l'air de plus en plus perdue.

– Pour insonoriser ma chambre. Et la tienne. D'ailleurs, on devrait décider dans quelle chambre on vit.

– La tienne. Elle est plus grande et orientée sud.

– Parfait.

– Je voulais te dire quelque chose, sinon...

– Je sais, je t'écoute, mais tu ne parles pas.

– Tu me fatigues.

– Je sais. Allez, dis-moi.

– Je n'ai plus envie.

Elle se lève et je la rattrape avant qu'elle n'arrive à faire un pas. Elle se laisse faire, donc je sais qu'elle n'est pas réellement fâchée.

– Je te rappelle qu'une fois la discussion terminée, tu es censée me faire des avances.

– Je n'ai plus envie non plus.

– Non ?

Je l'installe sur mes genoux et fais remonter ma main le long de sa cuisse en déviant vers l'intérieur. Elle écarte un peu les jambes et je ris.

– Là, tu te fous de moi.

– J'avoue. Je t'écoute.

– Je n'ai plus aucun symptôme. Je n'en avais plus en sortant de l'institut, mais comme je n'ai que des antidépresseurs, on ne savait pas comment je réagis en revenant dans mon environnement. Et ils ne sont pas réapparus. Ma dépression est sous contrôle. Je voulais te le dire. Parce que c'est très bon signe. Je sais que je garderai mon

traitement à vie, c'est plus que probable. Mais au moins, j'ai l'air d'avoir réussi à maîtriser le plus gros souci.

– Je suis fier de toi.

– Tu te moques encore de moi ?

– Pas pour ça, non.

– Je vais continuer à le voir une fois par semaine, pour le moment.

Mais je peux reprendre le travail à plein temps.

– Est-ce que tu es fière de toi, aussi ?

– Hein ?

– Tu réalises le chemin que tu as parcouru en quelques mois, seule ?

– Je n'étais pas seule. Même quand j'étais à l'institut...

– Désolé de te contredire mais...

– ...c'est toi qui m'as aidée à tenir. Tes visites, tes coups de fil...

– ...auxquels tu ne répondais pas.

– Oui, mais je savais que tu serais là quand je sortirais.

– J'étais là.

– Et tu le seras toujours.

– J'ai cru que je n'en serais pas capable, certains jours, je lui avoue en détournant le regard.

Elle ramène mon visage vers le sien et me sourit.

– Je n'ai jamais douté de toi un seul instant. C'est ça, précisément, qui m'a aidée à tenir.

– Oui, mais je connaissais la maladie et... j'ai fait ce que je te reprochais. J'ai fait l'autruche. Je suis infirmier, pas comptable ! J'aurais dû voir et...

– C'est plus facile quand on n'est pas concernés et tu le sais.

– C'était toi, Audrey, j'aurais dû...

– Stop. On arrête ça. Cette flagellation. Oui, moi aussi j'aurais dû reconnaître les symptômes plus tôt. Moi aussi j'aurais dû voir que je tombais en dépression. Moi aussi j'aurais dû mieux écouter le médecin

quand il voulait faire et refaire des évaluations. Mais on ne l'a pas fait. On passe la suite, maintenant, d'accord ?

– Deal.

– Avant, j'ai juste quelque chose à te dire.

– Encore un secret, Audrey ? Parce que je te le dis direct, hein, je sature question secrets.

– Pas de secrets. Plus jamais.

– Et tu me le dis quand tu as des rendez-vous de contrôle.

– Promis.

– Donc, tu voulais me dire quoi ?

– Tu m'as volé mon tatouage.

– Quoi ?

– Ça, là, c'était mon tatouage.

Elle caresse mon bras où mon premier dessin d'elle, fraîchement cicatrisé, occupe tout l'espace.

– Techniquement, c'était mon dessin.

– Oui, mais tu devais me le faire.

– Là ?

Je pose la main juste sous ses seins. Elle hoche la tête.

– Je t'en ferai un nouveau.

– D'accord.

– Et donc, j'attends tes avances.

– Tu me mets mal à l'aise à me dire ça. Je ne sais plus quoi faire, là.

– Tu pourrais commencer par me déshabiller.



– Y'a un truc avec les meufs.

– Quoi ?

– Vous êtes incapables de rester immobiles. Alors que je suis en train de marquer votre peau à vie !

Je pose le pistolet sur mon plan de travail et prends une grande inspiration. Audrey est allongée sur le dos, personne n'est autorisé à

descendre étant donné l'emplacement de son tatouage, nous sommes donc seuls. Et ça fait trois fois qu'elle se marre et que je risque de dévier mon tracé.

– J'ai juste respiré !

– En plus, comment veux-tu que je me concentre quand tu es à moitié nue sur ma table ?

Elle me regarde en souriant, de son air innocent qui peut tromper le reste de l'humanité, mais pas moi.

– Tu aimes ça ? Savoir que tu me déstabilises ?

– Beaucoup.

Je me lève et retire mon t-shirt.

– Tu fais quoi ?

– Je nous mets à égalité. Maintenant, je vais peut-être pouvoir avancer sur ton tattoo.

Effectivement, elle ne dit plus rien. En revanche, elle commence à gigoter les jambes. Le souci, c'est que, quelle que soit la partie du corps qu'on bouge, tout le reste suit le mouvement. Je soupire et essaie de m'appliquer malgré tout.

– Cesse de t'agiter.

– Je ne m'agite pas.

– Tu as envie de moi et tu...

– Prétentieux. Peut-être que j'ai juste envie d'aller aux toilettes.

Je me recule, lève les mains et un sourcil.

– Je t'en prie.

– J'ai dit « peut-être » !

– C'est bien ce que je pensais.

Je me penche à nouveau sur elle en souriant. Elle rougit. J'aime que, quoi qu'il arrive, malgré le fait qu'elle se rebelle de plus en plus dans son caractère... elle reste elle. Cette nana polie, qui veut plaire à tout le monde, est embarrassée qu'on parle de sexe et rougit quand j'essaie de la séduire. Car je me souviens parfaitement du conseil que sa mère m'a donné. Et j'ai l'intention de l'appliquer, chaque jour, jusqu'à

ce qu'Audrey n'en puisse plus de moi et me vire de sa vie. Et même là, je ne suis pas sûr qu'elle pourrait se débarrasser de moi. Elle mérite que je la séduise, même quand elle est déjà à moi. Elle mérite que je lui donne l'impression d'être la personne la plus importante de mon monde, parce que c'est le cas.

Trois heures plus tard, j'ai terminé la première partie de son dessin. Il faudra que je revienne sur les détails une fois qu'ils seront cicatrisés. Mais c'est déjà parfait. C'est sur elle et c'est mon dessin, donc c'est parfait. J'applique la crème et recule d'un pas.

– Magnifique.

Elle se lève et va se placer devant le miroir, ses mains pudiquement posées sur ses seins.

– J'adore, c'est magnifique, oui. Merci.

– Tu parles de mon dessin ?

– Bien sûr, de quoi d'autre ?

– Moi je parle de toi.

– Oh, c'est niais un peu, ça, comme réplique, non ?

– Totalement. C'est ta faute. Tu me rends niais.

Je viens me placer derrière elle et glisse les mains sous les siennes. Elle me laisse faire.

– Geoffrey pourrait descendre.

– Il pourrait, oui.

Elle se colle un peu plus à moi.

– Ça t'excite ? De savoir qu'on pourrait nous surprendre ? je lui demande en fixant son reflet dans le miroir.

– Peut-être.

– Peut-être ?

– Oui, ça m'excite. Mais on ne peut pas...

– Bien sûr que si, on peut. Tu penses qu'il n'en a jamais profité ?

– Mais, je ne sais pas... du point de vue hygiénique ?

– Je dois tout nettoyer, de toute façon.

– Comment tu...

Je l'attire vers moi et nous fais reculer jusqu'à la table.

– Ne bouge pas.

Je me retourne, le temps d'abaisser le repose-pieds et de remonter le dossier, et la fais asseoir. Je m'agenouille devant elle et hausse les sourcils tout en dégrafant le bouton de son jean.

– Tu ne vas pas...

– Oh, si, *je vais* .

)

Elle proteste vaguement, plus pour la forme, je pense. Il n'y a pas de porte qui nous sépare du premier étage. Juste les escaliers. Elle y jette quelques coups d'œil, pas franchement rassurée. Mais je sais que ça lui plaît. Et je sais surtout que Geoffrey ne va pas descendre, pas tant que je ne serai pas remonté lui dire que nous avons terminé. Sauf qu'elle, elle ne le sait pas et je ne risque pas de le lui dire. J'aime la voir à la fois excitée et paniquée par la situation. Une fois le reste de ses vêtements retirés, je pose les mains sur ses genoux et écarte lentement ses jambes sans la quitter des yeux. Elle n'essaie plus de cacher sa poitrine. Elle commence à se détendre et s'appuie contre le dossier. Elle non plus ne détourne pas le regard.

Je mordille son genou, apaise la morsure de la langue et remonte sur sa cuisse en déviant doucement mais sûrement vers l'intérieur. Plus je me rapproche, plus je mords fort, plus elle s'agite.

– Tu sais que le son monte ?

– Hein ?

– Je te dis ça pour que tu voies comment tu veux gérer. Soit tu te laisses aller et c'est sûr que Geoffrey en profitera... soit tu jouis en silence. Même si nous savons tous les deux que tu en es incapable.

Son expression me confirme ce que j'essayais de faire : elle prend ça comme un défi. Je pose la langue sur elle, elle rejette immédiatement la tête en arrière et gémit.

– Hum... ce sera sonore, donc ?

– Arrête de la ramener.

Je ris contre sa peau et elle resserre les cuisses pour m'amener exactement où elle veut que je sois. Mais je m'amuse trop pour céder aussi facilement. Alors je me relève et souris quand je constate sa frustration. Je prends appui sur les accoudoirs et me penche vers elle. Mon corps s'aligne sur le sien. Ses seins s'écrasent un peu sous mon torse. Je défais mon jean pour être plus à l'aise. Ses lèvres sont à quelques millimètres des miennes, mais je ne bouge pas, j'attends.

– Tu t'es masturbée quand tu étais à l'institut ?

Elle sort la pointe de la langue et ouvre la bouche pour parler. La rougeur sur ses joues me donne la réponse à ma question. Mais je sais qu'elle aime autant que moi qu'on discute pendant le sexe.

– Toi ?

– Répondre à une question par une question, astucieux. Pas efficace avec moi. Je t'écoute.

– Oui.

– Et tu pensais à moi en le faisant ?

– À ton avis ?

– Je suis sûr que tu pensais à moi.

Elle lève les yeux au ciel et sourit.

– Tu es tellement fan de toi que je suis sûre que c'est à toi que tu penses quand tu le fais.

– Quand je fais quoi ? je lui demande en haussant un sourcil.

– Tu sais...

– Ah, j'aime quand l'équilibre cosmique est rétabli.

– Quand tu te masturbes, chuchote-t-elle en regardant rapidement vers les escaliers.

– Tu as peur ?

– Un peu.

– Ça te plaît ?

– Tu m'as déjà demandé.

– Je ne me souviens plus de ce que tu m'as répondu.

– Arrête de prendre ton pied en essayant de me mettre mal à l'aise et fais-moi prendre le mien.

– Oh, je vois. Pressée ?

Elle me repousse. Je reviens en souriant.

– Embrasse-moi, d'abord.

– Toi, embrasse-moi.

– L'impatience te va bien, Audrey.

Je dépose un léger baiser sur sa mâchoire et rejoins sa bouche sans cesser de sourire. Elle attrape ma lèvre inférieure entre ses dents. Et j'adore ça. J'adore être le seul avec qui elle se laisse aller à être un peu plus sauvage. Un peu moins timide. Réservée mais audacieuse. Timide mais sensuelle. Et je sais, je suis certain qu'elle n'est ainsi qu'avec moi. Elle pose les talons sur mes fesses et m'attire plus près. Ça me rassure qu'elle ait toujours envie de moi, comme j'ai envie d'elle. Finalement, oui, c'était aussi simple que ça : on a repris là où on s'était arrêtés.

Je l'embrasse sur tout le corps pour retourner entre ses cuisses, et je m'applique à lui soutirer le maximum de sons possible. Oui, ça m'excite qu'on entende le plaisir que je suis en mesure de lui procurer. Moi. Pas un autre. C'est une façon très machiste de marquer mon territoire, j'en ai conscience et ça ne me pose aucun souci. Elle ne lutte pas vraiment, je suis sûr qu'elle aime aussi se dire qu'on l'entend. Chaque caresse de ma langue la rapproche de ce moment où je sais que Geoffrey devinera sans aucun doute ce qui se passe ici. J'ajoute deux doigts en elle, elle soulève le bassin et bascule immédiatement dans l'orgasme que je fais durer encore, et encore, jusqu'à ce qu'elle recule et rompe le contact entre nous.

Sa poitrine se soulève rapidement et je l'observe retrouver peu à peu ses esprits. Elle redresse la tête, horrifiée, plus du tout prise dans l'intensité du moment :

– J'ai crié ! chuchote-t-elle.

Et je me mets à rire. Je me prends un énorme fou rire. Elle se vexe, mais sérieux, elle chuchote ! Comme si ça allait changer quelque chose,

maintenant qu'elle s'est manifestée aussi fort. Elle essaie de me dégager du passage pour ramasser ses fringues, je la laisse remettre sa culotte et son jean. Elle ramasse le reste, je l'en empêche :

- On doit crémer le tattoo et t'emballer.
- Ouais...
- Tu es vraiment en colère ?
- Tu poses vraiment la question ?
- Avoue que c'était fun.
- Termine-moi.

Au moment où elle le dit, elle réalise le nombre de reparties que je pourrais avoir et me frappe sur l'épaule. Je me marre toujours en mettant une paire de gants propres et en m'appliquant à finir mon job.

- J'ai crié... je me moque en entourant le cellophane sur elle.
- Sofiane...
- Audrey ?
- Tu as de la chance que je sois amoureuse.
- Beaucoup de chance.

Je ne ris plus. Elle prend mon visage entre ses mains et m'embrasse.

– Je crois ne jamais te l'avoir dit. Je te l'ai déjà dit ? me demande-t-elle en reculant légèrement, mais sans me lâcher.

- Non, tu ne me l'as jamais dit.
- Tu voudrais que je te le dise ?
- Tu voudrais me le dire ?
- Je vais y penser.
- Tu te venges ?
- Tu sais bien que ce n'est pas mon genre.
- Sainte Audrey ?
- Voilà. Il paraît. Est-ce que je peux me rhabiller, maintenant ?
- Tu peux. Mais si j'étais toi, j'évitais le soutif, ça risque de te faire

mal.

- Je ne peux pas m'en passer ! Ça va balloter et...
- N'importe quoi. Essaie, je te dirai.

– Sincèrement ?

– Bonjour, Sofiane Dalmasso, je lui dis en lui tendant la main. Tu me demandes si je vais être sincère, tu m’as déjà vu arranger la vérité pour ne pas vexer quelqu’un ?

Elle passe son top et c’est parfait. Ses seins sont parfaits. Je ne vois pas pourquoi elle porte un soutien-gorge, vraiment.

– Non, on voit mes tétons, et je...

– Si tu restes comme ça, tu auras enfin atteint la perfection à mes yeux.

– La perfection ? Une paire de seins en liberté, et tu es comblé ?

– Oh yeah.

– Sofiane, sois sérieux une minute, s’il te plaît.

– Tel que tu me vois, là, je suis hyper sérieux.

– Mais non...

Elle va devant le miroir et le léger mouvement que fait sa poitrine quand elle marche relance mon érection qui s’était calmée. Elle capte mon regard dans le reflet et sourit. Ce petit sourire qui est loin, très loin de sainte Audrey... Elle revient vers moi et m’embrasse tout en faisant descendre mon jean que je n’avais pas rattaché. Je la laisse faire. Je l’observe se mettre à genoux devant moi. Malgré toute la symbolique de soumission que peut avoir cette posture, je veux qu’elle voie dans mes yeux que c’est elle qui me domine. C’est elle qui a le pouvoir de me laisser sans voix. Et tout le monde sait que c’est assez rare pour être noté.

Lorsque je disparaissais entre ses lèvres, ses yeux braqués sur les miens, j’ai peur de ne pas réussir à tenir debout. Alors je pose les mains sur sa nuque et agrippe ses cheveux. Le gémissement qu’elle laisse échapper accentue mes sensations contre sa langue. Elle veut me rendre dingue ? Oui, elle veut me rendre dingue... Parce que cette légère aspiration chaque fois qu’elle me reprend dans sa bouche, ça va définitivement me faire perdre pied.

– Je peux descendre ? lance Geoffrey en haut des escaliers.

– Nope !

Elle essaie de se retirer, je l'en empêche. Je lui fais comprendre que si elle arrête... Non, elle n'a pas le droit d'arrêter. Je ne l'oblige pas, elle peut reculer, si elle le veut vraiment. Si elle veut me tuer, par exemple. Elle doit voir dans mes yeux que je serais très malheureux et désespéré si elle arrêta. Et au lieu de m'achever en me laissant planté là, elle ajoute sa main à sa bouche et si Geoffrey me pose une autre question, je ne vois pas comment je pourrais y répondre. Je crois que mes neurones viennent de griller. Un suicide collectif. Cela dit, mourir entre les lèvres d'Audrey, ce serait une belle mort. Oh. Putain. Au moment où je crois ne pas pouvoir être plus comblé, elle glisse sa main plus bas et...

– Audrey... je tente de l'avertir.

Ce qui a pour conséquence de la rendre encore plus appliquée. Alors je reprends les commandes et c'est moi qui décide du rythme. Elle me laisse faire, elle place ses mains sur mes hanches et me laisse prendre sa bouche jusqu'à ce que j'arrive à jouir dans sa gorge. Et c'est tellement bon que je n'essaie même pas de trouver le mot qui pourrait définir la sensation qui m'envahit, là, de suite. Et elle gémit en même temps que je soupire.

Délicatement, elle décrispe mes doigts de ses cheveux et me libère. Quand elle se remet debout et lèche le coin de sa bouche, j'ignore où je trouve l'énergie de le faire, mais j'arrive à rester debout. Je ne dis rien, ne bouge pas pendant qu'elle me rhabille. Elle s'occupe même de me remettre mon t-shirt.

– Sof ?

– Hein ?

– Tu as bugué ?

– Tu m'as fait buguer, oui. Comment se fait-il que ça, là, comme ça, on ne l'avait jamais fait, avant ?

Elle hausse les épaules et récupère ses sandales. Je la ramène à moi, elle les lâche, et je l'embrasse. Ma langue s'immisce entre ses lèvres

et je réalise que respirer, c'est surfait. Parce que je pourrais l'embrasser comme ça des heures, j'en suis sûr.

– Sof ! J'ai besoin d'un truc en bas, je peux ?

Je pose le front contre le sien et soupire.

– Ton prochain tattoo, je te le fais à la maison, je lui murmure avant de crier : oui, tu peux !



– Audrey, on n'a pas reparlé d'un truc, je lui lance alors qu'elle prépare le repas et que je la mate.

Oui, je suis ce genre de type à rester la regarder bosser sans en foutre une. Parce que je peux. Et franchement, je préfère la regarder que l'aider à préparer du quinoa.

– Quel truc ?

– Tu n'as pas la schizophrénie de ta mère, on est bien d'accord ?

– On l'est.

– Et donc... cette histoire de bébé...

Elle s'interrompt et fixe le plan de travail. Je lui laisse le temps de rassembler ses pensées. Je ne veux pas la brusquer. Mais c'était tellement important pour elle, avant, que j'ai besoin de savoir où elle se situe par rapport à ça.

Elle finit par secouer la tête et me répondre sans se retourner :

– Le risque est toujours trop présent.

– Tu es sûre ?

– Certaine.

– Tu veux qu'on parle d'une autre solution ?

– Non.

Elle pivote enfin et m'accorde toute son attention. Je suis assis à la table de la cuisine, elle reste où elle est, on se regarde un moment et elle reprend :

– Tu me suffis.

– Ce qui veut dire ?

– Que mon envie de bébé, mon envie d’être mère, tout ça, ce n’est pas assez fort pour que j’oublie la génétique. Et je pense trop à toi. Je n’ai plus de place pour autre chose. J’y ai beaucoup réfléchi, à l’institut. Je ne savais pas si tu voudrais toujours de moi.

Elle lève la main pour m’empêcher de protester. Pour une fois, je me tais.

– Je ne savais pas si tu voudrais toujours de moi, mais je savais que j’allais tout faire pour que ce soit le cas. Et j’ai réalisé que l’amour, aussi cliché et niais que ça puisse sembler, ça me suffisait. Que si tu voulais encore m’aimer après ce que je t’avais fait traverser, alors je pouvais supporter n’importe quoi. Même le deuil de mon envie d’avoir un enfant.

– Tu sous-entends que je te donne autant de taf que si tu avais un bébé ?

– Aussi.

– Et tu ne veux pas savoir ce que je pense de tout ça ?

Elle cligne des yeux et semble réaliser ce que je veux dire.

– Tu avais l’air contre l’idée, à la base... je... j’ai supposé que ça n’avait pas changé, marmonne-t-elle, mal à l’aise.

– C’est le cas, je n’ai pas changé d’avis. Mais j’estime que c’est quelque chose qu’on doit décider ensemble. C’est ton patrimoine génétique, mais on s’y met à deux pour avoir un enfant.

– Tu as raison, ton avis est aussi important que le mien. Je suis désolée de l’avoir négligé. Sofiane, as-tu envie d’avoir un bébé avec moi ?

– Non, merci.

Elle sourit, lève les yeux au ciel et retourne à ses légumes.

Je ne la lui ai pas encore montrée. Je n’ai pas remis l’autre sujet sur le tapis, mais ce soir, je vais le faire. En attendant, je suis fier du chemin qu’elle a parcouru en si peu de temps. Elle est la même, et elle est plus encore.

Après le repas, où tout le monde squatte, bizarrement, vu que ni Anaïs ni moi n'avons cuisiné, nous restons un moment à table à discuter. Ma sœur raconte la dernière lubie de madame Boulon qui consiste à planquer ses médicaments et à l'obliger à l'aider à les retrouver. Une sorte de bizutage sans fin qui la rend dingue et nous fait marrer. Parce qu'on a ce type de compassion. Margaux nous explique les améliorations qu'elle souhaite faire au *diner*. Anthony nous propose un week-end à Lyon, on sait qu'il veut juste retourner chez ce disquaire, mais la perspective d'un dépaysement nous emballa. Finalement, c'est lui qui va gagner pour l'idée retenue... Ange écoute tout le monde. Même Lise qui nous lit le courrier des lecteurs pour sa rubrique sexo. J'en recrache une partie de mon *Coca* à deux moments. Audrey est assez silencieuse. Mais ça ne m'inquiète pas, elle est un peu comme Ange, en définitive. Elle écoute plus qu'elle ne parle.

Puis ils se taisent d'un coup et me fixent. Lise sort son téléphone et le braque sur moi.

– Quoi ? J'ai des trucs entre les dents ?

– Sof ?

Je tourne la tête, et je découvre Audrey, un genou à terre, juste à côté de moi.

– Tu fais quoi ?

– Je te demande ta main.

– Ma main ?

– Oui, à l'ancienne. Attends.

Elle récupère quelque chose derrière elle et me fait signe de lui donner ma main gauche. Yep, elle me demande littéralement ma main.

– Oui ?

– Heu...

– Si tu me dis non, je vais mal le prendre. En plus, ce n'est vraiment pas confortable comme position.

– Non. Non ce n'est pas confortable ! j'ajoute en voyant son air choqué. Oui ! Bien sûr ! Mais c'est moi qui dois faire ça !

– Tu as pris trop de temps. File-moi ta main.

Elle dégaine un stylo noir qu'elle a dû piquer sur mon bureau et se met à dessiner un anneau sur mon annulaire.

– Mince, c'est tout tordu... je l'entends râler entre ses dents.

Je retire ma main et regarde sa bague de fiançailles effectivement en biais.

– C'est parfait.

– Non, c'est de travers, laisse-moi rectifier !

– N'y touche pas. Je vais demander à Geoffrey de me la tatouer.

– D'abord je dois... hé ! Rends-moi ce stylo !

– C'est la pire demande en mariage à laquelle j'ai assisté... marmonne Anthony.

Je lui montre mon majeur.

– Queen, n'arrête pas de filmer, je reviens, je lance avant de me lever.

Puis je reviens sur mes pas, aide Audrey à retourner sur sa chaise et l'embrasse rapidement :

– Ne bouge pas.

– Je veux refaire le dessin !

Je l'ignore et vais récupérer la boîte dans ma chambre. Je reviens, dérape un peu vu que je cours et me rattrape et atterris à genoux devant elle. Je me replace comme il faut et ouvre l'écrin.

– Pendant ton absence, j'ai fait faire ta bague à partir du dessin que j'avais réalisé. Parce que tes doigts sont vraiment trop fins, le tatouage aurait mal vieilli alors je...

Lise couine.

Margaux se lève.

Audrey me prend la bague des mains et la passe à son doigt.

Elles se rassemblent et crient.

Ange se retrouve avec le téléphone de Lise. Il le tient à l'envers, vers lui, mais je préfère ne rien dire, ce sera fun sur la vidéo.

Anthony se met à pousser de petits hurlements stridents pour se moquer des filles. Je me joins à lui. Ange nous regarde en souriant. Et puis il tousse et on se tourne tous vers lui.

– Non, rien, j’avais un chat dans la gorge.

Mince, j’ai cru qu’on allait avoir droit à une parole pleine de sagesse. Il faiblit, notre grand philosophe !

– Audrey va se marier ! déclare Lise en nous faisant sursauter.

– Moi aussi.

– Ah ! Je me rappelle d’une fois où tu as dit que tu ne te marierais jamais ! jubile-t-elle en tendant la main vers Anthony.

Il soupire, secoue la tête, sort son portefeuille de sa poche et lui tend un billet de cinquante.

– Vous aviez parié ?

– Bien sûr ! me répond Lise en empochant son gain. Du coup, Margaux et Anthony, il ne reste que vous !

– Sinon, à l’occasion j’aimerais bien embrasser ma fiancée. Puis l’entraîner dans ma chambre et fêter ça dignement. Si c’est OK pour toi, Lise, bien sûr.

– Mon frère va se marier ! hurle Anaïs.

Putain, elle va me tuer. Je l’avais oubliée. Elle était sous le choc, je pense. Bon, ben... c’est pas tout ça, mais... J’attrape la main d’Audrey, celle où elle porte sa bague, ma bague, et je nous conduis dans la chambre. Au moment où je ferme la porte, on entend Anthony crier « Bonne bourre ! » et tout le monde éclater de rire. Yep, c’est ce qu’on appelle l’effet boomerang.

– Hé, Audrey, au fait...

– Quoi ?

– Je t’aime.

– Je sais.

– Tu ne vas pas me le dire ?

– Pas maintenant.

Elle me sourit et je me dis qu'elle a appris du plus grand et que, bientôt, l'élève dépassera vraiment le maître.

Audrey

Je les regarde tous, un par un. Ces gens qui font que ma vie est ce qu'elle est. Un joyeux bordel organisé.

Ange et Lise, enlacés sur la piste de danse. Il n'aime pas danser, mais il ferait n'importe quoi pour elle. Et elle le sait.

Anthony et Margaux, ils discutent au comptoir, sa main à lui posée sur son bras à elle. Il la regarde toujours comme si elle était la septième merveille du monde.

Anaïs, qui est bien trop près de Geoffrey pour le goût de son frère, et qui a su me pardonner quand j'en avais besoin.

Et Sofiane.

Il sélectionne une chanson sur le juke-box et se retourne vers moi. Il attend que la précédente se termine et, quand les premières notes de *Love Me Tender* retentissent, il s'avance vers moi en me fixant comme si nous étions seuls dans la pièce. Et moi, chaque fois qu'il me regarde, je tombe un peu plus amoureuse de lui. Je me souviens de ces mois passés sans lui et je me demande comment j'ai fait pour tenir le coup.

Sans ses yeux surréalistes posés sur moi.

Sans son sourire en coin qui m'est destiné.

Sans sa démarche de félin qui sait que je ne vais pas lui échapper. Je ne veux pas lui échapper. Plus jamais.

Il s'arrête devant moi et me tend la main. Je la saisis, il m'attire d'un coup vers lui, me provoquant un éclat de rire. C'est l'effet qu'il a sur moi, tout le temps.

– Madame Dalmasso, vous m'accordez cette danse ?

– Cette danse, et toutes les suivantes.

– Genre, tu veux danser toute la nuit ? Parce qu'il va m'en falloir du Red Bull, si c'est le cas.

– Tu viens de gâcher une réplique hyper romantique.

– Ah oui, je fais ça, des fois.

– Ce n'est pas grave.

– Tu veux qu'on en trouve une autre ?

– De quoi ?

– De réplique.

– D'accord, tu proposes quoi ?

– *Love me tender, love me true ...*

Je ris encore.

– C'est parfait.

– Il paraît que je suis parfait, oui.

Il hausse les sourcils plusieurs fois et dégage son sourire qu'il pense « beau gosse ». Il n'a pas besoin de sourire pour être beau gosse.

– Tu l'es.

– Je sais. Alors, heureuse ?

Il me fait tourner et basculer en arrière. Il se loupe, je tombe et il s'étale sur moi. Je ris tellement que j'en ai mal au ventre.

– Tu crois qu'elle filme ? je lui demande quand il se soulève légèrement pour me regarder.

– J'espère qu'elle filme.

Et il m'embrasse. Par terre. Sans se préoccuper du reste de l'univers. Parce que son univers, c'est moi. Il m'a sauvée et il ne le sait même pas.

Des semaines à douter de moi, de tout, à me fermer à ce que j'avais de plus précieux et que j'ai failli perdre à cause de mon incapacité à ouvrir les yeux. Des semaines à lui tourner le dos, à vouloir l'épargner

et à le blesser au lieu de le préserver. Des semaines à croire que j'avais la maladie de ma mère et à m'en provoquer une autre, comme une excuse pour placer ma vie entre les mains d'un médecin. Au lieu de la placer entre celles de celui qui est le seul à me connaître vraiment. Le seul qui m'a attendue alors que j'étais incapable de revenir. Il est le seul à avoir confiance en moi. Même moi, j'ai tellement de travail à faire encore pour m'accorder ce qu'il m'offre sans même hésiter...

Ma dernière chance...

)

Remerciements

Je suis tellement triste de refermer cette série. Je me suis fait avoir à mon propre piège, je voulais créer une bande d'amis qu'on a envie de suivre, et finalement, j'ai beaucoup de mal à les quitter. J'ai l'impression de les abandonner. En plus, tels que je les connais, ils vont continuer à venir me dire « hé, tu n'as pas encore fini de raconter notre histoire ! » Mais il faut savoir s'arrêter avant d'écrire le tome de trop.

Maintenant que les trois tomes sont sortis, je peux le dire... Mon chouchou est celui-ci. Sofiane a été un véritable défi pour moi. Et je suis sa fan numéro un. Mais je ne le lui dis pas, il est déjà assez arrogant comme ça, non ? Et Audrey, si parfaite, si tempérée, la briser pour qu'il l'aide à se reconstruire n'a pas été facile. Mais l'important est qu'ils aient fini par se retrouver. Parce que c'est ça, ce que j'aime, l'espoir que tout est bien qui finit bien.

Tout au long de l'écriture de *Follow Me*, des personnes m'ont aidée et ont été là pour permettre à cette trilogie d'être ce qu'elle est aujourd'hui. Ces personnes, je les cite toutes dans les remerciements du tome 1, mais j'ai quand même envie de leur redire : merci. Ne serait-ce que pour m'avoir supportée, et vous savez que je peux être insupportable.

Merci à toutes les personnes aussi qui ont lu le tome 1, se sont dit qu'elles allaient lire le 2, et sont arrivées jusqu'au tome de Sofiane et Audrey. C'est vous qui permettez à mes histoires de laisser une trace.

C'était mon rêve d'ado : « Un jour, j'écrirai un livre, et ça sera ma façon d'être immortelle. » Je m'étais dit que c'était vachement classe, d'être publié. Que forcément, on marquait son passage de manière indélébile. Je n'écrivais pas à l'époque, mais c'était quand même mon rêve. Merci de m'aider à le concrétiser.

Sur ces belles paroles pleines de gratitude et de bon sens, il est temps pour moi d'ouvrir un nouveau paquet de Maltesers. Vous savez ce que ça veut dire ? Non ? Ça veut dire que je prépare une nouvelle histoire et que je m'attaque à des nouveaux personnages. Je vous donne rendez-vous, je l'espère, bientôt. En attendant, si ça vous dit de me suivre, rendez-vous sur fleurhana.com, tout simplement !

Merci Undiz d'habiller toute la famille et d'être partenaire de Sofiane et Audrey (enfin surtout Audrey).

#undizfamily

with you, by you, for you



undiz



undiz



undizfamily

)



hugonewromance

www.festivalnewromance.fr

www.hugoetcie.fr

DES MILLIERS DE SÉRIES NEW ROMANCE®
DISPONIBLES GRATUITEMENT
SUR *Fyctia*



+ de 10 000 séries
accessibles gratuitement



La possibilité d'être repéré et publié



La plate-forme du best-seller primé
au Festival de la New Romance : My Escort Love

Application disponible sur  et 
www.fyctia.com

FESTIVAL *New* ROMANCE® by nolim

CANNES ♥ PALAIS DES FESTIVALS
22-24 SEPTEMBRE 2017

LIVRES

L'événement dédié à la New Romance en France

UN WEEK-END INOUBLIABLE
POUR TOUTES LES FANS DE NEW ROMANCE

AUTEURS

Pour sa 2^e édition, le Festival New Romance voit les choses en grand :

- ♥ Un lieu mythique pour accueillir encore plus d'auteurs stars.
- ♥ Un Salon du livre pour rencontrer vos auteurs préférées, participer à des masterclass et découvrir en avant-première les nouveautés New Romance
- ♥ Un dîner et une grande soirée de remise des prix dans le Palais des Festivals et vos stars préférées qui font la fête avec vous !

DÉDICACES

SOIRÉE

Et de nouvelles animations au cœur du Salon pour vous éclater entre filles tout au long du week-end !

ANIMATIONS

Alors, tentées ? Réservez vos pass sur :

www.festivalnewromance.com ♥

AVANT-PREMIÈRE

EN PARTENARIAT AVEC COSMOPOLITAN



CNEWS Matin

Voici



AWARDS





**LA FRENCH TEAM NEW ROMANCE® RASSEMBLE
LES AUTEURES FRANÇAISES DE NEW ROMANCE®.**

**CETTE COMMUNAUTÉ VOUS PROPOSE
DES RENDEZ-VOUS MENSUELS :**

- **DES VIDÉOS INÉDITES**
- **DES DÉDICACES**
- **DES RENCONTRES VIP
AVEC VOS AUTEURES
FRANÇAISES PRÉFÉRÉES !**

SAVE THE DATE :
VENEZ LES RENCONTRER AU FESTIVAL NEW ROMANCE®
CANNES AU PALAIS DES FESTIVALS • 22-24 SEPTEMBRE 2017
www.festivalnewromance.com

**RETROUVEZ NOUS
SUR LA CHAÎNE YOUTUBE HUGONewROMANCE®**

Hugo ♡ L'éditeur de la NEW ROMANCE®

Hugo ♡ Roman *Fyctria la mondaine*

 [hugonewromance](https://www.facebook.com/hugonewromance) #FTNR

